This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

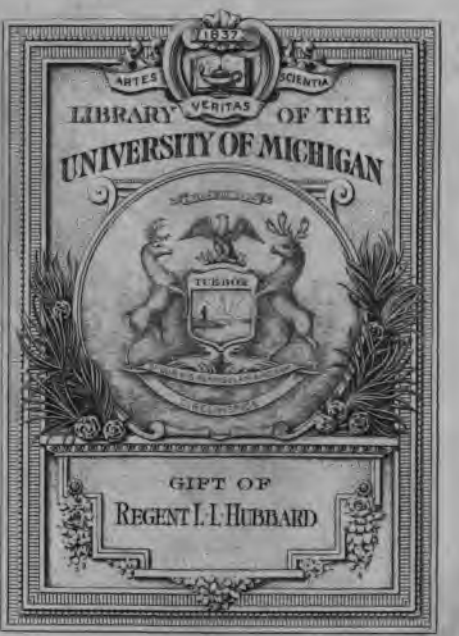
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 401273


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
GIFT OF
REGENT I. I. HUBBARD

3

E
166
.F9

Brux. — Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, r. Royale, 3, imp. du Parc.

A TRAVERS
L'AMÉRIQUE

PAR

JULIUS FRŒBEL 1805-1893.

TRADUCTION DE L'ALLEMAND PAR ÉMILE TANDEL

TOME I

BRUXELLES
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE ROYALE, 3, IMPASSE DU PARC

PARIS
Ancienne maison Treuttel et Würtz
E. JUNG-TREUTTEL, LIBRAIRE
RUE DE LILLE, 19

1861

Tous droits réservés

gift
Regent L.L. Hubbard
7-18-28
3v.

PRÉFACE.

Comme le jugement que l'on porte sur un ouvrage dépend en grande partie de la réalisation de ce que, par une raison quelconque, le lecteur s'était cru autorisé à en attendre, il est de mon intérêt de lui indiquer certaines choses qu'il chercherait inutilement dans celui-ci.

Ces trois volumes ne pourront d'aucune manière être considérés comme l'histoire d'un voyage, au moins au point de vue des sciences naturelles; c'est plutôt une esquisse, le résumé des impressions d'un voyageur, le journal de ses expériences, de ses études, de ses excursions sur le continent américain. D'autre part ils contiendront les observations

d'un homme qu'un goût irrésistible joint à un certain concours de circonstance, a rendu cosmopolite, mais que sa libre volonté seule a rendu cosmopolitique.

Le lecteur ne doit donc point attendre que chaque sujet y soit traité d'une manière uniforme et approfondie. Quand j'arrivai en Amérique, j'avais contre l'assujettissement auquel contraint une œuvre de littérature, une telle antipathie que je ne pus prendre sur moi de consigner chaque jour mes observations dans un journal. Les quelques notices que je conservai pendant les premières années de mon séjour dans cette partie du monde, afin d'aider mes souvenirs, je les perdis presque toutes plus tard dans le cours de mes aventureuses expéditions. J'égarai aussi des recueils de sciences naturelles qui eussent prêté à mes descriptions un intérêt plus grand pour les hommes spéciaux.

Quant aux débris que je sauvai du naufrage, je m'en dessaisis par la suite et lorsque j'entrepris d'écrire l'ouvrage que je vais publier, il me fut impossible de les réunir. Des voyages ultérieurs, une vie agitée, sur des théâtres bien différents, affaiblirent chez moi les impressions premières. Toutes ces circonstances ont été préjudiciables à mon récit. Peut-être le lecteur remarquera-t-il dès le premier volume que les descriptions deviennent plus animées à mesure que

j'avance, parce qu'aussi dans ma mémoire les souvenirs sont moins effacés.

J'espère que dans les derniers volumes, je parviendrai à donner à mes peintures les tons vigoureux d'un bon coloriste.

La vie sociale, les mœurs des différents pays ont été le point de départ de toutes mes observations. La nature elle-même, je ne l'ai considérée qu'à ce point de vue. Le lecteur reconnaîtra que l'auteur qui observe les rapports de la société humaine, doit s'imposer des réserves auxquelles n'est point soumis celui qui étudie la nature. Tandis que celui-ci a toute liberté de dire ouvertement ce qu'il a observé, celui-là doit souvent passer sous silence les faits les plus intéressants s'il ne veut s'exposer à commettre une indiscrétion parfois irréparable. Mon livre aussi a eu des difficultés de l'espèce à combattre. Quelques-uns de mes lecteurs me reprocheront peut-être de m'être trop souvent perdu dans de longs raisonnements. Je ne puis répondre à ceci, autrement qu'en avouant que j'attache une importance beaucoup plus grande à ces raisonnements qu'au reste du livre.

Si je n'avais eu pour guide que mon goût personnel j'eusse écrit plus volontiers un système d'éthique que le résultat de mes expériences, de mes études et de mes voyages; mais comme j'avais les meil-

leures raisons de me conformer aussi au goût du public, je me suis décidé pour cette dernière manière, dans l'espoir que de cette réunion des faits et des réflexions auxquels ils ont donné lieu, ressortiront quelques maximes pratiques.

New-York, le 4 novembre 1856.

L'AUTEUR.

LIVRE I.

VOYAGE D'ALLEMAGNE AUX ÉTATS-UNIS. — PREMIER SÉJOUR AUX ÉTATS-UNIS.

CHAPITRE I.

D'Allemagne en Suisse. — L'amour de la patrie et l'amour de la liberté. — Promenade à travers la Suisse. — Nature et liberté. — Voyage en France. — *Liberté, Égalité, Fraternité. Gendarmerie du canton.* — Du Havre à Hambourg. — Heligoland. — Liverpool. — Une erreur sur mon compte. — Arrivée à New-York.

Ce fut en janvier 1849 que, en compagnie d'un de mes amis, je franchis près de Bâle la frontière de l'Allemagne et que je me réfugiai sur le sol de la Confédération suisse.

Mon exil n'était pas volontaire et j'avais le cœur serré. Je sentais en ce moment tout l'amour que je portais à la patrie allemande. La Suisse pourtant n'était pas un pays qui fut nouveau pour moi. C'était à ce beau pays que j'étais redevable de mes idées pratiques en politique, ou pour mieux dire, si l'on me permet l'expression, de la majeure partie de mon éducation en cette matière.

Malgré le peu d'étendue de son territoire, et peut-être même à cause de ce motif, l'histoire des institutions et des destinées de ce pays est, depuis longtemps déjà, une des plus instructives de l'Europe entière.

J'avais passé en Suisse les années pendant lesquelles l'homme gagne la virilité intellectuelle, et j'y avais con-

tracté de ces liens si chers qui nous créent une patrie nouvelle. J'allais y retrouver une femme, un enfant, une mère, des frères, des amis sûrs et dévoués, et pourtant j'éprouvais une peine infinie à franchir la frontière.

Serait-ce que les lieux où nous avons souffert et où nous avons eu des périls à braver, ainsi que les hommes avec qui nous avons partagé ces dangers, nous attachent plus fortement que ceux qui ont été les témoins de nos joies et de notre bonheur, — ou bien avais-je le pressentiment du prix que la patrie acquerrerait à mes yeux, alors que j'en serais éloigné, prix qui ne cesserait d'acquérir une valeur plus grande en raison d'un plus grand éloignement et d'une séparation plus longue.

On a beaucoup discuté en Allemagne sur la question de savoir quel sentiment est le plus noble de l'amour de la patrie ou de celui de la liberté. Je comprends maintenant l'inexpérience qui présidait à ces discussions.

Il est indubitable que c'est la liberté qui rend un peuple digne d'estime et d'amitié, mais il s'agit peut-être moins de la liberté dont il jouit que de celle dont nous le reconnaissons susceptible et qui toujours constitue la meilleure partie du génie national.

Le but et l'idéal d'un homme, n'importe où il vive, doivent être bien restreints s'il se trouve satisfait de l'état actuel des choses.

L'amour de la patrie est absolu et ne dépend nullement du plus ou moins de perfection de ses institutions, et jamais cet amour ne peut se trouver en opposition avec l'amour de la liberté qui lui sert de base fondamentale et qui lui communique la foi et l'espérance. Il est plus juste de dire que l'amour de la liberté ne peut se manifester complétement

que dans le sein de l'amour de la patrie, que cette dernière soit naturelle ou adoptive.

Car, bien que l'on puisse concevoir l'amour de la liberté comme cosmopolite en théorie, dès qu'on veut qu'il se manifeste d'une manière pratique, il faut le rattacher à un peuple et à un pays déterminé, à son développement historique et les efforts qu'il nous suggérera, ne seront jamais aussi heureux, à part de rares exceptions, que lorsqu'ils se produiront dans le pays qui nous a vu naître et où nous avons été élevés.

Il est vrai de dire que la liberté et la civilisation sont d'essence cosmopolite et que leurs manifestations les plus élevées, telles que les grands systèmes historiques et religieux, appartiennent à l'histoire universelle; mais leur origine est nationale, et c'est dans les nations qu'elles se développent, suivant les formes propres à chaque peuple. Le christianisme est certes la manifestation la plus cosmopolite de toute l'histoire, et cependant on en reconnaît encore l'origine nationale et la tradition nous rapporte que son fondateur a pleuré sur le sort de Jérusalem.

Ces remarques, qui naissent sous ma plume à l'occasion de mon départ de ma patrie, après avoir passé plus de six années à errer dans une autre partie du monde, me sont suggérées par la suite de mon récit. Cependant l'idée de me voir exilé de l'Allemagne me révoltait trop profondément pour que je pusse m'y soumettre dès l'abord.

Après huit jours passés au sein de ma famille à Zurich, je pris de nouveau congé des miens pour gagner Hambourg par la France et la voie de mer. Je croyais pouvoir y attendre des circonstances plus favorables que celles qui, dans un coin du sud-ouest de l'Allemagne, avaient nécessité ma fuite.

Quelques-uns de mes amis, qui s'étaient réunis à Zurich, projetaient de s'établir à Genève ; nous résolûmes de nous y rendre à pied. Nous avions besoin de nous retremper l'esprit, et nous ne pouvions trouver de meilleure occasion qu'un voyage à travers les plus belles parties de la Suisse. Quel contraste entre le tumulte de la révolution auquel nous venions d'échapper et le calme sublime des Alpes et la paisible tranquillité de leurs vallées !

Cette opposition faisait une impression profonde sur nos esprits ; ce n'était pourtant pas la seule qui me frappât. Je me reportais toujours à quelques années en arrière, alors que j'avais visité les mêmes endroits dans une toute autre disposition d'esprit.

Le lac des Quatre Cantons avec ses rives rocheuses, — les pics verts et les collines de l'Unterwald, — les glaciers de l'Oberland bernois avec leurs abîmes fleuris, — la vue de la Gemmi donnant sur les Alpes pennines et de la hauteur de Varen dans la profonde vallée où coule le Rhône impétueux et trouble, encaissé entre deux parois de rochers et semé d'îles couvertes de verdure, — Sion avec ses rochers fortifiés et brûlés du soleil, — Saint-Maurice à la porte de rochers entre deux pyramides gigantesques, la Dent du Midi et la Dent de Morcle, — Bex avec ses ormeaux, ses noyers et ses châtaigners et enfin le lac de Genève aux mille beautés incomparables rayonnant et doux, sublime et gracieux à la fois : tout me reportait à une époque où, encore peu initié aux querelles brûlantes du temps présent, j'éprouvais une joie calme dans le spectacle et dans l'étude de la nature.

Quels combats intérieurs, quelles luttes j'ai eu depuis à subir, et combien ils avaient changé l'âme qui jouissait de ce spectacle !

La nature, a dit Humboldt, est le domaine de la liberté. Je ne sais si ce mot fait l'éloge de la nature ou de la liberté, mais il faut l'interpréter sainement pour en faire une vérité. Il est vrai que celui qui a reconnu que la liberté est de l'essence de l'esprit, peut seul trouver dans la nature la liberté à laquelle aspire l'esprit, — pour cela il faut reconnaître dans la nécessité la forme naturelle de la liberté et dans la liberté la forme morale de la nécessité. Celui qui est à même de voir dans la nature une question de développement intellectuel, et dans la civilisation une question de nature, peut certainement trouver dans la nature le domaine de la liberté, mais il n'y a plus pour lui d'esclavage dans le monde humain. Quant à celui qui n'a pas trouvé la paix et la liberté en lui-même, il ne les trouvera pas dans la nature. Elle n'aura pour son âme que des énigmes qu'aucun savant ne pourra éclaircir, — ici ses forces inconnues, ses hauteurs inaccessibles, ses abîmes et ses lointains, la recherche constante d'un bonheur et d'une beauté dont l'objet se dérobe toujours à ses regards, — là l'inexorable nécessité, le mécanisme inflexible de ses lois, — et il sera forcé de se rejeter dans les contradictions auxquelles il cherchait à se soustraire.

On ne peut échapper aux luttes que la civilisation fait naître et on ne peut retrouver le calme de la vie primitive qu'en rentrant dans les obscures ténèbres de la vie de la nature.

Je pouvais maintenant m'abandonner sans réserve aux sentiments que faisaient naître en moi la grandeur et la beauté des sites qui se déroulaient devant mes yeux : aidé de l'expérience, acquise dans ces derniers temps, je me livrais tout entier au spectacle que j'avais devant moi et

qui, quelques années auparavant, m'avait rempli d'une vague rêverie. Si, à la vue des sauvages monuments des révolutions physiques, j'avais senti en moi le pressentiment d'événements analogues dans le monde moral, maintenant je regardais, avec le calme de l'expérience, les pans de montagnes contournés, déchirés et renversés, et il me semblait que je pouvais me dire : j'ai assisté à ces transformations!

Nos pérégrinations avaient aussi leurs épisodes de gaieté, quoique le comique de certaines situations s'entachât parfois de quelqu'élément tragique. « Ces messieurs font-ils partie du parlement allemand? » nous demanda un jour, dans l'Unterwald, un petit gardeur de vaches.

Quelques jours auparavant, plusieurs de nos amis de Francfort avaient passé par là ; on avait appris la nature de leurs fonctions, et le gamin, tout en gardant des animaux, avait acquis assez d'expérience des hommes pour voir que nous étions gens de la même sorte.

Étonnante perspicacité de la nature, me disais-je, — à moins que nous ne soyions des sots d'une telle espèce qu'un vacher de l'Unterwald puisse, rien qu'à nous voir, nous raconter notre propre histoire.

Nous passâmes la nuit dans la Kanderthal chez un brave et digne vieillard qui nous fit naïvement part de la peur qu'il éprouvait que nous ne fussions des espions. La Suisse, d'après lui, a les meilleurs tireurs du monde et de nombreux et excellents « canoenli. » Mais c'était là un fait qu'il était prudent de taire, parce que les princes et les rois, maintenant qu'ils avaient partout dompté la révolution, se préparaient à attaquer la Confédération suisse. De la Suisse était parti le souffle des révolutions pour se répandre sur les

pays voisins, ajoutait-il avec une importance qui n'avait de comparable que la noblesse et le courage du sentiment qui le faisait parler. Du reste il n'est que juste que la Suisse ait aussi sa lutte à soutenir contre les *tyrans*. Mais, lorsque nous fûmes parvenus à dissiper ses craintes, il chercha à nous consoler et nous demanda si nous ne voudrions pas habiter le Kanderthal.

Seulement, poursuivait-il d'un ton paternel, maintenez ferme le principe. Savez-vous ce que c'est que le principe? Il ne savait pas quelle grave maladie le principe peut devenir pour un Allemand, et combien nous autres en particulier nous étions affligés de ce mal.

Sur le bateau à vapeur qui va de Villeneuve à Genève, nous fîmes la connaissance de deux jeunes citoyens de l'Amérique du Nord. — Vous irez aux États-Unis, me dit l'un d'eux, et je vais vous donner une lettre pour mon père qui habite Philadelphie.

Cela n'entre pas dans mes projets, lui répondis-je. Mais il ne prétendit pas se laisser convaincre : Que pouvez-vous faire dans cette partie du monde? me demanda-t-il. Vous n'êtes pas fait pour l'Europe. Arrivés à Genève, il vint me trouver dans mon hôtel et m'apporta la lettre en question. Il m'y recommandait comme un de ces littérateurs allemands qui avaient voulu fonder une république. Le titre de littérateur avait encore quelqu'éclat aux yeux du jeune Américain, tandis qu'en Allemagne il en était de ce titre comme de celui de professeur, qui avait quelque peu perdu de sa valeur par suite de l'abus qui en avait été fait. Un an après, je passai par Philadelphie et j'allai rendre visite à son père, riche négociant de la ville, qui me reçut avec une grande cordialité, me demanda ce qu'il pouvait faire pour

m'être agréable et l'aurait fait certainement, si je lui en avais offert l'occasion.

A Montreux, qui est peut-être l'endroit le plus joli des environs du lac de Genève, nous découvrîmes toute une colonie de nos amis proscrits. Des voix et des visages amis nous saluèrent de toutes les fenêtres d'un groupe de maisons. Je retrouvai à Genève d'anciens amis et j'en fis de nouveaux; mais, après un séjour de huit jours, je continuai mon voyage et je pris place dans la diligence de Paris après avoir fait viser mon passeport pour le Hâvre.

J'ai peu de choses à dire de ma course rapide à travers la France. Dans la première petite ville de ce pays que nous rencontrâmes je lus ces mots inscrits sur un bâtiment : « *Liberté, égalité, fraternité. Gendarmerie du canton.* » Cette inscription se reproduisait dans tous les chefs-lieux de canton. Y avait-il rien qui caractérisât mieux l'état de la France que ces mots significatifs! Ils me revinrent à l'esprit quand, à Mexico, je vis invoquer *Dieu et la liberté* dans des proclamations qui menaçaient de mort, de bannissement et de ruine les traîtres et les rebelles, c'est à dire les ennemis du gouvernement du moment. Je passai une semaine à Paris, ne voyant que mes amis, après quoi je partis pour le Hâvre où je me rendis de suite à bord d'un vapeur français. Je ne tardai pas à me trouver en route pour Hambourg. Un vaisseau qui partait en même temps que nous, et dont le pont était couvert d'émigrants allemands qui chantaient une chanson dans la langue de la patrie, me fit penser, quelque peu que j'en eusse alors l'intention, que je ne tarderai pas à les suivre.

La traversée fut favorisée du temps le plus beau et le plus calme du monde. Il n'y avait d'autres passagers que moi;

aussi je dus me borner à la conversation du capitaine. Ce vieux marin semblait ne vivre que pour son métier et n'avoir que des notions très diffuses des choses de la terre; aussi s'était-il fait une manière de voir toute exceptionnelle. Il considérait le roi Louis-Philippe comme un démocrate et surtout comme le protecteur des pauvres; quant à Louis Blanc et à Ledru-Rollin, il les envisageait comme des richards qui voulaient réduire le peuple en esclavage au moyen des ateliers nationaux et qui n'avaient renversé le roi que parce qu'il s'était opposé à leurs projets. Le temps s'écoula rapidement à écouter ces enseignements si instructifs. Nous arrivâmes à l'embouchure de l'Elbe où nous fûmes accostés par une frégate danoise. Un officier s'en détacha et vint à bord; il nous demanda si nous avions du vin de Champagne, nous donna avis que le blocus de l'Elbe serait levé le lendemain, puis il nous laissa passer. Nous apportâmes cette nouvelle à Hambourg, et l'Elbe ne tarda pas à se couvrir de vaisseaux.

Les choses avaient bien changé d'aspect dans l'Allemagne du nord depuis que j'avais quitté le duché de Bade. Mon projet primitif était de m'établir à Hambourg, où je me serais occupé d'un travail littéraire dont j'avais le plan en tête depuis quelque temps déjà. Mais à mon arrivée, je vis de suite que j'avais compté sans les circonstances; je passai, il est vrai, un mois à Altona où je travaillai à l'ouvrage en question, mais au bout de ce laps de temps des motifs péremptoires me forcèrent de me rendre à Heligoland où, après quelques jours de luttes intérieures, je pris la ferme résolution de dire adieu à l'Europe et de partir pour les États-Unis. J'arrangeai, par correspondance, mes affaires en Suisse et en Allemagne. Mes amis de Hambourg et de

Berlin me tendirent une main secourable dont j'avais grand besoin dans les circonstances actuelles et, quelques semaines plus tard, j'étais prêt à partir pour l'autre rive de l'Océan.

C'était ainsi que les événements et la nécessité me firent entreprendre un voyage qui, si j'eusse pu le faire dans d'autres circonstances et de plein gré, eut été la réalisation d'un de mes vœux les plus chers. Depuis plusieurs années déjà je m'étais dit qu'il manquait à nos spéculations sociales et philosophiques une connaissance suffisante de l'univers et des hommes, et que tout particulièrement l'observation et l'étude du monde américain entraient dans les conditions indispensables pour asseoir un jugement approfondi sur notre époque. Je désirais donc depuis quelques années faire un voyage en Amérique pour y étudier la philosophie pratique. C'eut été avec une entière satisfaction que je me fusse embarqué alors, mais à cette époque je ne pouvais me laisser aller à cette inspiration. La pensée d'abandonner l'Europe, où je laissais tout ce qui m'était cher au milieu des circonstances les plus critiques, me causait une peine infinie.

J'avais le pressentiment, qui s'est réalisé depuis, que je ne reverrais plus nombre de mes amis qui m'étaient le plus chers, nombre de ceux qui me touchaient de tout près dans la vie, et ce pressentiment me comblait de tristesse. Des amis dévoués avaient, du reste, contribué à adoucir à mes yeux le séjour d'Heligoland. La séparation fut cruelle à tous les points de vue.

Mon départ même, je ne voulais pas toucher la côte d'Allemagne, ne se fit pas sans difficultés. Il ne me restait d'autre moyen de sortir de l'île que de prendre un canot et de héler en pleine mer, lorsqu'ils passeraient à la hauteur d'Heligoland, un des vapeurs anglais qui font le service

entre Hambourg et Londres ou Hull. Le gouverneur de l'île, avec qui je m'étais lié pendant mon séjour, favorisa mon projet en couvrant du pavillon anglais le canot que j'avais loué, ce qui me donnait la certitude qu'un bateau ou l'autre s'arrêterait pour me prendre.

Je quittai Heligoland le 22 septembre au matin. La mer était si forte que les deux matelots qui montaient mon embarcation hésitèrent presqu'à mettre à la voile et me firent remarquer qu'il était au moins douteux que nous puissions aborder un vapeur en pleine mer.

Cependant tout alla mieux que nous ne devions nous y attendre. Nous nous dirigeâmes vers l'embouchure de l'Elbe et, après avoir croisé quelque temps, je me trouvai heureusement, dans l'après-midi même, à bord du bateau-poste de la marine britannique : *Princesse royale*, en destination de Londres. Nous entrâmes le 24 dans la Tamise. Je traversai la capitale de l'Angleterre sans m'y arrêter, et le soir même j'étais à Liverpool. Je m'assurai le lendemain matin du passage sur un navire américain en partance pour New-York et qui devait mettre à la voile dans quelques heures.

Je profitai du temps qui me restait pour visiter les docks couverts de vaisseaux et pour parcourir les rues marchandes de la cité. Pendant cette promenade je m'arrêtai quelques instants devant la vitrine d'un orfèvre dont j'admirais les riches et élégantes parures. Je ne m'étais pas aperçu qu'un groupe de gaillards à mine suspecte s'était posté non loin de moi et que, pendant que j'étais absorbé dans ma contemplation, ils se rapprochaient de plus en plus de façon à m'entourer complétement. Je ne leur consacrai quelqu'attention que quand l'un d'eux m'eut heurté du coude en me regardant d'un air significatif et en faisant avec les doigts

divers signes que je ne pouvais comprendre. Puis, lorsqu'il m'eut, par un geste à peine intelligible, marqué de le suivre, il s'éloigna du groupe, se retourna de nouveau au bout de quelques pas, réitéra ses signes et se perdit dans une impasse voisine. Je compris alors que j'avais à faire à une bande de vauriens qui essayaient de lier connaissance avec moi; ce qui m'engagea à feindre de n'avoir rien vu et à m'esquiver le plus tôt possible de l'autre côté de la rue. — Qu'est-ce qui a pu, me disais-je, provoquer cette marque de confiance de leur part? Il était évident que ces messieurs, quelle que fût d'ailleurs leur expérience des mœurs locales, ne devaient pas avoir connaissance des coutumes et des dernières modes du continent. Mon habit de velours noir, quoiqu'en tirant un peu sur le gris à de certaines places, avait été, peu de mois auparavant, un des ornements de l'église Saint-Paul; et quant à mon chapeau blanc, la poussière avait pu le ternir, il n'en avait pas moins fait les beaux jours des rues de Francfort, et on ne pouvait imputer qu'à l'ignorance de ces gentlemen l'interprétation qu'ils se permettaient de donner à la libre et poétique allure de sa forme.

Le 29 septembre au matin, le navire sur lequel j'avais pris passage quittait les docks de Liverpool et le 9 novembre nous nous trouvions dans le port de New-York. Lorsqu'au lever du soleil je montai sur le pont, des rivages enchanteurs se déroulaient devant moi. Des villages ou des villes naissantes, d'innombrables maisons de campagne, des fortifications imposantes, se succédaient en suivant le cours de l'eau et décoraient le pied de la colline boisée de State-Island et le continent de New-York et de New-Jersey. Depuis lors six années se sont écoulées, le panorama est

devenu plus riche et plus brillant de beaucoup, mais alors déjà il offrait l'image d'une nature belle et puissante.

Deux heures plus tard j'entrais dans un hôtel allemand de New-York où je me voyais entouré d'amis, de connaissances et de compagnons d'infortune de toutes les parties de l'Allemagne qui m'avaient précédé en Amérique et qui m'assiégeaient de questions.

CHAPITRE II.

Premières impressions. — Tendances opposées du mouvement intellectuel en Europe et en Amérique. — Discussion sur la position sociale d'un savonnier. — Aristocratie de l'intelligence en Amérique, course au clocher, arrivée à tout prix. — Salto mortale. — Projets nouveaux et contradictions : objet de mes voyages à Washington et en Virginie.

Pendant une traversée de six semaines, et grâce au mal de mer, qui est un précieux calmant pour les âmes agitées, j'avais rassemblé mes esprits et songé à la réalisation des plans que j'avais arrêtés.

Ainsi qu'il arrive le plus fréquemment je m'étais fait du pays que j'allais visiter l'idée la plus fausse. Cette difficulté qu'éprouvent les Européens de se rendre un compte fidèle de ce qu'est l'Amérique, tient moins à la nature de ce pays et à ses mœurs qu'à la manière de voir des Européens sur toutes choses. Ceux qui n'ont sur l'Amérique que des notions très vagues, sont fort étonnés de voir combien peu la réalité ressemble à l'idée qu'ils s'en étaient faite; ceux qui, au contraire, croyaient avoir une connaissance exacte de l'état de ce pays, ne sont pas moins désabusés en voyant combien ils se sont mépris et combien leurs études antérieures leur sont de peu d'utilité. Non pas qu'il soit diffi-

cile de mesurer l'Amérique à l'aune européenne, mais ce qui l'est davantage c'est de mesurer ce pays avec une mesure nouvelle et américaine. Et dans l'emploi de ce nouvel instrument ce n'est pas l'esprit mais le cœur qui se montre inintelligent. Ce qui nous fait défaut c'est l'instinct, qui, dans notre patrie nous facilite si souvent le travail de la pensée. Cependant je crois être du nombre des Européens que la vue des États-Unis a le moins déçu dans leur attente, ce que j'attribue, en partie du moins, à mon long séjour en Suisse. Le génie de la Suisse, traduit en anglais et développé sur une plus grande échelle, se rapproche sous bien des rapports de celui des États-Unis. Celui qui, connaissant la Suisse sera familiarisé avec la vie de l'Angleterre se trouvera beaucoup moins encore dépaysé en Amérique. Bien des choses que l'habitant du continent européen s'imagine être propre à l'Amérique sont d'essence anglaise et si l'Anglais, plus encore peut-être que l'Allemand, se heurte en Amérique à des faits qui le choquent, cela tient sans aucun doute à ce qu'il se retrouve ici sous une forme qui ne lui est plus familière et qu'un retour sur soi-même le force à avouer nombre de vérités peu flatteuses pour son amour-propre national alors qu'il n'en voit que peu dont il ait à se glorifier.

Toutes ces impressions de la vie américaine eurent sur moi une influence salutaire et bienfaisante. Et que pouvais-je souhaiter de plus salutaire qu'une vie active et emportée à la poursuite d'intérêts positifs et importants, alors qu'en Europe notre vie se consumait dans les raisonnements subtils d'une critique vaine et impuissante ! J'éprouvais un dégoût insurmontable de l'existence que je venais de fuir. C'était la première fois de ma vie que j'ali-

mentais mon esprit d'une nourriture intellectuelle que personne ne m'eut gâté par avance. Quelque grossière qu'elle fût, c'était du fruit nouveau capable de me donner des forces nouvelles. Le positivisme est un trait caractéristique de la vie américaine et je m'étais trouvé si mal de cette agitation dans le vide qui entraîne l'Europe, folie qui n'aboutit à rien. Donnez-moi un fait brutal, fût-il même stupide, pourvu qu'il n'ait rien de commun avec les aberrations de nos critiques et de nos sophistes! tel était le vœu ardent que j'emportais d'Europe en Amérique. Je ne pouvais certes pas m'abuser sur la rudesse et la sauvagerie de la vie dans ce pays. Mes craintes étaient cependant exagérées. Je supposais en général moins de civilisation que je n'en rencontrais réellement et j'éprouvais tous les jours un grand étonnement mêlé de joie en voyant que mes observations et mes découvertes me faisaient revenir de la mauvaise opinion que j'avais préconçue. Quand je voyais dans la rue un goupe de curieux rassemblés autour d'un tableau exposé en vente, je ne me récriais pas comme nombre d'Européens de ma connaissance, sur les défauts de cette méchante image, mais je me félicitais de voir un public vulgaire porter un intérêt naïf à une œuvre d'art, bonne ou mauvaise et quoiqu'il me fallut reconnaître que le goût dans ce pays est bien inférieur à ce qu'il est en Europe, je n'avais pas du moins la mortification de constater l'absence complète de toute intelligence qui caractérise certaines classes populaires de l'ancien monde. Il est vrai également que l'on voit en Amérique s'étaler au grand jour de ces grossièretés qui n'osent pas se manifester en Europe, mais, par contre, il en est d'autres qui, en Europe, ont la prétention de n'être que des imperfections résultant du système social et

qui réclament de ce chef leur place au soleil, tandis qu'en Amérique on ne les rencontre jamais.

Si je voyais l'égoïsme faire parade de la maxime : Aide-toi toi-même, j'avais du moins la consolation de m'apercevoir qu'en thèse générale on se réjouissait des succès d'autrui et que l'on ne connaissait pas cette envie mesquine que tout triomphe irrite et aigrit. Je ne pouvais me dissimuler qu'il existait ici, comme partout ailleurs, des prétentions que rien ne justifie, mais d'autre part aussi j'avais le plaisir de voir que l'égalité ne se traduisait pas en désir d'abaisser les autres mais en volonté de s'élever soi-même.

Des vues étroites, des préjugés, la faiblesse des jugements me choquèrent bien des fois, mais du moins je ne me heurtai pas contre cette science universelle qui a son mot décisif à dire sur toutes choses et qui vous donne souvent, comme résolus, les problèmes dont elle n'a ni pénétré le sens, ni sondé la difficulté. Hélas ! combien de milliers de ces savants ne rencontre-t-on pas en Europe, qui vous assourdissent les oreilles des solutions de leur science à eux qui n'est pas plus éclairée qu'elle ne l'eût été à une autre époque où ils eussent dit précisément le contraire. En un mot si je trouvais que l'on manquait ici de ces notions qui sont en Europe le fruit d'une civilisation déjà ancienne et qui ne peuvent se transplanter parce qu'elles naissent des circonstances sociales, le chagrin qu'excitait en moi cette découverte était amplement compensé par le plaisir que je ressentais à ne pas me trouver en contact avec bien des produits repoussants de cette même civilisation et l'impression salutaire qui se faisait sentir en moi était heureuse et bienfaisante.

Quand je me reporte à la manière dont je jugeais alors la vie aux États-Unis, je ne puis m'empêcher de trouver que je n'avais pas complétement tort quoique depuis j'ai appris à juger bien des choses sous un jour moins favorable. Mes observations et l'expérience que j'ai acquise depuis, m'ont permis d'embrasser une plus grande surface et d'asseoir par là même un jugement plus équitable. J'ai pénétré plus profondément mon sujet et crois avoir saisi le véritable point de vue auquel il faut juger la vie anglo-américaine, que son développement historique nous montre être un état colonial en voie de transformation vers une forme de civilisation qui doit lui être propre. C'est à ce point de vue que l'on est surtout frappé des contrastes qui existent entre l'idéalisme européen avec ses tendances réalistes et le réalisme américain aux aspirations idéalistes. Nous en verrons de nombreux exemples dans le cours de cet ouvrage. Je ne ferai que quelques observations relatives aux opinions défavorables qu'ont émis sur l'Amérique tant d'Européens qu'elle a déçus dans leurs illusions. Se montrer trop exigeant est une marque d'ignorance du monde et d'étroitesse de jugement. Dans la vie des nations comme dans celle des individus, certaines facultés se développent toujours au détriment des autres, de manière qu'il faille chercher à la fois leur force et leur faiblesse dans ces tendances exclusives. Les fautes, les crimes mêmes des hommes ont leurs points de contact avec leurs vertus et quiconque prétend juger la vie sociale, non pas en moraliste étroit, mais en historien et en physiologiste ne doit jamais perdre de vue cette vérité constante. Si un grand mécanicien, un bon général, un négociant habile, un citoyen intelligent, n'est pas en même temps un grand poète, ne l'en blâmons

pas mais réservons notre blâme pour le fou qui exige qu'il le soit.

Peu de temps après mon arrivée à New-York, je fis la connaissance d'un médecin anglais qui y était établi et à qui j'inspirai assez d'intérêt pour qu'il voulut m'être utile. Il me fit faire la connaissance de gens influents chez qui je rencontrai beaucoup de sympathie. J'appris par le docteur que ces messieurs s'étaient entendus pour chercher à me procurer une place dans un des principaux établissements d'instruction des États-Unis. Il n'eut tenu qu'à moi de profiter du bon vouloir de mes premiers amis d'Amérique et d'atteindre ce but, mais le dégoût que m'avait causé l'idéalisme stérile de l'Allemagne m'avait poussé en Amérique sous l'empire d'aspirations diamétralement opposées.

J'étais encore en mer que j'avais pris la ferme résolution de me livrer à un travail matériel, à un métier et j'étais très peu tenté de me parer dans le Nouveau-Monde du titre de professeur dont j'avais vu faire, pendant ces dernières années, si peu de cas en Allemagne. Je saisis la première occasion qui s'offrit et, quelques jours après, j'étais associé à deux savonniers allemands.

Lorsque je fis part à un de mes nouveaux amis, un avocat très considéré de New-York, de cette détermination comme d'un fait accompli, je m'aperçus qu'il n'en était pas moins surpris que blessé. — « Vous êtes socialiste, finit-il par me dire, quant à moi, je ne le suis pas. — J'espère, répondis-je, que mes nouvelles occupations ne me priveront pas de votre amitié? — Non, répliqua-t-il, mais vous ne devez pas vous dissimuler que si vous devenez savonnier, vous vous condamnez par le fait même, à n'avoir de rapport qu'avec des gens qui occupent les sphères sociales des

savonniers. — Auriez-vous donc, vous autres Américains, plus de préjugés qu'on ne nous en reproche, à nous fils de l'Europe? — C'est possible, mais nous avons le droit d'avoir nos préjugés, tout comme d'autres ont les leurs. — Mais que diriez-vous si, avec ma fabrique de savon, je parvenais à amasser un demi million de dollars, ce qui, vous le savez, n'est pas chose inouïe à New-York ! — Eh bien! on dirait alors : C'est le riche fabricant de savon. » Cet homme me voulait réellement du bien, mais il est tout simple qu'il ne pouvait juger l'état des choses au point de vue des idées que j'avais puisées en Europe, ou bien sa manière de voir était purement individuelle, ou il y avait en Amérique une aristocratie de profession et d'intelligence, aristocratie dont les portes étaient prêtes à s'ouvrir devant moi si je n'avais eu la faiblesse de lui préférer le séjour d'un atelier malpropre et infect. On me taxa de mauvais goût, c'était tout naturel. Je crois que, en général, dans les États-Unis, l'opinion publique se prononce contre quiconque néglige de tendre au but le plus élevé qu'il puisse atteindre. Il y a dans les mœurs publiques de ce pays un singulier mélange de tendances aristocratiques et démocratiques. On n'y recherche pas l'égalité au bas, mais au haut de l'échelle et l'esprit démocratique y fait applaudir celui qui parvient à s'élever au dessus des autres, tandis qu'on perd complétement de vue tout homme qui s'attarde dans la course universelle.

Les cheveaux de course qui remportent les prix deviennent les favoris de tout le monde; on ne s'occupe pas de ceux qui se laissent battre. Et si c'est un malheur de rester en arrière par un manque de facultés nécessaires, c'est une honte de ne pas avancer lorsqu'on peut le faire. On envi-

sage une telle conduite comme un outrage à l'opinion publique; c'est paraître mépriser ce qu'elle estime le plus désirable; c'est une sorte de délit contre la société. *S'élever à tout prix*, est la base de la morale américaine. Rester volontairement en retard est chose immorale. L'intelligence de cette observation donnera la clef d'une foule de particularités du caractère américain.

On pourrait, en l'appliquant au cas qui m'a animé à la donner, en déduire que s'élever n'est guères que prendre possession, mais ce serait une erreur.

L'Européen n'a, il est vrai, pas tort de prétendre que la possession, apparente ou réelle, ou les occupations qui mènent le plus sûrement et le plus promptement à la fortune, ont, en Amérique plus d'influence sur la position sociale que dans la plupart des pays de l'Europe. Il n'en résulte pourtant pas que l'opinion publique, en estimant la richesse comme résultat d'efforts heureux et comme moyen, se montre indifférente à la manière dont on l'acquière et à celle dont on l'emploie et l'est peut-être moins à l'égard du talent qui a servi à l'acquérir qu'à l'égard des principes moraux dont on a fait usage pour y arriver.

Le jugement des Américains est encore incomplet en ce qu'il mesure le plus souvent la valeur d'une chose au résultat obtenu. Mais un grand succès, fruit du talent, du courage ou de l'intelligence, vaut ici bien davantage que celui qui est le fruit d'une avarice sordide, d'un travail sans talent ou de l'aveugle hasard. Il est malheureusement vrai que, même dans le domaine de l'intelligence, l'on n'apprécie le succès que d'après l'opinion d'un public incapable de bien juger et surtout d'après son résultat matériel. Mais cela n'implique pas une tendance à rabaisser le talent, c'est

plutôt de la part du public un aveu naïf de son impuissance à juger; en l'absence d'un critérium plus sûr, il s'en réfère à la maxime mercantile qui prétend qu'une chose ne vaut qu'autant qu'elle rapporte. Toutefois qu'un écrivain, un artiste, un médecin, un avocat, un homme politique gagne cent mille dollars, l'opinion publique le mettra beaucoup au dessus d'un fabricant de savon qui en aura gagné un demi million.

Je n'ai pas l'intention d'initier le lecteur à toutes les petites particularités de mon nouveau métier. Je ne lui en eusse même pas parlé, si cela n'avait servi à mettre en lumière certaine manière de voir de la vie américaine. Il suffit de savoir que ma première tentative de transition de l'idéalisme germain au réalisme américain ne fut pas heureuse. Au commencement du mois de mai 1850, je roulais en waggon sur le chemin de fer qui mène de New-York à Washington et de là vers le Sud.

Deux pensées opposées me poussaient à entreprendre ce voyage qui devait aboutir à la frontière méridionale de la Virginie. J'avais des amis qui m'avaient suivi en Amérique et qui étaient allés habiter la campagne de cette partie des États-Unis. Je voulais me joindre à eux et mener tous ensemble la vie calme, retirée et paisible des paysans américains. C'était dans ce but que je voulais visiter la partie sud-ouest de la Virginie dont on m'avait vanté la beauté. D'un autre côté, le désir de parcourir le continent nord de l'Amérique dans toute son étendue luttait en moi contre ce projet de retraite. Je tenais à essayer mes forces au milieu des déserts dangereux de l'extrême ouest. L'apparente contradiction qui existe entre deux projets si opposés que je caressais en même temps, n'est pourtant pas difficile à conce-

voir. C'étaient deux voies opposées qui tendaient au même but, à calmer mon esprit. J'y sentais encore vibrer les émotions des années 1848 et 1849, dont j'avais ressenti de nouvelles atteintes depuis mon arrivée en Amérique. Or on constituait alors la commission destinée à déterminer la ligne de frontière qui sépare les États-Unis du Mexique. Toute une armée de géomètres et de naturalistes devait se joindre à cette commission pour étudier le pays qui s'étend du golfe du Mexique, en remontant le Rio-Grande, de là vers le Gila et en descendant ce fleuve jusqu'à la côte de l'Océan pacifique. Je désirais être employé à ce travail, mais pour y parvenir il fallait de toute nécessité que je poussasse jusqu'à la métropole politique des États-Unis, et comme je devais également passer par Washington pour aller en Virginie, rien ne m'empêchait de mener mes deux projets de front. J'abandonnai au hasard le choix d'une décision. Je mis donc dans une poche mes notes et mes adresses pour la Virginie et dans l'autre de bonnes lettres de recommandation pour plusieurs des membres les plus distingués du Congrès et du gouvernement, et je commençai mon voyage.

CHAPITRE III.

Voyage de New-York à Washington. — Printemps tardif. — Des saisons dans l'Amérique du Nord.— Un père allemand de la Pennsylvanie. — Philosophes américains en chemin de fer. — Contradictions apparentes dans le caractère américain. — La capitale des États-Unis de l'Amérique du Nord. — Accès facile auprès des personnages publics et dans les établissements. — Rapports individuels. — Une réception chez le Président.

J'avais passé à New-York les six mois qui s'étaient écoulés depuis mon arrivée aux États-Unis et j'avais borné mes relations à quelques cercles d'Allemands qui y étaient établis. Je n'avais rien vu du pays, à part toutefois ce que j'avais pu observer lors de mon entrée dans la baie et pendant une promenade à Hoboken. Il n'y avait donc rien d'extraordinaire au vif désir que j'éprouvais de commencer un voyage qui devait me faire connaître la vie américaine et la nature des États-Unis parée de tout l'éclat du printemps.

Quant au printemps et à l'éclat de la nature, je me trouvais étrangement désappointé dans mon attente. Je m'étais fait une idée très fausse des saisons et du climat de ce pays. Je savais bien que la température de la côte orientale de l'Amérique va toujours d'un extrême à l'autre et qu'on

trouve un hiver assez rigoureux dans des contrées où, quelques mois plus tard, règnera une chaleur que l'on ne connaît guère en Europe; mais ce que j'ignorais c'est que la transition de l'hiver à l'été fut aussi tardive que soudaine. Ce n'est pas qu'un automne ou un printemps précoce y correspondent, mais les saisons physiques retardent sur les saisons astronomiques. Cette particularité se remarque jusqu'à la Sierra Madre du nord du Mexique et à la Sierra Nevada de la Californie; mais à l'ouest il se produit une transformation complète et les saisons physiques y ont un cours diamétralement contraire. L'influence des eaux et de la température concourent à ce résultat. Dans les plaines de l'ouest, au nord du Mexique et dans les steppes entre les montagnes rocheuses et la Sierra Nevada, la végétation se trouve retardée de quelques mois au printemps par le manque complet d'humidité du sol et de l'air, alors que la température est déjà celle d'un été chaud. Par contre en Californie, la végétation printanière se montre au milieu et même au commencement de l'hiver, dès que les premières pluies ont humecté le sol, et les plantes y succombent déjà sous les ardeurs de l'été alors que de l'autre côté des monts tombent les premières pluies qui font croître l'herbe nouvelle. Je n'avais nulle idée de ces faits, quand je vis dans le mois de mai de 1850 — année du reste particulièrement tardive — les forêts, au moins celles assises sur les montagnes, presque complétement dépourvues de feuilles jusqu'à la frontière méridionale de la Virginie. Je regardais avec cet intérêt plein de curiosité, qu'on éprouve en présence des hiéroglyphes, cette faune qui, à l'état sauvage, m'était presque complétement inconnue et qui manquait de tout signe distinctif capable de me la faire reconnaître. Cepen-

dant j'effeuillais les bourgeons encore fermés et je me réjouissais en reconnaissant ici une espèce particulière de chêne, là une variété de châtaigniers, autre part la noix du pacanier. Ce fut dans la forêt de la Pennsylvanie que j'aperçus pour la première fois le calmus, en buissons avec ses feuilles d'un vert sombre, ses magnifiques fleurs ne s'étaient pas encore déployées; entre les arbres de la forêt s'étalaient les fleurs blanches de la *cornus florida* et de jolies petites houstonias, premières fleurs du printemps, paraient les accotements du chemin de fer. Dans les endroits cultivés on voyait s'étendre au loin des plantations de pêchers dont les pétales rouges couvraient toute la surface du sol.

Je ne demeurai que trop peu de temps à Philadelphie et à Baltimore, pour avoir quelque chose à ajouter à ce que l'on sait déjà sur le compte de ces deux villes. Dans la première de ces cités, j'étais recommandé à un magistrat très considéré qui, à son tour, me donna des lettres d'introduction pour Washington. Ces lettres me furent d'autant plus utiles qu'elles me mirent à même d'en obtenir d'autres pour la Virginie. Les Américains sont on ne peut plus disposés à rendre ce genre de service, et si ces lettres contiennent la demande d'un service déterminé, rien n'égale l'affabilité simple et cordiale avec laquelle on vous le rend. Les beaux discours et les protestations dont on est si souvent forcé de se contenter en Allemagne et qui forment en grande partie l'*urbanité allemande*, ne sont guères de mise ici; ce que l'on cherche surtout à atteindre c'est le but que vous pouvez avoir en vue. Ma conversation avec le magistrat dont je viens de parler, roula principalement sur l'ancienne population allemande de la Pennsylvanie qu'il avait eu occasion d'apprécier. Il me fit

connaître l'état d'abâtardissement dans lequel était tombé cette population séparée par l'espace et les institutions politiques de la civilisation de la mère-patrie, et par la langue de sa nouvelle patrie adoptive.

Malgré les éléments de civilisation nouveaux apportés par les derniers émigrants, éléments qui ne périront certes pas complétement, il est à craindre que toute la population allemande des États-Unis, tant qu'elle aura une langue distincte de celle de la masse du peuple, ne subisse un recul dont les Pennsylvaniens allemands nous offrent une frappante image. M. H. me raconta à ce sujet une petite anecdote très caractéristique. Un Pennsylvanien allemand ne permettait pas à ses enfants d'aller à l'école. Lorsque, après de longues et inutiles remontrances, on fût parvenu à lui prouver les avantages qu'ils retireraient de l'éducation, tant ses enfants que lui-même : c'est bien, dit-il, mes garçons iront à l'école, mais je veux y aller avec eux, et je m'asseoirai sur les bancs, car je ne veux pas qu'ils en sachent plus que moi. Si l'on peut présenter le fait de cet homme comme exemple d'un sens plus élevé, il ne faut pas s'étonner que le sixième et le septième livre de Moïse et autres écrits cabalistiques d'alchimie et d'astrologie forment la pâture intellectuelle qui se débite le plus dans les librairies allemandes de Philadelphie à l'usage des paysans allemands de ce pays.

Un homme qui y avait été libraire, m'assura avoir vendu trois fois au prix de 25 dollars, le manuscrit original du 6e et du 7e livre dont il vient d'être question!

On trouvera peut-être inexplicable que je rallie, en quoi que ce soit, l'avenir de l'élément allemand aux États-Unis, à des faits de cette nature. Il ne peut être question de la

forme qu'affectent les restes d'une civilisation, alors que l'existence de cette civilisation est elle-même mise en question. Je suis également fort éloigné de nier la valeur de la tendance particulière et du développement de l'esprit allemand dans cette confusion d'éléments intellectuels qui doivent préparer une forme de civilisation future pour l'Amérique. Je lui assigne au contraire une très grande portée, mais pour autant seulement qu'il se combine avec les autres éléments et non pas qu'il en reste isolé. Ceux qui possèdent le moins ce qui donne de la valeur à cet élément, sont ceux qui s'efforcent le plus à l'isoler. L'anecdote rapportée plus haut n'est-elle pas un trait marquant du caractère allemand? Il est certain qu'elle n'est nullement américaine, car cette tendance d'un niveau égalitaire qui se traduit en jalousie et en envie, qui dit aux autres : « tu ne posséderas pas plus que moi, tu n'en sauras pas davantage que moi, » est inconnue à l'Américain.

Dans le waggon du chemin de fer où j'avais pris place, se trouvaient quelques messieurs qui, d'après leur conversation, devaient être des médecins. Ils se rendaient à Washington à un congrès chargé de revoir, à des époques fixées, la pharmacopée des États-Unis. Et quoique je ne comprisse qu'une partie de ce qu'ils disaient, l'animation de leur entretien attira mon attention. Il était question du rapport de l'âme avec le corps et j'entendis l'un d'eux dire : « Yes — some make that distinction, but they do not know which is which. — Oui! il en est qui font cette distinction, mais ils ne savent pas où commence l'un et où finit l'autre. » Un entretien philosophique de cette espèce et cela dans un waggon de chemin de fer américain! comme cela devait plaire à un Allemand! Trouver chez les Américains

une tendance à philosopher est bien ce à quoi l'Allemand si philosopheur s'attend le moins ; et cependant cette tendance est fortement empreinte dans le caractère anglo-américain et si elle n'a pas encore produit d'œuvre remarquable dans le domaine de l'esprit philosophique, cela me semble tenir principalement à la faible part réservée aux études philosophiques dans l'enseignement supérieur. Aussi la philosophie se perd-elle en efforts aventureux qui ne sont que la caricature de l'esprit philosophique. La prépondérance accordée à la vie pratique ne me paraît pas être un obstacle à ce développement, si les études cependant étaient plus fortes et si on voulait faire de la philosophie d'une façon plus adroite. Une des contradictions apparentes qui existent dans l'esprit américain, consiste en ce qu'il est si prompt à se soumettre aux opinions dominantes, à une manière d'être de convention et en ce qu'il met si audacieusement en question la légitimité de toute opinion qui se produit, prêt aussi à en produire immédiatement de contraires. L'esprit américain est extrême en ces deux tendances. L'Européen du continent, l'Allemand surtout, dont l'idéal repose dans le jugement individuel, le goût, la fantaisie individuels, substitués à l'opinion et aux mœurs communes, est étonné de cette uniformité qui, avec ses idées dominantes et ses formes de convention, pèse sur tout un continent, et il trouve inconcevable que l'Américain, si libre au point de vue politique, s'y soumette volontairement. En Europe l'originalité peut servir d'excuse à la folie tandis qu'aux États-Unis elle ne peut compter sur l'indulgence qu'à mesure qu'elle aura acquis de nombreux partisans.

On laisse, en Europe, les fous pour ce qu'ils peuvent être

tant qu'ils restent seuls, mais on se dit qu'ils vont trop loin dès qu'ils parviennent à se créer des partisans. Aux États-Unis, au contraire, on laisse se produire librement la folie qui n'est pas le fruit d'un cerveau isolé, et l'on est sans pitié pour celui qui prétend assumer seul la responsabilité d'une folie isolée. Aussi semble-t-il que la liberté individuelle de juger n'y ait que très peu de latitude. Et cependant l'Européen a tous les jours lieu de s'étonner de l'audace avec laquelle se produisent à tout propos les tentatives de réformes les plus étonnantes, tentatives que l'on cherche à faire réussir avec une persistance inouïe, sans égard pour les exigences quelconques des civilisations existantes.

A cela l'Européen pourrait répondre que cette furie de réformation est aussi peu intelligente que l'uniformité de la vie de convention dont nous avons parlé, et cette appréciation ne manquerait pas d'une certaine justesse. Mais cette appréciation, si elle s'arrêtait là, ne serait elle-même pas plus judicieuse. Il ne faut d'abord pas méconnaître que cette uniformité machinale de la vie, cet assujettissement à l'autorité des jugements reçus est une des conditions économiques de l'activité de la nation; qu'elle part d'un instinct droit en abandonnant toute la force populaire à une direction exclusivement pratique. C'est en ce sens que la liberté la plus complète de l'individu est une condition de la nécessité de la tâche imposée à la nation par la nature et par l'histoire, et cet individualisme pratique qui a le self-government pour formule politique et la maxime : Aide-toi toi-même, pour expression sociale, n'a été rendu possible que par la renonciation à l'individualisme théorique, au self-government dans le domaine de l'intelli-

gence. C'est là, il est vrai, un point de vue borné — mais le peuple allemand n'a-t-il pas accepté un point de vue tout aussi restreint dans un sens diamétralement opposé? Les Allemands n'ont-ils pas fait bon marché du self-government pratique pour le conserver dans le domaine de la théorie? Ne parlait-on pas déjà dans le siècle précédent d'une république de lettrés, alors que personne ne songeait à introduire la république dans les États de l'Allemagne? — Et, tandis que nous exigeons de notre société qu'elle procure à nos pauvres le pain quotidien, nos libres penseurs et nos philosophes ne crient-ils pas à nos pauvres d'esprit : Aide-toi toi-même? La liberté théorique et pratique, la liberté de l'esprit et la liberté des actes ne semblent point compatibles, jusqu'à présent du moins, car là, où depuis longtemps chacun a pu penser ce que bon lui semblait, il était impossible à chacun d'agir suivant sa volonté, tandis que là où tout homme est à peu près libre d'en faire à sa guise, on a renoncé à avoir des opinions individuelles.

La civilisation moderne présente partout le spectacle de la liberté de penser sacrifiée à la liberté d'agir ou celui de la liberté d'action donnée en proie à la liberté de la pensée. Cette double situation qui prend son origine, la première dans la réformation calviniste et la seconde dans les doctrines de Luther, a atteint son entier développement l'une dans la race anglo-saxonne, l'autre dans la race allemande.

De telles restrictions apportées à la liberté des peuples sont le fait d'époques préparatoires dans l'histoire universelle, et le temps viendra où elles devront s'effacer pour produire un résultat complétement satisfaisant. Il est hors de doute que les dernières émigrations allemandes aux

États-Unis tendent à le préparer, et il est important d'apprécier dans les deux grands éléments germains, qui composent la population de ce pays et qui ont une origine commune, l'aptitude à combiner ces deux tendances civilisatrices. Car, quelque grossière que soit la forme sous laquelle se manifestent les dispositions philosophiques des Américains, il serait absurde de conclure de la prépondérance de l'élément pratique chez eux à l'absence de ces dispositions; de même que l'on ne pourrait, sans injustice, prétendre que les Allemands ne sont pas organisés pour la vie pratique parce qu'ils ont fait une large part à la culture intellectuelle. Quant à la manifestation de ces tendances, l'Américain commet la faute de transporter dans la théorie les procédés aventureux de leur vie pratique, et l'Allemand, par contre, celle de n'aborder la vie qu'avec les précautions en usage pour l'étude.

Quelle que soit donc la disposition de l'Américain à se soumettre d'ordinaire aux opinions dominantes et aux coutumes reçues, les opinions individuelles ne s'en produisent pas pour cela avec moins d'audace dès qu'un esprit doué d'une force réelle est parvenu à conquérir l'indépendance de la pensée. L'absence d'études philosophiques provoque ainsi les si surprenantes folies qui nous frappent d'étonnement dans les mœurs américaines. Ces faits prouvent à l'évidence que les notions philosophiques leur font défaut mais non pas les tendances pas plus que les dispositions à la philosophie. Tel est mon avis.

J'arrivai, par une belle après-midi, dans la capitale de l'Union, et mon premier soin fut de la parcourir en tous sens. Je rencontrais à chaque pas entre le Capitole et la *Maison blanche*, des gens vêtus de noir, et que leur air sérieux faisait de

suite reconnaître pour des hommes d'une certaine valeur. On sentait bien qu'on se trouvait au centre politique de l'Amérique. Devant la porte des hôtels, les trottoirs étaient encombrés de fauteuils dans lesquels ne s'étendaient et ne se balançaient que les législateurs, des juges, des généraux, des colonels, des avocats, des candidats aux fonctions publiques ou des solliciteurs venant demander des patentes, des contrats, des dédommagements, ou toute autre faveur laissée à la collation du Congrès ou du gouvernement.

On sait que Washington est construit sur un plan dont les dimensions gigantesques, en l'absence d'un nombre équivalent de maisons et d'habitants, lui a valu plusieurs sobriquets. On l'a appelé la ville des distances magnifiques, et un voyageur anglais lui a donné un autre nom dont le mordant pénètre plus profondément dans le vif. Il l'a baptisé : la ville des projets magnifiques. On ne peut nier qu'à ces deux points de vue Washington ne soit la fidèle image des États-Unis. Mais on ne peut refuser une vitalité grandiose à ce pays, malgré la différence énorme qui existe souvent entre l'immensité du plan et l'extrême modestie de son exécution. On doit tout aussi bien reconnaître que sa capitale a une certaine grandeur qui vous saisit peut-être même par ce qu'elle a d'inachevé. La grandeur des vues et des espérances est une marque de la confiance que le peuple a en lui-même; elle impose alors même que les efforts tentés pour y parvenir et les résultats atteints n'y correspondent pas. San Francisco est du reste un exemple frappant de la difficulté qu'on rencontre à vouloir tracer des limites au développement des forces humaines aux États-Unis.

Je fus pendant mon court séjour à Washington en contact avec les personnages les plus importants de l'Union. Ces

relations, toutefois, n'ayant été que passagères, le lecteur ne peut s'attendre à des observations bien profondes à cet égard. Ce ne sera qu'à propos de considérations générales que je pourrai m'en permettre quelques-unes.

L'accès facile des personnages publics et des établissements de l'État, en Amérique et surtout dans la capitale, est des plus étonnants pour un Européen : chaque citoyen du pays y voit une propriété nationale et croit avoir sur eux quelque chose des droits du maître. Et quelle que soit la grossièreté que l'on peut reprocher aux Américains sous d'autres rapports, c'est là une des impressions les plus flatteuses que produit la vie américaine. On n'y connaît pas cette chimère des convenances abstraites, cette obséquiosité du respect qui, en Europe, se modèle d'après les positions et forme une sorte de culte rendu au pouvoir. Les portes des bâtiments de l'État sont toutes grandes ouvertes, et il serait ridicule de s'attendre à y trouver une sentinelle; on va et vient dans les locaux affectés aux autorités le chapeau sur la tête, on se retourne, on s'asseoit, on prend ses aises sans que qui que ce soit s'en préoccupe. C'est sans embarras aucun qu'en ces circonstances on est présenté aux hommes les plus haut placés de l'Union, de manière à faire en peu d'heures la connaissance de beaucoup de personnages saillants et à pouvoir s'entretenir d'affaires avec eux. Cette facilité d'accès suppose impérieusement certaines qualités que l'on chercherait en vain chez les peuples du continent européen. L'Américain n'est pas bavard, il n'est ni bruyant, ni démonstratif dans ses manifestations. Ce qu'il a à dire, il le dit brièvement, clairement, tranquillement, presque jamais à voix élevée. Les classes mêmes les plus grossières croient que les convenances exigent que l'on

parle bas et j'entendis un jour des gens de l'extrême Ouest qui vivent seuls sur les confins de la civilisation et qui en Allemagne eussent été des paysans d'une province inconnue, remarquer qu'un certain prince allemand qui, à table d'hôte, avait parlé très haut, n'était pas un gentleman. Si j'apprécie cette manière d'être dans la vie politique, je n'en reconnais pas moins que c'est le signe d'une certaine pauvreté d'idées et d'imagination ou d'un manque de chaleur dans le sentiment, qui ne contribuent pas médiocrement à répandre de l'ennui dans les relations sociales. Aussi l'Européen du continent se sent-il éloigné de l'Anglais du continent et en fait-il un objet de raillerie. Néanmoins il ne s'agit pas ici d'amabilité, mais bien de l'utilité de ces manières dans la vie politique et ce que j'en dis se rapporte aussi au commerce et aux affaires. L'Européen, lorsqu'il traite d'affaires, croit devoir parler beaucoup et haut. Ici, c'est chose totalement inconnue et celui-là même qui est habitué à ces démonstrations inutiles ne tarde pas, au bout de très peu de temps, à savoir distinguer un nouveau venu rien qu'à la longueur et à l'éclat des discours dont il se figure avoir besoin pour se faire comprendre et pour atteindre son but. L'Européen du continent est, à ce point de vue, tout aussi exclusif que l'Américain du Nord. Il applique au langage des affaires le ton de la conversation, tandis que ce dernier, avec tout aussi peu d'à-propos, transporte dans les relations sociales, le parler des affaires qui se sert des moyens les plus simples, les plus courts et les plus directs pour atteindre un but déterminé. Comme je l'ai déjà fait remarquer, il est dans le caractère de l'homme des qualités qui semblent s'exclure. On peut, dans tous les pays, faire l'observation que les hommes adonnés à un genre de vie pratique ne parlent ni

beaucoup, ni très haut, tandis que les théoriciens et les idéalistes sont bavards et criards et les peuples paraissent en cela se comporter comme les individus.

J'avais une lettre de recommandation pour un homme qui est peut-être l'homme politique le plus important de l'Union. Je veux parler du sénateur Seward, ancien gouverneur de l'État de New-York, dont le nom est associé aux tentatives de réformes les plus remarquables qui se soient produites en Amérique. Ses idées sur l'avenir et la constitution de son pays me paraissent les plus complètes et les plus fortes. Je lui remis ma lettre chez lui ; il me reçut d'une façon caractéristique. « Je vois, dit-il, après avoir lu, ce que vous désirez. J'en parlerai au ministre à qui je vous présenterai. » Puis il mit son chapeau, nous montâmes dans une voiture qui se trouvait à la porte et dix minutes après, j'étais en présence de M. Erving, ministre de l'intérieur.

Seward, on le sait, est à la tête du parti républicain, parti puissant et qui ne fait que croître. Ce parti condamne le principe de l'esclavage et cherche à s'opposer à son établissement sur de nouveaux territoires et dans les États où il n'est pas encore reconnu ; il combat également l'influence des États à esclaves et leur prépondérance dans la politique de l'Union. J'avais une autre lettre qui me donna accès auprès du sénateur Douglas, l'auteur et le père des dernières tentatives en faveur de l'extension de l'esclavage au moyen de l'acte du Congrès connu sous le nom de : Nebraska Bill. C'est ainsi que je fis la connaissance — si telle on peut appeler mes rapports fugitifs — de deux hommes qui se trouvent en opposition de la manière la plus directe dans la question vitale de la politique du Nord de l'Amérique. L'un et l'autre, quelle que soit la différence de leur valeur

relative, peuvent devenir président de l'Union, quoique Seward soit surtout l'homme de l'avenir et que Douglas ait été celui du moment.

J'étais aussi recommandé à M. Fillmore, qui était alors vice-président; je rencontrai en lui un homme bienveillant, simple dans ses manières et plein de dignité. Il me promit de s'intéresser à moi et m'engagea à lui faire visite à mon retour à Washington; mais quand je repassai dans cette ville, en revenant du Sud, le président Taylor venait de mourir et le vice-président, d'après la Constitution, était devenu président. Dans ces circonstances, je ne crus pas devoir mettre à profit l'invitation de M. Fillmore. On considérait généralement M. Fillmore comme un homme bon, mais d'une capacité moyenne et ce jugement répond bien à l'impression qu'il m'a faite. Mais si le fait, qu'il est une notabilité du parti des « *gris d'argent* » ou des anciens whigs, indique qu'il manque de talents supérieurs, son association avec les Know-Nothings, qui avait pour but de le faire porter à la présidence, est une preuve de mauvais goût. D'un autre côté, ses rapports avec d'adroits démagogues, des fanatiques aux vues étroites, des parleurs vaniteux et des paysans ignorants, ne lui sied pas le moins du monde.

« Allons ce soir chez le président, me dit un jour M. Stephen Pearl Andrews, qui était alors chargé du compte-rendu des séances du sénat pour un journal de New-York. » J'aurai plus loin occasion de parler des tendances littéraires et sociales de M. Andrews. C'était le jour de réception chez le président; chacun peut y aller. Vers dix heures nous étions à la Maison Blanche.

Ces réceptions ont déjà été décrites par des voyageurs

européens, mais comme certains de mes lecteurs peuvent ne pas en avoir connaissance, je me permettrai de dépeindre en quelques mots l'impression qu'elles ont produit sur moi. La société y est d'ordinaire très nombreuse et ce soir-là particulièrement les salons de réception étaient encombrés. L'Européen, et même le citoyen d'une république hispano-américaine, doit s'étonner de ne rencontrer à son entrée dans la Maison Blanche, ni gardes, ni huissiers, ni même de domestiques et de ne pas même en voir à l'intérieur de la maison qui soit reconnaissable à quelque signe. La foule, venue pour présenter ses hommages au premier magistrat de la république, reconnaître en lui son premier fonctionnaire et satisfaire par là la dignité de citoyens d'un État libre, circule sans façon dans les salons. Les nouveaux venus sont présentés non pas par un fonctionnaire ad hoc, mais par n'importe qui connaît ou même ne connaît pas le président. Le général Taylor, homme d'une taille moyenne, ayant assez l'air d'un simple *farmer*, mais chez qui on pouvait lire la résolution, l'intelligence pratique, l'honnêteté et une bonne humeur pleine de bienveillance, était debout près de la porte et donnait la main à chaque entrant avec les formes de la politesse la plus familière. — M. le président, permettez-moi de vous présenter M. N. N. — M. N. N., je suis charmé de faire votre connaissance. — M. le président, j'espère que vous vous portez bien. — Là se bornait l'échange réciproque des politesses. Quand vint mon tour d'être présenté, mon introducteur ajouta quelques mots qui avaient trait à la mort récente d'un de mes compatriotes dont le sort avait excité la plus vive sympathie en Amérique; le président témoigna alors, en s'inclinant profondément, du respect qui s'attachait à sa mémoire. Je venais à

peine de passer outre, que je vis une certaine gaîté se manifester dans l'entourage du président. Une jeune dame, qui portait le même nom que lui, lui avait été présenté, et sous prétexte des droits de la parenté, il lui avait donné un baiser. On se réjouissait de la bonne humeur du vieux guerrier et une dame qui se trouvait auprès de moi déclara qu'un héros avait bien le droit d'embrasser les jeunes femmes. Un peu plus au fond du salon de réception se tenait la fille du président, mariée au colonel Bliss, qui recevait en qualité de maîtresse de maison. Tous les nouveaux venus lui étaient également présentés.

Toute la société circulait le plus librement du monde, causant sans contraite au milieu des salons qui offraient le spectacle d'une promenade publique. De côté et d'autre, des groupes s'emparaient des sophas et des fauteuils et s'y étalaient avec l'aisance qu'ils eussent déployée dans un hôtel. A minuit tout le monde se dispersa.

CHAPITRE IV.

Séjour à Washington. — Conférences scientifiques aux États-Unis. — Caractère réaliste de la civilisation américaine. — L'histoire naturelle. — Caractère des civilisations allemande et américaine. — La bibliothèque du colonel Peter Force.— Curiosités littéraires. — Josiah Warren et son système d'éducation. — Motifs saisissants qui doivent faire admettre la prochaine fin du monde.

Mon séjour à Washington ne dura qu'une semaine à peine, aussi le lecteur qui n'aime ni les déclamations ni les remarques superficielles, ne me blâmera pas de consacrer si peu de place aux observations que je fais sur cette ville. Il ne convient nullement de distribuer à la légère l'éloge ou le blâme à des hommes et à des choses qui ont droit à un examen sérieux.

Je pourrais vous produire une longue liste des hommes éminents dans la politique et dans les sciences avec lesquels je me suis trouvé en rapport pendant les quelques jours que je passai à Washington, mais à quoi servirait cette nomenclature si ce n'est à démontrer plus complétement encore combien il est facile d'avoir accès dans les sphères élevées de cette ville.

Durant mon séjour à Washington, j'assistai à une conférence publique sur la géologie, donnée par William

B. Rogers, géologue de l'État de Virginie et professeur à l'Université de cet État. Plus de mille personnes assistaient à cette conférence qui se tenait dans l'auditoire de l'institut Smithson. De grands et magnifiques tableaux, dressés sur une grande échelle, aidaient à l'intelligence de la leçon. Ils tombaient comme des rideaux de théâtre et le professeur les roulait et les déroulait suivant les besoins de son thème, de manière à toujours présenter aux yeux des spectateurs, rendus par là plus attentifs, ce qui faisait l'objet de son discours.

La fréquence des lectures publiques, surtout dans le domaine de l'histoire naturelle, est un des traits caractéristiques qui plaident le plus en faveur de la vie américaine dans le Nord. On est obligé d'avouer que ceux qui donnent de ces conférences se livrent à des appréciations souvent superficielles et qu'une partie de leur public ne fait qu'obéir à la mode en allant écouter leurs leçons. Mais on rencontrerait ces deux défauts dans n'importe quel pays où cet usage se généraliserait et la mode qui pousserait à s'occuper ou même à avoir l'air de s'occuper de choses scientifiques, est beaucoup plus louable que la plupart de celles dont l'Europe civilisée suit les lois.

On donne aux États-Unis des conférences publiques dans les plus petites villes, dans les villages, dans des endroits où en Europe on n'a pas même l'idée de quelque chose d'analogue. Les Allemands qui voient d'un œil assez malveillant cette belle tendance à développer toujours de plus en plus la culture intellectuelle, ne sont d'ordinaire pas les plus à même de l'apprécier. Aux États-Unis, au moins, les Allemands ne sont pas parvenus à prendre le pas sur les Américains dans le sens d'un développement

intellectuel de la sorte. Au contraire, ils se sont vus forcés à suivre la coutume universelle, mais ils n'ont pas réussi jusqu'à présent à égaler les services rendus par leurs modèles, ni à éveiller au même point l'intérêt du public.

A moins que depuis que je l'ai quittée, l'Allemagne n'ait considérablement changé, on trouverait difficilement dans n'importe quelle ville, fût-elle la plus grande et la plus intelligente, un public de mille personnes des deux sexes qui consentit à suivre une série de leçons sur la géologie ; encore ce public ne se contenterait-il jamais d'un enseignement positif qui suppose chez l'auditeur la ferme intention de se l'assimiler et qui n'a rien de commun avec ces sorties que l'on a si souvent trouvées spirituelles en Allemagne et qui, en réalité, ne sont que des preuves de mauvais goût à l'aide desquelles les naturalistes, estimables d'ailleurs, cherchent à faire passer ce qu'ils appellent la science aride.

On pourrait prétendre que l'on atteint en Allemagne le but que se proposent les conférences américaines au moyen des petits livres si nombreux qui ont l'histoire naturelle pour objet. Mais abstraction faite de ce qu'il vaut mieux dire des choses superficielles que de les écrire, je n'hésite pas à déclarer que, par exemple, tous les livres publiés en Allemagne sur la géologie, n'atteignent pas tous ensemble le nombre d'exemplaires des œuvres géologiques de Lyell, tirés aux États-Unis et cela sans parler de beaucoup d'autres travaux scientifiques sur le même sujet. Et si l'on considère la nature de bien des écrits publiés récemment dans le but de populariser et de faire apprécier l'histoire naturelle, il faut avouer qu'il en est beaucoup qui ne plaident ni en faveur du bon goût de leurs auteurs et de leurs

éditeurs et qui ne font pas l'éloge du désir d'instruction des lecteurs sur lesquels on avait spéculé. Quand, aux États-Unis, on cherche à s'instruire, c'est chose sérieuse; on veut une exposition simple, claire et substantielle et l'on ne cherche ni des titres pompeux, ni de sottes illustrations, ni des anecdotes ressassées, ni de malicieuses sorties sur des sujets étrangers, ni une philosophie absurde dans son audace, toutes choses que l'on feint en Allemagne de trouver populaires et spirituelles. Ce que l'on veut, ici, c'est de trouver une nourriture intellectuelle préparée au naturel, on n'aime pas à forcer l'appétit au moyen de mets trop épicés. Quoi qu'en puissent dire d'autres observateurs, je suis persuadé que l'intérêt que l'on prend en Amérique aux sciences positives est beaucoup plus répanduqu'en Allemagne et dans le reste de l'Europe et cette remarque s'applique surtout aux sciences naturelles qui, de toutes les branches du savoir humain, sont les plus populaires et celles, qu'aux États-Unis, on cultive avec le plus de zèle et de succès.

Quoiqu'un critique allemand puisse m'objecter que ce fait est l'indice des aspirations matérielles du peuple américain, je ne doute pas qu'il faille au contraire considérer comme un progrès les tendances qui se sont produites dans ces derniers temps en Allemagne et qui font attribuer une valeur moins grande aux sciences naturelles. Dans la civilisation, en général, la science positive est moins importante par elle-même que par l'usage qu'on en fait pour le développement de l'intelligence publique. Il y a dans des reproches de cette nature une telle quantité d'erreurs mêlée à si peu de vérité que cette manière de voir est on ne peut plus dangereuse car elle méconnaît le but

de la culture intellectuelle des temps modernes ainsi que les conditions d'une saine intelligence au profit de cette capacité formelle dont 1848 et 1849 ont montré les fruits en Allemagne.

Puisque cette explication m'a amené à comparer les tendances respectives de l'Amérique et de l'Europe qu'il me soit permis de poursuivre ce sujet.

Quant au reproche du matérialisme qui est fait à la tendance vers l'étude des sciences naturelles, il repose sur une idée fausse. La nature ne se présente pas à l'esprit comme matière mais comme réalité. S'en occuper, en faire l'objet de ses méditations, les moyens d'atteindre un but ou l'objet de ses jouissances n'est pas du matérialisme mais du réalisme. Elle ne tend au matérialisme que quand elle n'est régie par aucune idée animée, par aucun idéal. Le réalisme, au contraire, consiste dans le rapport constant de nos idées et de l'idéal avec la réalité dont elles émanent ou à laquelle il faut les rapporter, il est le trait caractéristique qui domine la grande époque de civilisation à laquelle nous appartenons, époque qui, pour une longue série de siècles, imposera de plus en plus profondément son cachet à l'humanité. Les sciences naturelles continueront à occuper dans la civilisation de cette période une place distinguée et les peuples qui les auront cultivées avec zèle et succès seront par là même appelés à un rôle remarquable et à une grande influence. C'est une erreur d'opposer au point de vue de ce caractère réaliste, l'étude de l'histoire à l'histoire naturelle car celle-là aussi est d'essence réaliste et le dogme de l'idéalisme chrétien qui prétend que la vie actuelle n'a pas son but en elle-même, mais n'est qu'un moyen en vue d'une autre vie dans laquelle se réalisera

notre idéal, est aussi peu le fait d'un grand historien que la croyance que le monde physique n'a pas de réalité pourrait être celui d'un grand naturaliste. Si donc le peuple allemand abondonnait l'histoire naturelle pour se livrer exclusivement à l'étude de l'histoire comme on lui en donnait le conseil, ce ne serait là qu'un simple mouvement, important, il est vrai, mais ce ne serait pas une révolution. On n'abandonnerait pas le matérialisme pour l'idéalisme, mais on quitterait les voies du réalisme physique pour prendre celles du réalisme moral. Ces deux tendances de la civilisation sont également indispensables au même degré et ont entre elles des rapports intimes. Cependant je doute beaucoup que malgré l'intérêt que le public prend assurément à l'histoire et qui n'est que la manifestation d'une tendance réaliste, une conférence sur n'importe quel sujet de l'histoire puisse réunir en Allemagne un auditoire de mille personnes des deux sexes. Plus cette conférence sera sérieuse, plus son objet sera positif, moins il comportera de digressions et de sorties piquantes, moins il appellera l'attention publique.

Le développement si grand du goût des connaissances et des travaux d'histoire naturelle est un trait saillant et permanent du caractère de la civilisation moderne. La civilisation antérieure du monde se divise en deux grandes époques; nous vivons en ce moment dans une période de transition vers une troisième époque dont les symptômes se dessinent de plus en plus. Dans la première de ces époques, l'esprit humain cherche sa satisfaction dans le spectacle d'une belle réalité. Dans la seconde il méprise l'objet de ses premières jouissances et trouve dans l'imagination la satisfaction de son idéal et celle de ses affections dans le

domaine du sentiment. Dans la troisième période, au commencement de laquelle nous sommes arrivés, il essaie de se créer par ses propres efforts une réalité douée de beauté, ce qui fait que son activité et ses goûts prennent un caractère réaliste. Le réalisme est dans l'histoire une disposition d'esprit, c'est le ton dominant de notre époque et les études d'histoire naturelle en sont un sous-accord. C'est en Amérique que cet accord a ton écho le plus puissant quoiqu'aussi le plus sauvage et les Américains légitiment par là leur prétention à être, non seulement au point de vue historique mais d'après leur caractère propre, le peuple le plus moderne de la terre.

On a pu bien souvent exagérer l'influence moralisatrice des sciences naturelles. Si cette exagération s'est rencontrée en Allemagne ce n'est pas parce qu'on s'en est trop occupé mais parce qu'on s'en est mal occupé, non parce qu'on a trop exigé d'elles, mais parce qu'on leur a demandé ce qu'elles ne doivent pas donner. L'Allemagne était saturée d'idéalisme et dégoûtée de critique. L'essai que l'on avait fait de la politique avait échoué et les tendances réalistes de l'époque n'avaient d'issue que dans l'industrie et les sciences naturelles. Quelques jeunes savants dont le zèle était stimulé par les dispositions d'esprit de la masse du peuple, crurent trouver dans l'extension à donner aux études scientifiques l'arme la plus puissante contre les derniers restes de la superstition, dans laquelle ils combattaient le dernier appui de la tyrannie. En méconnaissant la véritable essence de la religion, qui n'admet pas de critique au point de vue de la science, mais l'exige seulement au point de vue de l'art, ils s'imaginèrent déposséder la religion pour y substituer la

physique, la chimie et la physiologie comme si on pouvait prétendre substituer l'acoustique à la musique. C'était évidemment une erreur grave à laquelle on n'a pas tardé à renoncer pour verser dans une autre. En niant l'influence directe des études scientifiques sur les mœurs, on s'est laissé aller à faire trop bon marché de leur influence indirecte. Après avoir démontré que les sciences naturelles sont impuissantes à délivrer le monde de la superstition, que c'est une tâche qui revient à la seule philosophie, on a semblé ne pas s'apercevoir qu'elles en restreignent l'empire et que sans le secours de l'histoire naturelle, la philosophie actuelle ne suffirait pas plus à sa mission que la philosophie du moyen âge. Si les études historiques prennent le pas sur les études scientifiques, on ne doit pas perdre de vue que les développements de la civilisation dépendent de ceux de la nature dont ils sont la continuation et que l'histoire ne peut faire des progrès que pour autant qu'ils soient en rapport avec les progrès de la science.

Quant à ce que l'on prétend qu'il doit être moins tenu compte de la quantité des connaissances acquises que de l'emploi qu'on en fait pour le développement des idées générales, c'est là une observation qui semble s'appliquer tout particulièrement à l'esprit américain. Il est très vrai qu'il existe des hommes et même des peuples qui, avec des notions très diverses n'atteignent que peu ou point ce but élevé de la culture intellectúelle. De cela il ne résulte pas que celui qui sait utiliser ses connaissances pour arriver à la possession de vues générales, n'ait pas besoin de notions étendues et variées. Les esprits généralisateurs et indépendants se trouvent, au contraire, dans la nécessité de

posséder une somme de sciences positives d'autant plus grande que la force et l'audace de leur esprit sont plus puissantes. Ils ressemblent sous ce rapport aux vaisseaux qui doivent avoir d'autant plus de lest que leurs mâts sont plus élevés et leur voilure plus développée. Aussi faut-il qu'un peuple chez qui prédomine l'esprit philosophique ait un désir de s'instruire proportionné à cette tendance. En résumé, je ne puis m'empêcher de trouver que le peuple allemand ne se distingue pas en cela d'une manière qui réponde à ses hautes prétentions. Aux États-Unis du moins, les Allemands sont à cet égard, beaucoup en dessous des anglo-américains.

Lors de mon séjour à Washington, il m'arriva plusieurs fois de passer quelques heures dans l'incomparable bibliothèque du colonel Peter Force, chargé de publier aux frais du gouvernement une série de documents in-folio sur l'histoire des États-Unis. Cette bibliothèque, consacrée exclusivement à la géographie, à l'histoire naturelle et à l'histoire de l'Amérique — surtout à la partie septentrionale de ce continent — contient, à peu d'exceptions près, tous les écrits publiés sur ce sujet en Amérique et en Europe depuis la découverte de Colomb jusqu'à nos jours. On ne trouve nulle part dans le monde des matériaux aussi riches pour qui veut entreprendre d'écrire l'histoire de l'Amérique et cette collection, qui appartiendra aux États-Unis après la mort de son fondateur, mettra les Américains du Nord en possession de la collection la plus complète qu'il soit donné à un peuple de réunir concernant les sources de son histoire. On y rencontre, en effet, jusqu'aux moindres brochures du temps de la Révolution, à l'exception seulement de celles qui sont restées manuscrites, en posses-

sion de particuliers ou qui font partie d'autres bibliothèques.

Le colonel Force me montra, avec une bienveillance sans égale, les plus grandes raretés de sa collection ainsi que les écrits qu'il croyait devoir m'intéresser. Je mentionnerai à ce propos deux ouvrages qui, sans être particulièrement importants, n'en sont pas moins fort curieux. L'un d'eux doit être, ce que je ne puis pourtant pas contrôler, le premier livre qui ait été publié dans l'Amérique-Anglaise. C'est un recueil des poésies d'une dame de la Nouvelle-Angleterre. Le colonel Force en possède la deuxième édition qui porte le millésime de 1678. Voici son titre :

Poèmes divers, réunis avec une grande variété de goût et de savoir, pleins de charme, contenant particulièrement un discours complet et une description des quatre éléments, les constitutions, les âges de l'homme et les saisons de l'année, en même temps qu'un abrégé exact des trois premières monarchies, savoir : les monarchies assyrienne, persane et grecque, et depuis le commencement de la république romaine jusqu'à la chute de leur dernier roi, par une gentillefemme de la Nouvelle-Angleterre. Seconde édition Boston, 1678.

L'autre livre est un petit volume de poésies dont l'auteur est une esclave noire et qui a été publié aux frais de son maître, un M. John Wheatley, à Boston. Ces petits poèmes furent d'abord édités à Londres en 1773 et il en parut une nouvelle édition à Albany en 1793. Son titre est :

Poèmes sur différents sujets de religion et de morale, par Phillis Wheatley, domestique nègre au service de M. John Wheatley de Boston dans la Nouvelle-Angleterre.

On y lit dans la préface : « Les poèmes que nous publions

sont le fruit des loisirs de leur auteur qui n'avait d'abord en vue que sa propre satisfaction. Il n'a jamais pu croire qu'on en viendrait à les imprimer et si cela a eu lieu ce n'a été que sur les pressantes sollicitations de ses bons et nobles amis envers qui il se sent pénétré de sa plus profonde reconnaissance. « Son maître écrivait à son éditeur : « Phillis fut amenée d'Afrique en Amérique en 1761 à l'âge de sept à huit ans. Sans avoir jamais été à l'école, elle apprit ici, avec l'aide seule de ma famille, la langue anglaise au point de comprendre les passages les plus difficiles de l'Écriture Sainte et cela au grand étonnement de ceux qui en étaient témoins. Quant à l'écriture, ce fut sans le secours de personne qu'elle s'en appropria la connaissance et en 1765 elle écrivit une lettre au révérend M. Oecom, qui était alors en Angleterre. Elle a un goût prononcé pour l'étude de la langue latine dans laquelle elle a fait certains progrès. Tel est le témoignage que rend d'elle son maître qui l'a achetée et chez qui elle vit. John Wheasley. » (Boston, le 14 novembre 1772).

Après cela vient le certificat ci-après : « Nous soussignés déclarons devant le monde entier que les poésies qui suivent, c'est notre intime persuasion, ont été composées par Phillis, jeune négresse, qui a été amenée d'Afrique à l'état sauvage et qui, depuis lors, a vécu en esclave et vit encore comme telle dans une famille de cette ville. Elle a été examinée par plusieurs des juges les plus compétents qui déclarent qu'elle possède réellement les qualités nécessaires pour pouvoir être l'auteur des poésies en question. Signé : Son Excellence Thomas Hutchison, gouverneur, l'honorable Andrew Oliver, vice-gouverneur, » plus seize notables, parmi lesquels figurent sept ecclésiastiques.

J'ai copié deux petits poèmes qui me paraissent des plus caractéristiques. Les voici :

SUR MON TRANSPORT D'AFRIQUE EN AMÉRIQUE.

Ce fut un grand bonheur pour moi d'être emmené de ma patrie païenne ; mon âme obscurcie apprit qu'il y a un Dieu et un sauveur. Jadis je ne connaissais point la Rédemption et ne m'en inquiétais nullement.

Quelques-uns regardent notre race noire d'un œil méprisant : « Leur couleur est la couleur du diable. » Souvenez-vous, chrétiens, que des nègres, fussent-ils même noirs comme Caïn, peuvent arriver au perfectionnement et aller rejoindre la troupe des anges.

HYMNE A L'HUMANITÉ.

Ah ! un prince de naissance céleste abandonne son palais pavé d'azur pour cette sombre boule terrestre. Regardez cet homme-Dieu ! Quels miracles ne surgissent point ! Quel charme ne se déploie, alors qu'il descend sur la terre.

Ce petit volume de poésies, avec les explications qui l'accompagnent est vraiment un monument remarquable de l'esprit de philanthropie qui animait le XVIIIe siècle. Depuis lors on a fait d'étonnants progrès sous plus d'un rapport. Une négresse, d'un des états à esclaves de l'Amérique du Nord, qui, de nos jours, occuperait ses loisirs à composer des poésies, verrait le fouet lui enseigner que la race nègre n'a pour ce genre de travaux aucune espèce d'aptitude et un maître qui permettrait que l'on publiât les poésies de son esclave serait lynché.

Et pourtant, lorsque dans les états à esclaves on de-

mande l'auteur de ces centaines de chansons qui sont sur toutes les lèvres, même sur celles des blancs et dont toutes les orgues répètent les mélodies — ainsi de la célèbre chanson : « Oh carry me back, oh carry me back, to old Virginia's shore. » — On reçoit toujours la même réponse : « An old nigger. » — Un vieux nègre (1).

Ce fut aussi à Washington que je fis la connaissance d'un homme très remarquable qui donnait lecture d'un manuscrit dont il était l'auteur et qui avait pour objet un système d'éducation socialiste fortement empreint du cachet américain. Ce manuscrit a été imprimé depuis. Le pernage dont je veux parler est M. Josiah Warren, d'abord socialiste de l'école de Robert Owen ; doué d'un esprit tout à fait original et personnel, il s'était bientôt créé un système de transformation sociale qui lui était propre. Josiah Warren avait fait partie de la colonie socialiste de New-Harmony pendant les deux années qu'elle avait existé. L'échec complet de cette tentative l'amena à réflechir, il était fort jeune encore, et à se persuader que le principe de toutes les améliorations dans la société humaine ne reposait pas sur l'association des intérêts, mais sur leur séparation la plus complète et la plus indépendante, sur la liberté la

(1) Le goût des nègres pour la musique et leurs tendances vers une sorte de lyrisme enfantin sont généralement reconnus et ont donné naissance, dans toutes les grandes villes du Nord de l'Union à des conférences connues sous le nom d'*Ethiopian Minstrels*. Là des nègres amusent leur auditoire par toutes sortes de travestissements, de farces, de bouffonneries et de chansons comiques, et ces représentations ne laissent pas que d'avoir une certaine influence artistique sur le public. Ces dispositions heureuses des nègres pour la musique et la poésie sont cependant loin d'éveiller toujours la sympathie chez leurs maîtres. Ainsi un Américain qui ne voulait pas admettre les nègres au rang des hommes et à qui on rappelait ces talents, s'écriait : Bah ! cet art de chanter et de faire de la musique n'est-il pas commun aux hommes et aux animaux et particulièrement aux oiseaux !

plus entière et l'isolement de l'individu. Il se prépara alors à formuler sa conviction en déductions pratiques. De 1827 à 1847 il s'occupa d'études théoriques et pratiques qui eurent surtout pour objet le commerce et l'instruction. Il tint pendant un certain temps à Cincinnati un établissement de commerce qu'il baptisa du nom de *Time Shop* ou boutique de temps, parce que le vendeur y calculait son bénéfice sur les marchandises vendues d'après le temps employé pour les vendre. En 1847, il considéra ses travaux préparatoires comme terminés et il alla fonder sur l'Ohio à 40 milles de Cincinnati, une colonie, qu'il nomma *Utopia* et qui était destinée à réaliser son système. Lorsque je rencontrai M. Warren à Washington, sa petite colonie fondée sur le principe *de la souveraineté de l'individu*, comptait environ vingt familles; c'étaient des familles dans le sens physique et moral du mot, mais non pas dans celui d'une institution sociale. Je ne sais ce qu'elle est devenue dans la suite. Plus tard, j'ai retrouvé M. Warren fondant une deuxième colonie Modern Times-Long Island. Dans un autre volume, je reviendrai sur les travaux provoqués par l'apparition de ce système et sur sa vulgarisation par Stephen Pearl Andrews et d'autres. Ici, je ne ferai mention que de celles de ses vues qui se rapportent à l'enseignement de la jeunesse. Le caractère de M. Warren en ressortira d'une manière assez saillante pour qu'il soit inutile de s'étendre davantage à ce sujet. Je vais lui laisser la parole pour décrire l'éducation de sa fille.

« Ma petite fille, » raconte-t-il, » avait de sept à huit ans, lorsque je commençai à faire à son éducation l'application de mes principes. Je lui dis : Tu n'es pas encore tout à fait assez grande pour comprendre tout ce que j'ai à te dire, mais

j'espère que tu es assez intelligente pour saisir les passages les plus importants de ma conversation. Tu veux boire et manger, avoir de jolies robes, habiter une maison, te réchauffer à un bon feu, avoir des livres et des joujoux. Tu t'attends à être soignée quand tu es malade et pourtant tu ne peux faire ni tes vêtements, ni ta maison, ni tes livres, ni tes jouets, ni couper du bois de chauffage. — Comment te procures-tu toutes ces choses là? — Tu me les donnes et maman aussi. — Bien, mais comment nous les procurons-nous? Je ne sais pas, me répondit-elle. — Je vais te l'expliquer : Je fais *quelque chose*, je tiens une boutique et les gens qui font *les choses* en question, ont besoin de mon travail à moi qui leur vends. C'est ainsi que nous échangeons notre travail. Ils me donnent leur travail en échange du mien. L'acte qui consiste à faire quelque chose pour qu'un autre fasse une autre chose pour vous, s'appelle la division du travail et l'échange du travail se nomme le commerce. Maintenant suis-moi pour comprendre notre organisation domestique. Tu dois venir quand je t'appelle, tu dois faire ce que ta mère ou moi te commandons de faire. Tu sais bien que tu préfères quelquefois jouer que de faire ce que nous te demandons. Cependant il faut avoir fait une certaine quantité de travail pour que nous puissions avoir tes jouets, ta nourriture, tes habits et toutes les autres choses dont tu peux avoir besoin parce que, comme je te l'ai dit, on ne peut se procurer tout cela qu'au moyen du travail. Je reçois ces objets de ceux qui les font en échange des marchandises que je leur vends. Tu les recevras de ta mère et de moi et en échange tu feras toutes les petites choses que nous te demanderons. Mais maintenant la grande question : Que devras-tu faire pour nous en échange de ce que tu reçois de nous?

Pouvons-nous exiger en compensation tout ton temps, jour et nuit?

« Serait-ce trop ou trop peu? Ou bien pourrait-on trouver un moyen terme qui te permît d'apprécier quand tu as fait ce que tu dois faire, de façon qu'avec le restant de ta journée, tu puisses faire ce que bon te semblera sans que nous te troublions dans l'emploi de ton temps et que d'un autre côté nous sachions ce que nous pouvons exiger de toi? Pourrais-tu en faire le compte? — Non, mais je voudrais bien le savoir. — Eh, bien! je vais t'indiquer ma manière de voir à ce sujet. Je me donnerais tout autant de peine pour laver pendant une heure les ustensiles de cuisine que je m'en donne pour vendre pendant une heure dans mon magasin. Si donc tu lavais autant d'ustensiles que ta mère ou moi le faisons pendant une heure, tu nous aurais donné l'équivalent d'une heure de notre travail. Cela te coûterait certainement plus d'une heure, mais ce n'est pas de cela dont il s'agit. Chaque membre de notre famille, dans les circonstances ordinaires, a besoin de la valeur de trois heures du travail d'un homme... J'estime que six heures de ton travail équivalent à trois du nôtre. Penses-tu que ce calcul soit exact? — Oui, me répondit-elle. — Nous changerons de temps à autre la proportion, ajoutai-je, tu as le droit de l'exiger. Comprends bien mon raisonnement. Je ne prétends pas disposer de ta personne ou de ton temps, je demande seulement une compensation de mon travail, parce que nous devons tous travailler si nous prétendons vivre. Songe aussi que si tu ne faisais pas ta part de travail, nous ne te donnerions pas non plus de quoi pourvoir à tes besoins et ce ne serait ni par colère ni pour te punir, mais simplement parce qu'aucun être humain ne doit vivre

du travail d'autrui. — Cet enfant était bien jeune, continua M. Warren et cependant il sentit la justesse de mon raisonnement. Nous tombâmes d'accord qu'elle travaillerait de 7 à 9, de 12 à 2 et de 5 à 7 heures. Elle pourrait disposer à son gré du reste de son temps. Si pendant d'autres moments encore, nous désirions utiliser ses services, il fallait que nous contractions avec elle comme avec toute autre personne et le prix qu'elle en recevait devait être mis à sa libre disposition. Si elle manifestait le désir de recourir à nos conseils elle pouvait le faire, mais nous ne devions exercer sur elle aucune autorité, car nous voulions que l'expérience l'amenât à reconnaître la nécessité des conseils d'amis. » Cela eut lieu, et c'est ainsi que M. Warren terminait son récit, il faut avoir tenté une pareille épreuve pour se faire une idée du résultat heureux qui en fut la conséquence. Quant à moi, je laisse le lecteur juge d'un tel système d'éducation. Je reviendrai plus tard sur les principes de M. Warren appliqués à d'autres objets.

Avant d'en finir avec mon séjour à Washington, il faut que je rapporte une conversation que j'eus avec le délégué du territoire Mormon de l'Utah. Dans une visite que je fis à ce délégué, le docteur Bernhisel, je lui témoignai le désir d'avoir certains renseignements sur quelques points des croyances et des institutions des Mormons. Il me reçut avec une grande bienveillance, mais il me parût préférer transporter la conversation sur le terrain religieux du Mormonisme en laissant à l'écart les questions sociales qui se rattachent à cette doctrine. Tout ce qu'il me dit au sujet de ce dernier point, étant parfaitement connu, je m'abstiendrai d'en parler ici. Par contre, certaines idées religieuses que je lui entendis émettre me semblent assez

intéressantes pour trouver place dans cet ouvrage. — Le monde actuel, me dit-il, a été jusqu'à présent en possession de deux voies de salut : la troisième, qui est en même temps la dernière, lui a été ouverte par le Marmonisme. Elle est toute tracée dans le livre sacré des Mormons. Ce livre est celui dont il est parlé dans l'Apocalypse et que l'ange a emporté sans qu'on ait su depuis ce qu'il était devenu. Les Mormons l'ont appris et depuis lors ce livre est entre leurs mains. M. Bernhisel passa de là aux idées des Mormons touchant la fin du monde. Vous devez bien vous persuader d'une chose, me dit-il, c'est que nous vivons dans les derniers jours. L'Écriture nous en donne des preuves irréfragables. « Je viendrai visiter ce peuple, dit le Seigneur, quand les derniers jours seront proches. » — Voyez maintenant ces incendies, ces inondations, ces accidents sur les chemins de fer et sur les bateaux à vapeur et par dessus tout notre Congrès qui depuis six mois tient ses séances sans être parvenu à faire prendre une seule mesure utile. Dites-moi le, les temps ne sont-ils pas venus? Dieu ne visite-t-il pas ce peuple? Ne vivons-nous pas dans les derniers jours?

Le lecteur peut s'étonner, mais ce qui est beaucoup plus digne d'étonnement encore que cette façon de raisonner, c'est la naïveté avec laquelle mon interlocuteur exposait sa manière de voir ! Du reste le délégué des Mormons versait-il dans une erreur autre que celle dans laquelle verse l'humanité depuis des siècles? N'a-t-elle pas toujours douté de la marche générale des choses? N'a-t-elle pas toujours cru que de petits malheurs, les indices les plus fertiles indiquaient la fin du monde, et n'a-t-elle pas constamment cherché, tant pour l'ordre du monde entier que pour le

cours des événements les plus minimes, sa consolation dans l'attente d'un changement complet de toutes choses? Je connais encore bien des gens, autres que le délégué des Mormons et qui me touchent de bien plus près, qui croient que chaque jour qui s'écoule est un des derniers qu'ils auront à vivre et qui espèrent que chaque jour amènera un ordre nouveau! Cependant le développement progressif de l'humanité se continue et chacun de ces jours qui doit être le dernier, est en même temps un jour nouveau — le monde périt chaque jour et l'empire de Dieu renaît avec chaque jour nouveau.

CHAPITRE V.

Continuation de mon voyage. — Le Potomac. — L'Université virginienne. — Passage à travers les montagnes bleues. — Staunton. — Scènes de printemps dans l'Amérique du Nord. — Particularité sur la végétation des arbres et des arbustes. — La nature fait tout dans un but déterminé. — New-Bern. — Bienveillance des Virginiens. — Promenade à cheval dans les montagnes. — L'hospitalité. — Pionniers allemands et américains.

Le printemps avait marché à grands pas pendant mon séjour à Washington. Les Ailanthus et les Catalpas déployaient dans les rues leurs premières feuilles; une chaude pluie d'orage venait de tomber et les colibris gazouillaient dans les jardins au milieu des fleurs hâtives. Peu au fait des variations de la température, la vue de ce spectacle me fit abandonner à Washington une partie de mes vêtements, ce qui me força plus tard à emprunter un manteau en Virginie.

Un bateau à vapeur conduit le voyageur le long du Potomac, jusqu'à l'endroit où commence le chemin de fer sur le sol de la Virginie. Les rives du fleuve sont généralement boisées et les arbres ne s'arrêtent qu'au bord même de l'eau. A mon passage les forêts étaient couvertes de leur première verdure au sein de laquelle brillaient les grappes blanches du cornus et les fleurs rouges de la cercis.

La voie ferrée, à peu d'exceptions près, traverse constamment les forêts. Les dames qui avaient pris le convoi dans une station intermédiaire, portaient des bouquets de nos muguets allemands, que l'on cultive ici dans les jardins. Cette vue et l'odeur des fleurs me rappelèrent soudain les printemps de la Thuringe et ce souvenir me réjouit le cœur. Environ au milieu de la forêt, un tronçon de chemin de fer se sépare, pour aller vers l'ouest, de la branche principale de la voie ferrée qui mène à Richmond. A l'époque dont je parle, ce chemin s'arrêtait au versant oriental des monts Alleghanies que l'on appelle d'ordinaire les montagnes Bleues (blue ridge); depuis lors la ligne a été continuée jusqu'aux monts Alleghanies de l'ouest, les monts Alleghanies proprement dits. Après avoir atteint, vers le soir, la dernière station du chemin de fer, je continuai ma route en voiture jusqu'à Charlotteville, petite ville voisine de l'université de la Virginie, où j'arrivai au milieu de la nuit. Il pleuvait quand je me réveillai le matin. Pendant que j'attendais la fin de la pluie sous un des portiques dont sont ornées toutes les maisons confortables de la Virginie, je surpris quelques lambeaux assez curieux d'une conversation qui avait trait à la politique. L'un des deux interlocuteurs déplorait l'existence des partis et exprimait la crainte de voir cet état de choses devenir une cause de malheurs pour l'Union. — « N'en croyez rien, répondit l'autre. Je suis certain, au contraire, que c'est un véritable bonheur pour notre pays. Si maintenant que nous sommes divisés en partis, nous faisons de si grandes sottises, quelles folies plus grandes encore ne ferions-nous pas si nous étions tous d'accord. »

Vers midi je me rendis à l'Université qui est assise au

milieu d'un gracieux paysage. C'est un composé de bâtiments à un et à deux étages, affectant la forme rectangulaire et entrecoupés d'allées soutenues par des colonnes. J'allai rendre visite au professeur William B. Rogers et, mettant à profit la gracieuse invitation qu'il m'avait faite à Washington, je passai chez lui deux jours aussi instructifs qu'agréables. Il me montra, sur une grande carte manuscrite de l'État de Virginie où se trouvaient consignés les résultats de ses longs travaux, d'intéressantes particularités géologiques touchant cette partie de l'Amérique du Nord.

L'Université de la Virginie, fondée par Thomas Jefferson, est un des établissements d'instruction supérieure les plus importants des États-Unis. Aux yeux d'un Allemand elle se recommande surtout parce que, d'après les intentions de son fondateur, elle ne suit pas une direction religieuse exclusive et qu'elle n'est pas soumise à une confession particulière et déterminée. C'est en cela qu'elle répond à l'idée que nous nous faisions d'une Université. Néanmoins si nous ne trouvons pas, dans cette partie de l'Amérique, d'établissement qui reponde à nos exigences à l'endroit des études philosophiques et historiques, à plus forte raison n'en trouverons-nous pas dans les autres parties qui sont des États à esclaves. L'expérience a démontré que si la religion peut s'accommoder de l'esclavage, il n'en est pas de même de la philosophie. C'est là la pierre de touche du système social d'un État de l'espèce : il ne peut supporter la critique et comme toute critique doit être basée sur la philosophie et dirigée par elle, il est incompatible avec la philosophie. On ne pourrait pas même, dans la Caroline du Sud, traduire un article du Dictionnaire de la Conversation de Brockhaus. Quant à moi, je n'oserais décider si le pro-

fesseur Lieber aurait eu en Virginie plus de succès que dans la Caroline, mais j'aurais peine à croire que l'on y saurait gré à l'Université fondée par Jefferson de produire un homme dans le genre de ce grand citoyen. Cette Université, du reste, n'est pour ainsi dire fréquentée que par la jeunesse des États à esclaves. Dans le cours auquel j'assistais, il y avait 327 étudiants et parmi ce nombre un seul, un Pennsylvanien, appartenait à un État où l'esclavage n'existe pas.

Je continuai mon voyage en poste jusqu'à New-Berne petite ville éloignée de 180 milles environ de Charlotteville. Les collines qui forment les dernières déclivités des montagnes bleues, commencent presque au sortir de Charlotteville. Près de la petite bourgade de Brookville, où l'on voit un torrent, descendre des hauteurs, rouler sur des minéraux serpentins et chloritiques, commencer le sentier à travers la montagne. Je fis à pied la route jusqu'au sommet. De temps à autre je regardais derrière moi et je voyais de vertes vallées se dérouler majestueusement. Je marchais au milieu des noyers, des faux acacias, des tulipiers et des érables dont les premières feuilles se montraient à peine tandis que les vacciniens, les andromèdes et les azalées de diverses espèces jonchaient le sol de leurs fleurs. Au sommet la nature géologique change complétement de caractère : là s'élève une forêt de pins avec des buissons de kalmus. On était occupé à percer dans le flanc de la montagne un tunnel destiné au chemin de fer et les terres déplacées couvraient la voie.

Après avoir parcouru environ 37 milles à travers un pays élevé, entrecoupé de collines et dans lequel se trouve la source de Shenandoah, un affluent du Potomac, j'arrivai dans la jolie petite ville de Staunton où je m'arrêtai un

jour. J'étais recommandé à un habitant de cette ville et j'eus, on ne peut plus, à me louer de l'hospitalité avec laquelle il m'accueillit. Il me reçut parfaitement, me présenta aux personnes les plus distinguées de la localité et me fit voir les établissements publics parmi lesquels un institut de sourds-muets attira surtout mon attention. Il me fit fumer de l'excellent tabac de Virginie qu'on vous offre d'ailleurs dans les maisons les plus modestes. En un mot, à Staunton, on exerça à mon égard, les devoirs de l'hospitalité la plus large et la plus bienveillante.

Un beau soleil de printemps qui éclairait les jolies maisons de la ville, presque toutes entourées de colonnes et qui illuminait la campagne toute entière, m'invitait à la promenade. Je gravis un coteau couronné d'arbres, m'étendis sur le gazon à l'ombre d'un bouquet de chênes et me mis à admirer le ciel d'un bleu sombre à travers le feuillage Quel spectacle nouveau pour moi! Les jeunes branches des chênes, alors que leurs feuilles ne sont pas encore développées, sont recouvertes, selon la nature de l'arbre, d'une laine d'un gris argenté, d'un rouge cuivré, d'une couleur bronze ou d'un jaune d'or à laquelle l'éclat des rayons du soleil prête des reflets métalliques. Pour moi, qui les regardais d'en bas, les sommets des arbres, avec leurs petites branches flexibles, me semblaient un travail d'orfévrerie, tramé de légers filaments d'argent, de cuivre, de bronze et d'or. De gentils oiseaux d'un rouge feu, sautillaient et gazouillaient dans la feuillée et animaient ce chef-d'œuvre. Les fleurs éclatantes du Lychnis — *amour brûlant*, comme on les appelle en Allemagne, venaient rehausser le tout. A travers les échappées du feuillage, je voyais se dérouler la route, par ci par là émaillée d'amazones dont les voiles

verts flottaient au gré du vent. Je me croyais transporté au milieu d'un conte de fées et les récits romanesques dont on avait bercé mon enfance me revenaient en foule à la mémoire.

Il faut que je fasse, à cette occasion, une remarque générale sur la végétation printanière dans l'Amérique du Nord. Dans toute la partie de l'Amérique qui, ainsi que l'ouest et le centre, est exposée à de grandes variations de température et où une froide nuit de printemps est souvent remplacée par une chaude journée d'été, les jeunes pousses des arbres et des arbustes sont protégées par la nature d'une façon toute particulière. Chez certaines plantes les premières feuilles couvrent les parties les plus tendres de la jeune pousse, soit en l'entourant comme le calice encore fermé d'une tulipe, soit en tombant à l'entour comme un manteau. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le duvet cotonneux que l'on rencontre sur les platanes, les chênes et différentes sortes de vignes. Chez ces plantes les pousses nouvelles ont déjà atteint une certaine dimension avant que les premières feuilles n'apparaissent. Dès qu'elles se montrent et s'étendent, le duvet dont nous parlons tombe et on voit les feuilles perdre leurs reflets métalliques pour prendre la couleur verte. Les forêts se couvrent de feuilles avec une rapidité étonnante tandis que dans l'air voltigent de nombreux flocons de duvet qui blessent la vue et rendent la respiration difficile.

Ces enduits protecteurs existent, je crois, dans tout le pays, tout en revêtant des caractères très divers. Pour en comprendre la grande utilité, il faut savoir que les jeunes plantes ont moins besoin d'être protégées contre le froid des nuits que contre les rayons du soleil qui tombent

d'aplomb dans les chaudes journées du printemps. Aussi m'a-t-on assuré à Richmond, dans un jardin que je visitais et où se trouvaient des vignes d'origine française, que le soleil du printemps était beaucoup plus à craindre pour elles que les froids tardifs des nuits.

Nous avons vu surgir une polémique qui avait pour but de préserver l'histoire naturelle de tout mélange étranger et qui s'élevait contre l'idée que l'organisme du monde est dominé par les lois de l'utilité.

Dans son principe cette polémique était dirigée contre une aberration qui consistait à prétendre que l'esprit humain ne devait plus s'enquérir des causes ou des effets, là où il apercevait un moyen et un but. N'est-on pas aussi tombé quelquefois dans l'erreur contraire? Ne doit-on donc plus rechercher les relations du moyen au but parce qu'on a entrevu les rapports de la cause à l'effet? — Le naturaliste, il est vrai, dans les limites de son métier scientifique, n'a à s'enquérir que des causes et des effets. — Mais pourquoi cela? Parce qu'il appelle cause ce que d'autres nomment moyen et effet ce à quoi ils donnent le nom de but. Son affaire à lui est d'interroger les causes des effets et les effets des causes, mais il n'en résulte pas, qu'après lui, il ne reste plus rien à faire. Lorsque nous voyons un insecte avoir la couleur d'une feuille, d'un tronc d'arbre ou du sol sur lesquels il vit, un lézard changer de couleur d'après l'endroit où il se trouve, la science n'a certes à se préoccuper que des causes de ces phénomènes et si un prédicateur s'avisait d'en prendre texte pour vanter au naturaliste la sagesse de Dieu, le naturaliste pourrait fort bien lui répondre en langage de prédicateur : Je n'ai absolument rien à objecter contre les vues de la sagesse divine, mais je ne m'occupe

que de la manière dont elle s'y prend pour atteindre son but. On peut du reste très bien ne pas envisager l'organisme du monde comme un prédicateur ou comme ce voyageur anglais qui célébrait la prudence éternelle pour avoir donné au Delta du Niger de si nombreuses embouchures parce qu'à l'aide de ce moyen, on pouvait traverser rapidement cette région insalubre. Si la nature doit être étudiée à un point de vue physique, et il en est de même de l'histoire, il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse la comprendre à un point de vue moral. C'est imposer à la raison des entraves ridicules que de lui refuser ce droit. On peut aussi bien envisager le monde physique au point de vue moral que le monde moral au point de vue physique car l'un et l'autre n'ont pas un domaine distinct, mais bien un même domaine considéré sous des faces différentes. Un des plus grands progrès de la conscience philosophique a été de considérer ce qui est comme le fait d'un développement progressif. Mais il n'y a pas de développement physique qui ne soit en même temps un développement moral et même esthétique. Si le développement logique dans notre esprit correspond au développement métaphysique de l'existence des choses, il faut que nous y retrouvions, comme dans le monde, toutes les formes indiquées par notre conscience. Tout cela n'est certes pas nouveau pour la philosophie mais nombre de nos jeunes naturalistes, qui proclament leur éloignement pour la philosophie, commettent l'erreur de croire que tout ce qu'ils refusent de voir n'existe pas, par là même.

Je continuai mon voyage à travers des régions tantôt montagneuses et ondulées, tantôt complétement planes au milieu desquelles se trouvent les sources du James River, du grand Kanawha et des Roanoke. Les paysages les plus

pittoresques abondent dans ces contrées. Le pont naturel, entr'autres, est une des curiosités les plus remarquables de la Virginie. La route qui court entre les petites villes de Lexington et de Fincastle, y conduit. Ce pont consiste en un rocher jeté par dessus un ravin et sur lequel s'effectue le passage d'une rive à l'autre. Il est situé près de l'endroit où la James River traverse les Alleghangies Orientaux. Je citerai encore comme des plus beaux les environs de la petite ville de Buchanan, sise au milieu d'une jolie vallée, enserrée de hautes montagnes boisées et le point où la route de Christiansbourg à New-Bern mène à la vallée de la New-River et vers la partie supérieure du grand Kanawha. Des ormes majestueux et de magnifiques sycomores embellissent cette vallée, au milieu de laquelle coule un fleuve dont les rives sont couvertes de vignes.

New-Bern est une petite ville bâtie par des colons suisses et qui ne renferme plus aucune trace de sa population primitive. J'avais encore environ 25 milles à faire pour arriver au but de mon voyage, le blockhaus d'un émigrant allemand, situé auprès du Kimberling Creek dont les eaux, unies à celles du Walker Creek, se jettent dans le Kanawha et je devais les faire à cheval. Je demandai conseil sur la route à suivre à un habitant de New-Bern à qui j'étais recommandé et qui m'offrit, de la façon la plus aimable, non seulement un cheval mais encore un guide dans la personne d'un de ses parents pour m'accompagner jusque près de ma destination. J'objectai à l'offre du cheval que je ne reviendrais pas de sitôt et que peut-être même je ne repasserais pas par New-Bern. — « A moins que vous ne restiez *très longtemps* absent, me répondit M. A..., votre objection n'en est pas une et si vous ne revenez pas à New-Bern,

vous n'avez qu'à confier le cheval au premier habitant venu du premier endroit venu sur la grand route et lui dire qu'il m'appartient. — Qu'entendez-vous par *très longtemps?* lui demandai-je. — Vous pouvez en toute sécurité vous en servir pendant quinze jours ou trois semaines, j'ai des chevaux de reste, me répondit-il. »

J'acceptai avec d'autant moins de difficulté l'offre qui m'était faite avec cette bienveillance qui est une des marques les plus saillantes du caractère virginien, que mon intention n'était pas d'en profiter pendant un laps de temps aussi long. Après une journée passée à New-Bern, je me mis le lendemain matin en selle ainsi que mon compagnon et cheminant l'un et l'autre dans des sentiers parallèles et voisins, nous fîmes route à travers champs et forêts, collines et vallées, jusqu'au versant du Walker Creek. Ce chemin présentait quelques points de vue d'une beauté incomparable, surtout dans les environs des montagnes. Ce qui me plût beaucoup, ce fut une possession dont la maison de maître était située sur une élévation au pied de laquelle se trouvaient un grand nombre de huttes de nègres; tout alentour couraient des champs et des prairies bordés d'une forêt de chênes et de châtaigniers. Devant la montagne s'étendait une espèce de parc où des groupes de moutons se reposaient à l'ombre de quelques bouquets de chênes.

Arrivés au pied de la chaîne de montagnes, mon compagnon tourna bride après m'avoir toutefois donné les explications nécessaires pour que je pusse continuer mon voyage. Un sentier étroit et escarpé menait au haut de la montagne. Le sol était formé de pierres calcaires et de sable; au bois à feuillage avait succédé une forêt de pins. La terre était couverte des fleurs d'une petite iris, du polygala et d'un joli

cypripedium. Le chemin devenant de plus en plus ardu, je descendis de cheval, de façon qu'après avoir quitté le bateau à vapeur pour prendre le chemin de fer, puis celui-ci pour faire route en voiture, j'avais fini d'échanger cette dernière contre un cheval, que maintenant je laissais pour aller à pied. La descente était plus rapide encore que la montée. Çà et là de sombres sapins se mêlaient aux pins de Virginie et aux buissons de calmus et de rhododendrons, dont le feuillage sombre et brillant, recouvrant de son ombre les petites cascades d'un ruisseau produisant un effet magique. Au bas de la montagne je trouvai des hommes occupés à déroder une partie de forêt. Ils étaient tous blancs et il n'y avait pas un seul nègre parmi eux. Ils abattaient les petits arbres à coups de hache et ils faisaient mourir les plus gros en leur enlevant l'écorce du pied. Cet usage, qui économise la besogne, est le plus ordinaire dans ce pays. On réunit plus tard le petit bois devenu sec et on le brûle. Quant aux troncs morts, on les laisse sur pied jusqu'à ce qu'ils pourrissent et que le vent les renverse et cependant on voit la charrue se promener autour de ces épaves de la nature vierge et de riches moissons croître à leurs pieds jusqu'à ce qu'elles soient déracinées.

Je n'étais pas très bien renseigné sur la situation exacte de l'habitation qui formait le but de mon voyage. Je me trompai de chemin et perdis beaucoup de temps à chercher des hommes qui pussent me l'indiquer ; enfin quand je vis que je ne pourrais pas le reprendre avant la chute du jour, je résolus de passer la nuit dans une petite ville nommée Mechanicsbourg, où je venais d'arriver. Les fondements en étaient à peine assis et elle n'était composée encore que de quelques maisons ; mais là, comme partout ailleurs aux

États-Unis dans des circonstances analogues, on trouve tout ce qui est nécessaire à la vie : aussi n'eus-je aucune peine à m'établir très confortablement chez un des habitants. Dans une salle de réception, très proprement tenue, couverte d'un tapis simple mais tout neuf, brûlait un feu ouvert destiné à nous garantir de l'humidité du soir et bientôt la table se couvrit de thé, de jambon, d'œufs, de beurre et de pain chaud et froid, de différentes espèces, comme on en trouve du reste toujours sur toutes les tables américaines. J'avais fait à la dame de la maison l'éloge de son excellent lait en ajoutant qu'un Virginien m'avait prévenu que je voyagerais dans un pays où coulait le lait et le miel ; j'avais à peine terminé ma phrase, qu'elle revenait avec une assiette de miel en me disant qu'elle devait se charger de faire en sorte que je ne sois pas trompé dans mon attente.

Le lendemain matin, je pris un guide qui, après une course d'une heure et demie, me mena à destination. Nous n'avions pour ainsi dire pas quitté la forêt. Enfin dans une petite vallée, traversée par un ruisseau limpide, j'aperçus une éclaircie. C'était là que se trouvait l'habitation de M. W., un vrai blockhaus, grossièrement construit et n'ayant d'autre prétention que celle de servir d'abri. On m'assure maintenant qu'à sa place s'élève un bâtiment commode et bien distribué, entouré d'un voisinage assez vivant. Cette demeure était, à l'époque dont je parle, l'établissement le plus avancé dans cette partie des monts Alleghanies et pendant la nuit on entendit les loups hurler autour de cette maison où je fus accueilli avec toute l'hospitalité possible.

Il ne manquait pas dans ces environs de terre à acheter à

bas prix. Je fis un jour une promenade à cheval avec M. W. et M. S. qui s'était établi de la même manière à quelques milles de là dans un endroit nommé *Happy Valley* — la vallée heureuse, — le long du ruisseau pour y chercher un endroit convenable à mon établissement et à celui de mes amis.

La forêt devenait de plus en plus sombre : on y voyait des chênes, des pins et quelques autres essences; les buissons, le long du ruisseau, étaient formés de fourrés de rhododendrons, de calmus et d'ormeaux. Combien d'endroits n'y avons-nous pas rencontrés qui auraient pu se transformer en charmantes colonies Depuis lors la hache a dû sacrifier bien des beautés de cette nature. On a découvert dans les environs de riches mines de cuivre et on les a exploitées; une population entreprenante est venue s'y fixer et on ne peut guère admettre qu'elle s'occupe d'autre chose que de gagner de l'argent. La solitude sauvage de cette jolie vallée, me plaisait infiniment et je n'eusse rien tant désiré que de contribuer à la changer en un petit paradis actif et plein de vie, tout en sauvegardant autant que possible le point de vue pittoresque et romantique. Pour ce qui est de ce projet, je me bornerai à dire au lecteur que mes plans échouèrent et peut-être n'aura-t-il pas lieu de s'en plaindre, car s'ils eussent abouti, j'aurais dû assez vraisemblablement clore mon récit à cet endroit.

Quelque sauvage que parût l'habitation — alentour on voyait encore des troncs d'arbres non coupés et de l'intérieur on entendait le bruit de la hache et celui que font les arbres en tombant — quelque primitive que fut la distribution de la maison, on y rencontrait cependant certains objets de luxe qui dénotaient un propriétaire habitué à un

autre genre de vie. Au retour de nos courses à travers la forêt et la montagne, nous trouvions, près d'un bon feu ouvert, une vieille bouteille de vin du Rhin et un excellent cigare de la Havane et, malgré la douceur de la température pendant la journée, il fallait avouer que le soir le feu était le bienvenu. Vers le milieu du mois de mai, dans la partie méridionale de la Virginie, les chênes n'avaient pas encore de feuilles. La grande élévation au dessus du niveau de la mer était la cause de ce retard dans la végétation.

Je passai là plusieurs jours, pendant lesquels nous fîmes quelques visites au voisin, un colon anglo-américain. J'ai toujours remarqué, dans cette classe de la population, un grand plaisir à recevoir les étrangers, une grande ignorance du monde et une curiosité tout aussi grande. L'Européen, homme du monde, se trompe ordinairement sur le compte de cette classe de gens — je parle des petits *farmers*, les propriétaires des établissements les plus avancés dans les forêts, les pionniers comme on les appelle. Ils ne les comparent pas à la classe correspondante chez eux, à nos paysans et à nos journaliers, mais à une classe plus élevée de la population. La même erreur se reproduit à l'égard de toutes les classes inférieures et elle provient en partie de l'uniformité des mœurs aux États-Unis, en partie elle est le fait du peu de perspicacité de l'étranger dans l'appréciation des nuances du langage et de la culture sociale. Quelque grande que soit d'ailleurs, la différence du langage, des vêtements, des habitudes de la vie domestique qui existe entre la plus haute société des grandes villes américaines et le petit fermier et l'habitant des forêts, elle est loin d'être aussi immense que celle qui, en Europe, sépare

les deux extrêmes de la société. Aussi le nouveau débarqué ne peut-il saisir qu'une faible partie de ces nuances, surtout dans ce qui concerne le langage. Le mauvais anglais du pionnier américain et de la classe la plus grossière de la population agricole et industrielle, n'a rien de commun avec ce que nous appelons le langage du peuple dans les diverses parties de l'Allemagne et de plusieurs pays de l'Europe : ce n'est qu'une langue inculte et grossière. Les vêtements n'ont pas une autre coupe et ne sont pas formés de parties différentes; le porter et la mode ne sont pas autres dans les classes inférieures de ce qu'ils sont dans la bonne compagnie, l'étoffe seule est plus grossière et l'usure, les trous et les taches correspondent aux fautes de langage résultant de l'absence de notions grammaticales. La disposition des habitations est plus imparfaite, moins commode; elle est le résultat de besoins autres. Le blockhaus — sinon le premier établissement, du moins le second établissement d'un nouveau colon, dès que ses affaires ont un peu prospéré, contient toujours un *parlour* et un *dining room*, c'est à dire un salon de réception et une salle à manger et, aussitôt que le propriétaire peut en faire les frais, ces pièces sont ornées d'un tapis, à la vérité d'une étoffe grossière et à bon marché. La femme du plus pauvre farmer est dame dans sa maison, elle préside le soir à la table de thé et les convenances à table sont les mêmes que dans la classe élevée. On doit s'attendre à y voir employer les appellations polies de « *Sir* et de *Madam*, » politesse que l'Américain met du reste en usage à l'égard de ses chevaux et de ses chiens. En un mot, il y a des différences dans les positions mais pas dans la manière d'être. On rencontre à chaque pas des formes sociales qui dépaysent complétement l'Européen des

classes inférieures, voire même celui des classes moyennes et qui dérouteraient aussi complétement M. *le faucheur* que le *citoyen menuisier*, mais qui à mon sens sont pour le peuple américain la preuve d'un grand progrès social. Il a des manières qui, sous leur forme la plus simple, ont certains traits aristocratiques et partant il ne peut s'imaginer qu'il ait quoi que ce soit de commun avec une classe qui correspond chez nous au paysan, au journalier, au valet et à la servante. C'est pourtant bien le cas du petit fermier et du pionnier et l'on doit reconnaître que la comparaison entre le peuple de l'Europe et celui de l'Amérique est tout à l'avantage de ce dernier.

M. S. dont la maison n'était pas encore construite et qui était alors occupé à mettre quelques champs en état de culture, demeurait chez un de ces fermiers dont je viens de parler. Je lui fis donc visite. Quels que soit le rang et la classe dans laquelle on se trouve on ne peut, chez les Anglo-Américains, éviter les formalités d'une présentation en règle et ces formalités sont les mêmes à partir de la demeure du président des États-Unis jusqu'à celle des conducteurs ou des gardiens d'animaux des caravanes sur la route de Santa-Fé ou de Chihuahua. On présente l'étranger également à tous les membres de la famille. Ce sont là des formes auxquelles personne ne songerait dans les classes populaires correspondantes de l'Europe. Je vis là deux jeunes filles, assez grandes déjà, dont l'éducation intellectuelle n'était pas au dessus de celle des paysannes allemandes. Mais quelle autre manière d'être? C'étaient deux figures maigres et allongées, aux traits pâles et fins qui, malgré leur ignorance de ce qui se passait au delà des monts Alleghanies, et le peu d'éclat de leur position, n'en

représentaient pas moins le type de lady américaine. En Allemagne, la différence dans les positions sociales, se manifeste plus encore chez les femmes que chez les hommes, en Amérique c'est le contraire qui se produit.

Nous n'eûmes guère de peine à amener les deux sœurs à nous chanter quelques chansons et elles nous firent entendre, avec l'accompagnement d'une espèce de cithare, appelée *Dulcimo*, l'inévitable *Oh carry me back* et d'autre *Nigger songs* qu'elles chantaient d'une voix aigre et un peu nasillarde. Le père observa qu'il n'aimait pas ces chants mondains et que, quant à lui, il ne chantait que des hymnes. Les deux sœurs semblaient avoir un goût diamétralement opposé. M. S. me confia que leurs chansons de prédilection allaient même parfois jusqu'à la légèreté. Il me raconta aussi qu'il leur avait montré une silhouette de femme en leur disant que c'était le portrait de sa fiancée qui habitait l'Allemagne, à quoi elles avaient répondu qu'elles ne pouvaient croire qu'il s'oublierait au point d'épouser une négresse.

CHAPITRE VI.

Retour. — Salem. — Un maître de poste, hôtelier et complaisant. — Collége de Bottetourt, discipline admirable. — Un virtuose allemand. — Un maître de piano allemand et le langage des fleurs. — Ecclésiastiques méthodistes et jolies femmes. — Une grandesse à une station de poste. — Esclave menée au marché en voiture publique. — Excuses d'un compagnon de route. — Lynchbourg. — Traversée sur le James Canal. — Un compagnon de voyage enchaîné. — Ponts peu élevés. — Scènes dans la vallée. — Richmond. — Pennsylvaniens allemands des classes élevées. — Esclaves employés aux travaux des fabriques. — Marché d'esclaves. — Transformation du paysage. — Retour à New-York.

Je choisis pour m'en retourner la route de poste qui mène à Lynchbourg par Salem et à partir de Salem, le James River jusqu'à Richmond.

Salem, ville qui comptait alors 600 habitants, est située dans la vallée du Land Roanoke, un des plus délicieux points de cette partie de l'Amérique septentrionale. Cette vallée couverte de riches moissons est entourée d'un cercle de montagnes boisées. De petits bois et des bouquets de chênes, de tulipiers, de faux acacies, de mûriers et de catalpas — des buissons de sassafras, de papah et de différentes espèces de sumac, chargés de vignes grimpantes, ornent les flancs des coteaux et les prairies de la plaine.

En changeant de chevaux, je dis au maître de poste de Salem que je regrettais d'avoir payé ma place jusqu'à Lynchbourg car j'aurais désiré passer quelques jours dans cet endroit afin d'en pouvoir admirer les beautés à mon aise. « Cela ne fait rien, me répondit-il. Restez ici aussi longtemps que vous voudrez, on ne vous réclamera rien pour le reste de votre voyage. » Le maître de poste cumulait ces fonctions avec celle d'hôtelier et le lecteur pourrait chercher dans ce fait une explication à son amabilité; mais si pareille interprétation me fut venue à l'esprit, ses procédés m'eussent bientôt ramené à une autre manière de voir. Il n'est sorte d'attention qu'il ne me témoignât pendant les deux jours que je passai chez lui. Il me fit faire la connaissance de toutes les personnes distinguées de la ville et il me présenta de maison en maison. « Maintenant il faut que je vous fasse connaître aussi nos environs, me dit-il le matin. » Une jolie voiture attelée de deux chevaux ardents m'attendait devant la porte après le déjeuner. Nous y montâmes et il me fit parcourir pendant toute la journée les campagnes voisines. De temps à autre nous rencontrions un cavalier et il fallait procéder à la présentation. « Général (ou n'importe le titre), j'ai l'avantage de vous présenter M. F., qui arrive d'Europe et qui vient visiter notre pays... C'est ainsi que se passa toute la journée. Vers midi nous nous arrêtâmes devant un établissement d'instruction supérieure, appelé Bottetourt collége, et situé dans un canton solitaire aux environs d'une source d'eau sulfureuse. Je fus reçu avec la plus grande amabilité par le directeur et les autres professeurs. L'école, composée d'une division pour les garçons et d'une autre pour les filles, était en vacances. On m'en montra pourtant toutes les particularités et on satisfit avec

empressement à toutes mes questions. Une discipline admirable existait relativement aux rapports entre les élèves des deux sexes. Ils ne pouvaient pas se parler et quand on découvrait une correspondance on renvoyait les deux coupables de l'école. Après le dîner, nous nous assîmes à l'ombre ; on nous donna des pipes et je dus raconter à mes interlocuteurs les principales péripéties de la révolution allemande et les scènes de la vie de Paris, leur dépeindre les paysages montagneux de la Suisse et leur parler des bandes de brigands de l'Italie.

Je trouvai à l'hôtel deux Allemands qui cherchaient l'un et l'autre à gagner leur vie dans ce pays. L'un d'eux m'avoua avoir été dans le temps expulsé d'une université bavaroise. Il parcourait la Virginie un violon sous le bras et donnait des concerts dans les petites villes. Mon hôte m'en parla comme d'un grand virtuose. « Je n'ai pas, je dois l'avouer, me dit-il, entendu Paganini, mais je me figure que votre compatriote doit en approcher de près. » En revenant d'un promenade d'herborisation, je le rencontrai sous le portique de la maison. « Vous êtes botaniste, me demanda-t-il? Oui, lui répondis-je. — *He is a botanist*, reprit-il d'une air protecteur en se tournant vers les Américains qui l'environnaient. Savez-vous aussi le latin? dit-il en continuant son interrogatoire. — Naturellement. — *He knows latin* expliqua-t-il à ses auditeurs. — Et le grec aussi? Et le grec aussi. *And Greek too.* » Ajouta-t-il pour l'édification de la Galerie. — Il est bien à déplorer, me fit remarquer mon hôte en me prenant à part, que ce grand artiste ait un goût si prononcé pour l'eau-de-vin. J'eus plus tard lieu de partager sa manière de voir. Il finit par me devenir insupportable à force de prévenances. Un soir il voulait donner un concert,

tout était préparé; lorsque tout à coup il se déclara très blessé de ce que je le traitais avec une certaine réserve et, après une catilinaire contre les aristocrates, débitée moitié en allemand moitié en anglais, voilà mon original qui quitte la ville, son violon sous le bras et avec l'air majestueux d'un artiste incompris. C'est ainsi que je privai, bien innocemment toutefois, les habitants de Salem des plaisirs artistiques qui leur étaient promis.

Mon autre compatriote avait suivi une carrière analogue, mais, il la comprenait bien différemment. Il allait dans les petites villes et dans les propriétés rurales accorder les pianos; sa jeunesse, son extérieur agréable et une sentimentalité toute poétique, prévenaient en sa faveur. Il parlait avec chaleur de femmes aimables, de fleurs qu'il avait reçues, de la tendre allégorie cachée sous ces présents modestes en faisant observer que le langage des fleurs était d'un usage universel en Virginie.

Le lendemain du second jour, un certain nombre de jeunes hommes habillés de noir, graves et silencieux, prirent place à table à côté de nous; chacun d'eux avait à ses côtés une jeune dame tout aussi sérieuse et silencieuse. Le peu de mots qu'ils prononcèrent ressemblaient à de légers soupirs imperceptibles à la plupart des oreilles humaines. C'était une réunion de prêtres méthodistes qui tenaient un synode à Salem. Leurs dames étaient d'une beauté éclatante et attrayante à la fois. A l'autre bout de la table se trouvait un colporteur allemand, assis auprès de l'accordeur de pianos : la distance qui nous séparait ne l'empêcha pas de me crier à haute voix : *so, se sain ein Daitscher? Wie glaiche se das land?* C'est à dire : « Ainsi vous êtes Allemand? Comment vous plaît ce pays? »

Après deux jours passés agréablement à Salem et après avoir remercié mon hôte de toutes ses bontés pour moi, je montai dans la voiture de poste qui passait et je continuai ma route. Elle menait à travers des régions montueuses au milieu desquelles je traversai les montagnes Bleues, entre Salem et Liberty. Nous fîmes halte pour déjeuner, au pied de la montagne, dans une station solitaire. Ce déjeuner avait pour un moi un cachet très caractéristique. La dame de la maison, assise au haut bout de la table, en faisait majestueusement les honneurs. Elle demandait à chacun de nous, avec une politesse pleine de froideur et de réserve, comment il préférait qu'on lui préparât la tasse qu'elle remplissait, ce qu'elle faisait du reste avec un calme et une lenteur pleins de distinction; cela fait, elle transmettait la tasse à une esclave. Deux jeunes négresses étaient debout à chacun des côtés de la table, derrière nos chaises, armées d'énormes éventails de plumes de paon qu'elles agitaient sur nos têtes avec la régularité d'un pendule, quoique les quelques mouches qui fussent là, restassent collées à la muraille, tout engourdies par la fraîcheur du matin.

Un homme très élégamment vêtu, était monté en voiture à une des stations précédentes. J'avais eu avec lui une conversation assez animée sur toutes espèces de sujets et la connaissance s'était faite de cette façon. A notre arrivée à Lynchbourg, il me confia qu'il y était venu avec son esclave pour la vendre. « Cela lui sera probablement désagréable, me dit-il. On ne fait cela que quand on doit absolument le faire et, quant à moi, je ne le fais que parce que cette fille a un caractère si obstiné qu'on ne peut par aucun moyen la forcer à obéir, ni la bonté, ni la sévérité n'ont d'action sur elle. » Il est possible que cet homme disait la vérité, car

cette jeune fille avait des traits excessivement rudes et grossiers même pour une négresse. Mais ce qui me semblait le plus curieux à observer, c'était le sentiment qui portait un propriétaire de la Virginie à s'excuser vis à vis d'un étranger. A ces excuses en succédèrent d'autres d'espèce tout à fait différente. Mon interlocuteur, à la suite de notre conversation, avait fini par deviner que j'avais quitté ma patrie à la suite de la révolution. Toutefois, il avait fait fausse route en me prenant pour un aristocrate et en témoignant une sympathie assez vive pour notre aristocratie européenne et pour nos princes. L'erreur était pardonnable à un Virginien qui ne connaît guère le continent, mais quand je lui eus dit ce qu'il en était, le voilà tout de suite un excellent républicain et démocrate. « L'hospitalité, me dit-il, nous fait une loi d'exprimer nos sympathies au proscrit qui vient chez nous après avoir fui sa patrie et de bien le recevoir à quelque parti qu'il puisse appartenir. Nous sommes tous ici républicains de corps et d'âme, mais je ne pouvais pas deviner à quel parti vous apparteniez et je ne voulais pas blesser vos sentiments. »

La petite ville de Lynchbourg est un endroit très important pour le commerce d'expédition; elle doit cela à sa position à l'extrémité du canal du James River qui s'étend, sur un espace de cent milles environ jusqu'à Richmond où le fleuve cesse d'être navigable. Cette ville qui contient une population nègre et mulâtre assez nombreuse, produisit sur moi une impression défavorable; on me dit que c'était un endroit très démoralisé.

La traversée sur le canal du James River nous présenta une suite presque non interrompue de beaux points de vue. Le bateau, très étroit et peu élevé, était tellement encombré

de voyageurs que cela en devenait gênant. Je trouvai, à mon grand étonnement, parmi les voyageurs et dans la cabine, un homme enchaîné. C'était un malfaiteur que l'on transportait à Richmond, mais que l'on avait abandonné à lui-même pendant la traversée sur le canal. Il s'était emparé sans la moindre gêne d'un canapé de velours rouge sur lequel il s'était installé lui et sa chaîne, et personne de la société ne s'en inquiétait. Le bateau était tiré par des chevaux que l'on changeait à chaque station. Le canal est coupé par un grand nombre d'écluses, dont le passage entraîne de fréquents retards. Du reste, on va plus vite qu'on ne devrait s'y attendre avec un pareil mode de locomotion. Les chevaux ne cessent de galoper comme devant une voiture de poste. Parmi les inconvénients de ce mode de transport on doit compter le grand nombre de ponts peu élevés sous lesquels le bateau a à passer. Lorsqu'on y arrive, les personnes qui sont sur le pont sont forcées de se baisser. C'est chose à laquelle il faut constamment faire attention et mal m'en a pris de perdre cela de vue. Je me laissai aller à la contemplation d'un paysage que nous laissions derrière nous, lorsque je fus subitement rappelé à moi par un coup épouvantable que je recevais sur la nuque. Heureusement que la marche du bateau avait été ralentie parce que nous approchions d'une écluse, sans cela j'eusse pu avoir la tête fracassée.

Le canal coule parallèlement au fleuve et à quelque distance de celui-ci. Ses eaux étaient alors — je ne sais si c'est un phénomène constant — des eaux troubles et d'un rouge brun. Sa chute est rapide, quelquefois torrentueuse avec de véritables cataractes. Les rives sont couvertes de champs de plantes qui semblent chargés de laine et de hauts platanes

qui portent des vignes grimpant jusqu'au sommet d'où elles retombent jusqu'à terre. La vallée, assez étroite, s'élargit parfois. La paroi septentrionale de la vallée se rapproche quelquefois tellement du canal que nous voyions, pendus sur nos têtes, les sarments des vignes dans lesquelles voltigeaient des tourterelles et que nous pouvions, du pont du bateau, cueillir les fleurs qui poussaient le long du rocher. Ce n'étaient du reste que ravins aux fourrés pleins de vigne, roches ardoisières couvertes de groseillers sauvages et de buissons de sumac, ruisseaux aux bords ornés de silénées, de lobelias et de plantes de la famille des aquilées et des spiréacées, collines escarpées couvertes d'une végétation sombre sur laquelle branchaient les fleurs blanches légèrement rosées du calmus. A mesure que notre bateau avançait on voyait çà et là s'envoler des oies sauvages, des serpents d'eau se hâter de gagner le bord par des élans rapides et des tortues qui se chauffaient au soleil, plonger au fond de l'eau. A la tombée de la nuit, l'air se remplit du doux parfum des faux acacias en fleurs et des vers luisants dont la lumière n'est pas comme celle des nôtres douce et constante, mais brille par intervalle, avaient allumé autour de nous un feu d'artifice fantastique.

Je suis forcé d'avouer que ces scènes si variées m'avaient complétement arraché à l'attention que je prêtais d'abord aux établissements des hommes dans cette vallée. Ni les villages, ni les maisons isolées près desquelles nous passions n'étaient de nature à exciter en moi un intérêt aussi puissant. Il n'y eut qu'un édifice en forme de château, bâti sur une hauteur et sur la rive droite du canal qui attira mon attention. Un de mes compagnons de route me dit que la propriété dont il dépendait était une des plus grandes et

des plus belles de la Virginie, qu'on l'estimait à un demi million de dollars et que le château seul en avait coûté 80 mille. Je ne sais si ces renseignements sont exacts, d'ailleurs ils m'intéressaient peu.

Nous arrivâmes enfin à Richmond, la capitale de la Virginie. Il est difficile de rêver une plus belle situation pour une petite ville. Elle s'étend sur quelques collines, séparées par des ravins, à l'endroit où le James River cesse d'être navigable : cette transition est si brusque que l'on voit des vaisseaux de fort tonnage ancrés à quelques pas des rapides où les eaux rouges du fleuve se pressent entre de nombreuses îles rocheuses et couvertes de plantes. Le Capitole de Virginie, un bâtiment de style grec, se trouve au centre de la ville. Les maisons particulières et les établissements publics sont construits avec beaucoup de goût ou du moins ils forment un ensemble plein d'harmonie et de beauté.

Un Allemand habitant Richmond me fit faire la connaissance de plusieurs des principaux personnages de la ville. Je reçus un jour une invitation à une soirée du meilleur monde où je rencontrai des hommes intelligents, de jolies femmes qu'animait une conversation intéressante. La dame de la maison était une descendante des anciens émigrés allemands de la Pennsylvanie. L'union d'une éducation américaine très distinguée avec un reste de l'élément germanique, produisait chez elle un effet charmant. Elle ne voulait pas prononcer le moindre mot d'allemand, prétendant ne comprendre que le vieil allemand de la Pennsylvanie. Ce fait me rappelait des dames de Berne et de Zurich que je vis en 1833 et qui prétendaient ne parler allemand à aucun prix. Un vieux général pennsylvanien qui se trouvait dans la société se montra beaucoup moins scrupuleux et pour

m'être agréable et satisfaire ma curiosité philosophique, il se mit à m'adresser la parole dans l'allemand le plus épouvantable que j'aie jamais entendu de Monte Rosa jusqu'à l'île d'Heligoland. Il est vrai que les Pennsylvaniens allemands des classes supérieures vivent complétement dans le milieu intellectuel des anglo-américains et que l'idiome pennsylvanien allemand n'est pour eux que ce qu'est le patois allemand pour l'habitant lettré de Hambourg, un souvenir romantique des mœurs populaires.

M. S. qui s'était donné tant de peines pour me rendre le séjour de Richmond aussi instructif qu'amusant, me conduisit dans la fabrique de tabac de MM. Grant et Cie où je vis deux cents esclaves occupés à la fabrication du tabac à mâcher. Cette fabrique est une des curiosités de Richmond et plusieurs voyageurs l'ont citée comme un exemple du travail des nègres dans les manufactures. Ces esclaves sont nourris et vêtus aux frais de la fabrique et cette dernière paye — ou du moins payait — aux maîtres à qui elle les loue, de 75 à 125 dollars par an. Chacun d'eux doit préparer journellement une quantité déterminée de tabac que l'on me dit être de 25 livres par jour. Ce que chaque travailleur fait en plus lui est payé à part et le produit de ce travail supplémentaire est sa propriété. Des ouvriers adroits peuvent de cette façon gagner par semaine 3 à 4 dollars, somme qu'ils emploient d'ordinaire à se procurer une nourriture et des vêtements meilleurs. Ces chiffres paraissent élevés, mais ils concordent avec ceux fournis à d'autres voyageurs. Les machines, eu égard aux progrès actuels de la mécanique, laissent beaucoup à désirer. Un grand nombre de presses tout à fait rudimentaires, destinées à mettre le tabac en tablettes et lui donner sa forme marchande, nécessitent de grandes

dépenses de temps et de forces. Ce n'est pas dans les villes du Nord que l'on verrait un établissement semblable.

Il ne me restait qu'une seule chose véritablement caractéristique à voir à Richmond, c'était un marché d'esclaves ou plutôt une vente d'esclaves à la criée. — M. S. m'accompagna dans un des nombreux locaux où se tiennent ces ventes. La marchandise à vendre se composait d'un jeune homme, d'une jeune femme et d'une femme avec deux enfants de 5 à 7 ans. Il n'y eut que la jeune femme de vendue pour 500 dollars. Depuis lors le prix des esclaves a beaucoup augmenté. Son visage assez grossier manifestait pendant la vente une certaine émotion ; était-ce sentiment de son humiliation ou incertitude sur le sort que lui réservait son nouveau maître ! Le jeune homme avait eu au bras un accident dont il s'était bien guéri mais dont il portait encore des traces. Il semblait attristé de ce que cela diminuât sa valeur marchande, aussi faisait-il avec les bras les mouvements les plus violents pour montrer qu'il n'avait rien conservé de son mal. Ni lui, ni la femme avec les enfants ne trouvèrent acheteurs.

Je borne à ceci les observations que j'ai faites à cette occasion. M. S. voulut me conduire dans d'autres locaux mais je refusai ne voyant pas de motif suffisant pour renouveler l'impression désagréable que j'avais éprouvée (1).

Quelqu'intérêt que puisse présenter au point de vue de l'histoire des mœurs de l'humanité, les différents rapports

(1) William Chambers a, dans ses « *Things as they are in America* » fait des observations sur les marchés d'esclaves de Richmond. Je renvoie à ses descriptions le lecteur qui voudrait en avoir une idée complète et fidèle. On les trouve imprimées à part ainsi que dans le *Chambers' journal*, octobre 1853. Olmsted les a également copiées dans son excellent livre : *Our Seaboard Slave States*. New-York, 1856, pages 31 à 40.

qui naissent de l'esclavage et ses modifications diverses, ils ne peuvent influer sur le jugement qu'on doit en porter et auquel je consacrerai quelques-uns des chapitres suivants. Son caractère principal est le travail non libre; la forme qu'il peut affecter ne peut présenter qu'une importance relative. Il ne faut considérer qu'une seule de ses manifestations, la vente publique de l'homme, pour qu'il provoque un sentiment vraiment répulsif qui le caractérise tout entier quels que puissent être sa forme et ses adoucissements. Je souhaite que mon jugement soit exempt de toute passion et de toute exagération et je me suis souvenu à cet effet que l'on ne doit pas toujours conclure de la brutalité de la forme à une égale grossièreté de l'essence des choses. Il est bien des peuples qui ont une certaine civilisation et où les pères vendent leurs filles sans que pour cela ils ignorent l'amour paternel ou que les jeunes filles ne connaissent pas l'amour conjugal. D'ailleurs, pour poursuivre la comparaison, l'Oriental ne conclut pas ces marchés sans y mettre une sorte de pudeur. On ne peut comparer la vente des nègres dans des villes aussi civilisées que le sont celles des États du Sud, qu'à la vente publique de l'innocence des jeunes filles dans les villes de bains et dans les foires au Mexique (1). Du reste l'esclavage a beaucoup d'analogie avec la prostitution. La prostitution joue un rôle dans l'histoire de la civilisation et, de même que la politique du Sud agite la question de savoir si l'esclavage ne vaut pas mieux que le prolétariat des travailleurs libres, de même il est des hommes d'État de différents pays qui, à diverses

(1) C'est un fait. Des gens dignes de foi et qui ont été témoins à Aguas Calientes, me l'ont assuré.

époques ont prétendu que la prostitution autorisée par l'État était préférable à l'introduction des mauvaises mœurs dans les familles. Vouloir empêcher chez le nègre les aspirations vers la liberté et l'indépendance morale, en lui montrant qu'il est mieux nourri, mieux vêtu et mieux soigné que s'il travaillait librement, c'est une morale analogue à celle qui prétendait prouver à une jeune fille qu'elle serait mieux dans une maison publique que dans une famille pauvre.

Avant que nous ne quittâmes le local de la vente, mon compagnon fut abordé en allemand par un monsieur qui venait d'entrer. Nous fûmes présentés en forme l'un à à l'autre. « M. F., dit mon guide qui tenait à me faire voir sous mon véritable jour, M. F. est un des champions de la liberté de l'Allemagne — Mr M., me dit-il, en partant, est un de nos principaux marchands d'esclaves. »

Je demandai quelle place un homme semblable pouvait occuper dans la société. — Il est exclu de toute société honorable. L'esclavage a encore cela de commun avec la prostitution, que le marchand d'esclaves est comme la proxénète dont beaucoup font usage et que tous méprisent.

Le 31 mai, j'étais de nouveau en waggon en route pour New-York. La nature avait revêtu ses parures d'été; les forêts étaient couvertes d'un feuillage épais, les champs de moissons et les prairies d'herbes et de fleurs. Dans les buissons brillaient les fleurs rouges de la bignonia.

Le pays, situé entre Richmond et Washington, par où passe le chemin de fer, est un des plus mauvais de la Virginie; c'est ce dont je pus juger grâce aux progrès de la végétation. Des champs, dont la force productive est presqu'anéan-

tie, me montrèrent ce que c'est qu'un pays épuisé par la culture du tabac.

Le prochain chapitre me donnera occasion d'en parler plus amplement.

CHAPITRE VII.

Une spéculation sur les terres et un second voyage en Virginie. — Harper's Ferry. — *Great Valley of Virginia.* — Fontaines d'eaux chaudes. — « Cent milles carrés du pays le plus beau et le plus fertile. » — Sources minérales des monts Alleghanies. — Fortes chaleurs. — Agriculture et industrie en Virginie. — État arriéré des pays à esclaves. — Immigration et réformes en Virginie.

Les offres ne manquent pas à ceux qui veulent acheter des terres en Virginie. On nous en fit à mes amis et à moi, de la part de l'agent d'un propriétaire de ce pays. On nous offrait je ne sais combien de milles acres à des conditions telles que si la deuxième partie eût été cultivable, nous eussions eu non seulement du terrain de reste, mais assez d'espace pour en recéder à notre tour et pour former toute une colonie d'amis. Il y avait alors beaucoup de nouveaux venus d'Allemagne qui avaient été dans des rapports plus ou moins intimes et que le même destin avait poussés vers les mêmes entreprises. Nous ne savions pas encore que c'était une de ces idées irréalisables que nous avions emporté d'Europe, que celle de vouloir se créer une nouvelle patrie, de s'entourer de compatriotes et d'amis et d'alléger ainsi les fatigues et les misères de la vie de pionniers par l'appui et la jouissance d'un voisinage ami. Nous croyions que c'était

un plan réalisable, au moins dans des circonstances exceptionnelles. Sans vouloir examiner en détail tous les motifs qui s'opposent à l'exécution d'une telle idée, je me bornerai à remarquer que ce fait, à l'envisager en général, est un de ceux par lesquels se manifeste l'esprit atomistique et expansif de la vie américaine. Cette vie peut se comparer à un liquide élastique dans lequel la force répulsive de toutes les parties surpasse la force attractive, de sorte qu'il faut que les parties aient pu se combiner avant de pouvoir se confondre selon les lois de la cristallisation.

Les offres qu'on nous faisait étaient fort engageantes : il s'agissait d'un espace de cent milles carrés environ dont le prix était de 5 à 10,000 dollars. Que cette acquisition devait ne pas être exempte d'inconvénients, c'est ce qui était certain ! — Mais qui n'eût été tenté de se voir entre les mains une principauté à aussi bon marché? Telle fut notre idée. Je me mis donc en route pour la Virginie au commencement de juillet, en compagnie d'un de mes amis, Mr Z.

Le pays que nous avions en vue était situé aux environs de Warm Springs, petite ville de bains dans les Alleghanies, près des sources du James River. A partir de Baltimore, nous nous dirigeâmes par Harper's Ferry, à l'endroit où le Potomac traverse les montagnes Bleues, dans ce qu'on appelle la grande vallée de Virginie, dont les nombreux cours d'eau, allant vers le nord-ouest, se jettent presque tous dans ce dernier fleuve. Cet endroit est un des plus célèbres des États-Unis par la beauté de son site. On peut le comparer au passage du Weser à travers la Porta Westphalica ou à celui de l'Elbe par les montagnes qui forment la frontière de la Saxe et de la Bavière, quoiqu'il soit loin d'atteindre, en beauté, la Suisse saxonne. Cependant il mérite d'être vu

de quiconque recherche en Amérique les beautés de la nature. Le voyage par le chemin de fer qui serpente entre les montagnes boisées et les collines du défilé présente une série de jolis points de vue au sein d'une nature montagneuse.

Ce que l'on appelle la grande vallée de la Virginie : *The great valley of Virginia*, — comprend l'espace qui s'étend entre les chaînes orientales et celles occidentales des Alleghanies, ou, ce qui revient au même, entre les montagnes Bleues et les Alleghanies proprement dits. La largeur est de 40 à 50 milles; mais on s'en ferait une idée très fausse si on s'imaginait y rencontrer une seule vallée dans le sens strict du mot. Car non seulement ses innombrables cours d'eau ne se réunissent pas en un seul, mais elle est fréquemment coupée par des séries de montagnes et de collines qui suivent la direction de tout le système. Il convient plutôt d'envisager ce pays comme un plateau d'élévation moyenne par les échappées et les parois desquelles s'échappent le Potomac, le James River, le Roanoke et le grand Kanawha, dont les trois premiers appartiennent au système hydrographique de l'Océan Atlantique et le dernier à celui du golfe du Mexique. Ce pays est la partie la plus belle ou du moins la mieux cultivée de la Virginie, et son climat est le plus agréable et le plus sain de tous ceux qui existent à l'orient du continent américain. Le sol est excellent presque partout, et si j'avais à faire de l'agriculture aux États-Unis et à habiter la campagne, si je devais ne me laisser guider que par l'aspect de la nature, je mettrais, abstraction faite de la Californie, la grande vallée de Virginie au premier rang des quelques pays auxquels je limiterais mon choix. Mais les meilleures parties de cette contrée sont déjà aux mains de propriétaires qui les cultivent et leur prix est relativement assez élevé.

Aussi ne devions-nous pas nous attendre à ce que les terres qui nous étaient offertes fussent de qualité supérieure. Nous ne pouvions espérer obtenir que ce que les autres n'avaient pas voulu ou une partie de terres dans un pays inabordable. Nous vîmes bientôt ces deux hypothèses se réaliser à la fois.

La poste nous mena de Winchester, où finissait en ce temps là la voie ferrée, jusqu'à Warm Springs. On nous avait adressé à un avocat chargé de la vente de ce domaine. Il nous donna un guide, nous montâmes à cheval et nous voilà en route pour inspecter la terre qui nous était promise. Ce fut une rude course que celle qui nous mena, au bout de 25 milles, à un versant boisé et rocheux de la montagne. C'était à son sommet et sur ses deux versants que, sur une longueur de 20 à 30 et sur une largeur de 4 à 5 milles, s'étendait l'Eldorado en question. Il finissait précisément où commençait la terre fertile et chaque fois que la bonne terre s'avançait le long d'une vallée ou d'un enfoncement dans la montagne, on pouvait être à peu près certain que là se trouvait la limite de notre concession. En un mot nous vîmes que nous avions la plus belle occasion du monde d'acheter un coin des monts Alleghanies. Je me rappelle qu'étant petit garçon mon vœu le plus ardent était de devenir propriétaire d'une montagne et que je fis tant que je me fis donner par mon père la seule qui se trouvât à proximité de notre village. Aujourd'hui je pouvais avoir presque pour rien une montagne dix fois plus élevée, mais les idées des hommes varient avec l'âge, et cette bonne occasion venait quarante ans trop tard.

Telle était, paraît-il, aussi l'opinion de mon ami; nous revînmes le soir, à Warm Springs, brisés de fatigue et reprîmes, par Washington, la route de New-York. Notre

course à travers la montagne m'avait du reste fait connaître le pays. Il est entre autres un endroit de la forêt qui est resté profondément gravé dans ma mémoire. Un ruisseau, dont l'eau avait la transparence du cristal, coulait dans un ravin merveilleusement ombragé. Nous prîmes un bain dans l'endroit le plus profond et le plus large, entouré d'un bosquet de belles fleurs rouges du rhododendron maximum. A l'ombre des arbres croissaient une multitude d'azaléas et de lys de feu.

Warm Springs est une des nombreuses petites villes de bains des Alleghanies. La plupart sont situées entre les sources du James River, le Green Brier et le grand Kanawha. On trouve là Warm Springs, Hot Springs, Allum Springs, White Sulphur Springs, Blue Sulphur Springs, Grey Sulphur Springs, Red Sulphur Springs, Sweet Sulphur Springs, Salt Sulphur Springs et d'autres sources minérales. La source de Warm Springs se distingue par sa richesse en acide carbonique. Nous y prîmes un bain qui nous réconforta entièrement ; la chaleur était telle dans cet endroit encaissé entre des montagnes que des baigneurs de la Nouvelle-Orléans s'en plaignaient. Le soulagement que nous ressentîmes ne fut pas l'effet de la fraîcheur de l'eau, mais celui de l'élévation de sa température, ce qui fit qu'en en sortant, l'air nous sembla tout rafraîchi.

Avant d'en finir avec la Virginie, je me permettrai quelques observations générales sur ce pays et surtout sur l'émigration allemande.

Les descriptions qui ont pris place dans mon récit auront, avec raison, donné au lecteur une opinion favorable de ce pays. La nature a été des plus généreuses en faveur de la plus grande partie de la Virginie, et si généralement

il n'en est pas ainsi des régions situées entre le versant oriental des Montagnes Bleues et la mer, si l'homme n'a, non seulement, pas amendé ce pays, mais l'a appauvri par une culture inintelligente et peu soigneuse, l'expérience de son côté a démontré que l'on pouvait facilement obvier à ce mal, d'autant plus que le bas prix des terres compenserait largement les peines et les dépenses nécessaires pour arriver à ce but. Qu'est-ce qui force d'ailleurs l'émigrant à choisir précisément la plus mauvaise partie du pays? Le sol de la Grande Vallée et celui du versant oriental des montagnes Bleues est fertile; le pays est beau et sain. Certains endroits m'ont rappelé le Taunus, Fribourg en Brisgau, la campagne de Bâle du côté du Jura et plusieurs des plus beaux endroits de l'Allemagne et du plateau de la Suisse, tout en faisant la part de la diversité des productions et de la beauté du climat qui est entièrement en faveur de la Virginie. Je ne connais pas l'ouest de la Virginie ni les environs de l'Ohio, et je ne veux parler que de ce que j'ai vu de mes propres yeux. Tout ce que je puis dire, c'est que ce pays jouit aussi de grands avantages naturels.

Cependant, malgré ces bienfaits de la nature, la Virginie, au point de vue de l'agriculture, de presque toutes les branches de l'industrie, de l'accroissement de la population et en général sous presque tous les rapports, s'est laissé distancer par beaucoup d'autres États moins favorisés ou qui, dans tous les cas, ne le sont pas plus. Comparons, par exemple, pour rendre ce fait saillant, l'agriculture dans deux pays qui sont voisins et qui se trouvent dans des conditions à peu près identiques, la Virginie et la Pennsylvanie. La Virginie avait, en 1790, une population de 10.68 âmes par mille carré, la Pennsylvanie n'en avait que 9.28. Elle s'est élevée jus-

qu'en 1850 à 17.30 pour la Pennsylvanie, et seulement à 13.72 pour la Virginie. La population de l'État de New-York, pendant la même période, s'est élevée de 7.56 à 21.31. L'étendue des terres cultivées et le prix des biens ont suivi une progression analogue. Il y avait, en 1850, en Pennsylvanie 8,626,619 acres de terrains cultivés et 6,294,728 acres de terres incultes; la Virginie comptait 10,360,135 acres cultivés et 15,792,176 non cultivés. La valeur totale des biens en culture s'élevait en Pennsylvanie à 407,876,099 dollars, tandis qu'elle n'était que de 216,401,543 en Virginie. La valeur moyenne de l'acre de terre en Pennsylvanie est de 25 dollars, en Virginie la même quantité ne vaut pas plus de 8 dollars. On prétend que la valeur moyenne du sol est un peu plus grande en Pennsylvanie qu'en Virginie, mais cette différence ne peut pas être considérable. Du reste, la valeur moyenne de la terre dans l'État de New-Jersey est de 44 dollars par acre et la qualité moyenne des terres est incontestablement plus mauvaise qu'en Virginie.

Le vieil orgueil virginien s'irrite de ces faits; aussi voyons ce qu'en disent les journaux de ce pays :

« La Virginie, — voilà du moins ce qu'on lit dans le Richmond Enquirer de 1852, — avait, avant la révolution et cela jusqu'à son entrée dans l'union, une richesse et une population plus considérables que n'importe quel autre État. Mais depuis lors elle est tombée au cinquième rang au point de vue de la richesse et au quatrième sous le rapport de la population et de la puissance politique. New-York, la Pennsylvanie, le Massachusetts et l'Ohio l'emportent sous le premier rapport, et les autres États, sauf le Massachusetts, sous les deux derniers. Pour bien comprendre la position qui nous est faite, il suffit de rappeler que la population

libre de la Virginie orientale et centrale est moindre que celle de la seule ville de New-York et de ses environs. Philadelphie seule a une population de beaucoup plus considérable que toute la population libre de la Virginie orientale. La richesse du petit État de Massachusetts, dont les produits du sol ne suffisent pas pour nourrir sa propre population, est de 126 millions de dollars plus considérable que celle de toute la Virginie. New-York qui, lors de son admission dans l'Union, était autant en dessous du Massachusetts que le Massachusetts l'était de la Virginie, l'État de New-York a maintenant une richesse beaucoup plus grande que celle de ces deux États réunis. La richesse totale de l'État de New-York était, en 1850, de 1,080,309,216 dollars, tandis que celle de la Virginie n'était que de 437,701,082 dollars. Cependant la richesse minéralogique de la Virginie est plus importante que celle de l'État de New-York. Son climat et son sol sont préférables et les pays qui se trouvent au delà pourraient, avec les mêmes voies de communication, lui rendre les mêmes services. »

Dans un autre article, la même feuille parle des avantages que la nature a accordés à la Virginie au point de vue de l'industrie, de sa puissance hydrographique inépuisable, de ses moyens de construction, de la beauté et de la salubrité de son climat, de la fertilité de son sol, de sa situation avantageuse pour les industries qui se rattachent à la culture du coton et de l'incontestable retard de ce pays dans la voie du progrès. — « Les charbonnages de la Virginie, dit un autre journal, *le Lynchboury Virginian*, sont les plus plus étendus du monde entier, le charbon y est des meilleurs. Le fer de la Virginie est inépuisable et d'une qualité

hors ligne. Il existe dans ce pays des gisements très considérables de cuivre et de plomb et pourtant, continue-t-il, nous sommes tributaires de l'Europe et du Nord pour la moindre aune de drap, pour nos habits et nos bottes, pour les chapeaux que nous portons, pour nos haches et nos faux, pour nos cuviers et nos seaux, pour tout en un mot, sauf pour le pain et la viande que nous mangeons. Si jamais nous allions être séparés du Nord, et nul ne peut assigner l'époque où cela s'accomplira, nous ne serions pas en état, dans tout le Sud, de nous vêtir, d'émonder nos arbres, de labourer nos champs et de faucher notre herbe. Nous tomberions à un degré d'abaissement tel qu'on ne peut se le figurer. Et quoique ces faits nous crèvent les yeux, nous marchons toujours sans vouloir nous en occuper. »

Quand la population d'un État, qui ne manque ni d'orgueil ni de présomption, se juge de cette manière, l'étranger est bien forcé de s'apercevoir que cet État est rongé par un vice quelconque. En fait, on peut comparer ce sentiment de son arrêt dans la voie de la civilisation et d'une certaine infériorité en bien des matières importantes, sentiment qui, malgré son aveuglement et son arrogance, se fait jour dans la population de la Virginie et dans celle des autres États à esclaves, à la conscience de leur abaissement dont sont pénétrés les Mexicains et, on peut le dire, tous les Hispano-Américains. Cet aveuglement et cette arrogance existent dans toute l'Amérique espagnole côte à côte avec ce sentiment d'infériorité, et la contradiction qui existe entre ces idées opposées obscurcit le jugement, pousse à rechercher la source du mal là où elle n'est pas, fait recourir à des remèdes impuissants ou dangereux,

porte à haïr les compétiteurs plus heureux et à rejeter sur eux la cause de tout le mal. Mais, pas plus en Virginie que sur le continent Hispano-Américain, on ne veut reconnaître la véritable source du mal. Tout au plus ce que l'on fait c'est de réagir contre tel ou tel symptôme du mal au lieu de l'attaquer par sa base qui est l'esclavage dans les États du Sud, la domination exclusive des prêtres et des soldats dans l'Amérique espagnole, et dans tous deux l'absence ou l'infériorité relative d'une classe moyenne indépendante dont les mœurs industrieuses sont une condition nécessaire de force et de progrès dans le monde actuel et dont la prédominance constitue la force des États du Nord. C'est à l'émigration que ces derniers États sont redevables de ce puissant élément populaire et cela un peu par la force des choses. La Virginie, dans ces derniers temps, s'est donnée toutes les peines du monde pour attirer à elle quelque filet de ce courant, mais c'est une question très grave que de savoir si, en Virginie, l'esclavage devra céder le pas à l'émigration et si, à Mexico, où l'on a cherché un remède dans l'émigration, celle-ci sera assez puissante pour faire disparaître le despotisme militaire et sacerdotal. Une émigration nombreuse est incompatible avec l'esclavage, une émigration peu nombreuse se laissera dominer ou démoraliser par lui. On n'obtiendra par là aucun résultat utile, le chiffre même de la population ne s'en ressentira pas, car, au fur et à mesure que les étrangers arrivent, à moins qu'ils ne viennent en nombre considérable, les Virginiens quittent leur pays pour émigrer vers le Texas ou d'autres États de l'Ouest. Le désir de vendre des terres et de quitter l'État, a peut-être plus de part aux efforts faits pour appeler les étrangers que le désir d'améliorer la situation

du pays. Les propriétaires dont les affaires n'ont pas prospéré sont ceux qui, en général, affectent les principes les plus libéraux en cette matière. Quant à l'aristocratie virginienne, elle est certainement d'un autre avis : elle a assez d'intelligence pour prévoir les conséquences d'une vaste émigration, mais elle n'est ni assez désintéressée, ni assez sage pour vouloir les accepter.

« L'esclavage, dit avec beaucoup de raison un journal de New-York, ruine les États à esclaves mais non les propriétaires d'esclaves; il appauvrit la Virginie mais il fait la fortune des Tylers, des Masons et des Smiths qui gouvernent ce pays. » On ne peut admettre que cette classe de gens soit jamais favorable à une grande émigration. Le fût-elle en partie, ce ne pourrait jamais être qu'à la condition qu'elle appartînt à l'un ou à l'autre extrême de la société. Peut-être verrait-on venir avec plaisir des aristocrates ou des capitalistes européens, car on pourrait s'attendre à leur voir faire de grandes acquisitions de terrains et de grandes entreprises industrielles ou bien encore épouser les intérêts des partisans de l'esclavage. Malheureusement les Allemands qui se sont établis en Virginie ont même dépassé l'espoir que l'on avait conçu. Ils se sont distingués par leur dureté et leur brutalité envers leurs esclaves. Il est possible aussi que l'on ne voie pas avec déplaisir arriver des prolétaires européens afin de pouvoir, en les employant, épargner les esclaves que l'on élève pour vendre dans les États où l'on cultive le coton. Si tant est que l'on puisse jamais employer avec avantage des prolétaires blancs dans des États à esclaves. Ce contact des prolétaires et des esclaves rend ceux-ci rebelles et ceux-là paresseux et négligents.

Il n'y a que l'émigration des petits propriétaires agriculteurs et des ouvriers qui puisse être avantageuse pour la Virginie. Ils apportent avec eux les mœurs des travailleurs libres, tiennent les esclaves à l'écart et conservent soigneusement leurs habitudes. Leur grande utilité consiste surtout en ce qu'ils déplacent une quantité de travail esclave égale à la somme de travail libre qu'ils représentent. Le résultat de leur activité, qui est un fait palpable pour tout le monde, démontre aux yeux des plus aveuglés que le retard que mettent les États à esclaves à marcher dans la voie du progrès est surtout la conséquence de l'esclavage. Abstraction faite des vices moraux et sociaux de l'esclavage, ce fait n'a rien d'extraordinaire pour quiconque sait que, d'après les recherches les plus consciencieuses, il est prouvé qu'un bon ouvrier blanc, non gâté par le contact de l'esclavage, fait en moyenne le travail de 4 esclaves; qu'en comptant également en moyenne les femmes, les enfants, les vieillards, les malades et les valétudinaires, il faut toujours avoir trois esclaves pour obtenir le travail complet d'un seul et que, par conséquent, pour balancer la somme de travail d'un seul bon ouvrier blanc, il faut tenir douze esclaves, si tant est encore que les esclaves puissent jamais remplacer les travailleurs blancs.

Que maintenant on se rende bien compte en Virginie des suites d'un pareil repeuplement et que ceux qui s'en rendent compte le désirent ou non, il est évident que ce repeuplement s'opérera insensiblement. On voit dans les comtés du nord de la Virginie une population d'origine allemande, venue de la Pennsylvanie, qui se distingue par son activité et par sa répulsion contre l'esclavage et qui est en train de changer complétement les mœurs du pays. Les documents

suivants mettront le lecteur à même d'en apprécier les effets (1).

« Dans les comtés de Surrey, de Prince George, de Charles City et de James qui se trouvent le long du James River, dont le sol est le meilleur de la Virginie et dont les environs sont cultivés depuis plus de 200 ans, l'acre de terre ne vaut en moyenne que 6 dollars par acre. Le nombre des esclaves est à celui des blancs comme 1 est à 1,9.

« Dans le comté de Fairfax, qui est également une des parties les plus anciennement cultivées de l'État, la terre avait, il y a vingt ans, une valeur encore moindre que celle qu'elle a dans les comtés qui avoisinent le James River : aujourd'hui sa valeur a doublé. Jadis aussi le nombre des esclaves y surpassait celui des blancs, tandis que maintenant, grâce à des ventes et à l'émigration, il n'est plus que de la moitié. Une autre classe d'hommes a remplacé les esclaves. Voici comment un rapport du Patent Office, pour 1852, décrit le changement qui s'y est fait :

« Le comté est tellement changé en beaucoup d'endroits, qu'un voyageur, qui ne l'aurait plus vu depuis dix ans, ne le reconnaîtrait plus. Des milliers et des milliers de champs qui, après avoir été plantés en tabac, avaient été épuisés, dévastés et abandonnés, ont été achetés par des émigrés du Nord, divisés en parcelles et soumis à une nouvelle culture; de jolies fermes, des granges, entourées de prairies et de champs, s'élèvent de toutes parts sur des terrains où n'existait auparavant qu'un désert planté de quelques pins. Il n'y

(1) Olmsted, *Seaboard Slaves States*. — Ce livre que j'ai déjà eu l'occasion de citer, jette un jour tout nouveau sur les effets de l'esclavage. Je lui ai emprunté la plupart des faits que j'avance dans ce chapitre. Les chiffres que j'ai indiqués plus haut sont donnés par le recensement de 1850.

a pas dix ans que l'on se posait la question de savoir si les terres de Fairfax valaient la culture. La question est maintenant résolue et sa solution a fait doubler le nombre des écoles et des églises. »

C'est par là que je conclus et termine mes observations générales sur la Virginie.

Qu'il aille dans ce pays et qu'il imite l'exemple des paysans allemands de la Pennsylvanie, celui qui possède la force morale et les bonnes habitudes qui lui permettent de suivre la voie que je viens de tracer. Il pourra coopérer à fonder dans cette partie du monde un monument glorieux et durable. Quant à ceux qui n'ont pas ces qualités, ils ne feront qu'augmenter le nombre des propriétaires d'esclaves ou des prolétaires blancs de la Virginie, et on ne peut que désirer, tant pour eux que pour le reste du monde, qu'ils n'y aillent pas.

CHAPITRE VIII.

L'esclavage des nègres dans les États-Unis au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation. — État de la question.

J'ai été amené à différentes reprises, dans les chapitres précédents, à parler de l'esclavage. Dans une de mes dernières pages, je l'ai comparé à la prostitution et pourrais m'en tenir à cette comparaison, si je ne croyais utile de soumettre cette importante question à un examen approfondi. Peut-être certains de mes lecteurs trouveront-ils cela un travail inutile. Il en est beaucoup qui considèrent la question comme si simple et le jugement porté sur elle par la conscience morale de notre époque comme si absolu, qu'il ne reste plus rien à dire à ce sujet. Je suis d'un avis opposé et crois pouvoir justifier ma manière de voir par ce que j'aurai à dire. D'abord si la question est si simple, comment se fait-il que les citoyens allemands, qui n'y ont qu'un si mince intérêt immédiat, aient entamé à ce sujet les polémiques les plus vives? Pourquoi donc examine-t-on cette question dans la judicieuse Allemagne, pays où certes elle n'a guère d'intérêt pratique? Le jugement que Burmeister en a porté a été mis à contribution par les journaux anglo-américains, et

Vogt s'est cru autorisé à entamer une polémique à ce sujet contre Agassiz. Ceux du reste qui considèrent la question comme entièrement vidée au point de vue théorique, ne peuvent pas nier que l'on ne soit encore bien éloigné de l'avoir résolu pratiquement; et ce qui peut paraître moins compréhensible encore en Europe, c'est que la Constitution protége, dans une république, une institution si contraire au principe républicain et que le parti qui s'intitule démocratique par excellence est celui qui en représente surtout les intérêts. Enfin l'organisation intérieure de l'Union traverse une crise dans laquelle l'esclavage joue le principal rôle, et les intérêts du Vieux Monde sont assez intimement liés à ceux du Nouveau pour que les chapitres qui suivront excitent quelque curiosité.

On peut à juste titre qualifier d'importante la question de l'esclavage, car elle réunit en elle, comme dans le centre d'un miroir ardent, les problèmes les plus importants de la morale abstraite, de l'histoire de la civilisation, de l'ethnologie et de la politique positive. Elle contient en elle l'avenir des États-Unis et du républicanisme américain, et réunit l'opposition des opinions les plus extrêmes qui agitent le monde politique de l'Europe, aussi peut-on dire qu'elle offre le sujet le plus instructif pour des recherches morales.

Cette question, pour ceux qui ne sont arrivés qu'à un certain degré de connaissances, peut paraître excessivement simple; mais la théorie de la liberté ne peut paraître aussi simple qu'à ceux qui n'ont jamais été aux prises avec les difficultés qu'elle présente. Prétendre qu'il faille proscrire l'esclavage parce que tous les hommes sont nés libres, c'est faire preuve de nobles sentiments, mais ce n'est pas entrer plus profondément dans le cœur de la question que de sou-

tenir que l'on peut à bon droit considérer un nègre comme sa propriété parce qu'on l'a acheté. La controverse à cet égard n'est pas tout à fait aussi simple.

Les protecteurs de la liberté et de la dignité humaines qui, dans cette question, ont cherché surtout à s'appuyer sur ce qu'on appelle les *principes*, ont commis une erreur à deux points de vue différents. Car, de même que nous le verrons plus tard, bien des choses que l'on a envisagées comme conséquence des principes, c'est à dire comme impérieusement dictées par la moralité et la justice, sont du domaine de l'utilité publique et morale; aussi agir conformément à ces idées serait d'une politique fausse et mal combinée quant à ses résultats (1). Les principes ne sont pas les meilleures armes pour lutter contre les puissants intérêts en jeu dans cette question, et même là où le principe est déjà reconnu, la société ne se laisse pas entraîner à être conséquente quand le principe est en opposition avec les intérêts majeurs de la situation. C'est pourquoi il faut être bien naïf pour s'étonner que l'institution de l'esclavage soit si vivement soutenue dans une république. Quand un principe abstrait tel que celui de l'égalité politique et sociale est arrivé à prédominer et se heurte contre des intérêts puissants et vivaces,

(1) Il est deux écrits qui ont paru récemment et auxquels on ne peut pas faire ce reproche. Philippe Kapp a traité la question historique au point de vue des intérêts publics des États du Nord. « La question de l'esclavage dans les États-Unis. Goetingue et New-Yorck, 1854. » Il s'est complétement abstenu de déclamations à propos des principes et de toute morale inutile. Le livre de Frédéric Law Olmsted « A journey in the Seaboard slave states, New-York 1856, » est un vrai modèle de la manière de traiter pratiquement un sujet de controverse morale. Cet écrit s'occupe du côté national, économique et social de l'esclavage et cela avec tant de fruit qu'il est impossible que les faits qu'il y a rassemblés, n'exercent pas une influence décisive et puissante sur le développement de cette question. On peut recommander ces deux ouvrages à ceux qui veulent étudier le côté positif de l'esclavage.

ces derniers se réunissent sous la forme d'une grande inconséquence et se font admettre dans le système social comme s'ils en faisaient partie. Tous les grands systèmes politiques et religieux ont dû recourir à cet expédient pour échapper aux difficultés nées des conflits de l'idée avec la réalité. L'idée continue à dominer tout le système, mais son empire, sur certaines parties, se borne à être un gouvernement *in partibus infidelium*.

La plus grande de toutes les erreurs de notre temps a été de vouloir que l'idée dominât immédiatement et avec suite l'existence et de s'attendre à ce que les principes changeassent radicalement la forme des choses. Et avec quelque peu de fondement que l'on dût supposer que les fautes de l'idéalisme se feraient jour au milieu du réalisme américain, c'est une illusion qui a été partagée par l'Amérique. Elle caractérise de l'autre côté de l'Océan Atlantique, l'abolitionisme abstrait qui prétend opposer à l'esclavage la religion et les principes généraux de la morale, de même que de l'autre côté de l'Océan, le radicalisme politique et social veut entrer en campagne contre la monarchie et toute la vieille société, en s'appuyant sur une philosophie libérale idéaliste. Elle repose sur une erreur, sur ce que l'on pourrait appeler la physiologie de l'histoire générale, qu'il faut étudier avec un esprit aussi positif que celle de la vie humaine. Quiconque a entrepris cette étude sait que les faits ont une logique qui leur est propre et qu'il faut étudier comme celle de la pensée ou, plutôt, que la logique des idées n'est qu'une partie, un phénomène du développement des conditions historiques, et que, comme elle n'est qu'une partie, elle ne doit pas prétendre dominer le tout.

Ce n'est pas que je veuille amoindrir le domaine de l'idée

dans l'histoire de la civilisation. Car, qui pourrait méconnaître que l'idée est une des forces qui mettent en mouvement ce développement et le maintiennent en action. S'il n'en était pas ainsi, les représentants des intérêts matériels et les détenteurs du pouvoir ne haïraient pas tant les idéalistes et les idéologues, comme on peut les appeler, ils se borneraient à s'en moquer. L'idée ne doit prétendre qu'au rang d'une puissance de second ordre et son influence ne peut aller qu'à modifier l'ordre des choses dont elle est née. L'idée n'est pas la racine, elle est la fleur de la civilisation. Il est vrai que la fleur doit porter des fruits; mais il faut alors que ces fruits prennent racine et aient subi les transformations nécessaires à la vie végétale avant qu'il ne vienne de nouvelles fleurs. L'idée — c'est à dire la pensée qui correspond à l'essence des choses, celui qui se développe avec l'esprit humain dans la contemplation de l'ordre historique et qui progresse avec lui (parce qu'on reconnaît que l'essence est toujours la même dans ses modifications diverses) l'idée, qui a pénétré dans l'intelligence et a été conçue par le sentiment, l'idée forme l'idéal destiné à servir de phare aux vœux et aux espérances de l'homme. Elle devient le guide d'aspirations systématiques et forme alors le principe dont le radicalisme nous entretient si souvent. Il est certain que l'on ne peut concevoir de politique, dans un sens élevé, sans principes, pas plus que l'on ne conçoit de poésie ou d'art sans idéal; mais il n'en résulte pas que le politique puisse songer à réaliser immédiatement son principe, pas plus que l'artiste ou le poète ne peut rêver atteindre son idéal par un premier effort. Le vrai politique ne se laissera pas plus égarer par cette chimère que le véritable poète ou que l'artiste réel. Il n'y a que des gens incapables

qui puissent confondre la réalisation pratique de l'idée dans l'État avec sa donnée théorique et la représentation poétique ou artistique avec l'idéal. La réalisation pratique a à lutter contre les faits rebelles, politiques et sociaux, que l'on doit, avant de songer au but, connaître, comprendre, utiliser ou écarter. Ce travail d'intelligence, de patience et de temps est la meilleure part de l'apport de l'homme à la marche de l'histoire. Il faut que le principe et l'idéal soient présents à l'esprit de ceux qui veulent agir dans leur intérêt; mais il n'en résulte pas qu'il faille agir par leur moyen et moins encore qu'il suffise de les énoncer pour les faire valoir et vivre.

Il va de soi qu'il faut maudire d'une manière absolue et sans restriction aucune, un état de choses qui fait d'un homme la propriété d'un autre homme et il ne peut y avoir de discussion à ce sujet parmi les êtres qui s'élèvent quelque peu au dessus de la brute. De tous les rapports qui existent entre les hommes, l'esclavage est certes le plus immoral et son immoralité est telle que, ainsi que le cannibalisme qui est son expression extrême, il doit être complétement mis au ban de l'humanité. Pour répondre à cette expression si simple du sentiment moral, les partisans les plus tenaces de l'esclavage feignent de croire que la race nègre ne participe pas de la nature humaine. De cette façon les deux partis extrêmes vont au delà du but, car ni le travail forcé, ni l'acquisition des esclaves à prix d'argent, ne prouvent qu'ils soient une propriété dans le sens strict du droit naturel et personne, quelle que soit la dégradation du nègre, ne songe à contester sérieusement en théorie ou en pratique sociale et politique que le nègre n'appartient pas à la nature humaine. Le Tscherkesse qui vend sa fille ou le

paysan allemand qui bat son fils lorsqu'il ne veut pas accomplir une tâche donnée, n'obéissent qu'à un instinct grossier, développé par des rapports brutaux; ils ne se figureront cependant jamais que leurs enfants n'appartiennent pas à la nature humaine et il ne leur viendra jamais non plus à l'idée de leur faire tort en quoi que ce soit. Aux États-Unis, l'existence des mulâtres prouve du moins que les propriétaires d'esclaves regardent leurs nègresses comme participant, jusqu'à un certain point, de la nature humaine. La question n'est pas de savoir si l'on doit accorder ou non le titre d'hommes aux nègres, mais bien quel code des droits et des devoirs doit être octroyé par des hommes de classe et de race supérieures à une certaine catégorie d'hommes qui se distingue par des caractères bien tranchés. Pour parler avec plus de précision encore : la servitude forcée d'une race inférieure peut-elle se continuer, s'étendre sur de nouveaux territoires et conserver sa forme actuelle. Restreinte ainsi comme il convient, la question de l'esclavage n'a plus ce cachet abstrait de morale et de religion pures que prétend lui donner l'abolitionisme et ce caractère sectaire qui offusque tant le penseur (1). De même alors que la question des différentes formes de l'État, celle du travail, de la condition des femmes et beaucoup d'autres encore, faussement qualifiées de questions de principes, elle apparaît telle qu'elle est en réalite, une question d'utilité au point de vue de l'histoire de la civilisation.

D'ailleurs la question d'opportunité dans un sens aussi large est plus importante que la question de principe et ce

(1) La situation est la même pour la question de la tempérance et de l'observation du dimanche, dont l'expression et les allures de secte répugnent si vivement aux Allemands des États-Unis.

n'est pas sans raison que le monde honore davantage celui dont l'habileté a réalisé quelque chose que celui qui en a eu le premier l'idée. Non seulement il faut plus d'intelligence pour reconnaître ce qui est praticable, pour l'exécuter et pour employer les moyens voulus pour arriver à l'exécution que pour comprendre un théorème abstrait. Serait-il possible sans cela à tant d'imbéciles de notre temps d'avoir des principes? Il faut que le principe se soumette aux restrictions du possible et aux exigences de l'opportunité.

L'utilité ou l'opportunité dont il est question ici n'est pas, comme il va de soi, celle de la vie ordinaire avec ses intérêts isolés, mais celle du grand ensemble qui s'appelle l'histoire de la civilisation humaine. Cette utilité est celle qui répond à l'espace, au temps, aux événements de chaque période que la civilisation a à parcourir dans des circonstances données

Dans l'espèce il faut avoir le courage de dire qu'en présence de ses exigences, ni la liberté, ni la justice n'ont une portée absolue. La foi religieuse a soupçonné cette vérité en soutenant d'une manière inébranlable que la sagesse et la justice de Dieu faisaient servir le mal comme le bien à l'accomplissement de ses plans. Nous énonçons la même vérité sous une forme à la fois plus pratique et plus compréhensible en disant que la liberté et la justice ne doivent guider la politique positive que pour autant que leurs exigences soient conformes au développement de la civilisation du siècle, c'est à dire qu'elles dépendent de toutes les conditions de la civilisation, eu égard à un cas donné. Le besoin de développement de notre nature est la force motrice qui agit dans notre histoire et personne ne peut faire plus que

comprendre ce besoin, y obéir et en faire le mobile de son action politique. A la question de savoir qui doit, en dernière instance, décider de la liberté et de la justice, il n'y a qu'une réponse, quelle que soit la forme dont le croyant religieux ou le penseur philosophe la revête. L'un dit « le jugement de Dieu, « l'autre « le résultat historique. « Ce n'est qu'une seule et même chose. Le résultat historique a toujours décidé en dernier ressort du juste et de l'injuste et les seuls hommes qui ont été utiles, les seuls qui soient parvenus à se créer des caractères historiques, sont ceux qui pressentent d'avance ce jugement de l'histoire et sont par là certains du résultat de leurs entreprises. Quant au dernier jugement que l'histoire s'est réservé et qu'elle ne permet que de loin en loin au poète tragique ou au véritable historien de nous révéler, les exigences abstraites du radicalisme qui inscrit sur son drapeau : « *fiat justitia et pereat mundus* « sont sans valeur et leur logique ne peut conduire qu'à l'absurde.

Je sais bien que j'ai employé deux expressions qui, pour beaucoup de lecteurs, quelque bénigne que soit la forme que j'ai pu employer, contiennent la solution du problème posé. J'ai parlé du travail forcé et d'une race inférieure. Aussi, devrai-je, pour asseoir mon jugement ultérieur, soumettre à un examen la doctrine du radicalisme que je mets en question.

Le dogme de la liberté, de l'égalité et de la fraternité de tous les hommes repousse toute servitude forcée et nie l'existence de races subordonnées. Il est l'expression la plus radicale des tendances réformistes de ce temps ci. Mais quelle que soit la portée de ce dogme, dans le domaine de la pensée pure, il n'en a pas pour cela une plus grande

valeur dans le domaine de la réalité, dans ce domaine où existent tous nos maux politiques et sociaux et entre autres l'esclavage. Recherchons donc quelle valeur il peut avoir dans le domaine des faits.

En fait, il n'est pas vrai que tous les hommes soient libres, qu'ils soient égaux, qu'ils soient frères. Dans les pays les plus libres, il n'y a que peu de gens qui soient libres; quant à l'égalité, est-il à peine un homme qui soit l'égal d'un autre sous le rapport physique, moral, intellectuel, économique ou politique; pour ce qui regarde les frères selon le sang, ils le sont même rarement suivant l'esprit. Le dogme dont nous parlons ne peut donc être qu'une loi morale que l'on peut traduire ainsi : tous les hommes doivent être libres, égaux et frères.

La justesse même de cette loi peut encore être mise en question. Tous les hommes ne doivent pas être libres, égaux et frères. L'insensé, le criminel, le vaurien, le sauvage ne doivent pas être libres — l'homme raisonnable et l'imbécile, l'homme d'esprit et d'éducation, l'idiot et le brutal, ne doivent pas occuper la même position sociale et aucune fraternité ne peut exister entre des sentiments élevés et la vulgarité des tendances.

Ce n'est pas tout : il est impossible que tous les hommes soient libres, égaux et frères. Les jeunes enfants ne peuvent pas être libres, ni se trouver avec leurs parents sur un pied d'égalité et de fraternité et si certains anthropologistes, qui prétendent qu'il est des races non susceptibles de civilisation, sont dans le vrai, il faut alors qu'on les traite comme on traite les enfants.

Sous l'un et l'autre de ces rapports, le dogme humanitaire exige que l'homme soit ce qu'il n'est pas et cependant,

dans le sens le plus absolu, le pouvoir devrait être la conséquence de son existence.

Je sais avec quelle puissance le radicalisme s'élèvera contre ce jugement. « Il existe, me dira-t-il, une idée de l'existence à laquelle ce qui existe ne répond pas et à laquelle il faut qu'on le fasse correspondre. C'est pourquoi le monde doit changer. »

Certes il est bien des points de vue auxquels on ne pourrait que le souhaiter. D'autre part, le monde change toujours et il faut permettre à chacun de coopérer à cette œuvre dans la mesure de ses vues et de ses forces. Deux choses toutefois limitent ces modifications : la nature de l'objet à changer et celle des forces appelées à produire la modification. Il y a un point au delà duquel on ne peut les faire produire et ces deux causes font que ce qui doit avoir lieu se rattache toujours à ce qui a existé et que le possible est toujours restreint dans les limites de la nature humaine. Il faudrait la changer et c'est elle qui doit servir d'instrument. Quoi qu'il arrive dans le monde, le changement ne peut jamais être qu'un développement; le développement est le changement, et il en est de lui comme des variations d'un thème, à travers lesquelles on aperçoit toujours le sentiment inspirateur. Le développement n'est que la forme de l'existence. N'attendez donc pas de rénovation du radicalisme dont les formules exclusives n'ont pas trouvé le remède qui guérit tous les maux. Il ne fait pas plus que n'importe quelle autre opinion et n'est qu'un des milliers de moteurs dont se compose le développement de l'histoire de la civilisation dans ses phénomènes successifs. Quand, en dehors de l'histoire, il se croit en possession du levier d'Archimède, il ne fait que ressembler à cet homme qui cherche à se dépêtrer d'un

marais en se tirant par la tête. Le monde, à chaque instant donné, est ce qu'il peut être, devient ce qu'il peut devenir, engendre ce qui est susceptible de naître, fût-ce même des raisonnements vides d'idées ou des entreprises qui ne peuvent aboutir.

C'est ainsi que le dogme de la liberté, de l'égalité et de la fraternité nous amène à cette seule conséquence raisonnable que le développement naturel de la race humaine rend un plus grand nombre d'hommes capables de liberté, les admet à l'égalité avec les meilleurs et les rend dignes de la fraternité des gens de bien.

Les nobles cœurs sont persuadés que ce rapprochement vers un but idéal constitue la véritable valeur de l'histoire de l'humanité, ils sont fiers de travailler dans ce sens et se réjouissent de tous les pas que fait le genre humain dans cette voie. C'est en ce sens qu'ils jugeront aussi l'esclavage, mais ils ne se berceront pas de l'idée que quelques théorèmes généraux et quelques mesures prises pourront suppléer au travail des siècles à venir. Il se peut qu'il doive de temps à autre surgir des hommes aveuglés par cette idée et qui puiseront dans leur aveuglement la force d'action nécessaire. L'expérience néanmoins démontre que cette action n'est pas sans effet, mais aussi qu'elle n'atteint presque jamais le but qu'elle s'était proposé. Celui là qui envisage les révolutions comme dans l'ordre des choses naturelles et ordinaires, peut seul tirer de la constitution et de la puissance des forces en action — et parmi elles les idées et les théories ne sont jamais les plus puissantes — quelque conclusion approximative quant à leur résultat et pourra échapper à l'illusion d'avoir aidé à produire quelque chose d'autre que ce qu'il voulait faire naître. Mais le nombre des

observateurs capables de raisonner avec sûreté de cette façon quant aux affaires de l'Amérique sera peut-être aussi minime qu'il l'a été pour les affaires de l'Europe en 1848 et en 1849.

CHAPITRE IX.

L'esclavage des nègres aux États-Unis au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation. — Continuation. — Travail forcé. — Races actives et races passives.

Après avoir réduit la question à sa véritable valeur en fait et développé les principes qui doivent nous diriger pour bien la juger, je veux la considérer relativement à la nécessité et à la légitimité du travail forcé dans certaines conditions historiques et géographiques.

Pour l'humanité, en général, tout travail est forcé en ce sens que la nécessité inexorable ne nous laisse pas de choix et commande les efforts physiques et intellectuels que nous faisons. Le travail est donc une nécessité, et l'on ne peut que se demander quelle part de ce travail, au point de vue de l'utilité et du bon marché, doit retomber sur telle ou telle classe ou sur tels ou tels individus.

Il est hors de doute que ce qu'il y a de plus utile et de plus avantageux est de laisser la décision de cette question au libre arbitre des individus et à l'influence des rapports qui en dérivent, pour autant toutefois qu'il puisse exister

une communauté composée d'hommes doués d'une égale valeur intellectuelle. Le travail libre serait, dans une communauté de l'espèce, le plus conforme aux règles de la morale et le plus avantageux au point de vue économique; mais ce système devra subir des modifications, dès que les conditions que nous avons supposées n'existeront pas ou qu'on ne pourra pas prévoir qu'elles se produisent. C'est ainsi que, quel que soit l'âge où nous émancipions nos enfants, il faudra que pendant un certain temps nous les forcions au travail. De là il résulte dans les classes inférieures un véritable travail forcé, car peut-on douter, par exemple, qu'un paysan allemand hésite à battre son fils quand il ne marche pas à son gré? Les gens que leur paresse a rendus à charge à la bienfaisance publique et les malfaiteurs dont il est permis d'exiger à bas prix une activité utile, sont des exemples frappants de la nécessité reconnue ou du moins de l'utilité du travail forcé.

Mais ce n'est pas seulement vis-à-vis de certains individus ou de certaines classes que les sociétés, qui ont admis la liberté du travail, se départissent de cette règle; elles la violent encore à l'égard de certaines industries spéciales. Qu'est-ce, en effet, que le service militaire, sinon un travail forcé? On pourrait peut-être, il est vrai, lui reprocher de n'être qu'une oisiveté forcée. Quand l'individu n'a pas assez de raison pour se résoudre au travail il faudra donc nécessairement faire infraction à la règle générale.

Après avoir examiné le fait du travail forcé dans l'éducation, les dépôts de mendicité, les maisons de répression et le service militaire, au point de vue d'une nécessité à qui nous devons reconnaître le caractère de l'inexorabilité, il nous reste à l'envisager au point de vue de la raison géné-

rale, quant au juste et à l'injuste. A ce point de vue encore la contrainte est considérée comme juste et légitime. Si, pour pénétrer plus profondément au fond des choses, on prétend rechercher quel jugement d'économie sociale sert de base à la pratique, on le trouvera formulé ainsi : tout travail que l'intérêt de la civilisation rend nécessaire doit être forcé, s'il n'est fait volontairement. La morale n'a pas d'objections à faire contre cette proposition, et on ne peut qu'élever la question de savoir qui doit accomplir ce travail et contre qui on peut faire usage de la contrainte.

Les écoles socialistes, loin de vouloir complétement abolir le travail forcé, se sont plutôt ingéniées à trouver une organisation sociale en vertu de laquelle il peut être généralisé. Quant à l'Amérique, qui semble destinée à nous présenter le spectacle des contradictions les plus opposées, elle nous offre comme conséquence extrême de l'individualisme exclusif, sur lequel est fondé la vie sociale des États-Unis, une école qui rejette même la contrainte des parents à l'égard de leurs enfants. M. Warren, dont j'ai décrit dans un chapitre précédent, le système d'émancipation qu'il employa vis-à-vis de sa petite fille de huit ans, est également le fondateur de la colonie de Modern-Times à Long-Island, colonie où l'argent est remplacé par le travail. Or comment, dans une institution semblable, pourra-t-on forcer à payer ses dettes, l'homme peu prévoyant qui aura épuisé son crédit de travail? Les rapports économiques devront-ils être soumis au contrôle de la police? Ce serait déjà l'introduction du travail forcé, car le surveillant aurait un beau jour le droit de dire : « Mon cher frère, ton crédit est épuisé, tu n'as plus maintenant qu'à travailler. » Si semblable surveillance ne s'exerçait pas, il pourrait se faire qu'un vaurien aliénât

d'avance le travail de toute sa vie. Comment, d'un autre côté, le failli, qui aurait disposé de tout son travail futur, pourrait-il satisfaire les exigences de ses créanciers, si ce n'est en étant condamné au travail forcé? Pour rendre possible la circulation de la valeur, il faudrait que les bons de travail circulassent comme les billets de banque, et l'homme qui aura réuni tous les bons de travail d'un autre deviendra par là même propriétaire de tout son travail et même de sa personne. Et, comme un état organisé sur ces bases ne pourra échanger que du travail contre les produits des autres états, la conséquence inévitable en sera l'exportation de péons sinon d'esclaves (1). Il ne faudrait plus que

(1) On sait que les péons sont, dans les colonies hispano-américaines et dans les républiques méridionales, des débiteurs insolvables qui s'engagent à solder par leur travail leur dette à leurs créanciers. Cette institution rappelle l'esclavage à deux points de vue : d'abord à celui des droits du créancier, droits que l'assentiment du débiteur doit cependant consacrer ; la cession de la créance n'est souvent que la vente du péon ; en second lieu, ce mode de contracter des dettes est presque toujours le fait des classes inférieures, du prolétariat hispano-américain, composé surtout de personnes de couleur et de sang mêlés. Or, comme l'imprévoyance des êtres de cette catégorie et le peu de prix qu'ils attachent à leur liberté, les engage dans des complications toujours nouvelles, ces rapports prennent, dans bien des pays, le caractère d'une servitude de race. Il arrive souvent aussi que plusieurs créanciers ont les mêmes prétentions sur un même débiteur et que l'un d'eux paie les autres pour obtenir un droit exclusif à la possession du péon Cette servitude, néanmoins, pour autant que j'ai pu l'apprécier, est beaucoup moins dure qu'on le dit. En cas de contestation, la mesure du travail est laissée à l'arbitrage du juge et on doit toujours solder au péon une certaine somme sur son gain, eu égard aux besoins de sa famille.

On m'a assuré à Mexico que les péons ne pouvaient pas être contraints à des travaux en dehors de la sphère de leur activité antérieure. Le maître n'a pas le droit de correction sur le péon, du moins à Mexico. Un maître qui frappe son péon s'expose à une amende considérable et si, dans les États à esclaves de l'Union américaine, les lois et les tribunaux, suivant en cela le courant de l'opinion dominante, prennent parti pour le maître contre l'esclave, le contraire a lieu à Mexico, si mes observations sont justes. Le juge, dans la plupart des cas, est favorable au prolétaire. Ce qui distingue surtout l'état de péon de l'esclavage, c'est qu'il n'est pas héréditaire.

l'hérédité des dettes pour l'amener à n'être qu'un état à esclaves ou quelque chose d'approchant.

Tout travail nécessaire dans l'intérêt de la civilisation doit être contraint, à moins qu'il ne soit exécuté volontairement. Il en est et il en sera toujours ainsi, tant qu'il y aura des travaux pour lesquels on ne trouvera pas de travailleurs libres, et tant qu'il y aura des hommes qui ne voudront pas remplir leurs devoirs sociaux par eux-mêmes et de leur propre gré.

Si nous envisageons à ce point de vue les grands rapports des peuples et des races dont il est question ici, nous en arriverons à devoir admettre qu'il existe des rapports importants entre les qualités naturelles des races et ce que j'appellerai les intérêts territoriaux de la civilisation, intérêts qui déterminent, en partie du moins et d'une façon inévitable et fatale, l'avenir des races et des peuples. Toute manifestation de la vie humaine, les manifestations intellectuelles elles-mêmes, ont besoin d'espace pour se faire jour et ne peuvent, par conséquent, pas se soustraire à certaines conditions dont les penseurs les plus profonds nous ont montré l'importance. La poésie et la philosophie, l'art et la science, la religion et la politique, les mœurs et l'activité industrielle sont soumis à ces conditions, et toute la civilisation acquiert par là une base géographique. Le fait de l'existence de cette base entraîne un intérêt territorial pour toutes les aspirations de la civilisation. La civilisation, dans une phase donnée de son développement, nécessite tel ou tel travail. Il lui faut pour cela tel ou tel pays avec un certain climat, certaines qualités du sol et certains produits. Telle race d'hommes ou tel peuple déterminé, lui, est également indispensable, et l'histoire fait en sorte de satisfaire

à ces exigences malgré les protestations des moralistes incapables de s'élever à la contemplation de telles vues. La civilisation et l'espèce humaine sont solidaires. Quand l'intérêt de la civilisation parle, on ne peut avoir égard à aucune autre considération, quelle qu'en soit l'importance, comme ainsi l'indépendance politique des peuples suivant leurs nationalités. Car ce sentiment restreint de la patrie, ce sentiment provincial est un des obstacles les plus sérieux à un développement large de la civilisation. A la nécessité de réagir contre lui est un des motifs qui font que les travaux de la civilisation sont si rarement appréciés avec justice. Si les peuples s'unissaient en grandes communautés pour atteindre des buts grandioses en politique, on n'aurait nul besoin de conquérants qui les réuniraient sous un même sceptre, non plus que de dynasties issues de rapports nationaux étroits pour les maintenir réunis; si les races se partageaient volontairement et d'après leurs prédispositions, le travail de la civilisation et se mêlaient de manière à produire des races intermédiaires destinées à satisfaire aux besoins prochains de la civilisation, l'esclavage n'aurait pas été nécessaire pour transporter des races d'un continent sur un autre.

Parmi les grands travaux civilisateurs qui doivent absorber toutes les forces réunies de l'humanité, la civilisation de la surface du globe est le principal. La civilisation de la société humaine n'est possible qu'au moyen de l'assujettissement de la nature, et le genre humain ne peut être soumis tout entier à la civilisation, c'est à dire à une vie sociale, réglée conformément aux principes de l'utilité, que pour autant que toute la surface de la planète, répondant aux buts nombreux de la civilisation, ne soit disposée pour servir

d'habitation à cette grande famille. Il faut que tous les moyens de civilisation qui présupposent la coopération de tous les hommes, aient cette vérité en vue, et le droit abstrait dans la marche des peuples et des races doit bien subir un retard avant de se transformer en droit concret. C'est donc à bon droit que les races et les peuples passifs qui négligent leur part de ce grand travail servent jusqu'alors d'instruments et soient placés sous la dépendance et au service d'autres races assez actives pour se faire les entrepreneurs de ces grandes affaires de civilisation. C'est à bon droit que des races, trop peu intelligentes pour commander et trop revêches et trop ignorantes pour pouvoir obéir, doivent céder le pas à la civilisation, et le sort le plus doux qui puisse leur être réservé est qu'on leur abandonne des territoires dont les autres n'ont pas encore besoin. Si donc le système de l'esclavage peut être imputé comme grief à la race blanche, ce n'est pas du chef du transport des nègres en Amérique et de leur travail forcé que s'élèvera le grand chef d'accusation, mais c'est la manière dont ce fait se produit, c'est la forme donnée à cette mesure qui pourra entraîner une grande responsabilité vis-à-vis de l'histoire.

Les devoirs si variés de l'humanité, au point de vue de la civilisation et les difficultés de nature si multiple qui s'opposent à leur accomplissement, trouvent les forces et les moyens nécessaires pour parvenir à leur but dans l'inégalité naturelle des hommes. Loin que ce soit là un grand mal social, c'est plutôt la forme nécessaire au développement de notre race comme à celui de toute la nature; sous bien des rapports ce mal est nécessaire pour que l'humanité puisse commencer et continuer à se perfectionner et à s'ennoblir. Toute l'économie physique et intellectuelle de la race

humaine est basée sur l'inégalité parmi les hommes, et si des différences sociales deviennent oppressives, ce n'est pas que l'inégalité soit un mal, mais c'est qu'elle a pris dans ce cas une forme qui ne répond pas au degré de développement du moment. Il faut que de telles différences soient aplanies, mais d'autres surgiront à leur place, parce que la société a besoin d'inégalité. Nul exemple n'est mieux fait pour faire ressortir cette vérité que celui de la société californienne, où tout le monde comprend le mal qui résulte de la trop grande égalité, de l'absence du classement des occupations et s'en ressent vivement. Les discussions relatives à la question de savoir s'il faut favoriser ou défendre l'immigration des Chinois, discussions qui ont plusieurs fois occupé le public californien, ont fait reconnaître de bien des manières l'existence de ce mal. L'histoire se servira peut-être de moyens bien étranges pour obvier à cet inconvénient, mais il est certain qu'ils auront pour base une inégalité sociale qui répondra aux besoins d'inégalité existants.

Il est dans la nature des choses que les colonies aient à souffrir de ce mal. La société y est poussée par un besoin d'égalité qui répond à son état atomistique. Ce besoin est en partie le résultat des rapports auxquels le colon a voulu échapper dans son ancienne patrie, en partie le fait de ceux qu'il a trouvés dans sa patrie adoptive, où un théâtre exempt de préjugés est livré, avec ses espaces immenses, à une activité indépendante. Il est en outre entretenu par la facilité avec laquelle on se pousse tant dans la société que dans les affaires, facilité qui permet à chacun, chose impossible en Europe, de parvenir jusqu'aux faîtes les plus élevés. Mais on se tromperait en croyant qu'un état semblable, qui ne mérite que le nom de démocratie coloniale, puisse se perpé-

tuer sans entraîner des compromis de l'idée avec des faits qui y répugnent.

C'est ce qui a eu lieu aux États-Unis avec l'esclavage et c'est ce qui se présentera encore pour d'autres sujets chaque fois que les exigences trop absolues de l'idée, se trouveront en opposition avec des nécessités impérieuses. C'est ainsi que le parti qui, aux États-Unis, s'appelle le parti démocratique, et pousse à l'extrême le principe du *self-government*, tout en revendiquant le monopole des idées démocratiques, ce parti est presque seul à vouloir le maintien de l'esclavage et son extension à de nouveaux territoires.

Il y a eu dans l'histoire des tentatives libérales de l'Europe, une période dont toutes les traces n'ont pas disparu complétement, et pendant laquelle il entrait dans les principes du libéralisme de nier complétement les différences naturelles et natives qui existent dans les dispositions des hommes. On expliquait alors ces différences évidentes comme une suite médiate de conditions défavorables dans lesquelles l'individu s'était trouvé et qui l'avaient empêché de développer sa nature dans toute sa perfection. On voulut bien admettre, dans une partie de cette école, que ces obstacles étaient pour moitié le résultat de notre nature, et l'on discuta sur le moyen de vaincre ces prédispositions naturelles, mais on ne tarda pas à franchir même cette limite. On ne tint plus compte des fautes de la nature ou on les considéra comme des conséquences de la matière humaine. On alla même, dans les exagérations extrêmes d'une secte qui eut, dans l'Amérique elle-même, quelque succès chez les têtes à l'évent, jusqu'à considérer la société comme responsable des intempéries des climats; la société, par contre, ne pouvait s'en prendre qu'aux hommes doués

d'une certaine supériorité et qui auraient dû provoquer une autre organisation sociale. C'était aux supériorités à porter le poids de toutes les infériorités corporelles ou spirituelles, et l'imbécile ne pouvait être tel que parce que l'homme intelligent avait été assez pervers pour ne pas l'envoyer à bonne école. Ces absurdités étaient la conséquence de l'idéalisme des tendances démocratiques qui avaient complétement négligé de tenir compte de ce qui est. Cet idéalisme, qui avait pris son propre point de vue pour la réalité, devait prendre les conséquences pour la base et confondre, dans ses jugements, la fin avec le commencement. La perfection de la nature humaine dans toute sa pureté est une conception à laquelle la réalité ne répond pas et n'a jamais répondu; mais pour l'imagination du sectaire, tant politique que socialiste, elle n'en est pas moins le point de départ dont la réalité a découlé, tandis qu'aux yeux du philosophe, de l'historien ou de l'homme politique elle est le but élevé vers lequel elle doit tendre. Cette superstition libérale, quoiqu'elle n'en veuille pas convenir, se place au point de l'Ancien Testament avec son paradis et son premier homme semblable à Dieu, tandis que la vraie science, qui n'est ni libérale ni antilibérale, mais physiologiste et historique, part des différences qui existent en fait entre les races humaines et cherche la voie pour parvenir à réaliser l'idée d'humanité, en partie par le mélange des races, en partie par l'extension de la civilisation. Quant à moi, je me suis borné à prétendre ici que tout ce qui tend à ce but est d'importance majeure pour le genre humain, et que toute autre considération doit lui céder le pas. Pour justifier historiquement la servitude d'une race au profit d'une autre, ce n'est pas du passé qu'il faut se préoccuper, mais de

l'avenir. Ce n'est pas parce qu'une race est d'origine inférieure que l'on peut justifier sa servitude, mais parce que cette servitude peut mener à un but plus élevé. Les races qui ne peuvent en aucune façon et sous aucune forme, concourir à ce but n'ont pas de valeur historique et elles doivent fatalement périr.

CHAPITRE X.

L'esclavage des nègres aux États-Unis, au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation. — Continuation. — La question des races en général. — Discussion sur l'origine des races stériles au point de vue de leurs rapports moraux.

S'il existe, comme le prouvent d'une manière irréfutable l'histoire et l'anthropologie, de la diversité entre les races humaines, diversité qui leur attribue le rôle qu'elles jouent dans l'histoire de la civilisation, le jugement ordinaire se trompe en croyant trouver la source de cette attribution de rôles dans leur origine. Ce qui détermine l'aristocratie des races comme celles des individus, ce sont leurs tendances et non leur origine.

Les différences entre les races humaines sont assez grandes pour avoir démontré aux zoologistes et aux anthropologistes modernes que les races types ne pouvaient pas provenir d'une souche commune. Il se peut qu'à un certain point de vue il en soit ainsi, mais l'amour-propre des races supérieures n'a pas plus à y gagner que les intérêts des races inférieures ou que ceux de l'humanité qui a embrassé leur cause.

Les prétentions généalogiques de l'espèce n'ont aucune

valeur comme rôle civilisateur, cela est évident. Le rôle à jouer dans l'histoire de la civilisation est le résultat du concours général des races et à ce point de vue là, le droit n'est qu'une usurpation qui est, comme on le sait, l'opposé de la légitimité. Les prétentions de la légitimité dans la question de l'esclavage ne sont, de même que dans celle de la souveraineté politique, qu'un véritable pont aux ânes ; elles ne se font jour que pour légitimer des usurpations antérieures quand elles commencent à ne plus avoir la force de se soutenir par elles-mêmes ou quand leur continuité n'est plus en rapport avec les besoins de la civilisation. Cependant il peut être utile d'examiner ici la valeur morale de la généalogie des races.

On peut distinguer cinq opinions principales relatives à l'origine des races humaines :

1° Le genre humain est le produit d'un seul couple qui représentait la nature humaine dans sa dignité et dans sa pureté natives. Cette opinion concorde avec le mythe de Moïse, quoique ce dernier semble n'avoir eu en vue que l'histoire primitive d'une seule race. On voit que cette hypothèse ne peut justifier l'orgueil des races plus nobles. D'après elle, toutes les races d'hommes, sans exception, sont déchues et c'est une faible consolation pour certaines d'entre elles d'en avoir vu certaines autres tomber plus bas. La bienveillance des races supérieures, si elle prétend être entière, n'a pas besoin d'être alimentée par la parenté. La vraie bienveillance est de sa nature magnanime, tant à l'égard de l'étranger que du parent nécessiteux. Du reste, l'honneur d'être sorti d'une souche commune à la race supérieure serait au moins douteux, parce qu'il est plus honorable de s'élever de bas que de tomber de haut. Certes, il est dans

notre nature de chercher à justifier d'une origine honorable mais encore ne pouvons-nous le faire à bon droit que lorsque nous n'avons pas renié cette origine. On ne voit pas trop quel intérêt moral l'humanité ou quelque partie de l'humanité aurait à admettre cette hypothèse.

2° Le genre humain ne descend que d'un seul couple qui s'est placé au degré d'infériorité intellectuelle et physique dont toute la race est plus ou moins sortie. Dans ce cas il n'est aucune race spéciale qui ait à se vanter de son origine et ce qu'elles peuvent faire de mieux est de taire une fraternité qui rappelle ces temps d'une sauvagerie commune. Il n'y a que le souvenir d'une communauté de bien et de beau qui puisse avoir une valeur morale.

3° Le genre humain est le produit d'un grand nombre de couples dont les caractères particuliers ont donné naissance aux caractères des races. Dans ce cas les races humaines auraient des caractères stables et le passé, pas plus que l'avenir, ne pourrait avoir d'intérêts communs.

4° Le genre humain procède de diverses souches qui, au commencement, présentaient des types différents mais qui, soit par elles-mêmes, soit par des croisements, soit par un contact réciproque, se seraient développées avec plus ou moins de succès. Dans cette hypothèse, les droits et les devoirs sont autres avec le temps; ils sont autres maintenant qu'ils étaient jadis et changeront encore. De toute façon l'origine est indifférente.

5° Les choses se sont passées comme dans l'hypothèse précédente, mais toutes les races ne se sont pas montrées susceptibles de développement et tandis que les plus nobles d'entre elles se sont civilisées davantage, celles dont l'organisation est plus grossière en sont restées à leur niveau pri-

mitif. Dans ce cas qui n'est qu'une subdivision du précédent, si les races supérieures ont pu démontrer avec succès leurs facultés de développement, l'équité exige que l'on ouvre la voie à de semblables expériences pour les races inférieures. Si une race supérieure, en alléguant l'incapacité des races inférieures, croit pouvoir en tirer la conséquence qu'on ne doive pas leur donner les moyens de se développer, il semble en résulter qu'elle ne croit pas à l'exactitude de ses propres prémisses.

Ou je me trompe ou cet examen des hypothèses possibles démontre que les discussions sur l'origine des races sont sans valeur pour discerner les rapports moraux des races et des peuples. Il faut que nous les jugions tels que nous les rencontrons. Tant qu'une race ne répond pas aux exigences de l'indépendance civile et politique, elle ne peut en jouir, fut-il même irréfragablement prouvé qu'elle provient en ligne directe d'Adam et d'Ève ; au contraire, dès qu'elle y répond, il faut qu'on la lui accorde, parvint-on même à prouver qu'elle descend d'un couple de singes. Les classifications dans l'ordre moral répondent indubitablement aux classifications dans l'ordre physique. C'est un tort de se refuser à entendre des observations, uniquement parce que nous croyons avoir antérieurement fait quelqu'observation qui soit en contradiction avec elles. Le monde moral ne se légitime que par lui-même et si un être prend une position plus élevée ou s'abaisse plus que nous ne croyions devoir nous y attendre, nous devrions en conclure que nous nous sommes trompés relativement aux rapports entre ses qualités physiques et intellectuelles.

Aussi ne faut-il pas traiter la question qui nous occupe sous le rapport purement zoologique ou historique. Il est

une remarque que je dois faire cependant, c'est que si la question des origines organiques peut être considérée comme un problème scientifique, elle ne peut l'être qu'en partant d'une seule hypothèse générale : que la nature organique, sortie de ses formes les plus simples et les plus infimes s'est, pendant des milliers d'années, développée de plus en plus en se diversifiant jusqu'à produire les formes variées qui constituent actuellement la nature et en s'élevant jusqu'à la nature humaine la plus noble. En admettant la nécessité absolue de cette hypothèse, je ne vois pas pourquoi on se refuserait à admettre que si la transition du singe à l'homme est possible, elle ne le serait pas du nègre à l'Africain brun, de celui-ci à l'individu de la race sémitique et, en dernier lieu, au blanc. A quoi donc servirait-il de prouver dans ce cas que les diverses races d'hommes n'ont pas de communauté d'origine dans la race humaine, si cette communauté se retrouve dans une race d'animaux. Les découvertes récentes qui ont si profondément ébranlé l'idée de la perpétuité inaltérable de l'espèce en histoire naturelle, jettent un jour tout nouveau sur cette question généalogique. Quoique les faits démontrent la naissance subite de variétés et de races de plantes et d'animaux domestiques (1), on croyait

(1) Le voyageur espagnol Azara, connu comme un bon observateur, cite la date et le lieu où une race d'animaux domestiques a spontanément surgi. C'est celle des bœufs qui sont devenus les bœufs communs de Buenos-Ayres, depuis la naissance d'un veau organisé d'une manière spéciale. Il n'y a pas de jardinier qui ne sache que des variétés de fleurs et de fruits peuvent naître par le moyen des semis. Le naturaliste répond à cela que ce sont des variétés et que l'on ne voit rien d'analogue pour les espèces. Mais si les naturalistes étaient toujours bons logiciens, ils ne feraient pas cette objection car, si l'on appelle variété toute espèce qui n'est pas constante, on ne pourrait citer d'exemple de la variété des espèces. Par contre, on peut dire qu'une espèce n'est qu'une variété dans laquelle on n'a pas encore rencontré de variation.

qu'une espèce ne pouvait surgir que par des transformations lentes, par l'influence longtemps continuée du climat, de la manière de vivre, en un mot d'une foule de conditions, et l'on avait peine à répondre à l'argument puisé dans le fait de la race nègre qui, depuis des siècles, est restée la même sous des climats et dans des conditions d'existence complétement différents. Cependant l'histoire naturelle, à l'aide de ses derniers progrès, a constaté, abstraction faite des hypothèses scientifiques, des faits qui donnent quelque fondement à cette opinion que tous les êtres organiques ne sont qu'un assemblage d'êtres organisés et de jeux de la nature parvenus à se fixer. Celle collection s'enrichirait par de nouvelles agrégations et s'appauvrirait par l'extinction d'anciens types.

Mais comme, outre les naissances spontanées, il existe encore des transformations successives dont, jusqu'à ce jour, on s'est surtout préoccupé ainsi que des croisements de race, nous trouvons une combinaison de trois éléments qui expliquent les rapports généalogiques des races humaines. Si ces types se sont jusqu'à un certain point diversifiés, alors que les formations spontanées, dans des régions isolées et dans des conditions de développement spéciales, avaient pris le dessus, ils n'ont pas tardé à reprendre une marche analogue. La civilisation répandue sur toute la terre et les rapports universels avec leur influence niveleuse, ont fait en sorte que par les transformations successives et par les croisements, les différences de races se sont peu à peu modifiées.

Quoi qu'il en soit, que le genre humain ait une origine commune ou que l'union de divers caractères de race ait produit l'unité, le genre humain peut être le fait de la nature, mais il faut que la civilisation, et c'est sa tâche,

produise l'humanité; c'est un problème moral à résoudre, c'est un chef-d'œuvre encore incomplet. Les races plus nobles et moralement actives qui forment les peuples historiques, y travaillent, soit comme artistes, soit du moins comme ouvriers utiles. Les races passives ne sont que des matériaux de ce grand monument; on ne peut même pas en dire autant des races rebelles. Ces dernières ne peuvent échapper à un anéantissement inévitable. S'il est vrai qu'il existe un lien généalogique entre notre espèce et l'espèce animale, il n'en est pas moins évident que la civilisation tend à rompre complétement ce lien. « Je n'aime pas, disait en Californie un Allemand qui a beaucoup voyagé, les pays où les singes ressemblent aux hommes et les hommes aux singes. » Le temps viendra où il n'y aura plus ni singes qui ressembleront aux hommes, ni hommes qui ressembleront aux singes. Quant aux matériaux qui, à cause de leur grossièreté originaire, n'auront pas pu être utilisés, ils seront fatalement rejetés comme aussi ceux qui auront servi à des épreuves qui n'auront pas abouti et les forces même mises en usage dans ce but. Le genre humain, après avoir traversé l'abîme qui le sépare de l'animal, s'efforce de détruire le pont et jusqu'aux vestiges des travaux qui pourraient rappeler son origine inférieure et ses premiers essais d'une civilisation informe.

CHAPITRE XI.

L'esclavage des nègres aux États-Unis au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation. — Continuation. — Du degré de civilisation dont est susceptible la race nègre. — Les peuples de l'Afrique.

La physiognomonie démontre déjà clairement et d'une manière frappante que la race nègre ne peut pas être comparée à la race blanche sous le rapport des facultés intellectuelles. Nous ne pouvons asseoir ce jugement sur la valeur intellectuelle d'un être de notre race, sans avoir égard à sa physionomie; pourquoi alors les traits du visage, la conformation et l'attitude corporelle ne pourraient-ils pas nous servir à baser notre manière de voir sur le rang à accorder à une autre race? La race nègre, comme aussi toutes les races inférieures, reconnaissent la supériorité de la race blanche : il n'y a pas de négresse ou de mulâtresse qui ne considère, et ceci est désisif, les rapports sexuels avec un blanc comme un honneur, tandis que l'opposé est loin d'être considéré de la même façon. On a raconté que les nègres peignent le diable en blanc, mais si c'est plus qu'une plaisanterie, c'est plutôt un compliment que le contraire.

L'histoire, du reste, résoud cette question de rang d'une

manière positive. La race nègre s'est montrée incapable dans toutes les branches qui constituent une civilisation supérieure et il n'y a pas un seul exemple qui contredise cette assertion. Dans les sciences d'ordre supérieur et dans le domaine de l'art, non seulement elle manque de l'originalité la plus élémentaire, mais encore les talents d'imitation qui la caractérisent ne s'étendent même pas au domaine de la vie intellectuelle. Combien les Indo-Américains, plus élevés sur l'échelle de la civilisation, n'ont-ils pas montré d'autres facultés ! Sans prétendre ici juger l'ancienne civilisation du Mexique, du Pérou ou du centre de l'Amérique, je me bornerai à rappeler que déjà au temps de la conquête, des individus de cette race ont non seulement appris des Espagnols l'art de la lecture et de l'écriture, mais en sont arrivés au point de pouvoir écrire des livres d'histoire d'une véritable valeur, dont on a aujourd'hui reconnu l'importance et qui ont été traduits en langues européennes et publiés. Nous voyons des peuples chez qui les sacrifices humains étaient encore en honneur à l'époque de la conquête, présenter des individus qui, dans la même génération, se sont élevés jusqu'à marcher de pair avec les classes supérieures du peuple alors à la tête de la civilisation et dont la noblesse était assez considérable pour leur permettre de s'allier à la noblesse espagnole.

Enfin, ce qui démontre surtout l'infériorité de la race noire, c'est son histoire. Si son intelligence et son esprit d'entreprise eussent été plus grands, jamais elle ne serait tombée dans l'esclavage.

Mais si l'infériorité de la race nègre est évidente, on est allé beaucoup trop loin en prétendant qu'elle n'est pas susceptible de civilisation, car les faits ne manquent pas

pour réfuter cette assertion. En comparant l'État nègre de Haïti, quelque défectuosité qu'on y trouve, avec les États nègres de l'Afrique, on doit reconnaître que le premier représente un progrès sensible et en rapport avec les difficultés de la situation d'une population, émancipée de l'esclavage à la suite d'une révolution sanglante. — Un grand mouvement civilisateur s'opère aussi parmi les esclaves des États-Unis depuis la cessation des arrivages d'Afrique; les propriétaires d'esclaves sont forcés d'en convenir. Le progrès est plus sensible encore dans les États du Nord de l'Union où la race nègre, jouissant de la liberté civile, pratique des industries honorables et parvient à se rendre utile à la société.

C'est sur le degré de civilisation de la race nègre dans sa patrie que les jugements les plus faux ont été portés et l'on en a parlé avec autant d'injustice que d'ignorance. Dès que l'on citait quelque trait à la louange des peuples de l'Afrique, on objectait d'ordinaire que ces peuples n'appartiennent pas à la *race nègre pure*, tandis que l'on rendait cette dernière responsable des coutumes barbares des Africains bruns. Si, du reste, il existe une ligne de démarcation fixe entre l'Africain noir ou brun, il faut au moins accorder que les mœurs les plus barbares ne sont pas le partage du premier.

En comparant les récits des voyageurs anciens et des modernes, on doit admettre qu'il y a progrès parmi les peuples de l'Afrique. Les anciennes relations font souvent mention de coutumes barbares qui ont disparu ou qui ne se rencontrent plus qu'exceptionnellement. Des peuples très nombreux et qui s'étendent au loin dans le centre de l'Afrique ont, depuis quelque temps, marché d'un pas sûr dans la voie de la civilisation. L'introduction d'éléments

étrangers a eu une assez grande part dans ce travail, c'est incontestable; mais il est aussi certains peuples qui n'ont été que peu ou point en contact avec ces influences et dont les mœurs se sont adoucies et qui ont fait des progrès marquants dans la vie civile, le commerce, l'industrie, l'élève du bétail et l'agriculture. C'est ainsi que des nomades se sont fixés et se sont adonnés à l'agriculture, en formant des États comme ceux des Gallas en Abyssinie. D'autres, au contraire, d'un naturel originairement doux comme les Fulas, devenus envahisseurs et leurs mœurs ont pu prendre un caractère plus farouche, mais leur organisation politique a beaucoup progressé.

On a objecté à ces faits que ces peuples progressifs et civilisés, pour être Africains, n'étaient pas de vrais nègres; mais une connaissance plus approfondie de l'ethnographie africaine démontre qu'il est fort difficile de tracer une ligne de démarcation exacte entre la race noire et la race brune de l'Afrique, et, pour le dire en passant, ce ne sont ni les marchands, ni les propriétaires d'esclaves qui la traceraient. On rencontre toutes les transitions du noir d'ébène le plus prononcé jusqu'au brun clair, et cela chez le même peuple type, en allant des régions basses, marécageuses et insalubres qui avoisinent les côtes et les embouchures des fleuves, jusqu'aux plateaux plus tempérés, plus sains et plus susceptibles de culture. La couleur et la forme des traits varient souvent chez des peuples qui parlent la même langue et cela de quelque point de la côte que l'on se dirige vers le centre de la partie méridionale de ce continent. Un fait se présente d'ailleurs en Afrique, qui est un obstacle à une exacte classification de la race nègre : Souvent la couleur la plus noire est alliée à des traits nobles et une teinte claire recouvre les

traits les plus affreux du type nègre. On peut, pour s'en convaincre, lire ce que Mungo Park a dit des Joloffes et Katte des Gallas.

On sait qu'il existe au nord de l'Afrique de nombreuses races arabes qui appartiennent au rameau himiaritique de la race arabe et qui se sont établies, avant la naissance de l'islamisme et peut-être même aux temps de la plus haute antiquité, dans les régions qui avoisinent le Haut Nil et le Soudan oriental. Il existe aussi dans ce pays des races appartenant au rameau coréichitique qui ont apporté l'islamisme avec elles. Mais il n'en est pas moins vrai que, ni le nom d'Arabe qui leur est donné, ni l'emploi qu'elles font de la langue arabe, ne peuvent servir à décider quelle est leur origine, car on peut prouver qu'après leur conversion à l'islamisme, on a donné à beaucoup de peuples de l'Afrique le nom d'Arabe, et qu'ils ont emprunté la langue du peuple de Mahomet. Dans ces pays, Arabe signifie Mahométan, comme Franc chez les Turcs est synonyme de chrétien. C'est ainsi que les Arabes-Falativa, dans le Soudan, ne sont que des Fulas mahométans, que beaucoup d'Arabes du versant méridional de l'Atlas ne sont que des Berbères, de même que les Maures du Zanzibar et de la côte orientale d'Afrique que les Portugais ont combattu du temps de la conquête de Melende et de Magadoro par le grand Albuquerque, ne sont que des Suailis et des Somalis, races qui ont tout autant de droits à être considérées comme africaines que les Caffres et les Hottentots. Toutes ces races africaines supérieures se rallient, par des chaînons successifs perceptibles, par la forme du corps et le langage, à des races que l'on considère comme véritable race nègre, et les marchands d'esclaves, le sort de la guerre ou les enlèvements, ne se montrent pas plus scru-

puleux que la nature dans les distinctions qu'elle fait entre les races nobles et les races inférieures, ou bien que l'histoire qui, de temps immémorial, semble avoir produit dans ces pays ces grands mélanges de races.

Je crois bien que les mélanges de races ont une grande part dans les formes de transition et que Prichard a vu les choses avec trop de partialité quand il a assigné la cause de toutes ces diversités aux influences du climat, de la nourriture, de la manière de vivre et au degré de civilisation. Maintenant, quelle que soit la cause des formes intermédiaires, elle ne permet pas de tracer une limite exacte entre les peuples bruns ou noirs de l'Afrique et de les distinguer quant à leur aptitude à la pratique de la vie civilisée. Tous les géographes savent qu'il existe dans le Soudan de grandes villes qui témoignent d'une civilisation avancée et dont la population appartient à la race noire ou du moins y appartenait lors des grandes invasions des Fellatas. Si l'on veut prétendre que tous les Africains, quelque peu civilisés, ne sont pas de vrais nègres, il en résultera qu'il n'y a pas de nègres civilisés et qu'ainsi les nègres ne sont pas susceptibles de civilisation; mais cette manière de résoudre la question entraînerait, au point de vue de l'esclavage, une conséquence à laquelle on n'a peut-être pas songé. Si l'absence d'aptitude à la civilisation chez le nègre, justifie l'esclavage, l'aptitude évidente d'un esclave doit le rendre libre et marque qu'il n'est pas un véritable nègre.

La conclusion à laquelle je suis amené, est que la race nègre est évidemment inférieure à la race blanche et qu'elle n'a pas encore prouvé son aptitude à une civilisation supérieure, mais que, d'un autre côté, on ne peut lui contester toute aptitude et surtout les progrès réels qu'elle a faits,

tant dans sa patrie originaire qu'à l'étranger, tant en liberté que dans l'esclavage. Si, comme le croient beaucoup de personnes, les types de transition ne sont que le résultat de divers mélanges, la race nègre serait, dans ses métis du moins, un élément de civilisation très utile et sur qui devraient reposer les espérances de l'humanité relativement à la civilisation inévitable des contrées situées sous la zone torride, ces métis, avec plus d'aptitude intellectuelle, présentant une constitution corporelle appropriée au climat.

CHAPITRE XII.

L'esclavage des nègres aux États-Unis au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation ; suite et fin.—Motifs politiques.—Changements successifs du système. — Seule solution raisonnable du problème.

Abstraction faite des exagérations du système, on peut, de ce qui a été dit dans les chapitres précédents, conclure que le travail forcé auquel se trouve soumise la race nègre dans une partie des États-Unis, répond tant aux dispositions de la race qu'aux intérêts généraux de la civilisation. Et on ne peut nier que certains des motifs dont les propriétaires d'esclaves se servent pour étayer leur possession, ne manquent pas de fondement. Sans l'introduction de la contrainte dans le travail, les colonies américaines des zones torrides ne seraient pas arrivées au point où nous les voyons actuellement, car, si l'on peut très facilement démontrer que le travail des esclaves revient plus cher que le travail libre, il est évident que cette proposition économique n'a rien à voir là où l'on n'a pas d'autre choix que celui du travail esclave. Il se peut qu'actuellement le travail libre serait plus avantageux pour la culture des terres que le travail des esclaves, toujours est-il que ce dernier travail était néces-

saire pour la première mise en culture des terrains incultes et pour leur colonisation. Les Européens ne seraient pas venus du tout ou ils ne seraient venus que peu à peu et en petit nombre, et leur émigration n'aurait eu que peu d'influence sur la civilisation, s'ils n'avaient pas été certains de trouver là des travailleurs à qui leurs aptitudes originelles de races rendaient possible le rude travail du défrichement des déserts et d'une culture entreprise dans des proportions assez vastes pour exciter le désir du lucre. Les classes inférieures ne se seraient pas décidées à venir en Amérique, dans l'impossibilité où elles se trouvaient de résister à ces travaux, et les classes riches parce qu'elles n'auraient pas trouvé de bras pour les entreprendre. Quant à l'objection que l'on aurait pu négliger la culture de ces pays, je crois qu'il est inutile de la réfuter; j'en ai du reste déjà parlé indirectement dans un des précédents chapitres. Quand on envisage l'histoire comme un procès fait à l'existence humaine, il faut reconnaître qu'elle ne fait rien d'inutile et qu'elle ne néglige rien d'important, attendu qu'elle n'est pas un procès partiel de la vie humaine, procès qui pourrait être entravé par les faits extérieurs, mais bien un procès général, embrassant tout et aux yeux duquel ces perturbations extérieures font partie des lois générales du tout. Voilà pourquoi il n'y a qu'une manière pour l'intelligence humaine de s'occuper du passé au point de vue historique : il faut essayer d'en saisir la véritable signification. Quant à l'histoire on ne peut exercer vis-à-vis d'elle d'autre critique que celle qui porte sur la vérité des faits et si, après quelques réflexions, on ne se trouve pas satisfait de son ensemble, il ne reste rien d'autre à faire..... que d'y réfléchir encore davantage.

Le présent et l'avenir cependant nous autorisent à faire quelque chose de plus; ils nous invitent même à ne pas nous contenter de chercher à les comprendre mais à tâcher d'aider à leur accomplissement, et c'est ce qui me ramène au côté pratique du sujet qui nous occupe.

Qu'adviendra-t-il de l'esclavage aux États-Unis? Doit-il continuer à exister sans modification? Doit-on l'abolir en affranchissant les nègres, ou bien doit-on, peu à peu et par le moyen d'une législation appropriée au but, le transformer en une autre institution sociale? Doit-il s'étendre à de nouveaux territoires? Telles sont les questions pratiques auxquelles j'aurai à répondre.

Quant à la question de savoir si l'esclavage peut continuer à subsister aux États-Unis sans se modifier, il n'y a qu'une réponse à y faire et une réponse négative. Quoi qu'il advienne il faut qu'une modification ait lieu et elle aura lieu, fût-ce même par le fait de la mauvaise organisation du système. De même que toute création historique a des propriétés en rapport avec les nécessités de son origine et les causes de sa prospérité, il en est aussi dont on peut, théoriquement et pratiquement, conclure à la nécessité de leur anéantissement; plus ces causes se manifestent, plus il est clair que le temps de cette chute est prochain. Le sort de Haïti ne peut se renouveler sur le continent du nord de l'Amérique. Une insurrection générale des nègres pourrait bien amener la chute des États du Sud de l'Union, mais elle ne pourrait pas conduire les nègres à la liberté; mais si les États à esclaves s'obstinent à se refuser aux exigences du siècle et des circonstances et négligent de rechercher les formes d'une transition successive pour arriver à un autre système social, la division de l'Union ne peut manquer de

se produire. Cette division est inévitable non seulement à cause de la dissolution des États à esclaves abandonnés à eux-mêmes, mais à cause des conflits qu'entraînera nécessairement l'union intime des États du Nord qui se développeront sans entraves. La conséquence finale en sera la réduction du Sud par les armes. Il ne faut pas non plus perdre de vue que, pour arriver à un résultat aussi extrême., les puissances maritimes européennes prendront inévitablement parti contre les États à esclaves. On a beau s'y flatter d'espérances contraires; elles sont le fait d'une ignorance complète de la puissance de l'opinion en Europe à l'endroit de l'esclavage, puissance que les gouvernements européens, loin de vouloir en arrêter l'essor, cherchent plutôt à exciter à leur profit. Ce fait que l'esclavage, dans sa forme actuelle, ne peut plus longtemps subsister aux États-Unis, tend à devenir de jour en jour plus évident. Il a pu être avantageux, nécessaire même, sauf certaines restrictions, de coloniser de nouveaux territoires par le moyen du travail des esclaves, et il est incontestable qu'on a eu grand intérêt à l'employer dans ce but, mais cet avantage vient à cesser dès que l'on ne permet plus au système de s'étendre à de nouveaux territoires. Les États du Sud ont toutes sortes de motifs pour s'y opposer et ont le pouvoir de le faire. Quant à la culture des anciens territoires, il est de fait que le travail des esclaves ne peut lutter ni avec le travail libre des ouvriers blancs, ni même avec celui de n'importe quelle autre race un peu active. Il est évident aussi que l'on ne peut remplacer les nègres esclaves par des nègres libres. D'autre part les propagateurs de l'esclavage cherchent en vain à introduire leur système dans de nouveaux États où son établissement leur offrirait quelque avantage, tandis

que là où il existe, comme à Mexico et dans les États du centre de l'Amérique, l'esclavage a joué son rôle historique et ne peut songer à le recommencer. Là existent des races métis qui sont en état de fournir des ouvriers dont le travail est plus économique que celui que peut fournir l'esclavage. Dans le Kansas et le Nebraska, les propriétaires d'esclaves devraient subir la concurrence d'ouvriers blancs très adroits et très courageux, car il est peu d'endroits au monde dont le climat soit plus favorable aux Européens et qui soit plus de nature à solliciter son activité, que celui de ces provinces de l'Ouest. Maintenant, quand on y introduira la culture du coton, — ce qui ne pourra jamais avoir lieu que sur plus du quart de l'étendue du pays, — les trois autres quarts devront nécessairement être abandonnés à l'élève du bétail et on pourra y faire l'expérience qu'il est des pays où ce genre de culture peut être pratiqué avec beaucoup plus d'avantages par les blancs que par les esclaves. C'est ainsi que toutes les raisons économiques, historiques, géographiques et politiques se réunissent pour empêcher le maintien ou l'extension de l'esclavage aux États-Unis et pour pousser les intéressés à modifier le système, s'ils ne veulent pas aller eux-mêmes au devant de leur ruine.

Ainsi, aux États-Unis, l'esclavage ne doit pas se perpétuer et ne se perpétuera pas sans de grandes modifications; mais il est impossible qu'un homme sensé puisse songer à faire succéder immédiatement à cet état de choses celui d'une liberté absolue pour les esclaves. Si je n'ai pas admis la valeur des considérations du droit abstrait sur l'esclavage, il est naturel qu'elles ne peuvent être d'aucun poids dans la question de son abolition. S'il n'existait, contre l'émancipation, pas d'arguments plus sérieux que les droits du posses-

seur, les difficultés ne seraient réellement pas insurmontables. Quoi qu'en ait pu dire l'abolitionisme le plus radical, les prétentions de cette classe ne sont pas exagérées, et le droit de reprendre le bien volé, même à celui qui l'a acheté au voleur, n'est pas plus fondé, à la rigueur, que celui d'employer la violence pour supprimer l'esclavage. Mais ici, comme dans toutes les circonstances historiques, la question de droit est tout à fait secondaire. S'il est peu important que les esclaves soient victimes de l'injustice, il doit en être de même à l'égard de leurs maîtres. Devant le droit les derniers sont égaux aux premiers, mais les intérêts de la société sont trop en jeu pour que les choses se passent de cette façon. Ceux qui, malgré les désolants résultats obtenus dans différentes colonies, font encore des vœux pour l'abolition de l'esclavage aux États-Unis, oublient que sous la question de l'esclavage gît la question de race, ou bien ils ignorent le danger dont elle les menace. Ces dangers sont du reste plus imminents pour une république que pour tout autre gouvernement, quelle qu'en soit la forme.

Plus la somme de liberté individuelle et d'indépendance politique est bornée, plus les droits politiques sont injustement répartis, plus aussi on voit de types, de races et de tendances différentes se faire jour et s'établir en présence. Plus aussi le caractère indépendant de l'individualité est développé, plus le système gouvernemental est perfectionné, plus la participation de chacun aux droits et aux devoirs d'intérêt général est équitablement établie, plus on doit chercher à amener d'uniformité dans la race et dans les tendances, à moins de concentrer le pouvoir et de faire prédominer l'élite de la race, les privilégiés doués d'une organisation plus apte au perfectionnement. En tous cas, il

devient nécessaire d'exiger que l'égalité démocratique ne devienne une réalité que lorsqu'elle aura atteint le niveau qu'ont réussi à atteindre tous les types de race et de culture intellectuelle. En d'autres termes, toutes espèces de gens peuvent être admis dans un État à titre de sujets d'un gouvernement monarchique; tandis que dans une république, où tous les citoyens sont investis des mêmes droits et des mêmes prérogatives, cette diversité d'éléments n'est pas possible. Il en est du gouvernement comme de l'Église : dans les rangs cosmopolites de l'Église catholique, qui n'admet aucune individualité d'esprit chez ses membres, les classes les plus inférieures rencontrent un accueil favorable. Aux États-Unis, au contraire, où l'Église protestante va jusqu'à se diviser en certaines catégories, selon les races et les classes, il surgit une masse de difficultés, et une société de libres penseurs intelligents ne peut comporter qu'un nombre très restreint de personnes tout particulièrement douées. D'où je conclus que plus les principes sur lesquels repose une société sont démocratiques, plus les éléments dont elle se compose doivent être aristocratiques.

En Europe nous avons vu les tendances démocratiques s'égarer à ce point que les classes inférieures, au lieu de chercher à s'élever jusqu'au niveau de l'aristocratie, ont cherché à faire descendre celle-ci jusqu'à elles, et ce qui fait que la démocratie américaine restera toujours sous ce rapport l'antipode de celle de l'Europe, c'est que, à l'encontre de cette dernière, tous ses efforts ont pour but d'arriver à égaler les classes supérieures. La démocratie pourrait être amenée sans trop de difficultés au niveau des nègres et des Indiens, mais aucune puissance terrestre ne parviendrait à élever les Indiens, les nègres et les Chinois, — pour lesquels

on a surtout soulevé la question de race en Californie, — au niveau des habitants du Caucase. La démocratie aux États-Unis n'entend nullement être assimilée à ce qu'en Europe on appelle « le peuple. » Son idéal est d'arriver à former une société de gens d'élite, un État composé de gentilshommes; et bien que les Indiens et les nègres aient aussi leurs notabilités, leurs ladies et leurs gentlemen tout aussi bien que les Chinois, ils semblent devoir rester en dehors de ce mouvement.

Il est bien certain que, dans beaucoup de cas isolés, ces prétentions sociales et politiques d'une classe supérieure ne sont pas unies à une intelligence hors ligne qui, du reste, n'est pas indispensable. Ce qui l'est bien davantage, c'est une certaine mesure et un certain genre d'aptitudes, un certain degré d'intelligence, de goût et de caractère de la vie sociale et politique qui dépend, dans le sens élevé, des conditions des corps constitués et qui sont héréditaires comme la race. Il devient évident pour un observateur qui, par exemple, a entendu une seule fois de la musique chinoise, que l'on ne peut vivre ensemble en qualité de concitoyens d'une même république, avec des individus de goût si inférieur, s'écartant du nôtre dans une proportion aussi notable et portant, dans son genre, une empreinte aussi distincte. Qui pourrait, en effet, nous engager à habiter un État où l'on ferait pareille musique! On a reconnu depuis longtemps que les Chinois ont acquis, sous quelques rapports, un degré de connaissances qui leur fait honneur, et que, dans les établissements indiens, ils sont devenus des colons très utiles; on ne leur refuse même pas cette dernière qualité en Californie, et l'on peut prévoir, en prenant les choses de très loin, que la race caucasienne agit avec prévention,

injustice et imprévoyance quand elle cherche à mettre des entraves à l'émigration des Chinois et à arrêter l'accroissement de leur population. Cependant si, comme citoyen de l'État californien, on considère cette alternative de voir, dans quelque vingt ans, le pays occupé par une population mongole, du caractère le plus ignoble et qui dépassera en nombre celle des véritables citoyens ou, au lieu de cela, d'arriver vers le même temps à dépendre des sociétés secrètes chinoises, qui disposent des majorités chinoises et règnent sur ces populations avec droit de vie et de mort (1), on voit les choses à un point de vue différent et la question de la Chine en Californie, quoique moins épineuse, revêt le même aspect qu'aurait, après l'émancipation, la question de l'esclavage dans nos États du Sud.

Dans ces circonstances, c'est toujours l'organisation mal dirigée ou routinière des corps constitués qui creuse l'abîme, non que je veuille dire que cet abîme ne puisse jamais être comblé, mais je prétends qu'il faudra une longue suite de générations dont les efforts et les exemples aplanissent les voies pour que ce gouffre soit fermé. Le développement intellectuel de notre propre race est lui-même si dépendant des conditions matérielles que les idées conçues par quelques-uns des génies que renferment presque toujours les masses, ne peuvent être formulées et passer dans le domaine public que si ces conditions sont bien assurées. Nos idées sur la morale se modifient, la nature change d'aspect à nos yeux, notre goût peut varier en fait de poésie et de beaux-arts, notre sentiment musical peut changer de caractère

(1) C'est un fait que dans bien des cas criminels, en Californie, les cours de justice ne parvenaient pas toujours à surmonter l'influence des sociétés secrètes chinoises dont les chefs lancèrent bien souvent des arrêts de mort.

avec le temps, et cette métamorphose de la vie intellectuelle qui s'accomplit dans les masses doit agir en partie comme cause première et en partie comme principe actif d'une transformation de race; ce qui signifie que plusieurs générations successives, de caractère analogue, doivent s'introduire dans les masses de nos peuples et les pénétrer avant que devienne possible une situation où les idées progressives, le goût perfectionné, les sentiments renouvelés puissent s'introduire dans les formes politiques gouvernementales. Ce n'est pas seulement pour des raisons morales, mais aussi pour des raisons essentiellement matérielles qu'il faut un renouvellement de races pour que les idées nouvelles pénètrent dans les masses et y exercent une influence pratique, et il faut une suite de générations pour amener cette métamorphose dans les races non civilisées. Combien il doit être difficile, d'après ces données, d'obtenir l'homogénéité des éléments, — condition de durée du système républicain, — lorsque la population qui doit la produire est composée de races différentes, réunies pêle-mêle par le hasard ou par les événements.

Si l'on veut être vrai quant aux rapports politiques de races diverses, considérées comme un fait d'histoire naturelle que les impressions morales ne peuvent aucunement modifier, il faut reconnaître qu'une race supérieure et une race inférieure ne peuvent subsister ensemble sur le pied d'une parfaite égalité politique. Si cette dernière race ne peut être maintenue dans un état de subordination, une des deux races devra céder l'empire à l'autre, ce qui ne pourra avoir lieu que par l'extirpation de l'une d'elles ou par l'émigration en masse. L'extirpation s'accomplit, en partie fortuitement par les sauvages tribus indiennes des États-Unis;

quant au système d'émigration, on espérait l'établir en Californie au moyen des Chinois, mais cette mesure n'a pu triompher des obstacles que lui opposait le législateur.

Le plan d'émancipation de Jefferson reposait sur le projet d'éloigner les nègres en masse, et maintenant encore, dans la pensée de bon nombre d'Américains, l'abolition de l'esclavage dépend de cette condition. Mais, sans tenir compte de la possibilité d'application de ce système, cette question soulève encore de nombreuses objections. Au point de vue de l'humanité, le retour des nègres en Afrique ou leur transplantation dans tout autre pays de l'esclavage, serait à peine une amélioration. Beaucoup de nègres qui sont nés aux États-Unis et qui considèrent ce pays comme leur patrie, ne consentiraient pas à l'abandonner, fût-ce même au prix de leur liberté, et, de même qu'il a fallu employer la violence pour arracher leurs aïeux à leur pays, ce n'est que par la violence que l'on parviendrait à les y faire retourner. Ceci ne serait du reste qu'une considération toute secondaire. J'ai fait observer déjà que le plus grand avantage que la civilisation puisse retirer de l'esclavage serait d'arriver à former une classe naturellement dépendante et à créer des races mixtes. Donc, si on éloigne la race des nègres, on annule cette source de profits. Si l'on était parvenu à mettre à exécution ce projet, conçu dans des vues si honorables, on eût évité bien des tortures et bien des maux et beaucoup simplifié la tâche de la philanthropie.

Comme, d'après ce qui précède, l'éloignement en masse des nègres du territoire des États-Unis, — abstraction faite de la réalisation possible d'un semblable projet, — ne semble désirable sous aucun rapport, et que, d'autre part, il est reconnu impossible que les blancs et les noirs vivent

ensemble sur le pied d'une parfaite égalité politique; comme, d'un autre côté, l'esclavage ne peut continuer à subsister sur les bases actuelles, il demeure avéré que le maintien de l'esclavage est nécessaire, et il ne reste aux réformateurs qu'à introduire dans son organisation le plus d'améliorations possible, afin d'adoucir le sort des nègres.

S'il est vrai, comme on l'a si souvent prétendu, que les pays à esclaves sont souvent le berceau d'hommes d'État éminents, ce serait ici l'occasion de le prouver. Le temps est venu aussi de mettre la dernière main à une suite de lois, ébauchées depuis très longtemps, basées sur des principes qui n'ont acquis qu'un développement insensible et qui ne peut devenir complet que par la création d'une nouvelle organisation sociale. Malheureusement on ne rencontre dans les hommes politiques du sud de l'Union, qui seuls ici semblent appelés à agir, aucune trace des talents éminents, des vues larges, des vastes conceptions indispensables pour la réalisation de ce grand plan politique. Au lieu de cela qu'avons-nous vu dans ces derniers temps? Un échange de phrases creuses et sonores qui trahissent une absence complète de connaissances gouvernementales, et les ruses vulgaires mais audacieuses d'une fourbe routinière, jointes à une arrogance cavalière qui s'écarte en tous points des lois d'une bonne éducation. De ce côté il n'y a place pour aucun espoir; il faudrait donc que, par l'action du temps, arrivât une génération renouvelée dont la supériorité prévalût. Il est certain aussi que les États du Sud susciteront au moins des obstacles, si tant est qu'ils ne parviennent à fermer la voie à toute réforme.

On peut cependant dès aujourd'hui indiquer quelles

pourraient être ces réformes et signaler les écueils que l'on aurait à éviter.

Si la race des nègres et celle des blancs ne peuvent subsister ensemble dans des rapports politiques d'égalité parfaite, les représentants d'une certaine opinion politique, nationale et économique voudront laisser aux nègres, au moins au point de vue social, toute liberté de concurrence avec les blancs; ils considèrent cela comme le but naturel de toutes les tendances libérales. Ceux, cependant, qui ont ce but en vue sont aussi aveuglés sur les intérêts de l'humanité que sur ceux de la civilisation. Quand, ainsi que cela se rencontre dans les États septentrionaux de l'Union, le nombre des noirs et des gens de couleur est restreint, comparée à celui des blancs, cette pensée peut encore, sans causer de préjudice réel, être mise à exécution, et on pourrait admettre que les premiers luttassent et soutinssent la concurrence. Quand, au contraire, leur nombre est relativement grand, qu'il s'approche de la majorité ou qu'il l'atteint réellement, leur position sociale doit être nécessairement réglée par des lois, alors même que l'esclavage actuel, dans sa forme caractéristique, serait aboli depuis longtemps. Que l'on ne croie pas que l'exemple des colonies de l'Inde Occidentale et des contrées méridionales de l'Amérique soit une preuve du contraire de ce que j'avance. Ces pays sont perdus pour longtemps pour une civilisation plus avancée : ou bien ils devront revenir à la forme gouvernementale monarchique ou bien les gens de couleur qui en font partie devront être ramenés à former une classe de gens asservis. Si, d'autre part, on veut, arrivé à un certain degré, abandonner la civilisation comme un objet de luxe, on s'expose à ce que celle-ci, se réfugiant dans les colonies, en fasse une

nouvelle mère-patrie et abandonne l'ancienne comme il arrive trop souvent aux enfants dont l'éducation a été ou négligée ou mal dirigée; mais il n'est pas permis de laisser un gouvernement être aussi ennemi de soi-même. Ceux qui, dans ces rapports de races, ne veulent pas admettre une franche concurrence devraient ne pas oublier que l'esclavage lui-même, dans sa forme la plus cruelle, n'est qu'une conséquence de la concurrence des hommes libres, et que chaque amélioration introduite par une loi bienfaisante restreint ces droits de libre concurrence. On retrouve en présence ici les deux tendances contraires du libéralisme qui, en Europe, se disputent la suprématie : là, sous la forme de l'organisation du travail et de la liberté de l'industrie, ici sous celle de la liberté du commerce et celle du droit de garantie. Quoi qu'on dise et quoi qu'on pense d'ailleurs sur ce sujet, il demeure avéré que ce système de libre concurrence est la ruine du faible. La ruine du faible, du reste, est prévue aux États-Unis et les autres établissent leurs calculs en conséquence. La concurrence égoïste a une excellente méthode pour y parvenir : « Aide-toi toi-même, » dit-elle. Comment veut-on qu'avec ce système d'intérêt personnel la race des nègres puisse se maintenir indépendante?

Certains philosophes, savants politiques, avanceront ici que les races les plus fortes ne doivent pas faire servir leur supériorité à l'oppression, mais bien à l'émancipation des plus faibles. Fort bien, mais si elles agissent contrairement à ce principe, comme cela a lieu en effet, la difficulté que nous avons signalée surgit tout à coup. Il est donc bien vrai que la véritable force nous impose des devoirs avant de nous conférer des droits; mais est-il aussi vrai qu'elle nous confère des droits par la raison qu'elle nous a imposé des

devoirs? Ce n'est que par l'intelligence que les nègres nous sont inférieurs car, au point de vue physique, ils nous sont de beaucoup supérieurs, surtout sous quelques climats. Ce principe de morale que le plus fort doit prêter appui au plus faible, ne peut s'appliquer qu'au côté de la vie où cette absence de force se fait sentir ainsi, dans le cas présent, au côté intellectuel. A la race blanche incombe donc le devoir de prêter un secours d'intelligence à la classe noire, en d'autres termes, d'entreprendre son éducation. Mais alors encore n'est-il pas évident que les noirs seront replacés sous la tutelle des blancs? C'est pour nous un devoir d'instruire nos enfants, mais aussi avons-nous le droit d'exiger qu'ils nous obéissent. Et si c'est pour la race blanche un devoir d'aider les noirs à vaincre les difficultés morales, parce qu'ils sont les plus faibles d'intelligence, ne s'ensuit-il pas que, par contre, c'est le devoir des nègres d'aider les blancs à vaincre les difficultés matérielles, ces derniers étant les plus faibles au physique? Il est incontestable que, dans l'organisation actuelle de l'esclavage, les blancs n'accomplissent pas consciencieusement leurs devoirs, mais ce qui est plus incontestable encore, c'est que les noirs, dans les pays où ils sont émancipés en masse, non seulement ne remplissent pas leurs devoirs, mais apportent encore des entraves à l'accomplissement des devoirs des blancs à leur égard (1).

(1) « L'influence pratique, qui résulte de l'adoption de races primitives différentes, n'est pas le droit de l'esclavage, mais bien plutôt l'obligation de cultiver les classes qui nous sont inférieures, en tant que le comporte leur degré d'aptitude, afin que ces hommes, civilisés par eux, puissent aussi être admis dans leur commerce et que les différences trop tranchées qui existent entre ces races diverses soient atténuées. »

Cette remarque, peu neuve, d'un auteur allemand, que je rapporte ici telle

De tout ceci il ressort évidemment que dans cette occurrence, le but de la réforme ne peut être de mettre la race noire en concurrence sociale avec la race blanche, et qu'on ne peut obliger cette dernière à remplir des devoirs de tutelle à l'égard de la première, si on ne lui en confère en même temps les priviléges. La connexion de ces droits e de ces devoirs, dans un sens libéral et bien entendu, voilà plutôt le grand problème qui contient la solution de la question de l'esclavage. Ce qu'on doit d'abord s'attacher à faire disparaître complétement, ce sont les causes de dégradation, les formes humiliantes, en un mot, toutes les raisons

que je la trouve dans un journal américain, est dirigée contre Agassiz auquel, dans la même publication, on fait un reproche d'employer des considérations scientifiques pour la défense de l'esclavage. Je me vis obligé de m'adresser directement à Agassiz lui-même pour lui demander comment et en quoi il avait pu donner prise à ces attaques. Le 26 novembre 1855, je reçus de lui une lettre datée de Cambridge, dans le Massachusetts. Après quelques phrases sur la polémique en question, il déclare qu'il n'a jamais émis d'avis sur l'esclavage, par la raison qu'il n'a jamais songé à approfondir cette question d'éthique, et il poursuit ainsi : « J'ai beaucoup étudié les nègres comme race humaine, ainsi que vous avez pu vous en convaincre par les nombreux portraits que j'en ai fait prendre à l'aide du daguerréotype, tant de cette race que de toutes les races diverses que j'ai rencontrées. Le principal résultat de ces recherches a été de m'apprendre que, pour l'intelligence, les nègres sont des enfants non parvenus à leur complet développement, tandis qu'au point de vue physique, ils constituent une des races les plus fortement enracinées et que, de même que toutes les races noires et particulièrement les nègres de l'Océan Pacifique, ils offrent le type qui se rapproche le plus de celui du singe, tout en conservant cependant toujours une admirable conformation. J'ai peut-être émis cette opinion en plusieurs occasions, sans en tirer toutefois aucune conclusion offensante, sinon qu'aucune race de couleur, du moins aucune race noire, ne peut avoir la même origine que nous. Jamais une souche de nègres, entièrement pure, ne pourra former une commune civilisée, l'expérience l'a prouvé. Cette race reste elle-même, en quelque pays qu'elle soit et quelle que soit la durée du temps qu'elle passe au milieu ou dans le voisinage d'autres peuples, ainsi que cela se présente dans le nord de l'Afrique. Le meilleur moyen de développer en elles ce qu'il y a de bon, je ne le connais pas et je n'ai n'ai pas appris que jusqu'à présent personne l'ait trouvé. » Cette dernière phrase est celle qui, selon moi, a le plus de valeur.

qui s'opposent au développement intellectuel de cette race. Les échanges de serviteurs devront emprunter une forme autre que celle de la vente. Les rapports, entre époux, conformes aux mœurs du pays, devront être respectés comme aussi les liens qui unissent les parents à leurs enfants (ces derniers au moins jusqu'à un âge convenu); cette protection doit leur être acquise contre l'injustice et la violence et, pour arriver à ce but, on aurait à sa disposition les mêmes moyens que le gouvernement espagnol des colonies emploie pour protéger les Indiens contre l'oppression des conquérants du Mexique, du Pérou, etc., etc. Ils les adressent à des avocats, mandataires du gouvernement, choisis à cet effet parmi les hommes les plus éminents et les plus indépendants, qui ont pour mission de défendre les protégés du gouvernement et de soutenir leurs intérêts, soit comme plaignants, soit comme accusés.

C'est la voie que devrait prendre le pouvoir législatif des États de l'Union, s'il arrivait enfin que la raison et la bonne volonté puissent se rencontrer en lui, et ce n'est que par une semblable réforme que l'on pourrait compter sur la stabilité du régime actuel. Le système des agents indiens présenterait quelqu'analogie avec cette création politique.

C'est du reste le premier de tous les devoirs politiques aux États-Unis, de s'opposer énergiquement à ce que l'esclavage se répand sur de nouveaux territoires, ne fût-ce qu'afin de circonscrire, dans un cercle aussi peu étendu que possible, les difficultés et les dangers d'une question dans laquelle sont engagés les intérêts les plus sérieux d'une si importante partie de l'humanité. Aussi le monde civilisé ne peut-il qu'applaudir à l'immixtion des gouvernements européens dans les affaires de l'Amérique, lorsque cette im-

mixtion, — à l'encontre des principes abdéritains de la doctrine de Monroe, — a pour but de n'autoriser l'annexion de nouvelles portions de territoires au territoire des États-Unis, qu'à la condition expresse que l'esclavage n'y soit point introduit, et de faire de cette condition l'objet d'un traité spécial. Ceci est la seule circonstance où l'esprit du temps puisse donner raison à l'Europe contre l'Amérique.

LIVRE II.

VOYAGE DE NEW-YORK AU NICARAGUA.—SÉJOUR. — RETOUR.

CHAPITRE I.

Motifs de mon voyage. — Le *North River*. — En mer. — Les passagers. — Ferveur et impiété. — Maladie des poulets. — Les côtes d'Haïti. — Variabilité du temps. — Calmes et tempêtes. — Spectacles au dessus et en dessous de l'eau. — Arrivée à Chagres.

Pendant l'été de 1851, diverses circonstances attirèrent mon attention vers le Nicaragua. Le projet de l'établissement d'un canal destiné à relier l'Océan Atlantique et le Pacifique éveillait à cette époque l'intérêt général aux États-Unis. Une compagnie s'était formée à New-York, sous le nom de « Atlantic and Pacific Ship Canal Company; » dans le but de mettre ce projet à exécution, un corps d'ingénieurs avait été envoyé dans le Nicaragua pour faire opérer les nivellements nécessaires, et l'opinion générale était que la mise en œuvre de ce grand travail, qui devait inaugurer une ère nouvelle pour le commerce et la navigation, aurait lieu prochainement.

Je fis vers la même époque la connaissance de M. E. G. Squier qui, en qualité de chargé d'affaires des États-Unis près des républiques de l'Amérique centrale, venait de revenir du Nicaragua. A ses descriptions géné-

rales il avait ajouté cette remarque que les hommes les plus influents émettaient le vœu que l'on déterminât un naturaliste à visiter le pays et à étudier spécialement ses richesses minéralogiques.

Cette ouverture me fit espérer que je pourrais, d'une manière ou de l'autre, dans cette partie de l'Amérique, donner satisfaction à mon besoin d'activité. Le Nicaragua m'apparût, ce qu'on verra bientôt qu'il est réellement, c'est à dire un des théâtres les plus importants de la vie américaine, au développement duquel doivent tendre tous les efforts.

Ma résolution fut bientôt prise, et les préparatifs de départ bientôt achevés. Il y avait au port un brick en destination pour Chagres et San-Juan de Nicaragua. J'y arrêtai passage pour moi et pour mon fils, un jeune garçon de douze ans, qui avait quitté la Suisse pour me rejoindre. Nous nous embarquâmes le 24 septembre, mais diverses causes retardèrent le départ de quelques jours. Comme, suivant les déclarations du capitaine, nous devions être, d'une heure à l'autre, prêts à mettre à la voile, nous dûmes attendre patiemment au port pendant tout cet intervalle.

Le spectacle de l'animation dont le port de New-York est en tout temps le théâtre, servit heureusement à tromper une attente assez longue. Des bâtiments de toutes sortes parcouraient le fleuve; des vapeurs sillonnaient d'une rive à l'autre, et s'entrecroisaient en tous sens avec des vaisseaux, des barques, des bricks, des schooners et des chaloupes. Quatre grands bâtiments levaient l'ancre le même jour et à la même heure, et les salves d'adieu retentissaient dans le port. En même temps l'incendie dévorait, de l'autre côté à Jersey-City, quelques maisons longeant la

rive. Nous voyions s'élever d'épais nuages de fumée, traversés de rouges bandes de feu, et bientôt le tocsin mêla sa voix au bruit du canon d'adieu. Puis nous vîmes les nuages noirs se nuancer de tons gris à mesure que de nombreuses pompes versaient des torrents d'eau sur le foyer de l'incendie. Au plus fort de l'émotion nous vîmes un de nos matelots tomber tout à coup du grand mât. Dans sa chute il avait réussi à saisir un câble qu'il n'avait à la vérité pas su retenir, mais qui avait, en tout cas, amorti le coup. Je m'élançai vers lui et le trouvai étendu sur le visage et privé de sentiment au milieu d'un flot de sang qui inondait le pont. On lui arrosa la tête d'eau fraîche et, après quelques instants, il ouvrit les yeux et se redressa. On le fit entrer dans un canot et on le conduisit à un médecin qui le pansa; quelques jours après il avait repris ses fonctions. Le soir le canon retentit de nouveau. C'était une salve d'adieu pour Jenny Lind qui partait pour Boston, à bord du vapeur *Empire City*. La veille encore elle avait chanté au jardin de Castle, et nous avions entendu le tonnerre d'applaudissements, témoignage de son triomphe, qui s'échappait des fenêtres illuminées de la salle de concert.

Enfin le 28, au matin, aucun obstacle ne s'opposait plus au départ, le temps était beau, le vent favorable; le capitaine vint à bord avec le pilote. Dix minutes après l'ancre était levée et bientôt nous étions en pleine mer.

Outre mon fils et moi, il y avait encore à bord sept passagers, deux Américains, deux Irlandais, deux Polonais et un Allemand. Notre capitaine était Écossais. Il me raconta qu'il avait été pendant sa jeunesse le compagnon de lord Byron et qu'ils avaient tenté ensemble mainte entreprise hasardeuse sur mer et sur terre. Quand je le rencontrai

c'était un homme calme, d'une raison parfaite, pratiquant avec beaucoup de ferveur la religion méthodiste, et pendant tout le voyage il fit célébrer chaque dimanche les exercices religieux dans la cajute. Il savait à n'en pouvoir douter, nous dit-il un jour, que son âme serait sauvée, et que rien, pas même notre indifférence, ne pourrait l'empêcher de travailler au salut des nôtres.

Il déclara aux matelots que ces mots : « le diable m'emporte, » étaient entendus aussi au Ciel aussi bien que la prière la plus fervente. Il avait un recueil complet de chants religieux, et il essaya d'obtenir qu'avant et après son sermon nous entonnions en chœur un pieux cantique. Quand il s'aperçut que ses efforts n'étaient couronnés que d'un succès très incomplet (ce qu'il attribua peut-être, et fort injustement à notre impiété; les deux Irlandais étant fort probablement catholiques et les deux Varsoviens, juifs, ils éprouvaient tous les quatre le même éloignement pour les pratiques et les chants du culte méthodiste), il s'écria du ton d'une sainte indignation : Si vous avez honte de célébrer les louanges de Dieu, moi, je m'en fais gloire, et sans plus faire attention à nous, il entonna à haute voix un cantique de dix à douze vers qu'il chanta tout seul. Nous nous aperçûmes combien cet homme bien pensant, prenait à cœur notre manque de ferveur, et le dimanche suivant, pour lui épargner le chagrin de chanter seul, je finis par l'accompagner. Bientôt les autres passagers m'imitèrent, et il n'y eût pas jusqu'aux juifs qui joignirent leurs voix aux nôtres et chantèrent avec nous nos hymnes chrétiens. Deux hommes toutefois offraient un contraste frappant et pénible au milieu de cette ferveur qui envahissait tous les cœurs : c'était d'abord le pilote qui, autrefois, avait parcouru les

côtes d'Afrique en qualité de marchand d'esclaves, puis un fils du capitaine qui parodiait d'une manière scandaleuse et impie les transports religieux de son père. Comme fort souvent le mal conduit au bien, je dois à sa frivolité d'avoir appris un chant qui brille d'une touchante simplicité et dont je transcris ici la fin et le commencement dans l'intervalle desquels on peut introduire à volonté un chant plus ou moins long. Ce chant commence ainsi :

Où, dites-vous, est le vieux père Adam?
Où, dites-vous, est le vieux père-Adam?
Où, dites-vous, est le vieux père Adam?
Il est parti pour la terre promise!

Le cantique parcourt ensuite depuis Adam, toute la lignée des patriarches jusqu'à Wesley, avec la même question, suivie de la même réponse et finit enfin par les vers suivants :

Bientôt nous irons le rejoindre
Bientôt nous irons le rejoindre
Bientôt nous irons le rejoindre
Nous partirons pour la terre promise!

Là nous l'acclamerons et chanterons tout le jour
Là nous l'acclamerons et chanterons tout le jour
Là nous l'acclamerons et chanterons tout le jour
Partons-nous pour la terre promise?

Le chant était bon, mais la manière dont il était débité, détermina chez les Juifs un retour d'impiété. Ils chantaient diverses chansons très profanes qu'ils faisaient passer auprès du capitaine pour des hymnes polonais, bien que l'expression

qu'ils y mettaient eût dû convaincre ce dernier qui ne comprenait pas un mot d'allemand, que ce qu'ils avançaient était faux.

Nous voguions depuis quelques jours sur l'Océan Atlantique, quand tout à coup je m'aperçus de la disparition subite d'un de mes coffres qui se trouvait dans la cajute; outre des objets de première nécessité, il contenait une quantité assez considérable d'armes et d'engins de chasse, ce qui en avait beaucoup augmenté le poids. Je m'aperçus avec douleur que les vêtements et le linge de mon fils étaient aussi contenus dans cette caisse, circonstance qui m'obligea pendant ce long voyage, à faire mes premiers essais dans l'art de la blanchisseuse, art qui me sera peut-être bien utile dans mes prochains voyages. Hormis le capitaine, son fils, les passagers, le pilote et un domestique, personne n'avait accès dans la cajute; la disparition du coffre, en pleine mer, devenait donc une circonstance tout à fait surprenante. Le capitaine ordonna de visiter le vaisseau de fond en comble et jusque dans les coins les plus sombres et les plus reculés. Il fit apporter ses propres bagages sur le pont, les étala aux yeux de tous, et chacun des habitants du brick dût en faire autant. Ces recherches furent continuées pendant plusieurs jours sans amener aucun résultat. J'offris, mais inutilement, une récompense de vingt dollars à celui qui découvrirait mon coffre. J'étais convaincu que ce coffre avait été ouvert dans la pensée qu'il contenait de l'argent et, qu'après l'erreur découverte, il avait été jeté à la mer, quand, arrivés à Chagres, on déchargea une partie de bois de construction, un matelot hollandais retrouva, sous un amoncellement de poutres et de planches, l'objet de nos longues recherches. Cependant la préoccupation désagréable

d'avoir en notre société un voleur aussi audacieux, nous poursuivait sans relâche. Toutes les circonstances qui avaient accompagné ce vol devaient nous faire reporter les soupçons sur le pilote dont le caractère pervers et la conduite équivoque semblaient justifier les suppositions les moins bienveillantes. Aussi le capitaine commença-t-il à éprouver de sérieuses appréhensions lorsqu'un passager prétendit l'avoir surpris ayant une conversation mystérieuse avec un des matelots. Cet homme lui était complétement inconnu lorsqu'il l'avait engagé pour cette traversée. Nous avions à bord des sommes considérables d'argent comptant en destination pour San-Juan, et le plan audacieux de couler à fond notre vaisseau dans l'un des ports des environs, de s'emparer de l'argent et de s'enfuir en Californie à travers l'isthme, ne nous semblait pas devoir trop éveiller les scrupules d'un ancien marchand d'esclaves, qui pouvait même fort bien avoir été un véritable pirate. Le capitaine ne communiqua ses craintes qu'à un ou deux des passagers et à moi. Nous ne dormîmes pendant quelques nuits que les pistolets sous l'oreiller et pendant le jour nous les avions au côté. Nous finîmes cependant par nous apercevoir que notre imagination nous avait exagéré le danger.

Nous avions en cage quelques douzaines de poulets que l'on nourrissait pour notre table. Comme du reste celle-ci était loin d'être luxueuse, ce ne fut pas sans un véritable chagrin, qu'environ huit jours après notre départ, on s'aperçut que ces animaux étaient atteints d'une maladie dégoûtante qui les emportait les uns après les autres. Il découlait du bec des volatiles attaqués des muquosités visqueuses, l'œil était enflammé, et après leur mort, quelques-uns portaient les traces d'une complète décomposition.

Quand un poulet était atteint, les autres n'en voulaient plus souffrir le voisinage, et le becquetaient impitoyablement jusqu'à ce que la mort s'ensuivit et que ce fut le tour d'un autre. La dernière de ces pauvres bêtes fut jetée vivante par dessus bord dans la mer des Caraïbes par un des passagers, et quelques jours après, ayant pris un requin, nous retrouvâmes dans son estomac le poulet tout entier, très reconnaissable à son plumage.

Je dois mentionner ici tout particulièrement notre cuisinier noir. Cet homme, qui remplissait ses fonctions avec adresse et exactitude, se distinguait aussi par des traits d'humanité qui me le firent prendre en affection. Il fit d'amers reproches sur sa cruauté au passager qui avait jeté le poulet par dessus bord et il ne souffrait pas que les poissons que nous prenions de temps en temps à la ligne, fussent détachés de l'hameçon avant d'avoir été assommés par quelques coups sur la tête. Une intelligence rare était jointe chez cet homme à cette grande sensibilité. Il connaissait tous les oiseaux aquatiques, tous les poissons que nous prenions, et il nous les nommait en anglais et en espagnol. Il sut redresser, avec beaucoup de justesse et d'à-propos, des erreurs que plusieurs passagers avaient commises en histoire naturelle. Quand nous longeâmes les côtes de Haïti à une distance si rapprochée, que nous distinguions chacun des arbres des bords, il monta sur le pont et ses regards demeurèrent fixés sur le pays où sa race ne doit pas plier et s'humilier devant l'étranger, et ses réflexions qu'il nous communiqua, illuminèrent son visage d'une expression extraordinaire d'intelligence.

Notre voyage nous fit passer assez subitement du climat assez rude de l'automne de New-York à une zone plus tem-

pérée. Déjà le 2 octobre, à la hauteur des Bermudes, nous eûmes une nuit si douce que nous la passâmes en grande partie sur le pont. Un zéphyr presqu'imperceptible se jouait dans les voiles, le bruit des flots contre les parois du vaisseau était à peine sensible, et du navire s'échappaient des points lumineux reflétés sur la nappe à peine agitée de la mer. Les jours suivants il y eut des alternatives de calme plat et de vents impétueux; nous avions atteint la région où la mousson supérieure qui vient de l'équateur, se dégage des couches élevées de l'atmosphère et constitue la mousson inférieure qui souffle au sud-ouest dans la direction de l'équateur. Nous espérions vainement chaque jour qu'elle reprendrait son cours habituel et nous porterait enfin au but de notre voyage. Des calmes plats, des rafales accompagnées de pluies torrentielles et souvent encore un vent du S.-O. au lieu du vent N.-E. que nous attendions, nous retinrent pendant huit jours devant la route de Mona qui sépare Haïti de Porto-Rico, ce qui engaga notre capitaine dans une série de réflexions religieuses sur les révolutions de la nature.

Il observa également qu'aujourd'hui les moussons n'ont plus leur régularité primitive, — « the trades are not so steady lately as they used to be. » Une conversation sur les progrès de la navigation, qui suivit cette remarque du capitaine, devint pour lui l'occasion d'exprimer cette pensée que, puisque d'après l'autorité de la Bible, Salomon fut le plus grand sage qui ait jamais existé, il doit avoir eu connaissance des trésors que renfermait la Californie et qu'ainsi il est hors de doute que de son temps déjà, des vaisseaux aient traversé la mer Méditerranée pour arriver par le cap Horn ou celui de Bonne-Espérance en Californie qui est, fort

probablement, la contrée désignée dans l'histoire sainte sous le nom de pays d'Ophir.

Les coups de vents du S.-O. nous amenèrent sur le vaisseau plusieurs oiseaux venant de Haïti. Un aigle magnifique qui s'essayait peut-être pour la première fois à un vol aussi lointain, vint s'abattre un soir tout épuisé sur une des vergues. Aussitôt que l'obscurité fut complète, un matelot grimpa vers lui pour s'en emparer. L'oiseau avança le bec vers la main du matelot, qui alors lui appliqua sur la tête avec le bout d'un câble, un coup qui l'abattit et le fit tomber à l'eau.

Nous restâmes pendant plusieurs jours en vue de l'île d'Haïti. Quand nous la vîmes pour la première fois, elle avait l'aspect d'une chaîne de montagnes bleues, se détachant sur le fond éclatant du soleil couchant. Le 16 octobre, quand au matin nous montâmes sur le pont, nous étions si rapprochés de la côte N.-E. de l'île, que nous pouvions en distinguer tous les détails. A droite, de hautes montagnes de forme hardie, à gauche, une vaste étendue de terrain plat, descendant en pente raide jusque dans la mer; devant nous une plage unie, sur laquelle venaient se briser les vagues écumantes, le tout entouré d'arbres, mais aucune trace d'habitation humaine, ni de culture. Nous cinglâmes vers le N.-E. pour nous mettre à l'abri du vent contre les arbres de la forêt; un courant aidé d'un fort vent d'est nous transporta pendant la journée hors de l'Océan Atlantique dans la mer des Caraïbes. Vers le soir nous avions perdu Haïti de vue et le vent N.-E., après lequel nous aspirions depuis si longtemps, s'éleva tout à coup; il ne dura pas malheureusement car, pendant de longues semaines, notre brick fut alternativement la proie des tem-

pêtes, des calmes plats ou des rafales interrompues par de rares intermittences de vent favorable.

Pendant ce temps nous fûmes plusieurs fois témoins de spectacles de divers genres qui étaient du plus grand intérêt, et qui se présentaient tantôt sur l'eau, tantot sous l'eau. Le coucher du soleil s'accomplissait avec une pompe et une splendeur dont il serait bien difficile de donner une idée. Pendant une de ces admirables soirées, des nuages transparents et striés revêtaient la voûte pourprée des cieux comme d'un délicat treillage de fils dorés. Au nord et au sud, le rouge éclatant des cieux passait par toutes les nuances du carmin, du pourpre et du violet pour arriver à celle du bleu foncé : çà et là de sombres nuages entre lesquels apparaissait parfois le ciel pur et d'une teinte verdâtre. Du zénith, les nuages s'étendaient vers le couchant en longues traînées jaune, clair et bleu d'azur, et au dessus de nos têtes voltigeaient de petits nuages qui semblaient de crêpe rose et lilas, dont le reflet teintait nos voiles et l'extrémité des mâts de tous les tons de la brillante couleur rouge.

Le jour suivant nous amena un spectacle différent : au dessus du soleil couchant nous vîmes tout à coup, se détachant sur la voûte des cieux, une arcade de nuages d'une couleur olive doré, légers et moutonnés comme un monceau de laine. Des masses énormes, d'un aspect extraordinaire et de couleur violette, s'élançaient dans l'espace entre les nuages et l'horizon, dont les lignes étaient nettement accusées. De l'est à l'ouest courait l'horizon en passant par les nuances du bleu et du violet, tacheté çà et là de brun et de vert pâle. Au zénith, et de là vers l'ouest, le ciel étincelait d'une splendide couleur lilas, à travers laquelle appa-

raissait la lune. Et quelles nuits succédaient à ces magnifiques soirées ! La lune donnait d'aplomb sur l'extrémité des mâts, et de légers flocons argentés voltigeaient autour d'elle. Autour du vaisseau on voyait les dauphins se jouer au clair de lune et s'approcher avec tant de confiance qu'on aurait pu les atteindre du bord, lorsqu'ils soulevaient la tête hors de l'eau. Il me semblait par moments être au théâtre et je croyais reconnaître dans les formes des dauphins, apparaissant un instant sur l'eau pour disparaître en se jouant l'instant d'après, les formes des sirènes d'Obéron, je me figurais même entendre cette phrase : « Oh ! qu'il fait bon voguer sur l'onde. »

Pendant quelques jours nous avançâmes avec rapidité ; depuis que nous étions dans la mer des Caraïbes, un vent favorable nous avait poussés. Cependant, comme nous approchions des côtes de l'Amérique centrale, le temps et le vent redevinrent inconstants. Après des calmes persistants survenait une rafale qui nous repoussait souvent à trente milles en arrière. Après de longs intervalles d'une immobilité complète, les flots étaient tout à coup soulevés par la tempête et tous les vents du ciel semblaient être déchaînés, en même temps que les nuages déversaient la pluie par torrents. Le bruit de la foudre et les éclairs nous empêchaient souvent de dormir, et la tempête revêtait la nuit un caractère effrayant. Le 23 octobre, alors que la mer était polie comme une glace, nous vîmes, non loin du vaisseau, un espace dont la limite était très visible et la surface ondulée, légèrement agitée. Nous voguions dans cette direction, et, au bout d'une demi-heure, nous eûmes traversé cette place sans avoir pu nous rendre compte de la nature de ce phénomène que l'on pouvait, avec quelqu'apparence de raison,

attribuer à la présence d'une légion de petits poissons ou mieux encore à une influence électrique de l'atmosphère. Cette dernière supposition est la plus vraisemblable car, peu de jours après, un coup de vent subit manqua de jeter le brick de côté, puis survint une immobilité complète, interrompue par des torrents de pluie. Tout à coup le ciel s'éclaircit de nouveau et, à une distance de quelques milles vers l'est, nous aperçûmes une noire colonne d'eau en forme d'entonnoir, au cou allongé, qui d'un nuage descendait dans la mer.

Une centaine de milles seulement nous séparaient encore de Chagres. Des bandes de grands oiseaux de mer blancs volaient, à une petite élévation et régulièrement alignés, au dessus de l'eau en se dirigeant vers le sud. D'autres, au vol rapide et plus élevé, formaient une double rangée étroitement unie et s'étendant à perte de vue. Beaucoup d'oiseaux du pays, d'espèces diverses, venaient s'abattre sur notre vaisseau. Un petit faucon vint un jour avec un oiseau dans ses serres, se poser sur la perche à voiles pour dévorer sa proie. Deux hirondelles suivirent notre bâtiment pendant deux jours; par leur cri, leur vol et leur plumage elles ressemblaient à nos hirondelles d'Europe. Elles nous abandonnèrent pourtant avant notre arrivée en vue de la terre. Alors nous commençâmes aussi à voir beaucoup de troncs d'arbres flotter sur l'eau autour de nous; ils étaient entourés d'une quantité de menu fretin et d'une espèce de très petits poissons que les oiseaux aquatiques dévoraient paisiblement installés sur ces débris.

Les fréquents retours du calme plat qui retardèrent notre arrivée à Chagres, jusqu'au 6 novembre, devint pour nous l'occasion d'étudier les mœurs des poissons. La mer avait

souvent la limpidité d'un miroir; quelquefois des poissons de toutes nuances venaient se jouer autour du gouvernail, ou bien les habitants des régions inférieures, attirés par le bruit à la surface, venaient nous observer et semblaient nous regarder d'un œil étonné. Dans le fond brillaient des points métalliques qui grandissaient à vue d'œil, revêtaient une forme, prenaient un corps jusqu'à ce que le transparent élément fut envahi par des myriades de poissons de toutes espèces, de gros, de petits, de blancs, noirs, verts, jaunes, rouges, bleus, longs, larges, d'autres ayant presque la forme sphérique. Ils s'élevaient et s'abaissaient, allaient de droite à gauche, la tête toujours tournée vers nous. Il arrivait parfois qu'un requin venait troubler cette bande paisible et curieuse. Il nous poursuivait d'un air affamé jusqu'à ce que l'appât d'un morceau de salaison l'attirât dans un piége placé sous le gouvernail, d'où on le retirait par dessus bord. On laisse la bête s'engager jusqu'à la queue dans le piége sous lequel pend l'amorce, puis on retire subitement la corde. Nous prîmes de cette manière, dans l'espace de quelques jours, cinq ou six de ces animaux, dont aucun cependant ne dépassait sept pieds de longueur. Comme nous manquions absolument de nourriture fraîche, nous voulûmes essayer de manger de cette chair; elle est supportable quoique peu délicate, et notre cuisinier ignorait malheureusement la manière d'en préparer les nageoires à la chinoise. Nous avions à peine jeté à la mer la tête et les dépouilles du premier requin que nous en vîmes un second, suivi de trois autres poissons, de couleur magnifique et qui se tenaient derrière lui à une distance respectueuse, s'élever lentement au dessus de l'eau. Tous les quatre contournèrent le vaisseau pendant assez longtemps jusqu'à ce qu'enfin le requin

fut pris à son tour. Avec lui nous retirâmes un remora, espèce de poisson suçeur très connu et qui était installé sous une de ses nageoires. Il y en avait un second sous une autre nageoire, mais il s'était détaché par suite de la secousse que nous avions imprimée au requin en l'attirant à bord. Les trois poissons qui accompagnaient ce requin étaient de cette espèce que les marins anglais et américains nomment dolphins, mais qui n'appartiennent en aucune façon au genre des dauphins. Plus tard nous harponnâmes deux de ces derniers; les couleurs dont ils sont marqués sont réellement admirables; leurs nuances, vert de gris, vert serin, jaune citon, jaune d'or, bleu d'acier, étaient mouchetées encore de points bleu d'azur, comme ceux dont sont marquées les truites. Quand le poisson meurt, il se produit de singuliers effets de couleurs : le blanc, le violet, le jaune d'or, le gris d'acier se succèdent en reflets chatoyants sur tout son corps. Nous essayâmes aussi de manger de ce poisson en prenant de grandes précautions. Les marins prétendent qu'ils peuvent quelquefois empoisonner et ils se figurent que les armatures en cuivre des vaisseaux peuvent en être la cause; la couleur verte du poisson leur semble en être la preuve. La chair en est mauvaise mais ne produisit aucun effet fâcheux. Quand nous eûmes rejeté les déchets du second requin, nous vîmes apparaître une multitude de ces beaux poissons, en rangs réguliers et par bandes nombreuses dont l'extrémité se perdait dans les profondeurs de la mer; nous ne distinguions les derniers d'entre eux qu'à l'éclat que projetaient par moment leurs mouchetures brillantes. En même temps que cette troupe, en parût une autre, de poissons beaucoup plus grands, que notre cuisinier nommait Barracuta, espèce très commune dans les eaux de

l'Océan indien. Ces deux colonnes opérèrent le même mouvement et disparurent ensemble.

Un jour je pus suivre du regard la chasse que donnait un de ces poissons verts à un poisson volant. Ce dernier volait au dessus de l'eau, à une petite distance et en ligne droite, puis tournoyait au dessus d'une vague, pour former un angle comme un lièvre poursuivi. Sous l'eau le poisson rapace suivait chacun de ces mouvements avec une égale promptitude et je le voyais, sous la surface transparente, apparaître comme un éclair en zigzags miroitants. Enfin les forces du poisson volant étant épuisées, il tomba dans l'eau précisément devant la gueule de son ennemi. Nous ne vîmes point de poissons volants quand la mer était parfaitement calme; ils paraissent avoir besoin au moins d'un léger mouvement des vagues pour pouvoir s'élever, et quand les flots étaient agités, ils s'élevaient par bandes.

Quand nous prenions un requin de la manière que j'ai décrite plus haut, nous devions l'attirer sur la barque qui était attachée immédiatement sous le gouvernail. Un jour que nous venions de faire une nouvelle capture, un cordage s'était accroché au bord de la barque et le capitaine y était descendu pour l'en détacher. Au même instant les matelots qui, du pont, n'avaient pu voir ce mouvement du capitaine, lancèrent la bête dans la barque; ce mouvement renversa le capitaine qui se trouva sous le requin. Bientôt nous pûmes juger du péril où s'était trouvé le capitaine quand, sur le pont, nous vîmes le requin, d'un coup de mâchoire, trancher le câble et le mettre hors d'usage. Chez la plupart de ces animaux, je trouvai l'estomac et les intestins presqu'entièrement vides. L'un d'eux avait des jeunes à des degrés très différents de développement.

Mais le plus intéressant spectacle de la vie des animaux qu'il nous fut donné de voir, s'offrit à notre vue deux jours avant notre arrivée à Chagres. Une bande entière de dauphins parût tout à coup près de notre vaisseau en se livrant à toute sortes de courses désordonnées. Quand un vent léger mettait le vaisseau en mouvement, les dauphins se rangeaient en colonne et le précédaient, puis ils se débandaient et se précipitaient en tous sens avec une violence telle qu'il leur arrivait bien souvent de se heurter contre les parois du navire. Dans leurs évolutions ils sortaient souvent presqu'en entier de l'eau, puis se soulevant, ils se précipitaient à une profondeur telle qu'ils ne nous apparaissaient plus que comme des points brillants dans l'éloignement; un instant après, ils revenaient à la surface, tout haletants, aspiraient l'air bruyamment, soufflaient et faisaient jaillir l'eau en la battant de leur queue. L'un des plus grands avisa une anguille, la saisit, la lança en l'air et la rattrapa cinq ou six fois de suite jusqu'à ce qu'enfin il l'engloutit. Ce jeu se prolongeait quelquefois pendant des heures entières. L'un de ces animaux que nous parvînmes à harponner et à amener par dessus bord, mesurait environ douze pieds de longueur; chacune de ses longues et étroites mâchoires avait quarante-deux dents; dans son estomac nous trouvâmes une grande quantité de sépiaires et d'autres polypes du même genre.

Déjà le 26 octobre, nous avions entrevu les côtes de Porto-Bello, mais bientôt nous les perdîmes de vue, et ce ne fut que douze jours plus tard que nous aperçûmes les côtes occidentales de Chagres. Dans l'intervalle survinrent les calmes dont j'ai parlé, et pendant la durée desquels notre capitaine appréhenda longtemps qu'un courant ne

nous entraîna dans le golfe de Darien. Dans toute cette partie le courant se rapproche très fort des côtes, de l'O. à l'Est., tandis qu'à une distance plus grande de la terre, il a une direction inverse et généralement très irrégulière qui, selon notre capitaine, défie toute théorie. Ce n'est pourtant pas le cas ici. Le courant qui, venait de l'Océan Atlantique en entraînant une partie des eaux du fleuve des Amazones, se dirige de l'E. le long des côtes de l'Amérique du Sud vers la baie qui sépare le cap la Vela du cap Gracias à Dios, se divise en deux bras : Le bras septentrional en ligne droite, tandis que le bras méridional forme un angle dans l'intérieur de l'espace désigné, et s'en retourne baigner les côtes du Nicaragua, de Costa Rica et de Chagres. Le point central de cet angle s'avance naturellement de côté et d'autre en confondant les limites, et voilà pourquoi on rencontre à des moments et à des endroits différents, les courants contraires produits par ces deux bras de mer.

Le 5 novembre vers le soir nous aperçûmes les montagnes de l'isthme de Panama ou, pour parler plus exactement, du pays qui est situé un peu à l'O. de l'isthme. Ce sont des cîmes séparées et généralement des cônes tronqués. Le lendemain matin nous étions en face des côtes rocheuses, puis bientôt nous arrivâmes en vue d'une vaste plaine boisée à l'extrémité de laquelle s'élevaient de hautes montagnes. Sur les bords nous distinguâmes des palmiers; à l'est s'élève sur un rocher la vieille citadelle de San Lorenzo qui domine l'embouchure du fleuve de Chagres que les Espagnols nommaient le fleuve des Alligators, Rio de los Lagardos, et à trois heures de l'après-midi nous jetâmes l'ancre dans la rade et devant la barre du fleuve, à côté du vapeur anglais *Great Western* et d'un trois mâts français.

La traversée avait duré 39 jours, mais de tous les vaisseaux qui avaient quitté New-York en même temps que nous, aucun encore n'était arrivé. Un brick, parti le lendemain de notre départ, arriva aussi à Chagres le lendemain de notre arrivée.

Le jour suivant nous réussîmes à passer la barre et nous pénétrâmes dans le fleuve; une entreprise plus ou moins périlleuse car plus d'un navire a péri en cet endroit. Les débris des bricks et des schooners échoués gisaient tout alentours et peu de jours seulement avant notre arrivée, un schooner avait été jeté à la côte et un autre eut le même sort sous nos yeux. En dedans de la barre, nous dirigeâmes le bâtiment près du bord gauche du fleuve, précisément devant les échoppes en bois construites sur la partie de la ville occupés par les Américains du Nord, un établissement dont il doit rester peu de traces, aujourd'hui que cette population, à cause du changement de direction des voyageurs allant en Californie, s'est établie à Aspinwall. Sur le côté opposé du fleuve, était situé alors, comme il l'est probablement encore aujourd'hui, le village des indigènes, le Chagres proprement dit, au pied de la citadelle de San Lorenzo.

CHAPITRE II.

Séjour à Chagres. — Le village des Américains du Nord et celui des indigènes. — La citadelle de San Lorenzo. — Vieux matériel de guerre. — Curiosité dangereuse. — Excursions. — Petites Idylles. — Dangers au sortir du port. — Périlleux essais de la navigation à vapeur. — Arrivée à San Juan de Nicaragua. — Situation et avenir de cette ville.

L'impression produite par les scènes de la nature des tropiques sur les voyageurs qui viennent des zones glaciales ou tempérées, a été très souvent décrite. On doit reconnaître que ces peintures qui, lorsque l'auteur ne veut pas faire preuve, auprès de ses lecteurs, de connaissances spéciales en histoire naturelle, se bornent à une simple esquisse de l'aspect général de la contrée, ont eu un mérite réel et que les maîtres dans l'art descriptif ont rendu d'éminents et durables services, à notre littérature d'abord et au public ensuite, en élargissant le cercle des admirateurs de la nature, dont la connaissance avait été réservée jusqu'alors à ceux qui en avaient fait une étude spéciale. Mais le grand nombre de ces publications leur a fait perdre une partie de leur intérêt; cela nous a amenés à avoir un langage de convention dont les impressions, tout de convention aussi sont la con-

séquence naturelle; de même que la terrasse, les groupes d'arbres et une certaine mise en scène, sont indispensables à quelques artistes à tel point que sans eux ils ne sauraient peindre le moindre paysage. Aujourd'hui tout le monde connaît les palmiers élancés, les sombres forêts vierges et la luxuriante végétation de leurs rameaux enlacés, les singes et les perroquets, les crocodiles et les serpents et chacun peut en parler. Le lecteur me permettra donc, lorsque je n'aurai pas un trait caractéristique à lui faire remarquer, de m'abstenir d'ajouter encore aux souvenirs que de précédentes lectures lui auront laissés.

Le déchargement d'une partie de notre cargaison, en destination pour Chagres, nous retint huit jours dans cet endroit. Les merveilleuses découvertes que nous faisions chaque jour et les beautés toujours nouvelles qui s'offraient à notre admiration, excitèrent en nous un intérêt assez puissant pour l'emporter sur la mauvaise impression produite par l'installation d'une colonie d'Américains du Nord qui, depuis, a abandonné le pays et dont notre brick n'était séparé que par une planche qui nous servait de pont. Nous avions à combattre aussi les dangers du climat dont nous ressentions la pernicieuse influence en aspirant les émanations humides et infectes qui s'élevaient en brouillard épais sur toute l'étendue du fleuve.

L'établissement des Américains du Nord qui fut motivé par cette circonstance que Chagres était, du côté de l'Est, le point extrême de la grand'route de la Californie par l'isthme de Panama, cet établissement était situé en deçà de la barre du fleuve, à quelques centaines de pas en amont de son embouchure, à gauche et dans une région basse et uniforme. Ses principales constructions consistaient en

auberges et en magasins; constructions de bois dont les différentes parties étaient expédiées tout achevées de New-York et qu'il ne restait plus qu'à assembler lorsqu'elles étaient arrivées à destination; le tout, du reste, avait plutôt l'air de granges et d'échoppes que de maisons. La langue anglaise dominait, bien qu'il ne fût pas rare d'y entendre parler toutes les langues européennes. Sur la rive, en face de notre brick, se trouvait la célèbre *Irving House*, le premier hôtel de la localité dont les affiches, que j'avais vues placardées sur tous les murs à New-York, annonçaient que les voyageurs trouveraient dans ses vastes salons, tout le comfort de la vie civilisée, uni aux délicates jouissances, particulières à ces zones privilégiées. C'était un immense hangar à deux étages; au rez de chaussée, on avait établi dans toute la longueur deux tables en bois non raboté, garnies de bancs tout aussi élégants et autour desquelles étaient installés des centaines de voyageurs auxquels on servait, pour toute nourriture, des provisions apportées par les vaisseaux, pendant qu'à l'étage supérieur, des centaines de malades en proie aux ardeurs de la fièvre ou secoués par les frissons, s'efforçaient de rester assis sur leurs malles, afin de les préserver des atteintes des voleurs.

Devant les maisons, à côté de grandes mares bourbeuses et des ruisseaux de la rue encombrés de fétides immondices, on voyait de nombreuses tables de jeu occupées par des joueurs et quand une porte entr'ouverte permettait au regard de pénétrer dans l'intérieur de ces tavernes, on voyait le comptoir, où se débitait l'eau-de-vie, entouré par des hommes à l'aspect dégoûtant, ni lavés, ni peignés, dont les cheveux et la barbe semblaient n'avoir jamais connu ni les ciseaux, ni le rasoir, aux traits pâlis, aux yeux caves, s'ob-

servant d'un air soupçonneux, tout en serrant contre eux, la lourde poche d'un vêtement déguenillé. Les colons avaient si peu songé au défrichement de la contrée environnante, que l'on faisait venir de New-York jusqu'aux fourrages nécessaires aux deux ou trois vaches que l'on comptait dans le village; et les éléments les plus ordinaires de la nourriture de ce pays, tels que les bananes, l'igname et le tapioca étaient des mets introuvables sur toutes les tables d'hôtels; les indigènes n'en cultivaient que fort peu au delà de ce qui était nécessaire à leur propre consommation et aucun colon ne se serait avisé d'entreprendre une affaire qui ne lui eût par rapporté de bénéfices immédiats. Bien que les bois fussent à proximité des dernières maisons, on faisait apporter de New-York, le combustible sous forme de charbons de terre.

Telle était en 1850, la colonie américaine de Chagres, un endroit dont notre capitaine disait qu'il n'y avait qu'un scélérat qui put l'habiter; l'arrêt est peut-être sévère. En étudiant les mœurs des habitants de cette contrée et d'autres semblables qu'il me fut donné de visiter par la suite, je me fortifiai dans cette opinion, que le développement intellectuel de l'homme et les plus nobles qualités, dépendent en grande partie de l'amour qu'il porte à l'endroit qu'il habite et de la stabilité de son foyer. L'affection que nous vouons, non seulement aux hommes, mais encore aux œuvres de la nature et de l'art qui nous entourent et qui ne peut se développer entièrement que par des rapports longs et constants, est un sentiment qui réagit d'une manière efficace sur tout notre être et contribue activement à notre perfectionnement. Là où toutes ces conditions font défaut, comme dans les colonies où chacun a la conscience d'une

existence toute passagère ou du moins d'un séjour peu prolongé, une dégradation morale très sensible est presqu'inévitable. C'est une vérité bien reconnue en Californie où chacun répète : « Il nous faut ici des gens qui s'y établissent définitivement et pour lequels notre pays devienne une nouvelle patrie. » Je suis bien éloigné de vouloir prendre la défense de cette maxime, que chacun doit rester dans son pays et y chercher des moyens d'existence; je veux dire seulement que l'on doit reporter son attachement sur sa seconde patrie ou bien retourner dans l'ancienne et qu'en tous cas on ne doit pas choisir, pour y établir sa résidence, une contrée qu'aucun de ses habitants ne considère comme sa patrie. Quand, ni dans les gens, ni dans les choses qui nous environnent, nous ne trouvons un aliment pour notre affection, il faut nous éloigner le plus tôt possible.

Vis à vis de l'établissement des Américains du Nord, et sur l'autre rive du fleuve, est situé l'ancien village des indigènes, au pied de l'ancienne citadelle de San Lorenzo qui, du temps des Espagnols, défendait de ce côté l'entrée de la route vers Panama. Je ne sais s'il occupe exactement l'emplacement du *Nombre de Dios* espagnol, nom sous lequel Chagres était désigné autrefois. D'un côté des marais recouverts de roseaux et d'autres plantes aquatiques, séparent le village, vers le versant, des forêts de palmiers derrière lesquels s'élèvent des montagnes entièrement recouvertes d'arbustes peu élevés, d'où se détache de distance en distance quelque grand et ombrageux latanier. Le soir le temps se refroidit subitement et, des eaux stagnantes des marais environnants, s'élevèrent d'humides vapeurs dont l'air fut bientôt complétement imprégné et qui sont si épaisses que, par la seule aspiration, le goût en est désagréablement

affecté et vous fait éprouver des tressaillements de répulsion et de dégoût. Un soir entr'autres que j'avais ressenti cette impression avec plus de force que d'ordinaire, j'exprimai à mes compagnons de voyage, la crainte d'être atteint par la fièvre du pays. C'était la veille de notre départ et je ne pouvais guère apprécier encore avec quelque certitude l'état de ma santé à cause des suites de la terrible maladie à laquelle j'avais été en proie pendant mon voyage, et dont je souffrais encore. Je me mis donc en route, mais aussitôt mon arrivée, la fièvre se déclara avec intensité et ne se calma qu'après un mois de souffrances.

En compagnie de quelques passagers, je mis un jour pied à terre pour visiter le village et le château fort. Les habitations en sont jolies et soignées, bien que de construction légères et simplement recouvertes de joncs et de feuilles de palmier. La population se compose d'un mélange de la race indienne, africaine et espagnole. La langue espagnole est la plus répandue. Quelques Américains du Nord, qui vivaient avec des femmes indigènes, s'étaient également établis de ce côté du fleuve. Les naturels sont généralement très forts et bien constitués, et il n'est pas rare de rencontrer parmi eux des physionomies intelligentes et belles. La perspective d'un rapide accroissement de fortune avait attiré chez eux en ce moment une foule de mulâtres de Carthagène, de Curaçao et de la Jamaïque; il est à remarquer que la plupart d'entre eux ont abandonné ces lieux depuis cette époque pour s'établir à Aspinwall. La propreté de cette population de couleur et le soin qu'ils prennent de leur personne, formait un contraste frappant et d'un effet très agréable. Avec le peuple qui composait la colonie américaine. Chaque matin on voyait apparaître ces hommes,

même ceux qui portaient le buste nu, avec des pantalons frais et d'une blancheur éblouissante. Je remarquai là pour la première fois, chez les femmes, cette élégance demi-sauvage, particulière aux races mêlées des contrées américano-espagnoles. Elles avaient de frais jupons d'étoffe de coton rayées de bleu et de blanc ou de rouge et de blanc garnis de bandes d'étoffe plissées, qu'elles portaient serrés au dessus de leurs hanches nues. Le buste était recouvert par une chemisette légère qu'elles nomment *guipil*, toute constellée d'or et d'argent, ou bien par le *reboso* aux longs plis amples, rejeté sur l'épaule gauche. Leurs petits pieds nus étaient chaussés d'étroits souliers de satin blanc, brodés aussi d'or et d'argent, et dans leurs cheveux, d'un noir de jais, parfaitement soignés et relevés avec art, on voyait briller des fleurs aux couleurs éclatantes et toujours fraîches. C'étaient de gracieuses apparitions, soit qu'on les vit se balancer nonchalamment étendues dans leurs hamacs, ou se promener avec une grâce et une allure qui leur est toute particulière. Je remarquai que parmi cette population régnait la politesse qui s'est introduite, avec la langue espagnole, jusque chez les Indiens. Ils ne s'adressent pas la parole sans commencer par le mot de senor ou de senora. Il n'y a que les canotiers ou les porte-faix employés au déchargement des vaisseaux, qui s'interpellent avec moins d'étiquettes, et les mots de : « hombre! « homme! ou « mulato! quadron! zambo! » sont les désignations qu'ils appliquent selon l'origine de ceux auxquels elles s'adressent.

A l'époque de notre arrivée, une sorte de guerre venait d'éclater entre les Américains du Nord, les indigènes et les gens de couleur, établis parmi eux et habitant les deux localités contiguës; il en était résulté un combat qui n'avait

cessé qu'après de nombreux coups et blessures. Les indigènes voulaient héberger les voyageurs à des conditions beaucoup plus avantageuses que celles que leur posaient les Américains, et ceux-ci, ne pouvant avoir raison des premiers, employèrent comme dernier argument les coups de fusils qu'ils ne ménagèrent pas à un canot rempli de voyageurs. Cet acte appelait des représailles qui ne se firent pas attendre; et pendant deux jours il régna une grande surexcitation.

Nous sortîmes du village et gravîmes la côte qui mène à la citadelle. C'est là que, pour la première fois, j'admirai, comme dirait un médecin, un magnifique cas d'élephantiasis sur la personne d'un nègre, dont cette affreuse maladie avait gonflé la jambe, au point d'en faire une masse informe.

La citadelle, par suite du manque de réparations, tombe véritablement en ruines. La pierre de sable, que l'on a employée pour sa construction, se décompose avec une rapidité surprenante sous l'influence de ce climat humide. Une construction en bois, délabrée aussi et située dans l'une des cours, servait de demeure à un employé décoré du titre de commandant. Des canons et des mortiers en fer et en bronze, des monceaux de balles, de bombes et de grenades gisaient au milieu des grandes herbes qui croissent dans les cours. J'y comptai trente canons en fer et dix en bronze dont quelques-uns de très gros calibre; mais il se peut qu'il y en ait bien davantage. Deux mortiers en bronze portaient des inscriptions; l'un : *El Escorpion, Solano fecit, Sevilla* 1749. *Ferdinando VI, Hispaniae Rex;* l'autre : *El Dracon, Sevilla* 1742. Nous visitâmes quelques-uns des souterrains, et par hasard nous avions presque tous le cigare allumé à la bouche. Dans un des compartiments nous remar-

quâmes une grande quantité de caisses entassées, dont nous nous approchâmes pour voir ce qu'elles renfermaient. Elles contenaient une substance noirâtre et humide dans laquelle nous finîmes par reconnaître de la poudre ; il y en avait tout au moins de quarante à cinquante quintaux. Nous fûmes naturellement un peu effrayés et, malgré l'état humide de la dangereuse substance dont nous venions de faire la découverte, nous nous retirâmes avec de grandes précautions en tenant nos cigares à la main.

De la citadelle la vue est admirable : d'un côté on voit la mer dont le rivage est rejoint par la forêt qui s'étend jusque sur les côtes. De l'autre côté un terrain montueux et boisé au milieu duquel le regard peut suivre jusqu'à une certaine distance, les sinuosités du fleuve entre les ombres produites par l'épaisseur du taillis.

Derrière la citadelle il y a un ravin profond où, caché par les branches lourdement chargées de feuilles des grands arbres qui le bordent, un petit ruisseau coule lentement vers la mer. De nombreuses femmes demi-nues étaient occupées à y laver leurs vêtements. Aussitôt qu'elles nous aperçurent, elles nous prièrent par signe de nous éloigner. Elles travaillaient en chantant en chœur. Cette scène eut pu fournir le sujet d'une jolie idylle.

Nous traversâmes donc le ravin pour gagner les coteaux voisins, et nous atteignîmes un bois de cocotiers dont le terrain était jonché de noix de coco. Une passiflora s'accrochait à toutes les branches qu'elle pouvait atteindre, et les garnissait d'un feuillage charmant et d'une fleur qui surpasse en beauté pour la couleur et la forme toutes celles que j'avais vues jusque-là. Dans une éclaircie on voyait les traces d'une sucrerie, où se trouvaient encore d'énormes

chaudrons en très bon état ; c'était probablement une entreprise abandonnée après une courte existence.

Le lendemain, en longeant les bords de la mer, nous découvrîmes à deux ou trois lieues du village, un endroit tout disposé pour prendre un bain contre un rocher qui surplombe la mer, et au pied duquel ont cru quelques cocotiers très élevés, s'étend une plage sablonneuse sur laquelle viennent se briser les vagues de la mer. Un ruisseau jaillit du roc à cet endroit et apporte de la forêt d'innombrables semences de toutes espèces d'arbres qui m'étaient complétement inconnues. Il y avait là d'épaisses couches et comme des bancs entiers de noix de coco, de gousses, de fèves, de graines de toutes sortes. Après avoir pris un bain en vue de nombreux requins, nous suivîmes un sentier qui conduit au bois. Je n'étais nullement préparé, par des études spéciales de botanique, à apprécier les richesses d'une forêt tropicale, et ce n'est que rarement que je rencontrais une plante qui ne me fût pas étrangère. Nous apercevions d'admirables fleurs à une hauteur telle qu'il était impossible d'y atteindre. Après un parcours d'une lieue environ, nous atteignîmes un groupe de cabanes, faites de roseaux et de branches de palmiers, caché au plus épais de la forêt et sur le seuil desquelles nous vîmes des femmes brunes portant l'élégant costume que j'ai décrit plus haut, sans en excepter les coquets petits souliers de satin blanc qu'elles ne quittent pas même ici, au milieu du bois. Je ne pus découvrir quels étaient les moyens d'existence de ces gens, non plus que les motifs qui avaient pu les décider à habiter ce lieu isolé. Peut-être travaillaient-ils au port; en tous cas ils avaient trouvé bon d'éloigner autant que possible leurs habitations de celles des *Américanos*.

Après que nous eûmes satisfait la curiosité que doit inspirer à tout voyageur la vue d'une nature toute nouvelle pour lui. Ce séjour commença à nous sembler fort désagréable. De violentes ondées nous retinrent une grande partie du temps dans la cajute de notre vaisseau; pendant la nuit nous étions tourmentés par les moustiques et par des nuées de petites mouches grosses comme des puces, qui pénétraient à travers les mailles de nos bas et par la moindre ouverture de nos vêtements et dont les piqûres nous causaient une démangeaison insupportable. Nous fûmes donc très heureux quand le 14 novembre un petit vapeur vint remorquer notre brick, bien que nous fûmes à ce moment même exposés encore à un grand danger. L'homme qui jouait sur ce misérable bâtiment le rôle de capitaine était un type accompli de paresse, de bêtise et de grossièreté. Ses manœuvres maladroites nous firent toucher, d'un côté un schooner et de l'autre un brick. Nous faillîmes renverser une chaloupe et enfin nous nous aperçûmes qu'il dirigeait notre bâtiment en droite ligne sur un récif dont nous n'étions plus séparés que par la largeur de la main. Nous ne fûmes rassurés qu'en pleine mer et là encore nous trouvâmes échoué un schooner qui avait été en rade avec nous et qui avait voulu prendre le large deux jours avant notre départ.

Les essais que l'on faisait à cette époque pour introduire la navigation à vapeur sur le fleuve de Chagres furent très malheureux et ils ne pouvaient réellement réussir de la manière dont ils étaient dirigés. Un habitant de New-York qui était ici en même temps que nous, avait un misérable petit bateau à vapeur qu'il destinait à faire le trajet entre Chagres et Cruzès. Il fut lancé en notre présence, mais à quelques milles en amont du fleuve, il fut abandonné par

son ingénieur et laissé là. Ce ne fut qu'après bien des recherches qu'on en découvrit un nouveau ; à peine était il installé à son poste que la machine lui cassa le bras. On finit par en trouver un troisième : il n'était pas arrivé encore que le capitaine venait annoncer au propriétaire que le chauffeur avait manqué de faire sauter le bâtiment.

Nous fîmes le trajet de Chagres à San Juan en quatre jours. Le matin du 18 nous découvrîmes la plage de Mosquitia et nous nous dirigeâmes vers le Sud, du côté de San Juan dont le port, encombré de vaisseaux de toutes sortes, ne tarda pas à nous apparaître. Au bord de la rivière était une rangée de maisons qui, vues de loin, avaient un aspect très agréable. Nous eûmes bientôt jeté l'ancre; l'abord est facile et l'ancrage, qui consiste en sable fin, est très bon.

Quand, venant de la mer, on approche des rives, la cime des arbres de la forêt apparaît au dessus de l'eau comme une bordure coupée à intervalles inégaux par des clairières tapissées de frais gazon et s'étendant de la rive jusque dans l'intérieur des terres. Derrière ces lignes de verdure s'élève une rangée de collines et plus loin les montagnes dont quelques sommets plus élevés et de forme conique rappellent la nature volcanique du terrain. A l'endroit où les eaux du Nicaragua se jettent dans la mer, sur le côté gauche de l'embouchure septentrionale du fleuve, s'élève la petite ville de San Juan de Nicaragua, appelée aussi San Juan del Norte par les naturels de l'intérieur du pays, par opposition avec San Juan del Sur, ainsi nommé à cause de sa situation sur la rive opposée du fleuve (1). Depuis 1848, époque où les

(1) Mar del Norte et Mar del Sun — mer du Nord et mer du Sud. — Anciens noms espagnols pour désigner l'océan Atlantique et l'océan Pacifique.

Anglais ont pris de vive force possession de ces lieux, ils ont cherché à lui donner le nom de Greytown.

Lors de mon débarquement en cet endroit, qui avait eu avant mon arrivée et qui eut encore par la suite des destinées si diverses, il n'était guère composé que d'une soixantaine de maisons, généralement construites avec des blocs de bois et des tiges de roseaux, et recouvertes de feuilles de palmiers. Elles abritaient de trois à quatre cents habitants; une partie d'entre eux étaient indigènes, l'autre se composait d'Européens et d'Américains du Nord et le reste de mulâtres de la Jamaïque et de nègres, dont quelques-uns au service de l'agence anglaise, établie pour protéger le soi-disant royaume de Mosquitia; les autres étaient canotiers, portefaix, etc. Parmi les Européens se trouvaient plusieurs Allemands; l'un d'eux, chef d'une maison de commerce, percevait pour les Anglais, au nom du roi de Mosquitia, les droits de douane et autres. Il y en avait qui étaient domestiques d'auberges, d'autres encore se soutenaient sans profession particulière dans l'attente de quelque circonstance favorable qui leur procurât la fortune, comme il arrive si souvent aux émigrés dénués de tout moyen d'existence et qui attendent du hasard un événement qui les tire d'embarras. L'un d'eux, doué du véritable esprit cosmopolite qui distingue les Allemands, appartenait à la police africaine du Protectorat anglais du roi Zambo de Mosquitia, et paraissait jouir dans cette sphère d'une certaine influence. Beaucoup de ces maisons étaient des hôtels destinés aux voyageurs allant en Californie, qui, à cette époque où aucun bateau à vapeur ne faisait la traversée entre New-York et la rive occidentale, ni entre San Francisco et la rive orientale du Nicaragua, voyageaient d'ordinaire par la route qui traverse ce

pays, d'où ils gagnaient Realijo par des navires à voiles et de là prenaient à pied ou à cheval la direction de Chinandega, Léon, Managua et Masaya vers Grenade. La disposition intérieure des maisons, quoique bien imparfaite encore, était pourtant infiniment supérieure à celles des habitations de Chagres, et quoique la situation de la ville fut moins romantique, l'aspect en était très agréable par l'air d'ordre et de propreté qui y régnait et surtout par l'impression de sécurité personnelle dont on savait pouvoir y jouir et dont on était uniquement redevable aux agents de la police anglaise. Derrière cette localité s'élevaient, dans une prairie qui s'étend d'un côté jusqu'à la forêt et de l'autre jusqu'à une lagune, des arbres magnifiques et d'espèces différentes qui ajoutaient beaucoup à la beauté du paysage. Lorsque je repassai par là un an au plus tard, au retour de mon excursion dans l'intérieur du pays, ils étaient tombés sous la hache des industriels pour faire place à de nouvelles constructions nécessitées par le rapide accroissement de la population. Depuis, elle a été incendiée et rebâtie à nouveau. En dernier lieu, le gouvernement l'a laissé détruire par un bombardement et les rares constructions qui ont été épargnées ou ont été rebâties depuis, sont assises sur une plage nue et désolée. Enfin, de tous les points que le regard embrasse, la forêt seule a conservé son caractère d'antique beauté. Cette forêt n'est séparée de la rive que par un espace d'un millier de pas environ. Derrière ces constructions commence la lagune dont j'ai parlé déjà; c'est une eau sombre et tranquille qui, plus haut, se marie avec le fleuve pour s'en séparer à l'endroit où celui-ci va se jeter dans la mer. En avançant dans la forêt qui lui fournit un cadre admirable, elle se ramifie en une quantité de petits ruisseaux qui se cachent

sous d'épais fourrés de verdure, où le soleil ne pénètre jamais et sur les bords desquels croissent de distance en distance de grands palmiers dont la cime couronnée s'élève au dessus des bosquets touffus. Cette eau est transparente quoique de couleur brune, et l'on voit distinctement le feuillage des arbres qui l'entourent se refléter dans ce sombre miroir. Quand nous y passâmes, la lagune avait débordé sur les gazons qui la bordent et l'on voyait de petits poissons jouer sur l'herbe autour des tiges des fleurs. Je tirai un petit oiseau qui reposait sur les larges feuilles d'une plante aquatique et je voulais l'attirer à moi au moyen d'un bâton noueux quand, du milieu des longues herbes se souleva tout à coup un petit alligator qui s'empara du produit de ma chasse et l'avala du même coup. La lagune est remplie de ces animaux dont quelques-uns sont d'assez grande taille. On les distingue très facilement dans le lointain, nageant d'une rive à l'autre, ou bien étendus sans mouvement sur le dos et se chauffant au soleil. Les arbres des environs sont tous garnis d'orchidées, de broméliacées et de lianes qui s'enroulent autour de chaque branche.

D'après la situation de la ville de San Juan qui a le lac de front, la lagune par derrière, le fleuve à droite et une forêt marécageuse à gauche, on pourrait facilement en conclure que le climat doit en être très insalubre. Les fièvres intermittentes n'y sont pas rares, en effet, mais généralement elles ne présentent pas de symptômes dangereux, ne résistent pas à un traitement bien entendu et on ne leur reconnaît aucun des caractères des maladies endémiques si fréquentes sous les tropiques. Les causes auxquelles on peut attribuer cette salubrité toute exceptionnelle du climat dans de semblables conditions, sont principalement la nature du

sol qui est sablonneux et ensuite la situation de la ville elle-même, sur un point qui la rend accessible à tous les vents. Ces causes n'existent pas à Chagres, qui est préservé du vent par la montagne qui domine la citadelle et dont le sol est composé d'une terre végétale noire et forte. San Juan, au contraire, est bâti sur du sable d'origine volcanique, qui semble venir de l'intérieur des terres et avoir été charrié jusque là par les eaux. Le titanate de fer qui provient de la lave des volcans et qui forme sur les bords du lac de Grenade des bancs entiers de sables titanifères, est déjà mêlé en assez grande proportion aux grains quartzeux du sable de ces côtes. Sur toutes les routes de San Juan on peut, au moyen de l'aimant, soulever le titanate de fer. Ce terrain a une faculté d'absorption tellement rapide que, même après une pluie torrentielle, les rues sont instantanément séchées et toujours très propres. Sous la surface, le sable est tellement imprégné d'eau, que les habitants se procurent l'eau nécessaire aux usages domestiques au moyen de tonneaux enfoncés en terre et qui deviennent pour eux des fontaines inépuisables. C'est également à l'aide de ce moyen élémentaire qu'on obtient l'eau potable.

A cette époque les environs de la ville étaient aussi peu cultivés que ceux de Chagres. Les approvisionnements arrivaient en partie de l'intérieur des terres et en partie par les vaisseaux. On y voyait encore les vestiges de quelques jardins retournés, faute de culture, à l'état sauvage, et où l'on retrouvait encore quelques limoniers, des manguiers et des papayas. Du reste toute la contrée environnante était parfaitement sauvage et inculte et l'est encore aujourd'hui. On dit que dans les bois des alentours, vivent différentes races d'Indiens; il est pourtant rare d'en rencontrer en ville. On

me les dépeignit du reste d'un caractère doux et inoffensif, très différents des *Indios blancos* — Indiens blancs, ou des *Guatusos* — têtes rouges, qui demeurent plus loin dans l'intérieur des bois, à l'extrémité du pays entre Nicaragua et Costa-Rica.

Indépendamment de tout ceci, San Juan n'est rien moins qu'un nouvel établissement, il y a plus de trois siècles qu'il était désigné comme port. Au commencement du XVIIIe siècle il y avait là une garnison espagnole, et en 1796, par décret du roi d'Espagne, la ville fut déclarée port d'entrée pour tous les pays attenants. Les Espagnols avaient à cette époque douze stations militaires sur le fleuve, ce qui prouve que les rapports commerciaux et autres étaient alors très importants. Les nouvelles destinées de cette ville, depuis que son importance pour les relations actuelles s'est fait jour, sont intéressantes sous bien des rapports. Les Anglais qui, depuis 1638, ont pris pied sur les côtes de Honduras et qui, en 1794, pour se faciliter un prétexte de querelle avec l'Espagne, couronnèrent roi de Mosquitia un naturel des bords de Mosquito dans la Jamaïque, firent, plus tard, supporter aux républiques nouvellement établies de l'Amérique centrale, les frais de leurs chicanes et de leurs usurpations. Robert-Charles-Frédéric, le troisième roi de fabrication anglaise et père du roi actuel, abandonna en 1840, à deux Anglais, deux frères du nom de Samuel et Peter Shephard, une étendue considérable de terrain en échange d'une importante livraison d'eau de vie. Mais comme cette concession portait sur des terrains dépendant en partie du territoire de Nicaragua, cet État protesta contre la violation de ses droits. Les deux frères s'adressèrent alors à l'intendant anglais de Honduras, le colonel Mac-Donald, et l'inves-

tirent de tous leurs droits. Celui-ci, monté sur un vaisseau de guerre, se dirigea immédiatement vers San Juan, s'empara du commandant de place nicaraguéen et l'emmena prisonnier, sous l'accusation d'avoir violé le territoire du royaume de Mosquitia. Le Nicaragua avait empiété sur les droits territoriaux de l'Espagne, c'était un fait accompli depuis trois siècles. Cependant l'Angleterre ne s'offensa pas de cette absurde interprétation des droits d'un peuple, bien qu'un an plus tard, le vice amiral Adams vint bloquer le port pour réclamer une dette du gouvernement de Nicaragua, reconnaissant par là même les droits territoriaux de ce gouvernement. Sans se préoccuper ni des lois de la géographie, ni de l'histoire, ni des droits du peuple, lord Palmerston arrêta, en 1847, les limites du pays, et le 1er janvier 1848, les Anglais fondirent sur la ville de San Juan, remplacèrent le pavillon de Nicaragua par les couleurs du royaume de Mosquitia et y installèrent, au nom de sa majesté indienne, leur propre agent. Pour essayer d'effacer jusqu'aux souvenirs historiques, ils changèrent le nom de la ville et la baptisèrent de celui de Greytown.

Les États du centre de l'Amérique fussent devenus une proie facile des violences et des chicanes anglaises, si bientôt les intérêts d'une autre puissance n'étaient venus s'y opposer. Le 2 septembre 1849, le chargé d'affaires des États-Unis, près des républiques de l'Amérique du centre, avait passé un contrat entre le gouvernement de Nicaragua et une société d'actionnaires de New-York, sous la garantie du gouvernement des États-Unis, pour la construction d'un canal reliant l'Océan Atlantique à la mer Pacifique, projet qui dût être abandonné depuis à cause du non accomplissement, par la société, des conditions auxquelles elle avait

souscrit. En même temps des négociations furent entamées entre l'Angleterre et les États-Unis, négociations qui aboutirent le 19 avril 1850 au projet Clayton-Bulwer. D'après ce projet, les différends, existants au sujet de Mosquitia et de Nicaragua, du moins en ce qui concernait l'Angleterre et les États-Unis, devaient être oubliés. Néanmoins le gouvernement de Washington traita la question avec une malhabileté si évidente et opposa si peu d'énergie aux interprétations que les Anglais firent plus tard du traité, que les relations avec San Juan conservèrent le même caractère qu'autrefois et qu'à mon arrivée je trouvai l'étendard aux couleurs nationales flottant à l'entrée du port. Les agents anglais gouvernaient le pays au nom du souverain indigène; on percevait les droits en son nom et c'est en son nom aussi qu'était vendu le terrain de construction. Plus tard les Anglais ont abandonné aux habitants le choix de leurs administrateurs et elle forme depuis lors une petite république, quoique l'Angleterre n'ait pas renoncé formellement à ses prétentions sur Mosquitia (1). En attendant elles ne peuvent pas être considérées comme abandonnées définitivement, sans cela un événement, qui arriva en 1854 et qui

(1) Les négociations qui furent reprises par la suite et qui portent sur l'interprétation et l'efficacité du traité du 19 avril 1850 entre le gouvernement anglais et celui des États-Unis, donnèrent lieu à une note signée de lord Clarendon à M. Dallas, et datée du 26 juin 1856, contenant de la part du gouvernement britannique la déclaration suivante : « Il est de nouveau stipulé, comme on en était déjà convenu précédemment, que jamais, d'après les dispositions du traité de 1850, le gouvernement britannique, au nom des Indiens de Mosquitia, ne pourra attaquer à main armée San Juan de Nicaragua, ni aucun autre point de l'Amérique centrale ni s'en emparer ; et le gouvernement de Sa Majesté est d'accord avec M. Marcy pour déclarer que de semblables actes seraient incompatibles avec l'indépendance et la neutralité de l'isthme et annuleraient pour les États-Unis, les conditions du traité. Mais jamais on n'a nourri de pareils desseims, ni formulé ces prétentions. »

anéantit presque cette petite localité, n'aurait pu avoir lieu.

Une société d'actionnaires de New-York, — *Accessory transit Company*, — qui s'était formée à l'instar de l'*Atlantic and Pacific ship canal company*, profitant en 1850 du moment où la guerre civile venait d'éclater, avait fait adopter par l'un des partis qui se disputaient le pouvoir et malgré la protestation de l'autre, les clauses d'un contrat qui la mettait en possession des droits et priviléges octroyés à sa devancière, la compagnie du canal. Cette société ne cessa de susciter des difficultés de tous genres dans le pays, et en 1854 elle réussit à rendre le gouvernement de Washington complice de ses intrigues et de ses violences. A la suite d'un conflit provoqué entre les employés de la compagnie et les autorités, la ville fut canonnée par un navire de guerre des États-Unis et de cet établissement qui avait acquis une importance réelle, quelques constructions à peine ont été épargnées par le feu ennemi (1).

(1) M. Félix Belly a publié dans la *Revue des Deux Mondes*, livraisons des 15 juillet et 1er août 1860, un travail très remarquable sur la question de l'isthme américain. Nous y renvoyons nos lecteurs qui voudraient avoir des détails plus circonstanciés sur cette importante question.

CHAPITRE III.

Fièvre de Chagres. — Voyage dans l'intérieur. — Scènes de la nature sur le Rio de San Juan. — Les brisants. — Castillo Viego. — Fort de San Carlos. — Le lac, les flots et les rives. — Rio-Frio. — Les Indiens blancs ou têtes rouges. — Visites de la douane; son respect pour la science. — Navigation du fleuve. — Los corrales. — Grenade.

J'ai déjà parlé du pressentiment que j'éprouvai avant mon départ, d'avoir pris les germes d'une maladie dans les miasmes fétides que l'on aspire à Chagres : ce pressentiment ne me trompait point. J'arrivai à San Juan presque complétement privé de forces; je me traînai péniblement pendant deux ou trois jours encore aux alentours, et définitivement le 22 une fièvre violente me cloua sur mon lit. Mon hôte, un vieux Français, un réfugié politique du temps de Charles X et depuis général et propriétaire important à Haïti, remplissait près de moi l'office de médecin. Il me préparait lui-même de grandes bouteilles de drogues que je ne faisais aucune difficulté de prendre, plus confiant dans l'expérience et la pratique de ce brave homme que dans les problématiques connaissances de quelque docteur véritable ou soi-disant tel et en tous cas parfaitement inconnu de moi. Après cela il m'administra une énorme dose de qui-

nine et me conseilla, malgré la fièvre, de poursuivre mon voyage dans l'intérieur, me promettant un retour à la santé bien plus prompt qu'en restant sur les bords du fleuve. Heureusement les préparatifs du voyage de Grenade étaient déjà commencés, et à cet effet je m'étais entendu avec deux Américains du Nord qui devaient m'accompagner. Nous louâmes pour eux deux, pour mon fils et pour moi, un de ces grands bateaux que les naturels nomment *Bongos;* il était monté par dix rameurs et un capitaine qui se faisait traiter de patron par son équipage. Nous le fîmes approvisionner pour 15 jours et, malgré une nuit d'insomnie, je m'embarquai le 23 novembre à bord de notre bâtiment et nous commençâmes notre poétique excursion.

Elle était bien poétique en effet la manière dont le voyageur devait naviguer sur le Rio de San Juan. L'introduction des bateaux à vapeur, tant sur le fleuve que sur le lac de Nicaragua, a enlevé à la traversée une partie de son caractère pittoresque. Il est probable cependant que personne, pas même l'artiste le plus déterminé, ne regretterait l'ancien système de navigation s'il en avait fait usage dans les mêmes conditions que moi, c'est à dire accablé d'une fièvre arrivée à son dernier paroxisme. D'ailleurs le voyageur a, aujourd'hui encore, le choix entre les deux modes de navigation. Les bâtiments qui constituaient alors l'unique moyen de transport sont affectés aujourd'hui au transport des marchandises et les voyageurs qui les préfèrent aux bateaux à vapeur peuvent encore en faire usage. Les bongos, aux formes grossières, ne sont qu'une reproduction agrandie des canots : au dessus des bords il existe un banc pour dix ou douze rameurs ; le patron tient le gouvernail ; à l'arrière se trouve une espèce de petite loge abritée contre la pluie et le

soleil. Elles sont généralement recouvertes de peaux de buffles qui, lorsqu'elles sont détrempées par la pluie, répandent une odeur de corruption à laquelle on s'habitue très difficilement. On peut sous ce toit se tenir assis ou rester couché mais non se tenir debout; lorsqu'un homme de certaine taille veut s'étendre sous cet abri, sa tête ou ses pieds sont exposés à la pluie. Quand il arrive alors, comme c'était le cas pour nous, que quatre personnes sont obligées d'y passer la nuit, couchées sur les caisses qui doivent être préservées de l'humidité, elles y sont comme des harengs encaqués. En somme, si les commodités d'un pareil voyage, durant de dix à quinze jours, pendant lesquels on amarrait le bateau seulement pendant une demi-heure chaque jour, étaient d'un caractère très équivoque pour les personnes en bonne santé, on comprendra sans peine quel effet elles devaient produire sur un homme souffrant auquel la moindre secousse, le moindre choc, occasionnerait de vives douleurs et auquel, pendant deux jours pleins, des coffres et des caisses anguleuses servirent de lit de repos. Pendant la première partie du voyage, alors que j'éprouvai principalement cette grande susceptibilité nerveuse, c'était pour moi une véritable torture. Ce qui devint pour moi une souffrance presqu'aussi grande, ce fut la sensibilité qui affecta chez moi le sens de l'odorat. Les senteurs que dégageaient les arbres des côtes et qui étaient imperceptibles pour mes compagnons, m'oppressaient au point que par moments je croyais étouffer. Je ne n'ose plus penser à l'impression que produisit sur moi l'odeur des peaux de buffles étendues sur nos têtes. Mes deux compagnons de voyage, deux hommes qui m'avaient jusque là été complétement inconnus, firent tous leurs efforts pour adoucir ma situation. Ils se privaient de leurs

aises pour m'en faire une part plus large et aidaient mon fils dans les soins que réclamaient mon état. Je n'oublierai jamais ces preuves d'intérêt et j'ai éprouvé une joie véritable à retrouver par hasard ces deux compagnons dans la suite de mes voyages, l'un à Indianola, dans le Texas, où il m'offrit l'hospitalité dans sa famille, et l'autre je le retrouvai, peu de temps après mon retour de la Californie, comme capitaine d'un bateau à vapeur sur le fleuve de Nicaragua.

Le voyageur remarque aujourd'hui, en différents endroits de la forêt, de grandes éclaircies : ce sont des arbres que l'on a abattus en partie pour la consommation des bateaux à vapeur et en partie à quelques colons dont les constructions et les plantations de platanes viennent égayer ces grandes et sauvages solitudes. Lors de cette excursion, nous ne vîmes le long du fleuve qu'une seule habitation consistant en un toit sous lequel était abrité une famille entière; cette hutte était adossée à une petite plantation de platanes. A certains endroits, les arbres de la forêt, les plantes grimpantes, les lianes et les taillis étaient si étroitement enlacés que l'on eut dit d'un mur de verdure s'élevant au bord de l'eau. Quelques points seulement offraient un abord facile et un espace suffisant pour y préparer notre déjeuner, ce qui avait lieu régulièrement tous les jours de 9 à 10 heures. A part cela nous ne prîmes terre que lorsque nous atteignînes San Carlos, le bureau de péage de Nicaragua. Pendant les six premiers jours, il me fut impossible de quitter le bateau ou ses abords ; après ce temps cependant, je commençai à reprendre des forces Il me restait de ma maladie d'abondantes transpirations au milieu desquelles je me réveillais chaque matin comme dans un bain froid. Cet état me devenait insupportable quand un matin l'idée me vint

qu'un bain me fortifierait. A l'instant même et au mépris des alligators et des serpents, je sautai dans le fleuve; je fis plusieurs fois le tour du bateau en nageant, puis je me fis retirer de l'eau et dès ce moment la marche de ma convalescence fut beaucoup plus rapide. Un de nos compagnons de route avait tiré du bateau un coup de fusil sur un serpent marin arrêté dans la vase des rives et que, à sa taille et à certains signes nous prîmes pour le *Boa aquatica*. Au bruit du coup de feu et à la voix de mon fils qui m'appelait vivement, je rampai sur les pieds et sur les mains hors de mon gîte et je vis l'animal blessé se roulant dans la vase.

Sur la partie supérieure du fleuve nos compagnons américains tuèrent pour la première fois deux espèces d'oiseaux du genre des gallinacées qu'on trouve, ainsi qu'une troisième espèce dans les bois de Nicaragua. La première espèce était le hokko (*Crax Alector*), appelé par les indigènes pavon ou pajuil et élevé quelquefois dans les basses cours; l'autre espèce a un magnifique plumage d'un brun rouge avec des taches blanches sur les plumes des ailes et je pensai que ce pouvait bien être la femelle du *Meleagris ocellata*. Plus tard on me dit que cet oiseau était la femelle du pavon et se nommait pavona, mais je crois ce renseignement inexact. La troisième espèce que les indigènes prétendent de leur côté être la famelle du pavon et qu'ils nomment pava, nous ne la vîmes que quelques jours après. J'en ai tiré plusieurs par la suite et je crois cette dernière assertion aussi fausse que la première et que celle des indigènes qui, plus tard, m'ont assuré que l'on pouvait à peine distinguer le pava mâle de la femelle. La chair de tous ces volatiles est exquise. Je ne sais jusqu'à quel point on peut ajouter foi à quelques habitants du pays qui assurent qu'à l'époque de

la maturité d'un fruit vénéneux, appelé *conjura* ou *corjura*, et ressemblant à un gland, on en trouve souvent dans le gésier de ces oiseaux. Je trouvai de ces fruits à un bel arbre, tout au bord de l'eau, dans la partie supérieure du fleuve : ils étaient verts encore et ne semblaient pas mûrs. Nos canotiers assuraient qu'ils étaient très vénéneux. J'en écrasai un entre les doigts et de l'écorce jaillit une huile verdâtre dont l'odeur rappelle celle du persil, du céléri ou du panais. Les bois, qui s'étendent jusqu'au bord de l'eau, sont peuplés d'une infinité d'animaux sauvages de toutes espèces. Un de nos compagnons rencontra à quelque cent pas d'un endroit que nous avions choisi pour y préparer notre déjeuner, toute une troupe de javalis et un jour nous vîmes flotter près de notre bateau le cadavre d'un tapir que l'on nomme *danda* à Nicaragua. Lorsqu'en automne dernier je descendais le fleuve en bateau à vapeur, je vis, à une très petite distance, courir un tapir sur la rive.

D'après ce que j'ai dit de l'état de ma santé pendant cette traversée, on peut aisément conclure que beaucoup de scènes admirables et une foule de choses intéressantes dont les rives de ce fleuve sont si richement pourvues, ont passé pour moi inaperçues. D'un autre côté c'est peut-être à la sensibilité maladive sous l'empire de laquelle j'ai reçu pendant ce voyage certaines impressions que je dois attribuer la vivacité du souvenir qu'elles m'ont laissé; ainsi du souvenir d'une nuit et d'une matinée sur le fleuve. Notre bateau avait été mis à l'ancre pour passer la nuit au milieu du fleuve, comme nos hommes en avaient l'habitude, tant pour être en sûreté contre les bêtes sauvages que pour être préservé des moustiques. Je restai éveillé une partie de la nuit : les arbres du rivage revêtaient des formes singu-

lières, des formes de spectres ; ils paraissaient des êtres fantastiques et semblaient se mouvoir quand l'œil s'efforçait de distinguer leur aspect véritable. De temps en temps le brusque mouvement d'un alligator, ou le sourd mugissement du manatide, ou bien encore le hurlement prolongé d'un des animaux sauvages et inconnus dont ces bois sont peuplés, venait troubler le majestueux silence de la nuit. A la fin je m'endormis. Le matin je fus réveillé par la voix de nos mariniers qui chantaient un cantique à la vierge Marie. J'entends encore les sons de leurs voix vibrantes répercutés par les échos d'alentour et, quand dernièrement, j'entendis ce même chant répété par les montagnards mexicains dans la chapelle souterraine des mines de mercure de New-Almade en Californie, cette scène se représenta à mon souvenir avec une fidélité telle qu'il me semblait y assister encore. Quelle différence cependant entre la lumière insuffisante des deux chandelles éclairant à peine la route souterraine pratiquée dans le roc et les sombres figures des montagnards, et l'éblouissant éclat d'un jour serein sur le fleuve ! Mais je trouvai ce chant matinal également bien approprié aux deux circonstances. Un des matelots entonnait le couplet à lui seul et les autres le reprenaient en chœur. Complétement nus, comme toujours, nos hommes étaient rangés près de leurs bancs, les rames en main, le patron au gouvernail, tous prêts à commencer leur rude besogne sous les rayons perpendiculaires du soleil. Il se levait maintenant, répandant un reflet d'or sur le feuillage sombre et brillant des arbres qui bordent le fleuve, et quand ses premiers rayons frappèrent leurs corps bronzés et que, de ces contrastes d'ombre et de lumière, ressortirent leurs formes athlétiques, pendant que la prière aux sons mélan-

coliques et touchants s'élevait vers le ciel, il me sembla que, sans le savoir, ils chantaient la formule magique dont le pouvoir mystérieux dompte la sauvage nature. Tout à coup les mêmes sons nous furent renvoyés du rivage voisin et bientôt toutes ces voix se réunirent en un même chant. Deux autres bâtiments avaient jeté l'ancre non loin du nôtre, sans que nous nous en fussions aperçus, cachés qu'ils étaient par le feuillage touffu des arbres qui s'inclinaient sur l'eau. A la fin les sons expirèrent, les matelots firent encore une courte prière, levèrent l'ancre et, après un cri sauvage jeté par les canotiers, douze rames à la fois frappèrent à l'instant même les eaux. Le soleil étincelait sur le fleuve agité, la cime des arbres était inondée de lumière; des singes grimpant le long des branches; de magnifiques aras voltigeaient par couples près des rives; partout autour de nous la lumière, l'éclat, l'exubérance de la nature!

L'embouchure triangulaire du Rio de San Juan, forme un bassin marécageux couvert de joncs et de roseaux. Je ne pus me rendre compte de la nature des terrains bordant les rives du fleuve, et personne à San Juan ne pût me renseigner à ce sujet. A quatorze ou quinze milles du port, vers le haut, le terrain des côtes change tout à coup de nature, et après une ligne droite, qui semble être une ligne de séparation, on ne voit plus de traces de l'argile mêlée jusque là en assez grande proportion au terrain. Celui-ci commence dès lors à s'élever de dix à vingt pieds au dessus du niveau de l'eau. Les plantes marécageuses disparaissent pour faire place à une végétation dont la richesse se traduit en une infinité d'espèces différentes d'arbres et de plantes au feuillage épais et aux branches fleuries. Quelquefois ce sont des fouillis de verdure qui reposent sur l'eau, d'autrefois on

dirait d'un lambris émaillé de fleurs, puis reparaissent encore de luxiriantes touffes de plantes grimpantes qui, plus loin, s'élancent en guirlandes fleuries jusqu'aux arbres voisins qu'elles vont enlacer et garnir d'une parure à laquelle on a peine à se persuader que la main d'un artiste habile et plein de goût, n'ait pas touché; puis elles retombent des branches comme de légères draperies dont les extrémités baignent dans l'eau et auxquelles le courant imprime, en les entraînant, une gracieuse cambrure. Au dessus de cette capricieuse ornementation de feuillage et de fleurs, s'élève de temps en temps un palmier de l'espèce la plus élégante et la plus élancée, et dont une touffe de branches menues, flexibles, au feuillage frangé, semble parer la cime d'une couronne de plumes. A vingt milles environ des bords se trouve l'embouchure du Serapiqui, et treize milles plus loin, celle du Rio de San Carlos. Tous deux viennent du Sud et ont leur source aux pieds des monts de Costa Rica. Ici on voit des collines boisées s'avancer jusqu'au dessus du fleuve, et un peu plus loin commence la ligne des rapides qui sont un si grand obstacle à la navigation et que les indigènes appellent Raudales. Le premier se nomme le Raudal de Machuca, du nom du premier européen qui parcourut le fleuve. Les Espagnols pénétraient dans le Nicaragua par l'océan Pacifique. Pedro Arias de Avila, le premier gouverneur espagnol fit, en 1529, sonder les deux mers par Martin Estète. On croyait à cette époque à une communication entre les deux océans. Diego Machuca poursuivit cette exploration et longea les bords avec 200 Espagnols et précédé par quelques canots, et de cette manière cette bande intrépide accomplit le voyage des bords de la mer des Caraïbes jusqu'à Nombre de Dios, le Chagres

actuel, voyage qui jusqu'alors avait été regardé comme impossible.

Après le Raudal de Machuca viennent les Raudales du Mico, de los Valos, del Castillo Viejo, del Toro et de la Vaca après lequel commencent les Aguas Muertas ou « eaux mortes. » Là est la partie supérieure du fleuve qui a, en cet endroit, un courant tranquille et est peuplé de poissons de toutes sortes; les bords en sont bas et recouverts de végétaux de la famille des palmiers.

De tous ces rapides ceux de Machuca et de Castillo Viejo sont des plus remarquables; il est impossible que les bateaux les traversent s'ils ne sont halés du rivage. D'ordinaire on les décharge en deçà pour les recharger au delà. Quand nous y arrivâmes, il s'y trouvait un vapeur arrêté et attendant du secours en hommes pour sortir de ce pas. Un autre bateau fut submergé dans le courant de Machuca et, quand l'année dernière je repassai par cet endroit, je le vis passablement bien conservé de forme et préservé par les sables qui s'étaient amoncelés tout autour; il s'était transformé en une île et de sa carcasse s'élevaient de jeunes arbres qui avaient atteint déjà une certaine croissance. En 1851 je descendis le fleuve sur un Bongo qui pouvait contenir une quarantaine de personnes et nous franchîmes tous les courants, même celui de Castillo Viejo. Ce dernier est le seul près duquel une impulsion maladroite puisse occasionner un malheur, ce qui est déjà arrivé quelquefois. Cet endroit est très pittoresque; le torrent y roule en écumant sur des blocs de rochers et au dessus, sur un mamelon escarpé, est situé l'ancien fort espagnol de San Juan, dont ce passage tire son nom, car Castillo Viejo signifie « vieux château. » En 1780 une division de troupes anglaises, sous le

commandement du colonel Porson, assaillit le fort et réduisit la garnison espagnole à capituler. Nelson assistait à cette affaire qui fut son premier fait d'armes. Depuis lors la citadelle a été détruite; une garnison nicaraguéenne occupa pendant un certain temps cette place et quand j'y arrivai, elle avait ses quartiers dans une maison construite au pied du monticule, mais pendant les dernières guerres elle s'installa de nouveau dans le fort. Pendant la lutte des partis de Grenade et de Léon, ce poste, qui s'était déclaré pour le dernier, fut tout à coup attaqué par une bande appartenant au parti contraire et presqu'entièrement massacré. Depuis l'introduction des bateaux à vapeur sur le fleuve, on a construit en cet endroit quelques auberges qui constitueront très probablement l'origine d'un village nouveau et dont les hôtes savent tirer un parti très avantageux des interruptions qu'amènent les brisants dans les traversées. On peut calculer que les voyageurs, qui viennent de la Californie ou qui y vont, y laissent tous les mois de cinq à six mille dollars. Cet endroit ne peut manquer d'acquérir de l'importance, importance qu'il sera prudent, dans l'intérêt de la défense du pays, d'augmenter et de rendre durable.

Aussitôt que l'on a dépassé les Aguas Muertas, le paysage gagne en grandeur et la surface du fleuve s'étend largement. A droite, sur une petite élévation, est bâti le fort de San Carlos, le bureau de péage de Nicaragua pour l'entrée des marchandises venant de l'ouest et une petite station militaire entourée de quelques huttes. L'ancienne citadelle est entièrement cachée par les bois et les broussailles. De cette colline la vue est d'une grande beauté : devant soi on a la surface miroitante du lac d'où surgissent de petits îlots couverts de verdure, tandis qu'à l'horizon vers le N. E. se

dessinent les pyramidales crêtes jumelles de l'île Ometèpe. A gauche l'œil suit la ligne des bords qui est beaucoup moins élevée de ce côté et derrière laquelle, sur le territoire de Costa Rica, s'élève une sombre chaîne de montagnes dont les sommets volcaniques illuminent quelquefois pendant la nuit tout le lac de lueurs phosphorescentes et de jets de lave. C'est dans ces montagnes que le Rio Frio prend sa source; il se jette dans la mer vis-à-vis de San Carlos, à l'endroit même où le Rio de San Juan le quitte et c'est dans cette partie du pays, jusqu'ici inconnue et inabordable qu'habitent les Indios blancos, — indiens blancs — et les Guatusos, têtes rouges, dont j'ai déjà fait mention dans le chapitre précédent et sur lesquels je veux encore donner quelques renseignements. De la rive droite du fleuve on n'a qu'une vue très restreinte du mont San Carlos, mais dès que l'on avance un peu on voit s'élever, entre les collines de ces côtes, les monts Chontales, sur le plateau desquels est situé le Mosquitia supérieur. De ce côté l'œil embrasse à la fois les montagnes, les vallées, les forêts, les savanes dans toutes leurs diverses magnificences.

On raconte des choses très extraordinaires des Indiens que j'ai cités. Ils ne reconnaissent à aucun étranger le droit de pénétrer dans leur pays et l'on me disait qu'ils égorgeraient celui d'entre eux qui visiterait un établissement voisin et reviendrait ensuite parmi eux ou qui retomberait en leur pouvoir. Quelques années auparavant le commandant du fort de San Carlos organisa une expédition qu'il dirigea lui-même en vue d'explorer le pays. Ce corps, composé d'une vingtaine d'hommes, avait pris terre sur la rive, près d'un ancien village indien depuis longtemps abandonné et prenait un peu de repos à l'ombre des arbres, quand tout à

coup il fut foudroyé par une grêle de flèches qui n'épargna aucun des hommes sauf le commandant. Celui-ci, quoique déjà blessé, parvint en rampant à se glisser dans les hautes herbes des bords où il attendit le passage d'un bâtiment dont il réussit à attirer l'attention et qui le sauva. Ces Indiens s'avancent quelquefois en longeant la rive du fleuve jusqu'à Tortugas, le dernier établissement nicaraguéen, à huit ou dix milles anglais au S. E. de la baie de Virginie. Ils prétendent avoir la peau fort blanche et les cheveux d'un brun rouge d'où leur vient leur dénomination. Un animal rongeur, originaire du pays et qui a le poil rougeâtre, porte le nom de guatusa. Un habitant de Nicaragua qui avait demeuré pendant quelque temps à Tortugas me dit qu'on y constate fréquemment des cas d'inceste. Un jeune Allemand, actuellement en Californie, raconte une aventure dont il fut le héros dans cette contrée et bien que je n'ai appris cette histoire que d'une tierce personne à laquelle ce jeune homme en fit le récit, je vais essayer d'en retracer les faits principaux. Ce jeune homme, pendant son voyage à San Carlos, se trouva en compagnie de quelques Américains du Nord dont il découvrit bientôt les projets meurtriers à son égard. La peur lui fit prendre une résolution désespérée, il se jeta à l'eau et gagna à la nage l'autre rive du fleuve. Là il fut bientôt découvert par les naturels et emmené prisonnier, on l'entraîna plus avant dans l'intérieur des terres, on l'attacha à un arbre puis on tint conseil sur le genre de torture à lui infliger. Mais voilà que la fille du chef de la tribu s'élance vers lui, l'embrasse et obtient pour lui une sentence favorable. Cette jeune fille lui fut donnée pour femme et il vécut une longue suite de mois au milieu des sauvages et dans les profondeurs de la forêt, à

titre d'époux d'une princesse indienne, jusqu'à ce qu'il parvint à se sauver du côté de San Carlos. Il affirme qu'il serait resté avec cette tribu s'il avait pu supporter cette existence en plein air. En temps de pluie ils perchent volontiers sur les arbres et le narrateur vante l'adresse avec laquelle ces Indiens sautent d'une branche à l'autre, à la manière des singes, ce qui était pour lui d'une grande difficulté. A l'époque de la pleine lune toute la tribu se rassemblait dans un endroit désigné d'avance par le chef et où toute convention ultérieure était réglée d'après les phases de la lune.

Il est impossible de déterminer ce qu'il y a de véridique dans toute cette histoire; il se peut qu'elle le soit de tous points : quelques traits, du reste, dans les descriptions géographiques de la contrée, principalement en ce qui concerne les forêts marécageuses qui bordent le lac en face de San Carlos, semblent prouver que ce récit a, en tous cas, quelqu'événement réel pour point de départ.

A San Carlos nos bagages durent être déballés et visités à la douane. Lorsqu'on ouvrit mes caisses, un livre de botanique, très reconnaissable aux gravures, se trouva tout au dessus de la première; aussitôt que le directeur l'eut remarqué, il appela l'employé chargé de la visite et lui dit que j'étais botaniste et qu'on eut à ne pas déranger davantage mes bagages. J'ai toujours rencontré chez la population hispano-américaine un très grand respect pour toute occupation scientifique et je crois qu'on peut, d'après cela, augurer favorablement de l'avenir intellectuel de ce pays. On peut dire avec raison qu'Alexandre de Humboldt a beaucoup contribué au développement de cette disposition d'esprit naturelle, dans le principe, chez ce peuple; néanmoins l'exemple

illustre de Humboldt a généralisé cette tendance et lui a imprimé un cachet plus moderne.

Notre voyage, en remontant la rivière, dura neuf jours, de sorte que nous faisions environ douze milles anglais par jour, vitesse qui, à cause du cours rapide du fleuve, faisait grand honneur à nos marins. Nous mîmes encore trois jours pour traverser le lac jusqu'à Grenade. A cet endroit les marins ont l'habitude de laisser reposer les rames et de laisser aller le bateau au gré du vent. Déjà en approchant de Aguas Muertas, ils avaient abattu dans la forêt un arbre dont ils s'étaient fait un mât; ils le dressèrent alors et déployèrent une voile à l'aide de laquelle notre voyage, quoique lent, finit par s'accomplir. Par moment nous avions des intervalles de calme plat, ce qui n'était pas pour nos gens une raison suffisante pour les décider à faire usage des rames, car ils prétendaient que sur le lac on naviguait toujours au gré du vent. Pendant la nuit, il arrivait que le timonier venait à s'endormir et avec lui tous les gens du bateau, de sorte que celui-ci déviait complétement de sa direction. Cependant nous finîmes par atteindre notre but. Quand nous eûmes les crêtes d'Ometèpe sur le côté, en face nous vîmes s'élever le sommet du Mombacho, au pied duquel est situé Grenade. Nous passâmes près de l'île de Zapotera, devenue célèbre par les vieilles idoles que l'on y retrouve et qui, d'après Squier, portait autrefois le nom aztèque de Chomitl-Tenamitl (1). Nous rasâmes ensuite les

(1) Squier écrit zapatero, ce qui veut dire le cordonnier; mais je crois que c'est inexact. Je n'ai jamais entendu prononcer par les indigènes autrement que zapatera et il est probable que cette dénomination elle-même n'est qu'une corruption de zapotera. Un fruit des tropiques, très commun à Nicaragua, porte le nom de zapote, et d'après cela zapotera signifierait île des Zapotes.

rochers formant saillie, des corrales ou Isletas, un groupe de plus de cent îlots boisés, et débarquâmes enfin le 5 décembre, à la nuit tombante, à Playa, la plage de Grenade.

Je ne puis guère traduire que la seconde partie du nom cité plus haut par Squier : Tenamitl signifia, d'après Buschmann, un mur. Ce mot se retrouve dans le nom d'une autre île de ces mers : Solentenami.

CHAPITRE IV.

Grenade. — La ville et ses environs. — Les maisons. — Les marchés. — Les rues. — La Playa. — Tableaux de genre. — Coup d'œil sur le lac. — Le Mombacho et l'Isletas. — Beaux points de vue du voisinage. — La Joya.

J'ai souvent eu occasion de constater l'effet produit par les aspects poétiques de la nature et de la vie en général dans les contrées hispano-américaines, sur les anglo-américains d'un naturel si prosaïque. Il semble qu'un voile tombe tout à coup des yeux de ces gens, voile qui, jusque là, les avait empêchés de voir qu'il est des jouissances dans la vie auxquelles chacun de nous a des droits; bref, le caractère anglo-américain reçoit, dans les contrées hispano-américaines, une atteinte d'autant plus profonde que le contraste est plus grand entre les mœurs des deux pays. Ces symptômes, qui témoignent de la promptitude et de la facilité avec laquelle les Américains du Nord reçoivent les impressions extérieures, trait caractéristique qui les distingue des Anglais, sont l'indice d'un fait auquel on a jusqu'à présent accordé trop peu d'attention et qui aura pourtant son importance dans l'avenir de l'Amérique. Quand les Américains expriment la pensée que les pays hispano-amé-

ricains devront perdre leur caractère particulier pour prendre celui des contrées anglo-américaines, il semble oublier que, dans ce conflit de deux nationalités aux prises, avec des influences et des tendances d'esprit entièrement opposées, celui qui triomphera sur quelques points sera vaincu sur d'autres, par ceux-là même qu'il venait de vaincre.

Un vieux Yankee, qui passait par Nicaragua en revenant de la Californie, m'avait parlé avec enthousiasme des beautés de Grenade et l'avait déclaré le paradis de la terre. Comme nous y étions arrivés vers la soirée je dus attendre le lendemain pour admirer ce déploiement de magnificences dont nous ressentions déjà, avant le débarquement, l'influence poétique et charmante. En sortant de ma chambre j'embrassais d'un coup d'œil le contour de la ville s'étendant devant moi.

Le genre des constructions de l'Amérique espagnole a été souvent décrit déjà. Bien que présentant partout les caractères d'un même style elles offrent, dans certaines parties du pays, des différences notables, nécessitées par les diversités de climat ou les degrés de la civilisation. Les toits des maisons qui, dans les climats secs du Haut Mexique et des contrées environnantes, sont construits en manière de plate-forme, doivent adopter une forme pointue dans l'Amérique centrale où, à certaines époques de l'année, il tombe des pluies torrentielles. Contrairement à ce qui se passe aux États-Unis, où le genre de constructions le plus généralement adopté a la prétention de vouloir faire oublier la nature à tout prix, la mode architecturale de l'Amérique espagnole consiste à étendre les bâtiments en longueur et en profondeur; les cours intérieures sont dans le goût oriental, des lieux où on réunit tout le luxe et le comfort de l'habitation

même. Pour ce qui concerne Nicaragua en particulier, les guerres civiles, qui ont si longtemps dévasté ce pays, ont étendu leurs ravages sur presque tous les établissements qui étaient de nature à conserver le souvenir de la domination espagnole. Jusqu'en 1854 on pouvait citer Grenade comme ayant peu souffert des conséquences de ces guerres intestines, tandis que Léon et Rivas avaient été en grande partie saccagés. Depuis lors les deux tiers de Grenade forment un monceau de ruines et la population, qui s'élevait à cette époque de 13 à 14 mille âmes, est réduite de moitié. De nouveaux habitants, de races, de mœurs et de goûts différents, vont remplir les vides laissés dans la population et relever les habitations détruites par le feu ennemi. Une description minutieuse, correspondant à l'époque de mon séjour dans ces contrées, ne ferait que donner une idée de l'aspect qu'elles avaient alors, mais qu'elles ont perdu depuis.

Quelques dispositions résisteront à tous les événements, particulièrement celle qui porte les habitants à éviter les hautes constructions, précaution commandée par la nature du sol dont la moindre secousse les ébranlerait d'une façon menaçante. Sous d'autres rapports encore, les usages établis lutteront longtemps contre les nouveautés que les étrangers tenteraient d'introduire. Ainsi les Américains, qui habitent les frontières du Mexique, New Mexico, l'ouest du Texas et le sud de la Californie, ont adopté le mode de construction des Mexicains, les maisons à un étage et à toit plat; de même aussi il est fort probable que Grenade conservera ses cours intérieures reliées par de longues galeries, quels que soient d'ailleurs les changements et les innovations que les Américains essaient d'y implanter. Il serait déplorable, en effet,

que ce qui est beau et utile dût céder devant des modes dont aucun avantage ne rachète l'absence de but. Il serait difficile d'imaginer un assemblage plus absurde et moins conforme à son but que celui que présente une habitation en planches, comme celles que construisent les Américains du Nord, alors qu'elle est transportée sous un climat tropical. Avant tout ce qui aurait le plus à souffrir serait sans contredit la cour garnie d'une veranda et de massifs touffus d'orangers, de jasmins et de lauriers roses. Quel que soit le point où se trouve le soleil, un des côtés de la cour reste toujours dans l'ombre et un courant d'air froid y pénètre à travers les portes ouvertes et s'y engouffre. Il y a dans les grands bâtiments plusieurs cours intérieures dont quelques-unes sont alors destinées à différents usages domestiques. D'un côté on voit s'agiter, comme dans une fourmilière, une grande quantité de bétail de toute espèce et d'oiseaux de basse-cour, tandis que de l'autre côté, à l'étage supérieur, se trouve le domaine des familles de perroquets qu'on y entretient. Mais franchissons les portes et visitons le marché de la ville.

Il serait facile à celui qui voudrait suivre la trace généalogique du croisement des races, de retrouver, sur le marché de Grenade les traces du sang ibérien, celtique, carthaginois, romain, goth, maure, éthiopien et indien. Dans cette réunion de combinaisons diverses, l'élément indien domine, aussi bien par le nombre des individus de la race primitive et non encore mêlée, que par les proportions dans lesquelles on le retrouve dans le mélange avec les autres races. Sans les Indiens, le marché de Grenade serait presque désert; on les voit, dès le matin, arriver par grandes bandes des fermes et des villages voisins, du sortir de leurs

demeures cachées dans les forêts et les broussailles pour venir au marché qu'ils approvisionnent de fruits, de légumes, de poules, d'œufs, de gibier, de poisson, de miel sauvage, de maïs, de riz et de fécule d'amidon. Ils y apportent aussi des hamacs, des cruches à eau, des coupes et d'autres produits agricoles et industriels (1). Ils sont petits de taille et généralement un peu trapus, mais bien proportionnés et très forts; ils ont la tête belle et la peau cuivrée; la bouche est bien découpée et garnie de dents d'une blancheur éblouissante; les yeux, qui sont d'un noir d'ébène, ont un éclat tout particulier et très souvent une expression interrogative qui se transforme chez les jeunes filles en une expression malicieuse et mutine, et chez les personnes âgées, en un air de défiance et de dissimulation.

Les femmes et les jeunes filles tressent leurs cheveux, qui sont très noirs, en deux longues nattes qu'elles portent pendantes sur le dos.

Les principaux monuments de la place du marché sont l'église et la grand'garde. A Grenade, comme dans toutes les villes de l'Amérique centrale, la grand'garde a un rôle dans l'histoire des démêlés politiques. Lors de mon séjour, l'importance militaire de ce point se réduisait à l'appel, que le soldat de faction adressait la nuit aux passants. A son cri de : *quien vive?* le bon bourgeois devait répondre : *la patria!* Un voyageur raconte, comme preuve de la considération dont les indigènes entourent les Américains du Nord, que cette réponse : « Americano del norte! » était acceptée

(1) Dans le Nicaragua, les fèves de cacao et de petits morceaux de fromage de forme hexaédrale, comme à Mexico les pains de savon, servent de monnaie de convention. Cet usage, d'origine indienne, existait déjà dans le pays lors de l'arrivée des Espagnols.

par le factionnaire comme équivalant au mot d'ordre. De mon côté, je puis affirmer que lors du séjour que j'y fis cette réplique : « el doctor aleman ! » produisait un effet tout aussi imposant.

Le genre d'architecture extérieure des maisons, presque toutes à un seul étage et ayant très peu de fenêtres, leur donne si peu d'apparence que les rues ne sont pas, en général, d'un bel aspect. Quelques-unes des principales rues sont pavées et garnies des deux côtés de trottoirs carrelés en briques et exhaussés de quelques pieds au dessus de la voie et sous la saillie des toits qui est supportée par des colonnes de bois. Cette combinaison permet de traverser toute la ville, à l'ombre pendant les chaleurs et à sec pendant la pluie. Pendant la sécheresse, le vent soulève dans les rues des flots de cette fine poussière volcanique qui forme une des parties constituantes du sol de la contrée; pendant la saison des pluies, on voit quelquefois l'eau se précipiter par torrents à travers les rues et il n'est pas rare de voir son passage y creuser de véritables sillons. Mais à peine l'eau s'est-elle écoulée que l'on peut circuler partout à pied sec, à cause d'une couche épaisse de sable fin qui reste déposée sur la surface du terrain, de sorte que, à peu d'exceptions près, les rues de Grenade sont toujours propres même en temps de pluie.

Pendant la saison humide on est quelquefois surpris par des ondées d'une violence et d'une impétuosité extraordinaires. La demeure que nous habitions était entourée d'un canal d'écoulement de plus d'un pied carré de largeur. Un jour elle fut envahie par les eaux en moins d'une heure, et l'eau montait avec une telle rapidité, que des perroquets que nous élevions en assez grande quantité et qui avaient le bout

des ailes coupé, furent noyés avant d'avoir pu atteindre la galerie.

Les faubourgs composés en partie de maisons semblables à celles de la ville et en partie de huttes construites avec de l'argile et des roseaux, et recouvertes de jonc ou de feuilles de palmiers, se perdent au loin dans les jardins, les groupes d'arbres, les broussailles et enfin jusques dans la forêt. J'ai vu un jour un buffle courir à quelques centaines de pas à peine des dernières cabanes du faubourg d'Ialteva. Dans quelques directions, la ville est entourée de si près par les bosquets et par la forêt, qu'au retour d'une course à cheval que je fis avec quelques compatriotes pour aller visiter la lagune de Salinas, éloignée seulement de 4 à 5 milles anglais, nous crûmes nous être égarés bien loin de la ville, quand tout à coup nous aperçûmes, à cent pas à peine, les premières demeures du faubourg.

Le terrain de la ville produit un phénomène singulier, qui rend ses abords et la circulation très difficiles. De deux côtés différents le terrain est traversé par des ravins étroits et profonds qui, dans l'origine, peuvent avoir été produits par une irruption volcanique, mais que le passage des eaux a visiblement élargis. Les parois, formées de tuf volcanique en sont perpendiculaires; le fond, horizontal, offre généralement un chemin praticable à l'exception des extrémités. Dans quelques endroits, des crevasses à peine assez larges pour qu'un homme puisse s'y glisser, ou des entailles artificielles, permettent de traverser ces ravins de biais. Un faubourg qui, en raison de cette situation, porte le nom d'Otrabanda, ce qui signifie « de l'autre côté, » est entièrement séparé de la ville par celui de ces ravins qui est le plus long, le plus profond et le plus étroit. Çà et là les bords

sont garnis d'arbres et de buissons touffus qui forment une voûte de verdure au dessus de ces fraîches galeries dont les parois humides et poreuses sont souvent entièrement garnies de plantes grimpantes chargées de jolies clochettes lilas. En suivant les sentiers qui traversent en tous sens ces ravins et en font un véritable labyrinthe, on finit toujours par arriver à l'une ou l'autre habitation qui en est le terme.

Ces demeures habitées par la classe inférieure du peuple et situées dans les faubourgs extérieurs et dans les environs de la ville de Grenade, jouissent souvent d'une situation charmante; tantôt elles sont cachées dans les bois, à l'ombre de grands arbres fruitiers, tantôt assises sur des monticules d'où la vue embrasse le paysage, s'abaissant graduellement jusqu'au lac dont on aperçoit également les îlots et les rives dans le lointain. Chaque jour, du reste, l'étranger découvre de nouvelles beautés dans ces lieux favorisés. Si l'on va plus avant, on voit à travers les portes et les fenêtres ouvertes, des femmes brunes occupées des soins du ménage, tandis que leurs enfants, complétement nus, prennent leurs ébats en familière compagnie avec les coqs, les chiens et les porcs.

Pendant mon séjour à Grenade, le chemin qui conduisait de la ville au lac, traversait un terrain couvert d'une végétation non moins riche que celle des terrains situés de l'autre côté de la ville. Aujourd'hui une partie en est destinée à la construction d'un nouveau quartier. A cette époque, la circulation sur cette voie annonçait seulement le voisinage d'une grande ville, mais on était certain que le regard y rencontrerait un tableau de genre caractéristique des mœurs et des habitudes du peuple. On voyait s'avancer lentement, accompagnée d'un conducteur armé d'un long

aiguillon, les attelages de bœufs traînant de lourds chariots, aux roues massives et faites d'une seule pièce de bois, destinés au transport des marchandises de la ville au port et vice versâ. Des filles de service, à l'air insolent, descendaient ou remontaient la route par bandes nombreuses, la cruche de terre rouge sur la tête. Dès le matin les laveuses se dirigent vers les bords, et le soir, leur besogne achevée, on les voit revenir à la file. Dans leurs paniers se trouvent, outre le linge et les instruments de leur métier, tous les éléments nécessaires à la préparation de la limonade et de toutes sortes de boissons rafraîchissantes. Elles occupent sur le rivage une étendue de plus d'un demi mille et travaillent pendant toute la journée, sauf pendant une heure ou deux de l'après-dîner; elles sont demi-vêtues et agenouillées dans l'eau qui leur monte jusqu'aux hanches. Derrière elles, les bords sont entièrement recouverts par le linge qu'elles étalent afin de le sécher. Le matin et le soir, on voit arriver par centaines de baigneurs de tout âge et de tout sexe. L'observateur sensé, qui a appris à discerner les qualités essentielles de celles qui sont de convention, ne peut guère être surpris de ce que la décence n'exerce pas ici le même empire que dans les pays plus froids et chez des peuples plus civilisés. Les femmes des classes supérieures sont naturellement plus retenues que les autres; elles se baignent de grand matin et s'éloignent autant que possible des endroits fréquentés. Comme observation psychologiques, j'ai remarqué que chez les femmes et les jeunes filles douées de beauté, il y a beaucoup plus de pudeur que chez celles qui sont moins exposées à attirer les regards des hommes; pour quelques-unes d'entre elles, même, qui étaient d'une laideur repoussante, tout vêtement semblait

être considéré comme une superfluité. — Observation que je crois, du reste, être en contradiction avec une opinion avancée par Gœthe et relevée déjà par H. Heine. Je dois cependant noter ici, tout expressément, combien, en cet endroit de bains, sont convenables les rapports extérieurs entre personnes d'un sexe différent, malgré le peu de cas que l'on fasse de la chasteté.

La mer, sur laquelle règne presque toujours une fraîche mousson, est assez houleuse et se brise contre la falaise en vagues écumantes dont, pendant la nuit, on entend les mugissements jusque dans le haut de la ville. Une partie des bords sont recouverts de sables titanés granuliformes qui, séparés par le mouvement des flots de leurs parties les plus légères, forment, à certaines places, de véritables bancs de sable hors des masses noirâtres desquelles on soulève avec l'aimant des grains d'olivine, de spinelle, de ryakolithe et d'autres substances minérales d'origine volcanique.

Une excursion vers le nord ou le sud le long des rives procura aux admirateurs de la nature d'immenses jouissances. Aux bords sablonneux succède, à une vingtaine de pas de l'eau, la ligne des bosquets, des buissons et des arbres de la forêt et quand on chevauche dans l'intervalle compris entre cette dernière et l'eau, le regard erre sur la surface liquide et se repose sur la longue chaîne des monts Chontalès, sur les deux montagnes d'Ometèpe, à la forme conique, sur l'île de Zapotera qui est presque entièrement boisée et à l'est sur la chute du Mombacho et le groupe des Corrales. La pierre de ces îles rocheuses, dont le nombre s'élève à cent environ et qui sont séparées entre elles et la ville, par un véritable labyrinthe de petits canaux, est une

lave basaltique, moitié poreuse, moitié compacte, manifestement amenée là par les éruptions volcaniques de quelque montagne voisine. Ces îles sont recouvertes d'arbres qui, en quelques endroits, s'entrelacent au dessus de l'eau. On peut suivre les bords de la mer, sans rencontrer d'obstacles, depuis Grenade jusqu'à ce groupe d'îles. Le canal qui les sépare de la terre ferme est très étroit; ici, la surface de l'eau est unie comme un miroir et sur ses bords on rencontre souvent des hérons blancs à l'entrée de sombres voûtes de verdure et, sur les larges feuilles des plantes aquatiques, on voit courir la jacana aux couleurs brillantes et cuivrées, avec un petit chaperon jaune et aux ailes garnies d'épines. Beaucoup de ces îles sont habitées et presque toujours par une seule famille indienne. Ces familles se nourrissent principalement de poissons; pourtant quelques-unes de leurs demeures sont entourées de plantations de bananiers. Squier a visité celles de ces îles qui sont les plus voisines des côtes et il a donné une description de leurs vieilles idoles. Aucun voyageur n'a encore pénétré jusque dans l'intérieur du groupe, et il est probable qu'on y ferait une riche moisson de découvertes intéressantes pour l'archéologie et pour l'histoire naturelle.

A quelques milles de la ville, dans la direction méridionale, s'élèvent des collines dont quelques-unes sont boisées et d'autres recouvertes de gazon et qui, vers le S. E. rejoignent le Mombacho. Les habitants de la ville prétendent généralement que ces montagnes croissent en hauteur. De là le coup d'œil est magnifique et embrasse toute la plaine de Grenade qui, de loin, ressemble à un parc immense. Dans le lointain on voit poindre les clochers des églises et le faîte des toits des principales maisons, se détachant en

rouge brique sur le feuillage des arbres. Plus loin encore s'étend la mer sur les bords de laquelle s'élèvent les palmiers-cocoyers, dont la cime se reflète dans l'eau. A l'horizon, on voit, sortant de la mer et le faîte perdu dans les nuages, les deux pyramides d'Ometèpe et la déclivité du pays de Matagalpa et de Chontalès.

A un mille environ de la ville, sur le chemin qui conduit aux collines dont j'ai parlé plus haut, on trouve une vallée encaissée par des rochers en amphithéâtre et qui n'a qu'une seule entrée du côté opposé à la ville. Le bassin est occupé par une plantation de bananiers. D'après toutes les apparences ce doit être un ancien cratère; en tous cas, c'est un des points les plus intéressants de la contrée et ce n'est pas à tort qu'on lui a donné le nom de *La Joya* « le *Joyau.* » La cime des arbres qui ont pris racine dans les profondeurs du bassin, dépasse la crête des rochers qui les entourent et de ces hauteurs, on peut, en écartant les masses de feuillage, plonger jusque dans ce parc singulier. Ce phénomène n'est pas unique dans la contrée, seulement le bassin des autres gouffres, entre autres de Salinas, de Masaya et de Rindiri, est rempli d'eau.

CHAPITRE V.

Séjour à Grenade. — Excursions. — Pigeons et perroquets. — Le lac Songozana — Oiseaux aquatiques. — Serpents. — Lagune de Salinas. — Plantations de caféiers. — Vie domestique. — Service de la table. — Animaux apprivoisés. — Le roman d'un perroquet. — Le cerf carnivore. — Le pisote. — Fourmi domestique. — Les savants de Nicaragua. — Schlegel et Hegel à Nicaragua. — Toasts politiques du 4 juillet. — Deux bourgeois et un prolétaire.

La fièvre de Chagres que je ne parvenais à vaincre que petit à petit, me retint encore quelque temps à Grenade; je ne m'abstins pourtant pas de faire quelques excursions à pied ou à cheval dans les environs.

Je trouvai les rapports géologiques des terrains d'une extrême simplicité; ils sont recouverts par la végétation sur une étendue tellement grande qu'il reste très peu d'endroits dénudés. Les couches supérieures consistent en tuf volcanique dont une partie durcie, l'autre friable et se détrempant dans l'eau. Le terrain contient des blocs isolés de lave basaltique qui présente quelques-uns des caractères du porphyre, de la trachyte, des scories volcaniques, de la lave vitreuse pumicée, de l'olivénite, de la spinelle, des grains titanifères et des différents minéraux du genre

feldspathique. Au pied du Mombacho gisent amassés, des torrents de lave.

Dans tous les arbres et les buissons d'alentour on voit voltiger une multitude de pigeons et de perroquets. J'ai distingué sept espèces différentes de chacun de ces oiseaux et comme ils sont très communs dans le pays et que leur vue doit frapper tout nouvel arrivant alors même qu'il serait resté étranger à l'étude de l'histoire naturelle, je vais noter les noms sous lesquels on les désigne ici et en faire une rapide description.

Pour ce qui est des pigeons, j'en ai rencontré, tant à Grenade que dans les autres parties du pays, de sept espèces différentes dont voici les noms : la Morena, le Patagon, la Turca, l'Alablanca, la Colalarga, la Tortola et la Carmelita. *La morena* est de la grandeur de nos pigeons domestiques; elle est de couleur brun rosé; elle est timide et je ne l'ai tirée que sur la cime d'arbres très élevés. *Le patagon* est plus petit et plus joli : violet aux reflets changeant du rose au bleu ; les pattes sont d'un rouge foncé, le bec blanc, moucheté de rouge et les bords de l'orbite rosés. *La turca* est encore plus petite, de couleur violette, les pattes rosées, les bords de l'orbite bleus. *L'alablanca* est grande comme la précédente, bleuâtre, les ailes blanches. *La colalarga* est gris cendré et a la queue très longue. Elle est un peu plus grande qu'une alouette et s'abat très souvent dans les cours où on peut l'approcher à une distance de dix pas. Je n'ai pas su distinguer la tortola de la carmelita; la première est de la même grandeur environ que la colalarga et la dernière un peu plus petite. Elles ont toutes deux la queue très courte; la couleur brune domine dans leur plumage et toutes deux ont les ailes marquées de

taches bleu d'azur. Ces marques sont beaucoup plus jolies chez la carmelita, que je n'ai jamais tirée qu'à Chontales, que chez la tortola qui est bien commune aux environs de Grenade.

Les différentes espèces de perroquets du Nicaragua qu'il m'a été donné de connaître, sont désignés dans le pays de la manière suivante : La Lapa, la Lora, le Loro, le Chocollo, la Cotarra, le Chocollito Real et le Chocollito. *La Lapa* est un grand ara rouge; on ne voit guère ce magnifique oiseau voler autrement que par couple, à l'exception des jeunes que n'ont pas encore quitté le nid. J'en tirais un de temps en temps pour m'emparer des plumes de ses ailes qui sont rouges à la naissance et bleues à l'extrémité; on s'en sert pour écrire et elles rendent par là de véritables services. On rencontre sur les bords de l'océan Pacifique, au sud de San Juan del Sur, une Lapa verte qui pourtant est très rare. *La Lora* est un grand perroquet vert, avec une tache jaune sur la nuque; c'est l'espèce à laquelle on parvient le plus facilement à apprendre à parler. *Le Loro* est plus petit que la Lora, vert, avec un chaperon rouge et bleu. *Le Chocollo* ressemble assez à la Lora et est à peu près de la même taille. *Le Chocollito Real* est marqué comme le Loro, mais il est beaucoup plus petit. *Le Chocollito* enfin est le plus petit des perroquets du Nicaragua; à peine plus grand qu'un moineau, il a le plumage vert et les aisselles jaunes. Il est très facile à apprivoiser et devient alors une petite bête extrêmement familière. A l'époque où les jeunes perroquets commencent à voltiger hors de leurs nids, les arbres qui entourent Grenade sont couverts d'une multitude de ces petits oiseaux. Les jeunes garçons se munissent alors de longues perches à l'extrémité desquelles sont disposés des

lacets; ils touchent légèrement les pattes d'un perroquet jusqu'à ce que celui-ci, en bondissant, vienne à tomber dans le piége. Ils abaissent la perche pour enlever l'oiseau et recommencent l'opération.

Quand on parcourt la route qui conduit de Grenade au bord de la mer, à trois milles environ de la ville, vers le nord, on rencontre un ruisseau qui, depuis ce point, contournant la mer, sans jamais cependant se confondre avec elle, s'étend jusqu'à l'Estero de Panaloya et le Rio de Tipitapa. Dans les temps de sécheresse, il n'en reste qu'un marais avec quelques flaques d'eau stagnante et des ornières recouvertes de roseaux. Par la pluie, il déborde et rejoint la mer; il est alors envahi par une foule de poissons. Je ne doute pas que ce soit là le lac Songozana, dont parle Oviedo et Squier, qui dans son ouvrage mentionne cet endroit d'après Oviedo, a incontestablement mal interprété les indications qu'il a puisées à cette source. Oviedo dit : « à côté du lac Cocibolca, vers le sud, est situé le petit lac Songozana. » Ceci ne semble pas correspondre avec la situation du marais dont je viens de parler et qui se trouve bien plutôt au nord-ouest du lac de Nicaragua. Cependant ces mots : « vers le sud, » d'après la manière de s'exprimer habituelle aux Espagnols, signifie ici sans aucun doute : « vers la mer du Sud, » comme San Juan del Sur ne veut pas dire : « San Juan du Sud, mais bien San Juan près l'océan Pacifique. Au temps d'Oviedo, ce marais était peuplé d'alligators et ses bords étaient le séjour d'une foule de petites panthères noires et d'autres animaux sauvages. Ces dernières sont devenues introuvables en cet endroit et le nombre des alligators a beaucoup diminué. Par contre le chasseur peut faire ici un butin d'une richesse incroyable en oiseaux aquatiques

de cent espèces différentes : des canards sauvages, de petites oies brunes, des poules d'eau, des jacanas, des glaéroles, des hérons, de gigantesques tantalus et bien d'autres encore (1).

Pendant une de mes excursions hors ville, alors que je dirigeais ma monture des bords de la mer vers la forêt, en côtoyant le marais, je passai contre un serpent de la grandeur duquel je me fis au premier coup d'œil une opinion très exagérée. Je constatai ensuite qu'il n'avait que neuf pieds de longueur mais qu'il était d'une grosseur démesurée. Les marques essentielles étaient celles d'un boa et un indigène, qui vint à passer par là et près duquel je me renseignai, lui donna aussi le nom de Boa. Quand j'aperçus l'animal couché à terre, je déchargeai sur lui mon fusil double et retirai brusquement mon cheval en arrière. Le serpent avait reçu la charge; il ne fit plus que ramper lentement vers un arbre creux qui se trouvait proche et dans la cavité duquel il s'introduisit jusqu'à ce que l'extrémité seule de sa queue demeurât visible. Comme je ne voulais pas que mon butin m'échappât, je descendis de cheval après avoir rechargé mon arme; puis, empoignant la queue des deux mains, j'attirais la bête à moi en marchant à reculons. Je lui envoyai alors une nouvelle charge de plombs qui, cette fois, la tua. Elle était pleine de petits de huit à neuf pouces de long, sur lesquels j'observai que la cervelle était dénudée et non point entourée d'une boîte osseuse, mais seulement d'une enveloppe légère et transparente. Quoiqu'aidé par mon fils, ce ne fut qu'avec peine que je parvins

(1) J'ai remarqué des vols de grands oiseaux blancs que, d'après la forme de leur bec, j'ai cru appartenir au genre des Flamands.

à emballer mon butin et à en charger le cheval qui me portait. Quand j'arrivai en ville avec mon butin, j'excitai une certaine curiosité, non que l'on me prit pour St-Georges et mon serpent pour un dragon, mais vraisemblablement parce que l'on crût que j'apportais ce produit de ma chasse dans l'intention de le manger. Un jour je pris dans la cour un énorme crapaud que je mis dans de l'esprit de vin. Deux hommes du pays travaillaient en vue de notre habitation et suivaient des yeux chacun de mes mouvements. J'entendis l'un d'eux demander à l'autre ce que je pouvais vouloir faire de ces crapauds et l'autre lui répondit avec air de mépris que je ne saurais rendre : « Comen » il va le manger. Pour sauver l'honneur du nom allemand, je me mis à démontrer à ces gens la nécessité d'avoir des crapauds pour la composition de certaines médecines et depuis lors : « Para remedio; pour la médecine, » est la réponse brève et concluante que j'adresse aux questions qui me sont faites dans de semblables circonstances.

J'entrepris, en compagnie de plusieurs Allemands, une excursion très intéressante vers la lagune de Salinas, située à quatre ou cinq milles à l'ouest de la ville. Au milieu d'une contrée boisée on trouve un subit enfoncement de terrain qui forme une vallée profonde de plusieurs centaines de pieds et étroitement encaissée. Le fond en est occupé par un lac qui peut avoir trois milles de circonférence. Nous dûmes abandonner nos chevaux sur les hauteurs, car le sentier qui conduit au bas est étroit et rapide. Aux endroits où les parois offrent prise aux racines, on voit pousser quelques arbres dont les branches sont toutes garnies de plantes grimpantes. La petite Ipomea, pourpre, aux feuilles empennées, que l'on voit souvent dans les serres européennes,

s'accrochait ici à toutes les branches. L'eau du lac contient différents sels et, d'après une analyse faite par je ne sais qui, une quantité considérable d'iode, ce qui fait qu'on l'emploie avec succès contre les goîtres qui sont assez communs dans ces contrées.

En revenant nous fîmes un détour pour visiter dans la forêt la demeure d'un Allemand, qui s'était marié dans ce pays et dont la femme avait eu pour dot une petite plantation de café. Cette demeure se trouve dans un site très romantique, au sortir de la forêt et au pied des collines sud-ouest de Grenade. La plantation, une petite maison servant d'habitation et y attenant, un plant de bananiers, tous les accessoires, rapportant enfin suffisamment pour entretenir une petite famille, étaient à vendre au prix de 600 dollars. Bien qu'il ne manquât pas à Grenade d'Allemands pour lesquels cette acquisition fut devenue le principe d'une existence nouvelle, il ne s'en trouva aucun parmi eux qui possédât cette somme ou qui voulût la consacrer à cet emploi. Le propriétaire s'était adonné à la boisson et négligeait ses intérêts.

J'eusse beaucoup désiré, pendant mon séjour à Grenade, gravir la côte du Mambacho, mais je ne parvins pas à réaliser ce projet. Il fut souvent question entre nous d'organiser dans ce but une petite expédition, mais tous les indigènes déclarèrent cette entreprise inexécutable ou au moins entourée de difficultés presqu'insurmontables. L'impénétrable forêt était considérée d'abord comme un des principaux obstacles. On ne se rappelait point qu'un homme eût gravi la montagne, bien qu'il circulât dans le pays certaines histoires sur un lac qui doit se trouver à son sommet. Dans le fait, ce ne serait qu'avec une grande dépense de forces et

de peines que cette ascension serait possible du côté de Grenade, mais au sud, en revenant de Diriomo, elle deviendrait plus praticable. C'est par là que Squier, lors de son second voyage dans l'Amérique centrale, a atteint le sommet de la montagne à laquelle il attribue une hauteur de 4,420 pieds. La partie de la montagne que l'on aperçoit de Grenade et qui semble en être le sommet et le revers, est le bord ébréché d'un large cratère qui, du côté sud, où ce bord est plus évasé, se distingue parfaitement bien. Sur la surface inférieure de cette gorge, Squier a découvert un second petit lac qui est enfermé dans des rocs à pics. Squier a publié, dans le *Harper's Magazine*, octobre 1855, une relation poétique et animée de son ascension.

Abstraction faite de ces quelques excursions et des voyages que je fis dans différentes parties du pays et dont je me propose de faire le récit dans le chapitre suivant, mon temps était partagé entre les études scientifiques et les observations que je faisais sur ce qui m'entourait et se passait autour de moi. Le lecteur me pardonnera de ne pas lui dépeindre, avec les allures sérieuses d'un observateur de faits scientifiques, quelques scènes de la vie de ce pays.

De temps en temps nous voyions arriver à l'hôtel des bandes de voyageurs californiens qui traversaient le pays en venant de Realeja. Le manque d'espace et de domestiques aptes au service, mettaient alors l'hôtel dans un véritable désarroi. Plusieurs exemples m'ont prouvé que l'on peut, à Nicaragua, former de bons domestiques, mais cette entreprise est difficile ; elle exige énormément de patience et une connaissance approfondie du cœur humain. Dans toutes les contrées hispano-américaines, se trouve une classe de serviteurs habitués à être traités avec bienveillance et avec une

sorte de considération et chez lesquels on doit pourtant entretenir avec persévérence le sentiment de leur position subalterne. Il est bien difficile, dans ces circonstances, de conserver un juste milieu. Le serviteur hispano-américain demande à être traité par ses maîtres avec égard, politesse et confiance et en même temps à être tenu à une certaine distance. Cela est assez facile pour les maîtres indigènes dont le genre de vie et les habitudes d'étiquette sont en rapport avec ces exigences. Mais pour les étrangers qui ordonnent à leurs domestiques des choses que jusque là ils n'avaient pas coutume de faire, ils doivent s'attendre à voir leurs ordres exécutés avec impatience et mauvaise humeur. Dans le cercle des Allemands que je fréquentais pendant mon séjour à Grenade, j'entendis faire, aux domestiques indigènes, des lectures de morale et de philosophie : ces lectures, faites en mauvais espagnol, étaient d'un comique achevé et s'écartaient visiblement du but qu'on se proposait d'atteindre. Le maître de ces conférences avait la fantaisie de faire ressortir la vérité de ses principes moraux et philosophiques à l'aide de proverbes allemands qu'il traduisait littéralement en espagnol. Ainsi un jour qu'il avait surpris deux ouvriers qui bayaient aux corneilles : « Vauriens, s'écria-t-il, croyez-vous que le ciel soit tous les jours remplis de violons? « (*Ihr Taugenichtse, meint der Himmel hænge ælle Tæge voll geigen!*) Et les deux pauvres garçons de jeter de naïfs regards d'étonnement vers le ciel. « Mais attendez, reprit-il, bientôt vous sifflerez sur la dernière ouverture! « Membre de phrase auquel il est tout à fait impossible d'attacher un sens.

Dans une maison particulière que j'habitai plus tard et où on faisait très bonne chère, nous avions, pour cinq per-

sonnes, une cuisinière, une fille de cuisine, un valet, un palfrenier, un aide-palfrenier et un fils de l'aide-palfrenier. Quand on servait le repas cette valetaille formait procession. La cuisinière paraissait la première, les pieds nus dans des souliers de satin blanc, de fraîches fleurs jaunes dans ses cheveux noirs, le reboso prétentieusement jeté sur l'épaule gauche, le cigare à la bouche, les bras levés jusqu'à la hauteur des oreilles et supportant de chaque main un plat fumant. Les autres domestiques suivaient à peu près de la même manière quoiqu'avec des attitudes moins étudiées, jusqu'au jeune garçon dont j'ai parlé et qui, en raison de sa position inférieure dans cette hiérarchie, remplissait les modestes fonctions de porteur d'eau, vêtu d'une longue chemise et coiffé d'un chapeau de paille.

Pendant le repas nous étions assiégés par des bandes de chocollitos qui se disputaient les friandises que nous leur envoyions. Nous avions, à la maison même, une vingtaine de ces petits perroquets; la plupart d'entre eux étaient jeunes et n'avaient pas encore été accouplés. Quels que fussent d'ailleurs leurs rapports de tendresse, il se trouva un beau jour un mâle assez dépourvu de sentiment et assez peu consciencieux pour songer à troubler le bonheur conjugal d'un couple assorti : malheureusement il réussit à faire succomber la vertu féminine. Cette trahison brisa le cœur de l'époux blessé dans son honneur : après une dernière mais inutile tentative pour ramener l'épouse infidèle dans le sentier du devoir, il fut bien convaincu de la réalité d'un malheur aussi irréparable; il se retira solitaire sur la branche où, du temps de leurs amours, ils avaient si souvent passé la nuit tendrement enlacés et il resta là, sans boire ni manger et sans mouvement, jusqu'à ce qu'un matin

nous le trouvâmes mort au pied de l'arbre témoin de ces destinées si différentes.

A la suite de différents événements non moins désolants nous vîmes diminuer le nombre de nos chocollitos. Nous avions dans la même cour un cerf à qui il prit un jour la lubie de devenir carnassier. Son contact avec l'homme avait probablement corrompu ses mœurs. Dans le principe nous le nourrissions d'omelettes aux confitures; plus tard on lui donna des viandes rôties et ce régime excita ses instincts mauvais au point de le rendre sanguinaire. Je le vis suivre un jour un petit perroquet qui sautillait dans la cour, le saisir par la queue et l'avaler sans qu'il en restât aucune trace avant que j'eusse eu le temps d'accourir. Les instincts de cannibale, une fois éveillés, il fut impossible de les extirper et, outre plusieurs autres perroquets, des poulets et des canards vinrent augmenter le nombre de ses victimes.

Nous avions encore dans cette maison un autre fauteur de troubles, un *pisote*. Squier, dans son livre sur Honduras, parle du pisote comme d'un raton laveur, mais c'est une erreur. Le pisote est le *Nasua fusca*, animal que son esprit de destruction rend intéressant à étudier. On l'apprivoise parfaitement bien mais aucune précaution, aucune correction n'est capable de vaincre ses instincts ou même de le mettre hors d'état de nuire. Un jour le pisote avait étranglé un jeune poulet et on l'avait enchaîné. Pendant que nous étions occupés à prendre le café nous voyons tout à coup déboucher de quelque région inconnue, la petite bête que nous croyions avoir mise dans l'impossibilité de circuler; elle sauta sur la table, traînant après elle une partie de sa chaîne, renversa le sucrier, plongea sa queue

dans nos tasses puis vint nous en barbouiller la figure. On s'empare de l'animal, on le corrige impitoyablement et on l'enchaîne de nouveau avec une chaîne plus forte et de solides liens. Dix minutes après il faisait sa rentrée d'un air triomphant, portant entre ses dents un jeune canard qu'il venait d'étrangler. L'indulgence la plus grande a des bornes et cette fois on les avait outrepassées. Séance tenante le pisote fut condamné à mort, mais avant qu'on fut parvenu à s'en saisir, il s'était échappé et se promenait sur le toit de la maison. Nous n'étions pas encore remis de notre étonnement quand parut la cuisinière qui l'avait surpris dans l'office perpétrant de nouveaux forfaits.

Je dois ajouter à ces quelques observations sur la vie des fourmis dans les maisons du Nicaragua. On trouve, dans les bâtiments de Grenade, plusieurs espèces de fourmis, d'un naturel très inoffensif et dont quelques unes rendent même des services. J'eus un jour l'occasion de voir un exemple très extraordinaire de l'activité d'une fourmilière. Ces fourmis étaient d'une espèce extraordinairement petite : pendant qu'un grand nombre d'entre elles se livraient au travail avec une ardeur et une discipline qu'on parvient rarement à obtenir au même degré chez les hommes, elles trouvèrent le cadavre d'un scorpion d'assez forte taille. Elles parvinrent à descendre le long d'un mur en traînant cette charge, relativement si forte, et à traverser toute une solive, placée horizontalement, jusqu'à un trou qui se trouvait tout au bout. Pendant ce long et pénible voyage, chaque fourmi avait accompli un travail particulier et il n'y eut pas le moindre signe de désordre, on ne fit pas un seul mouvement qui n'eut un but, et les petites travailleuses s'étaient emparées de leur butin avec une si grande symétrie, tant d'ordre et à des dis-

tances si savamment calculées que, sur la blanche paroi, le corps du scorpion semblait entouré d'un ornement de dentelle. Une autre fois je vis une bande de fourmis, pour transporter son logement d'un lieu à un autre, passer en rangs serrés sur notre Veranda et gagner le mur du côté opposé, entre les pierres duquel elles trouvèrent un petit interstice par où elles pénétrèrent toutes à tour de rôle. Ici deux faits me surprirent. D'abord cette fourmiliére était composée d'individus de forme et de grandeur si différentes qu'il semblait impossible de les considérer comme appartenant à la même espèce et secondement je vis quelques scarabées, ressemblant à la coccinelle, mêlées à la bande qui se dirigeait vers un autre quartier. Si quelqu'un de ces derniers paraissait avoir des tendances à quitter la ligne droite, il était de suite ramené dans la direction convenue par la fourmi sa voisine. Je n'ai pas pu savoir si ces prisonniers étaient emmenés à leur suite en qualité d'esclaves ou bien comme provision pour les mauvais jours.

Les rapports entre hommes n'abondent pas moins, dans ces pays, en traits originaux que ceux des animaux domestiques. Le malheureux Ponciano Corral, que Walker a laissé assassiner et qui était alors commandant de Grenade, me conduisit chez l'un des hommes les plus considérés dans l'ordre ecclésiastique et qui plus tard se fit connaître par ses opinions politiques. Dans le courant de la conversation il me demanda sous l'influence de quelle planète se produisaient l'or et l'argent. Je fis aussi la connaissance de deux frères appartenant à l'une des familles les plus notables du pays : l'un occupait à cette époque un emploi administratif à Léon et l'autre étudiait la médecine à Grenade. Il reçut solennellement le diplôme de docteur dans la cathédrale de

Léon et fut seulement autorisé après cela à pratiquer son art dans la ville de Grenade. Tous deux se distinguaient par un goût très prononcé pour toute culture intellectuelle, culture qu'ils s'étaient facilitée par l'étude de la langue française. La philosophie allemande, à l'aide de cet intermédiaire, ne lui était pas resté complétement étrangère. « Los « Alemanes, répétait-il souvent, son la nacion la mas cienti- « fica, la mas filosofica, la mas profunda. » « Les Alle- « mands ont un grand philosophe, qui s'appelle Schlegel, « ajoutait-il. Il a écrit un livre qui porte pour titre : « Filo- « sofia de la vida. » Puis ils ont encore un autre philosophe « qui se nomme Hegel et que l'on ne comprend que très « difficilement. » A cette époque le jeune docteur semblait être plus fort en philosophie qu'en médecine, car le peuple de Grenade, qui s'arrogeait volontiers le droit de distribuer des épithètes, l'avait surnommé : *Doctor matagente*, ce qui signifie docteur homicide. Son frère, qui s'occupait de politique, a écrit plusieurs ouvrages qui ont été publiés à Grenade. Il me fut prouvé, par la lecture de quelques-unes de ces productions, combien les tendances des différentes écoles de philosophie et de politique européennes réagissent sur les esprits jusque dans les coins les plus reculés de la terre, et j'acquis la conviction que le philosophe allemand, le moins pratique, peut devenir à Nicaragua, par ses écrits, surtout s'ils sont traduits en français, la cause d'un malheur public. L'écrivain dont il est question ici, le frère de l'admirateur de Schlegel et de Hegel, dans ses écrits politico-philosophiques sur le révolution de son pays, cite Tacite et Puffendorf, Ancillon et Vattel, Guizot et Louis Blanc, Montesquieu et Madame de Stael, Droz et Matter, Necker et Mirabeau, et une infinité d'autres autorités ; il parle

d'idéalisme et d'antagonisme, d'aspirantisme et de dualisme, de prosélytisme et d'anachronisme.

La fête du 4 juillet, jour anniversaire de la fondation des États-Unis, forme un intéressant épisode de notre vie de touristes. Les bourgeois de l'Amérique du Nord qui habitaient Grenade, donnèrent un banquet auquel furent conviés les autorités, les notables de l'endroit et l'élite des étrangers alors de résidence en cette ville. Dès ce moment on voyait se préparer dans l'Amérique centrale un bouleversement qui s'est opéré depuis sous une autre forme. On porta un toast à la conquête pacifique des terres occupées par les Yankee, toast qui fut très favorablement accueilli par les indigènes comme par les étrangers. Les conquêtes ont été faites mais non sans que la paix en ait été troublée. Les indigènes se berçaient comme toujours des illusions de gigantesques projets et d'intentions surprenantes. Le préfet du département de l'Est porta le toast suivant : « Aux États-Unis de l'Amérique du Nord ! puisse l'État de Nicaragua, en suivant leur exemple, devenir grand et puissant comme eux ! » L'extravagance de cette espérance était si évidente que nous ne pûmes nous empêcher d'en rire. Et pourtant il se peut que ces mots aient caché un sens prophétique car, des choses probables dans un avenir prochain, aucune ne l'est plus que cette combinaison qui ferait de l'Amérique centrale le noyau d'une puissante fédération d'États entre le golfe du Mexique, la mer des Caraïbes et l'océan Pacifique, fédération qui pourrait alors rivaliser en tous points avec les États-Unis. D'après ma conviction les temps sont passés où l'on pouvait songer à les annexer aux États-Unis.

Je dois encore rendre compte au lecteur d'une entreprise

industrielle dont le non-succès, d'après ce que j'ai appris depuis, a retenti jusque dans les sphères les plus élevées de la société en Allemagne : je veux parler de l'établissement d'une fabrique de cigares. Cette entreprise, qui était destinée à inaugurer à Nicaragua une ère nouvelle de prospérité, était conduite par deux propriétaires et un ouvrier. On ne saurait nier que l'essai d'augmenter en proportions excessives les revenus des capitaux, au moyen du travail, n'ait été poussé jusqu'aux dernières limites, car deux capitalistes voulaient, en cette circonstance, s'enrichir au prix des sueurs d'un seul ouvrier. Ces deux hommes dangereux étaient M. St... et moi. Aucun de nous (nous avions quitté depuis peu le mouvement européen) n'eut le courage de prendre sur soi seul l'odieux de la chose. Mais l'homme se corrompt en société : lorsque nous fûmes deux, nous déposâmes toute retenue, nous réunîmes un capital de vingt thalers dont nous achetâmes du tabac que nous confiâmes à un ouvrier cigarier qui venait d'arriver de Brême; l'activité de ce dernier nous procura, par une réalisation hebdomadaire de notre fonds d'exploitation, d'incroyables bénéfices. Nos marchandises s'écoulaient si rapidement auprès des émigrants en Californie que, dès le début, nous eussions pu occuper plusieurs douzaines d'ouvriers et nous nous proposions de faire apprendre, par notre Brêmois, cet état à un nombre suffisant de jeunes filles indigènes, quand nos brillantes affaires et nos espérances plus brillantes encore durent cesser subitement. Notre ouvrier, cédant aux exigences du moment, aurait positivement pu, par son activité, devenir pour nous la source d'une fortune; mais à peine eut-il ranimé à notre table abondamment servie, son courage moral qui avait subi de rudes secousses, que le

sentiment de son importance de prolétaire lui revint et qu'il eut conscience de l'avilissement de sa dignité par la position inférieure qu'il occupait. Pendant cinq jours de la semaine il s'efforçait de maîtriser le mécontentement que provoquait chez lui ces pensées, mais le sixième, ce sentiment, accompagné d'une soif ardente, faisait irruption et portait son exaltation au comble; alors ne se possédant plus, il brisait nos tables, nos chaises, et, après avoir déversé son indignation sur quelques passants, il se vit jeté en prison par la police du pays qui, comme celle de tous les autres pays, prend fait et cause pour le capital contre le travailleur. Par l'arrestation de l'homme qui avait été le principe de notre spéculation, finit cette entreprise qui, en tous cas, n'aurait pas eu de suites.

CHAPITRE VI.

Excursion à Jinotépet. — Collines; cactus pyramidal; le Yucca-Llano de Jinotépet. — Fata Morgana. — Ligne de séparation entre les deux mers. — Climat et industrie de Jinotépet. — Culture du sucre. — Indiens. — Limites des races aztèques et chorotiques. — Mots aztèques transportés dans la langue espagnole de Nicaragua. — Noms aztèques de localités. — Mines d'or. — Heureux Nicaragua. — Hospitalité indienne. — Retour à Grenade.

Dans les premiers jours de décembre, je sentis que mes forces me permettaient enfin d'entreprendre une expédition un peu plus éloignée. J'avais entendu parler d'un filon métallique qui existe entre Jinotépet et San Rafaël del Sur, et j'avais reconnu qu'un minerai qu'on m'avait apporté était un mélange de sulfure d'antimoine et d'argent antimonié sulfuré. Muni d'une lettre de présentation pour un ecclésiastique que j'y devais rencontrer, je me dirigeai à cheval vers Jinotépet, grand village indien situé à vingt milles anglais à l'O.-S.-O. de Grenade. Un jeune garçon d'une quinzaine d'années m'accompagnait en qualité de guide et de domestique

Le route de Grenade à Jinotépet traversa la ligne des collines qui, du Mombacho, conduit dans la direction du N.-O. vers le volcan de Masaya. Le chemin, au milieu des

bois, suit le cours d'un ruisseau, qu'en raison même de sa source intarissable, les naturels nomment la Fuente, la fontaine, le passage qui la longe. Les sources sont du reste très rares en ces contrées.

Sur le versant de la hauteur que l'on doit gravir en cet endroit, se déploie un terrain montueux d'une variété d'aspects étonnante, où la forêt et les bosquets alternent de manière à charmer le regard. Une hutte entourée d'un plant de bananiers, vient de temps à autre animer le paysage. Nous traversâmes le village de Diria, où je vis pour la première fois le cactus pyramidal et le yucca à l'état d'arbuste que l'on nomme à Nicaragua, Espadillo. Le cactus pyramidal est employé pour les clôtures des cours et des jardins, et il constitue un mur végétal auquel on donne la forme voulue et qui n'a qu'un défaut, celui de devenir trop élevé si l'on n'a soin d'en arrêter la croissance. On plante les troncs très rapprochés les uns des autres, et comme ils manquent d'espace par le bas, ils se développent tout naturellement vers le haut; ils atteignent souvent une élévation de plus de vingt pieds. Mais comme les plants poussent d'une manière inégale, il en résulte un coup d'œil qui justifie le nom que les indigènes donnent à ce genre de cactus : on les nomme Organo, ce qui signifie tuyaux d'orgue. Rien n'est plus facile à obtenir qu'une semblable palissade : on découpe de vieux troncs en bouts d'égale longueur et on les plante, serrés les uns contre les autres, l'extrémité inférieure en terre, où elle ne tarde pas à prendre racine. Ce cactus semble appartenir au côté S.-O. du pays qui jouit d'une atmosphère plus chaude, et encore aux régions un peu élevées. On n'en voit point dans les contrées basses et humides, où ils sont remplacés par des haies de

Pinuela, une plante de la famille de l'ananas, aux feuilles grandes et raides, ressemblant aux feuilles de roseaux; elle porte des fruits d'une saveur aigrelette et très bons à manger. Ces gigantesques cactus et ces yuccas, aux blanches grappes de fleurs, dans le genre des fleurs de lys, impriment au paysage un caractère nouveau.

Une moitié du chemin conduit à l'O. à travers une savane qui occupe la surface du terrain compris entre le lac et l'océan Pacifique; elle porte le nom de Llano de Jinotépet. Elle est séparée du village de ce nom par un taillis qui se relie à la forêt vers l'O. De la plaine on aperçoit vers le N. le volcan de Masaya qui joint la sierra de Masatépet. Sur le flanc de cette dernière, est situé le village de Masatépet, près d'un groupe de hauts palmiers qui dominent tout le paysage. Au N.-E. on a le Mombacho, au pied duquel commence, au Sud, la plaine qui s'étend de Diriomo jusqu'au lac, et dont la végétation, par suite de l'accroissement subit de l'humidité sur le versant S.-O. de la montagne, change complétement d'aspect et prend celui des parcs de nos contrées. La Fata Morgana amena, peudant que je chevauchais à travers Llano, un mirage qui produisit à s'y méprendre l'effet d'une nappe d'eau, divisée en différents canaux et parsemée de charmants îlots verdoyants, à ce point, que je demandai à mon guide si cette eau formait un bras de mer.

Jinotépet est situé sur le monticule le plus élevé de ces collines qui, dans cette direction, séparent les deux océans. Non loin de là se trouve la source d'une infinité de petits ruisseaux qui se réunissent dans un ravin profond et vont se perdre dans l'océan Pacifique après s'être répandus, à l'ombre la plus épaisse de la forêt, en cent cascades frémis-

santes. Ce village est placé à mi-chemin entre Grenade et la mer (1). Il est situé au dessus du niveau de la mer, à une élévation suffisante pour assurer la salubrité à son climat. Le matin de bonne heure je trouvai l'air si piquant, que je regrettai de ne pas avoir emporté de gants. Il me sembla que ce lieu devait être l'un des endroits où l'air convient le mieux à la santé. Le recensement de 1847, porte les habitants au nombre de 4,650, les naissances à 255 et les décès à 83. Il donne, comme terme moyen de la température, 15° Réaumur, et il est reconnu que les extrêmes ne diffèrent guère entr'eux. La culture de la canne à sucre est florissante et, à cette époque, on entendait tout autour des villages, le bruit des moulins à sucre mis en mouvement par les mulets. On avait commencé également depuis peu, à s'occuper de la culture du café; l'élève du bétail, de son côté, n'était pas abandonnée, car les documents ont prouvé qu'on y avait livré plusieurs milliers de peaux à l'exportation et 400 arrobas de fromage (mesure de 30 livres environ).

La population du village est presqu'entièrement composée d'Indiens et, comme le fait prévoir la seconde partie de son nom, d'Aztèques. *Tepetl* est le mot employé par eux pour désigner une montagne. Dans le village on me traduisit ce nom par : « montagne du vent. » Je trouvai ces gens très actifs et entreprenants, et ils me témoignèrent beaucoup d'amitié. Deux des hommes les plus considérés me prirent au milieu d'eux et me firent parcourir dans tous les sens

(1) Sur la carte de l'isthme de Nicaragua, publiée à Berlin par M. A. de Bulow, on place par erreur ce village tout près du Pacifique. Il est situé précisément à l'endroit où, sur cette carte, on désigne un lieu qui n'est pas nommé, au dessus du J du mot de San Juan.

leur village si joli et si propre, et en m'en faisant remarquer toutes les curiosités. La Grand'Place sur laquelle on bâtit une église non encore achevée, est couverte de frais gazon, ce qui lui donnerait assez l'aspect de celles de nos pays, si cette impression n'était aussitôt démentie à la vue de ce soleil aux rayons éclatants, de cette comparable douceur de la température, de ces cactus énormes, de ces arbustes luxuriants, de ces plantes d'agaves dont on garnit ici les jardins.

A en juger d'après son nom géographique et d'anciennes données historiques, Jinotépet doit être situé sur les limites des deux pays qu'habitaient autrefois les populations aztèques et chorotiques. On peut même supposer que c'est sur ce point qu'ont commencé les alliances entre les deux peuples. A l'époque de l'invasion du Nicaragua par les Espagnols on parlait dans ce pays, d'après Oviedo et d'autres historiens, cinq différents idiomes indiens. L'un de ceux-ci était celui des Chontales, c'est à dire de la peuplade la moins civilisée entre toutes celles qui habitaient les contrées montagneuses sur la côte N.-O. du lac de Nicaragua et dont je ne parlerai pas ici, tant à cause de leur situation écartée, que de diverses autres circonstances, mais que je me réserve de décrire lorsque je ferai l'historique de mon voyage dans la province de Chontales. Parmi les quatre autres idiomes en usage à cette époque, on doit citer en première ligne, celui des Aztèques à cause de l'intérêt historique qu'il soulève; il semble qu'il ait eu ici son extrême limite méridionale. Il est hors de doute que les îles du lac de Nicaragua et celles de l'isthme de Rivas, étaient habitées par une population parlant la langue aztèque au milieu de voisins qui faisaient usage d'un dialecte différent; on en

retrouve encore des traces chez les Indiens d'Ometèpe. Le nom même de cette île, qui n'est guère composée que de montagnes volcaniques, reliées par une étendue de terrain bas, signifie « les deux montagnes » en langue aztèque; *Ome*, deux et *Tepetl*, montagne (1). Les lieux habités par cette tribu d'Aztèques ou, si l'on préfère cette expression, par ces Nahuatlaques, dont fait partie également le village de Jinotépet, constituent le district auquel s'applique essentiellement et en propre le nom de Nicaragua, nom que l'on a donné depuis à une plus vaste étendue de territoire, mais qui tire de là son origine. Ces Aztèques du Nicaragua, ou si l'on préfère ces Nahuatlaques, pour lesquels Squier, probablement d'après Oviedo, a mis en usage le nom de Niquirins, étaient entourés au sud par les Orotins qui habitaient les bords du golfe d'Orotina ou de Nicoya; au nord par les Dirians, occupant les terres du Nicaragua, de Masaya, de Tipitapa, de Managua, de Diriomo, de Diria, de Diriamba, etc., auxquels on doit ajouter les populations du territoire de Léon, qui est situé dans la direction nord-ouest, que Squier nomme les Nagrands, et plus loin encore, au centre de Fonseca et de Honduras, venaient se joindre les Cholutèques. Ces quatre peuplades, les Dirians, les Orotins, les Nagrands st les Cholutèques, devaient parler trois idiomes différents, si l'on veut arriver à prouver que les Indiens du Nicaragua faisaient usage

(1) La terminaison aztèque se perd complétement dans le langage de Nicaragua, ou bien on supprime l'*l* ou bien encore on le remplace par un *c*. Ainsi nous avons *Tépe* pour *Tépetl*—*Moyote* pour *Moyotl*—*Tote* pour *tototl*, etc., etc. Au lieu de *Ometépe-Jinotépe*, *Masatépe*, etc., il arrive souvent que l'on prononce ou que l'on écrive : *Ometépet-Jinotépet*, *Masatépet* ou *Ometépec*, *Jinotépec*, *Masatépec*. Ces abréviations et ces changements ont lieu également dans le langage mexicain.

de cinq formes de langage, distincts les uns des autres. Nous avons recueilli sur deux d'entre elles un vocabulaire et des notions grammaticales, chez les Indiens de Masaya, pour les Dirians, et chez ceux de Subtiaba, près de Léon, pour les Nagrands. Jusqu'à présent on n'a pu obtenir aucun détail sur la langue des Orotins, pas plus que celle des Cholutèques du golfe de Fonseca. Squier suppose que ces deux peuplades appartenaient à la même caste. Sur les cartes géographiques le nom du volcan Orosi, dans le Costa Rica actuel, touche celui qui désigne le pays des Orotins, tandis que l'un des volcans de la chaîne de Maribios, près de Léon, ainsi sur le territoire des Nagrands, porte le nom d'Orota. Les anciens historiens ne sont pas d'accord sur la question de savoir si ces quatre races des Dirians, des Orotins, des Nagrands et des Cholutèques sont toutes comprises sous cette dénomination commune des Chorotèques ou bien si ce nom ne sert à désigner que les Dirians et les Cholutèques. Oviedo croit que les noms de Dirians et Chorotèques sont synonymes, et, d'autre part, Chorotèque et Cholutèque sont employés avec assez de vraisemblance comme un seul et même mot (1). Comme le dit Squier, les Cholutèques semblent, d'après certaines observations de Herrera, n'être qu'une caste plus aristocratique de Chorotèques qui fit souche. Comme la contrée qu'ils ont habitée a été minutieusement décrite et que leur nom n'est pas éteint encore à Honduras, il se peut que l'on obtienne encore des éclaircis-

(1) L'emploi du *g* au lieu du *c* n'a rien en lui-même de bien extraordinaire, mais reparaît au contraire très souvent dans la forme du langage des Nicaraguéens pour les mots aztéques, par exemple, *Popogatepec* (chez Oviedo) au lieu de *Popocatepetl*, *Moyogalpa* pour *Moyocalpa*, comme dans tous les noms de lieux finissant par *galpa* et où il devrait toujours y avoir un *c*.

sements sur cette question. D'après Sahagun, les Cholutèques sont une des cinq tribus de Nahuatlaques qui toutes parlaient la langue aztèque. Donc, si l'on veut considérer Cholutèque et Chorotèque comme un seul et même nom, alors que Chololtèque et Chololtecatl, — habitant de Cholola, — on se heurtera à cette difficulté non résolue, de savoir si les Chololtèques mexicains parlaient aztèque, tandis que ceux du Nicaragua, d'après un vocabulaire que Squier a porté à notre connaissance et d'après des observations recueillies par les anciens auteurs, parlaient une langue qui n'avait pas le moindre rapport avec celle des premiers. Dans les districts de New-Segovie et de Matagalpa, il y a encore quelques localités indiennes qui ont leur idiome particulier et dont l'étude pourrait éclaircir l'ethnographie du pays.

Le village de Jinotépet, dont la position et le nom motivèrent de ma part ces développements, paraît être situé sur la frontière septentrionale du district de Nicaragua, bien que, comme Buschmann l'a prouvé, sur toute l'étendue du territoire américain, les noms aztèques soient tellement répandus qu'il devient difficile de préciser les lieux qu'ils habitaient. Buschmann (1) a compris dans le cercle de ses recherches les noms des lieux nicaraguéens les plus généralement connus. Les deux premières syllabes des noms aztèques sont intraduisibles pour Buschmann. J'ai déjà remarqué qu'on se servait des mots de « montagne du vent, » au lieu et place du nom propre. Cette version, et le nom d'un village situé dans le voisinage de Masaya et qu'ils nomment

(1) *Des dénominations aztèques*. Par Joh. Carl Ed- Buschmann. 1re partie Berlin. Ferd. Dümmler, 1853.

Masatépet, m'a fait supposer qu'ici, aux frontières des deux territoires, on peut avoir réuni, pour la dénomination des lieux, des mots qui doivent leur origine aux deux langues à la fois. Buschmann fait dériver le nom de Masatépet de l'aztèque Mazatl, le Cerf, dont il fait le nom du Cerf. Mais ce village est situé tout près de Masaya et c'est précisément là que les deux idiomes ont dû se confondre. Le volcan qui, d'après Oviedo, les Dirians nommaient Masaya, ce qui signifie « le chemin brûlant, » reçut, d'après le même auteur, des Aztèques le nom de Popogatepec ou Popocatepelt, montagne fumante. Ne doit-on pas supposer que dans ce nom du village de Masatépet, qui est situé sur une hauteur, non loin de Masaya et précisément sur la limite des deux territoires, le Masa des Dirians ait été combiné avec le Tepelt aztèque? Et s'il en était ainsi ne saurait-on pas aussi, au moyen d'une semblable combinaison de racines hétérogènes, traduire le nom de Jinotepet par celui de montagne du vent, si l'on prend Jino pour une mutilation espagnole de l'un des noms dont on décorait le dieu des vents qui est cité par Fray Bobadilla? D'après ce même auteur, dont on retrouve les données et les assertions dans Oviedo, les habitants de Nicaragua donnaient au dieu des vents les noms de Hecact et de Chiquinau. Les Aztèques et les Chorotèques de Nicaragua avaient, selon lui, deux langages différents mais une seule et même mythologie. Hecact est le mot aztèque Ehecatl, le vent. On doit donc supposer d'après cela que Chiquinau est le nom Chorotèque du vent, ou bien du dieu des vents, et je crois assez vraisemblable que le Jino, de Jinotepet est une corruption, une mutilation de Chiquinau.

La translation du langage aztèque dans le domaine des

autres langues est une découverte remarquable que Buschmann a utilisée en ce qui concerne les noms de lieux. Cependant à Nicaragua et dans d'autres parties de l'Amérique centrale, la trace des mots aztèques dans le langage espagnol, semble extraordinaire dans des contrées qui, pour autant que nous sachions, n'ont jamais été occupées que passagèrement par des fragments de la nation aztèque, lors de l'invasion espagnole. Ainsi dans les familles de la ville de Grenade, il existe un titre d'honneur que les plus jeunes frères et sœurs emploient à l'égard de leurs aînés et qui est en même temps une appellation flatteuse et caressante pour tous. Je l'entendis employer pour la première fois dans ce dernier sens, lors d'une opération chirurgicale à laquelle j'assistai. Au plus fort de la douleur et comme pour attendrir l'opérateur, la patiente s'écriait : *Ay doctorcito! Ay mi hermano! Ay pipe!* c'est à dire « Ah! cher docteur! Ah! mon frère! Ah! pipe! » Quand je m'enquis du sens de ce dernier mot, on me donna l'explication par laquelle j'ai commencé. Ce mot est d'un certain intérêt ethnologique. Buschmann le considère comme essentiellement aztèque. Pipilli est, selon lui, une réduction, un diminutif de Pilli, mot qui a deux significations différentes : d'abord celle d'enfant, frère, sœur et ensuite celle de noble, peut-être comme le Junker, allemand et le Child, anglais. Il n'est pas impossible selon Buschmann (1) que dans le nom des Pipiles ce mot signifie noble et non pas enfants. Il se pourrait cependant que, comme Junker et Child, il signifiât enfant noble, sens dans lequel on l'emploie habituellement à Grenade. Et l'on ne doit pas perdre de vue que Grenade occupe

(1) Buschmann, noms aztèques, p. 137.

la place d'une ancienne ville des Chorotèques et non des Aztèques.

J'ai encore remarqué à Nicaragua les expressions suivantes qui sont admises dans le langage espagnol et me semblent avoir la même origine :

Sacate	— herbe	— en aztèque	— *sacatl.*
Metate	— pierre à broyer	— »	— *metlatl.*
Moyote	— *Mosquito*	— »	— *moyotl.*
Mecate	— fil	— »	— *mecatl.*

Je tirais plusieurs fois, près de Grenade, un petit oiseau pourpre qui ressemble au cardinal et qu'ils nomment cicitote. On ne saurait douter que ce nom ne soit formé des mots aztèques chichiltic, rouge et tototl, oiseau.

Après cette digression, je reviens aux habitants du village de Jinotépet. J'ai parlé déjà de leur activité industrielle et des avantages qu'elle leur procurait. De la rue on voyait, en passant devant les maisons et par les portes ouvertes, de grandes jeunes filles au buste nu. Je dois ajouter que c'est pourtant une chose qui est considérée comme aussi inconvenante dans ce pays que lorsque dans le nôtre les jeunes paysannes circulent pieds nus dans les rues des villages. Je ne remarquai aucun rapport entre le caractère sombre et peu bienveillant des Indiens de l'île d'Ometèpe et celui de ceux-ci que je trouvai polis, confiants et aimant à parler.

La nouvelle qu'un cavalier étranger venait visiter les mines de Jinotépet, s'était rapidement répandue dans le village et avait éveillé la curiosité de chacun. Vieux et jeunes accouraient pour me voir, mais je remarquai surtout un groupe de vieilles femmes qui m'entouraient et s'exal-

laient graduellement au son de leurs propres paroles et de leurs récits sur les *vetas de Plata* et *vetas de Oro*, *minas blancas* et *minas amarillas*, ce qui signifie les veines d'argent et les veines d'or, métal blanc et métal jaune; elles parlaient aussi des courants d'eau aux bords desquels elles apparaissent, des lumbres ou flambeaux qui guident dans l'obscurité pour visiter les souterrains et qu'elles nommaient carbunculos. Leur pantomime devenait à chaque instant plus expressive, leur langage plus vif, leurs gestes plus animés. Une multitude de gros enfants tout nus étaient debout ou assis autour de nous, bouche béante et les yeux écarquillés. Un petit garçon m'étonna par sa posture. Il avait les jambes entièrement repliées sous lui et la plante des pieds retournée; il tenait de chaque main un gros orteil, ce qui, avec son ventre protubérant qui reposait sur ce soubassement, lui donnait l'aspect des magots de la Chine.

Quant à ce qui concernait le but de ma visite, il se trouva que l'on m'avait induit en erreur ; le filon d'argent que je cherchais était plus éloigné du village où je me trouvais que de Grenade même. Pourtant la personne à laquelle je remis ma lettre m'assura que je ne perdrais rien au change et que dans ses propres possessions se trouvaient des mines que je pourrais visiter. Il avait, me disait-il, découvert deux mines d'or — la *mina del Salto* et la *mina de la Conquista* — ainsi nommées à cause des deux — Hacienden — propriétés dans lesquelles elles se trouvent. Puisque j'avais fait le voyage, je consentis à tout ce qu'on me proposait. L'alcade me procura un cheval frais et des conducteurs; quelques jeunes garçons se joignirent volontairement à nous et, dans cet équipage, je m'éloignai de

Jinotépet dans la direction occidentale, vers l'océan Pacifique.

Quand nous eûmes dépassé les plantations de café qui entourent le village, le chemin nous conduisit vers une contrée charmante, en partie boisée et qui devient de plus en plus sauvage d'aspect à mesure qu'on se rapproche de la mer du Sud. D'étroits ravins descendent presque perpendiculairement; de clairs ruisseaux sautillent sur des cailloux scintillants et forment de petites cascades à l'ombre des arbres magnifiques qui en garnissent les bords. Nous traversâmes plusieurs plantations d'indigo tout à fait abandonnées ainsi que les habitations et les dépendances dont elles dépendaient. La roche de cette contrée semble appartenir à trois genres de minéraux différents. Quand mon guide s'arrêtant subitement au bord d'un ruisseau, me désigna un rocher détaché, en me disant : *Aqui está la mina!* « Voici la mine, » je trouvai une masse chlorotique ou serpentine, devenue friable et dans laquelle était disséminée de la pyrite sulfureuse cristalline. Dès que mes compagnons s'aperçurent que je me préparais à emporter quelques-uns de ces fragments, ils s'imaginèrent qu'ils recélaient des trésors et en emballèrent des quantités. Il eut été parfaitement inutile de chercher à leur faire comprendre que ces métaux jaunes ne contenaient pas la moindre parcelle d'or. Nos malheureuses montures en pâtirent au retour, alors que le poids du cavalier fut augmenté de celui de son butin. Pendant que nous cheminions, le domestique que j'avais amené de Grenade, s'approchant mystérieusement de moi, me supplia à voix très basse, de lui confier combien valait la livre d'or. Au village l'excitation devint si grande, que je me vis contraint de jeter au loin mes échantillons minéralogiques en

présence de tout le village ameuté, ce qui décida enfin mes compagnons à en faire autant. Les petits garçons s'élancèrent alors sur ces pierres et les traînèrent avec colère hors du village qui, depuis ce jour, est entièrement revenu de ses illusions sur les mérites de cette trompeuse substance.

Un ecclésiastique de nos environs avait assisté à cette exécution et à cet échange d'explications avec une physionomie qui trahissait une grande incrédulité pour nos affirmations. Après nous avoir écouté silencieusement pendant quelque temps, il tira tout à coup de sa poche un journal contenant un avis du ministre de l'intérieur qui annonçait à tous les citoyens une découverte remarquable qui venait d'être faite dans les environs de Léon. On y aurait trouvé un gisement de poudre d'or infiniment plus riche qu'aucun des placers de la Californie. « Par suite de cette découverte si importante, disait finalement la publication, notre chère patrie occupera bientôt le rang qui lui était réservé parmi les nations de la terre. Ce pays, si favorisé de la Providence et voué par elle au bonheur, atteindra enfin sa destinée. » J'observai que l'on ne devait pas s'abandonner sans preuves nouvelles, à des espérances qui peut-être seraient cruellement déçues; on accueillit ces représentations avec mépris et je finis par m'apercevoir que j'étais soupçonné de vouloir, par égoïsme, dissimuler ces trésors afin d'en faire mon profit. Quand je revins à Grenade, on y disait déjà que le gouvernement de Léon avait été mystifié, on ne savait dans quel but, par des Yankee qui revenaient de Californie. Sur un assez grand espace, ils avaient semé une traînée du sable d'or qu'ils ramenaient, puis ils avaient été déclarer aux autorités qu'ils avaient découvert un nouveau gisement. On envoya une commission chargée

de vérifier le fait; on opéra en sa présence le lavage de l'or et les résultats furent reconnus incontestables. On dressa un rapport et bientôt après la nation toute entière fût initiée aux merveilleuses espérances qu'il était permis de concevoir. Mais l'illusion fut de courte durée.

L'endroit que j'avais visité d'abord devait être la *mina del Salto*, quand à celle de la *Conquista*, j'y retrouvai les mêmes éléments et la même roche. Je ne regrettai pas cette excursion de vingt-quatre milles pour l'aller et le retour, bien que le mauvais état de ma santé ne fit qu'ajouter aux désagréments qui en sont inséparables. Il y avait dans cette contrée des coins de paysage d'une beauté enchanteresse. Nous visitâmes une habitation indienne, tout cachée dans un bosquet fleuri de la forêt. Les Indiens font tous preuve d'un goût tout particulier et très bien entendu pour les bois, les beaux arbres et les fleurs. A côté des chaumières indiennes, il arrive souvent de rencontrer des plantes, des arbustes, des fleurs incomparables que l'on ne retrouve plus jamais ou du moins bien rarement. Les femmes de l'habitation me reçurent avec aménité. Elles me préparèrent des œufs, du chocolat, m'apportèrent des oranges et des bananes et au départ, quand je voulus payer, elles me répondirent qu'elles m'avaient traité en ami.

Je quittai Jinotépet le lendemain 1er janvier 1851 et retournai à Grenade dont j'étais encore éloigné de deux lieues, quand j'entendis le bruit des détonations d'artillerie qui célébraient la solennité du jour.

CHAPITRE VII.

Voyage à Léon. — Tipitapa. — Communication entre les deux Océans interrompue. — Niveau du lac de Managua. — Sources chaudes. — Adam et Ève. — Conversations théâtrales. — Managua. — Mateares. — Idiomes. — Bête ou diable. — Notice sur une mine argentifère. — Route vers Nagarote. — La chaîne du Maribios. — Pueblo Nuevo. — Le Chachalagua. — Grenade comparée à Léon. — Arrivée. — Général Munoz. — Vue de la cathédrale. — Caractère du peuple. — Projet de colonisation française. — Voyage à Matagalpa.

En janvier 1851, j'entrepris un voyage à Léon, capitale du Nicaragua. Je quittai Grenade le 12, non pas précisément par la route qui conduit directement à Masaya, mais en faisant un détour sur Tipitapa, bourg situé près du Rio de Tipitapa, canal de communication entre les lacs de Managua et de Nicaragua. La distance qui sépare Grenade de ce point est de trente milles anglais environ. Le chemin qui parcourt un pays boisé n'offre généralement qu'un intérêt médiocre, sauf toutefois à l'amateur d'histoire naturelle pour qui tout pays inconnu est intéressant. Les singes, les perroquets, les pavas et toutes sortes d'oiseaux d'espèces inconnues eussent été pour moi d'un attrait suffisant, si j'avais pu consacrer à la chasse une partie de mon temps.

J'arrivai le soir à Tipitapa et je me fis conduire chez

l'alcade où je trouvai un bon gîte, comparé à ceux que j'aurais pu trouver ailleurs.

Le lendemain je visitai le Salto ou chute du fleuve; je m'étais figuré un courant considérable qui se jetait d'un lac dans l'autre et au lieu de cela je trouvai un bassin formé de pierres rocheuses et rempli d'eau stagnante. On traverse le bassin au moyen d'un pont en bois, jeté par dessus pour arriver à la forêt et aux fourrés épais qui l'entourent. Il se peut que la scène change d'aspect pendant la saison des pluies; cependant on me dit à Grenade, lors de mon retour, qu'un tremblement de terre, qui eut lieu en 1844, avait complétement desséché le canal de communication entre les deux lacs. Il est probable que cela ne doit point être pris à la lettre mais seulement dans ce sens, que par suite de cette secousse, le canal d'écoulement du lac de Managua se trouva fort diminué, car je pus m'assurer qu'il n'avait pas besoin d'une grande masse d'eau pour arriver à dépasser les degrés des rochers. Un bras du lac de Nicaragua, étroit et profond arrive jusque près de cet endroit; il porte le nom de Estero de Panaloya. Pour pouvoir déterminer les effets produits dans cette contrée par le tremblement de terre cité plus haut, il faudrait avoir étudié le sol plus minutieusement qu'il ne me fut donné de le faire. Quand je parcourus les bords du lac de Managua, je remarquai les traces très visibles de la hauteur que l'eau devait atteindre autrefois. Il paraîtrait, d'après cela, que le niveau du lac s'est abaissé graduellement. Peut-être aussi la vaporisation absorbe-t-elle plus d'eau que les ruisseaux et les petits courants n'en apportent dans le lac, dont les eaux, en général, ont peu de profondeur. Près de Mateares on peut avancer très loin avant d'atteindre une certaine

profondeur et on m'assura que l'on pouvait parcourir à cheval, en traversant le lac, la distance qui sépare ce point de l'île de Momotombito, distance qui est de quinze milles anglais, fait que je ne puis toutefois affirmer. Le fond du lac, composé d'une couche horizontale de lave, rend la chose très possible.

Aux environs de ces roches superposées, au pied desquelles se trouve le bassin d'eau stagnante, on rencontre plusieurs sources sulfureuses chaudes; quelques-unes jaillissent au milieu de flaques d'eau froide qui occupent le fond du bassin. Je tirai un cormoran qui tomba dans le bassin et j'envoyai un domestique pour le prendre; en marchant dans l'eau, il posa le pied à l'endroit où jaillissait une source tellement chaude qu'il eut le pied brûlé. Je me disposais à prendre un bain dans cette eau qui, à cet endroit, a une température convenable, quand, heureusement, j'aperçus plusieurs petits alligators qui folâtraient à sa surface et qui, à mon approche, disparurent en plongeant. Sur un des rochers qui s'avançait hors de l'eau, était installé un iguane de la grandeur d'un enfant de dix ans et le plus grand que j'aie jamais vu. Il avait l'immobilité grave qui est l'expression particulière à cette espèce de reptile. A en juger par l'endroit où il se trouvait, je dus supposer que ces animaux étaient nageurs, ce que j'avais ignoré jusqu'alors.

Au bord du fleuve une source d'eau chaude jaillit de terre; tout autour se forment des incrustations blanches et jaunes qui sont pénétrées de soufre. L'air est imprégné de gaz hydrogène sufuré et l'eau elle-même en a pris le goût qui n'est pourtant pas trop prononcé. L'eau a en même temps le goût du bouillon de viande et, après en avoir bu

une grande quantité, je ressentis son action agréable et bienfaisante. Non loin de là, et également sur le bord du fleuve, il y a une source d'eau froide et très limpide.

Le lendemain on célébrait la fête de notre seigneur d'Esquipulas qui a un culte tout particulier à Tipitapa; dès la veille au soir on voyait le peuple affluer de tous côtés. Je trouvai donc à mon retour un grand encombrement dans mon gîte : dans la chambre où était placé le lit de mon hôte et de sa jeune et jolie femme, on étendit par terre une peau de buffle sur laquelle je reposai mes membres fatigués, ayant pour toute couverture celle que je portais partout avec moi sur mon cheval. Quand le lendemain j'ouvris les yeux, au point du jour, je vis d'abord l'alcade, puis après son épouse, dans le costume d'Adam et d'Ève avant leur chute, sauter du lit et je fus le témoin d'une touchante scène de bonheur conjugal. La femme, tout en fredonnant la chanson de la veuve (un chant très répandu dans le pays) avec l'intime satisfaction de ne l'être pas, la femme, dis-je, prit un vase plein d'eau, le versa sur la tête de son mari, puis lui essuya le dos avec toutes sortes de précautions délicates, après quoi ce couple heureux, animé des plus joyeuses dispositions, se mit en devoir de se vêtir. C'était peut-être de ma part une violation des devoirs qu'impose l'hospitalité, de n'avoir pas la discrétion de fermer les yeux, mais le devoir d'observer les mœurs du pays me parut plus sacré encore.

Pendant le jour, tandis que j'ébauchais une vue des lieux que j'avais visités la veille, j'étais entouré par plusieurs femmes qui m'examinaient et se communiquaient leurs réflexions à haute voix, se doutant fort peu que je les comprenais. « Vois, disait l'une, il écrit seulement un peu

et pourtant il transpire comme s'il travaillait. « *Es cavallero tan delicato.* » C'est un cavalier si délicat, répondait l'autre.

Dans la soirée quelques ecclésiastiques montèrent un spectacle destiné à l'édification du peuple. Le sujet était un hypocrite démasqué, une sorte de Tartuffe qui avait cherché à séduire la femme de son ami et avait été pris sur le fait. Le rôle de la femme, aussi bien que celui du séducteur, était rendu par un révérend père. Pour le premier, une mince voix de fausset aigre et un linge qui enveloppait la tête, semblèrent des moyens suffisants pour rendre l'illusion complète. L'aventure était aussi grossière que possible et pourtant elle excita l'hilarité générale.

Le 14 je continuai mon voyage et j'arrivai le soir même à Matéares, petit village des bords du lac de Managua. La route de Tipitapa à Matéares traverse la forêt en longeant les bords du lac sans que jamais, pourtant, on le découvre à travers l'épaisseur des bois. Managua, où la législature du Nicaragua tient, ou du moins devrait tenir légalement ses sessions, est une ville admirablement située et peuplée d'environ 12 à 13,000 habitants. Elle est bâtie sur un point élevé des bords du lac d'où le regard embrasse toute la surface de l'eau et les montagnes de Matagalpa situées sur la rive opposée. Entre cette ville et Matéares, les bords méridionaux forment une presqu'île de montagnes boisées qui s'élèvent presque perpendiculairement. La route continue en ligne droite et coupe la presqu'île en deux; elle conduit sur le plateau d'où on aperçoit au fond, à travers les branches des arbres, le lac qui produit un coup d'œil admirable. La forêt en approchant de la ville de Matéares, commence à s'éclaircir; les arbres, même ceux que l'on

découvrait dans le lointain, étaient parés des fleurs les plus magnifiques. Quelques-uns d'entre eux étaient remarquables par leur croissance; une espèce surtout, d'une élévation extraordinaire et dont le sommet s'élargissant en forme d'ombrelle, était couronné d'un feuillage si finement dentelé qu'il semblait un voile à travers lequel on apercevait le ciel.

La distance entre Matéares et Tipitapa peut être de quarante milles anglais environ. Mon chef, que je nommerai Ramon, me conduisit pour y passer la nuit chez une bonne mulâtresse qui habitait une modeste hutte et pour tout meuble confortable ne possédait qu'un hamac; mais elle faisait d'autant plus d'efforts de conversation pour faire oublier l'absence de bien des commodités et mettait tous ses soins à la préparation du chocolat qu'elle réussissait fort bien Il paraît que je lui avais inspiré beaucoup de sympathie et de confiance car, n'ayant trouvé dans tout Matéares personne qui pût me changer une pièce de cinq dollars, elle m'offrit gracieusement de me faire crédit des deux dollars que je lui devais en en remettant le paiement à un prochain voyage dont je ne pouvais cependant pas prévoir l'époque précise. Ramon croyait qu'elle avait assez d'argent pour faire cet échange, mais qu'elle ne pouvait se résigner à me rendre trois grandes pièces d'argent sur une aussi petite pièce d'or. Quelques-uns des principaux habitants de l'endroit se réunirent dans la soirée après mon arrivée, probablement pour me faire subir une sorte d'inspection. Mon hôtesse, comme preuve de grande politesse, m'offrit le cigare qu'elle avait à la bouche. Après que je me fus entretenu pendant quelque temps avec ces messieurs et que j'eus répondu savamment à plusieurs questions qu'ils

me posèrent, entre autres celles de savoir si j'étais chrétien et si les juifs étaient des hommes bien méchants, un de mes interlocuteurs s'approcha gravement de mon domestique et lui dit : « Tu as pour maître un cavalier excellent, tu ne saurais lui être assez fidèle, ni le servir assez attentivement et si tu ne le fais pas, tu mérites des coups de bâtons. » Ramon n'osa protester contre cet avis et, du reste, c'eut été inutile car nous étions ensemble sur le meilleur pied du monde. Ces gens crurent dès l'abord que j'étais un Américain du Nord et aussi longtemps que dura cette erreur, ils ne tarirent pas en éloges sur les « *Americanos* » et firent un magnifique étalage de l'estime et de la considération dans lesquelles ils tenaient ce peuple. Quand je leur fis observer que j'étais né en Allemagne, leur langage changea aussitôt et l'un d'eux me demanda confidentiellement si je n'étais pas aussi d'avis que les Américains du Nord étaient de vraies brutes « *que los Americanos son bestias.* » Je combattis cette opinion de tout mon pouvoir jusqu'à les amener à reprendre cette expression de *bestias*, toutefois ils s'empressèrent d'ajouter « *pero son demonios, son demonios estos hombres* » mais ce sont des diables, de vrais diables que ces gens-là.

Je rencontrai aussi à Matéares un jeune homme appartenant à une des premières familles de Managua et qui possédait une certaine instruction. Notre conversation roula principalement sur les mines du pays. Il me raconta qu'il avait découvert à environ trente milles de Matéares, sur les bords de l'océan Pacifique, près de l'Hacienda de San Lorenzo, une mine de mercure. Le fragment qu'il m'en montra à mon retour à Managua et qu'il croyait être de cinabre, était de l'argent antimonié sulfuré. Il existe pro-

bablement à l'endroit en question un filon de sulfure d'antimoine, contenant de l'argent en assez forte proportion et semblable à celui que j'avais espéré découvrir lors de mon excursion à Jinotépet. Dans l'étendue du terrain qui sépare Matéares du Pacifique, on rencontre d'immenses gisements de houille brune.

Le jour suivant je quittai Matéares et je traversai Nagarote pour arriver à Pueblo Nuevo où je devais passer la nuit. C'était un petit voyage d'une trentaine de milles anglais. Une partie de la route offre beaucoup d'intérêt : elle longe les bords de la mer, tantôt à l'ombre d'arbres gigantesques, tantôt sur la surface unie de la plage ou bien à travers des bosquets d'acacias épineux dont les fleurs embaument les environs d'un parfum pénétrant. Les habitants du pays nomment *Aroma* ces arbustes qui produisent un gomme arabique d'excellente qualité. Pendant tout ce voyage le regard embrasse, au Nord Est, les montagnes de Matagalpa et au N. O. la chaîne des volcans de Maribios. Celle-ci commence à l'île de Momotombito dont Squier a recherché et décrit les vieilles idoles. Après ce petit volcan, vient celui de Momotombo, majestueuse montagne de forme conique et de plus de 7,000 pieds d'élévation, du sommet de laquelle s'élève régulièrement une petite vapeur nuageuse. Un peu plus loin, à gauche, on aperçoit le Asososca ou plutôt Acsusco (1) derrière lequel se dessine le volcan de Las Pilas. Plus loin encore et toujours à gauche vient celui d'Orota et enfin ceux du Telica, de Santa Clara et de Viejo. La partie de mer qui s'étend de cet endroit vers le

(1) Buschmann donne la forme primitive comme aztèque, dans Axochco, de Ak, eau et Xoch de Xotla, s'enflammer. Ce qui signifierait à peu près le volcan d'eau.

N. O. et les ruines de Léon de Nagrando forment ce que l'on nomme la baie de Moabita.

A Nagarote, village mal famé, j'entrai dans une maison pour m'y reposer un instant, prendre un repas et faire donner à manger aux chevaux. Le maître de la maison était très aimable et avait une expression de bonté des plus sympathiques. Comme nous sortions du village, Ramon mit son cheval au niveau du mien et me dit : « *El senor de la casa es capitan de ladrones.* » Le maître de la maison où nous nous sommes arrêtés est un chef de brigands. Le chemin qui conduit de Matéares à Nagarote aussi bien que celui qui conduit de Nagarote à Pueblo Nuevo, traverse sans interruption la forêt. Je raconterai plus tard quelques aventures qui m'arrivèrent sur ce parcours lors d'un second voyage à Léon. Cette contrée est ou du moins était à cette époque l'une des moins sûres du Nicaragua. Je quittai Pueblo Nuevo le lendemain matin de très bonne heure et j'arrivai à Léon avant midi. Les rues de ce premier village sont formées des hautes parois des cactus à colonnes, derrière lesquelles se trouvent les cours et les habitations. De là à Léon on doit encore traverser la forêt pendant la moitié du chemin à peu près. Le soleil n'était pas encore levé quand nous y pénétrâmes et dans toutes les directions j'entendais le cris matinal du chachalagua ou coq sauvage, auquel sa femelle répondait du haut des arbres. Ce nom lui a été donné en imitation de son cri qui rappelle celui de nos coqs domestiques (1). Je ne parvins pas une seule fois à tirer cet oiseau bien que je l'aie maintes fois vu et entendu,

(1) Il se pourrait cependant que ce nom eût une origine aztèque à laquelle les Espagnols n'auraient pas attribué d'autre signification.

mais toujours de trop loin. On me l'a décrit comme une espèce de faisan; il arrive à Mexico en prenant par le nord et en traversant toute la Tierra Caliente. Je ne sais qu'elle direction il prend au sud.

Quand on a franchi une certaine distance et qu'on se rapproche de Léon, en sortant de la forêt, le paysage se déploie tout à coup et une immense étendue de terrain, plantés en maïs, se montre à vos regards. A gauche elle est bornée par les coteaux boisés des bords de la mer et à droite par la chaîne des volcans de Maribios. Enfin à l'horizon s'élève au dessus du feuillage des grands arbres, le dôme imposant de la cathédrale. « Voilà Léon, » s'écria Ramon, d'une voix vibrant d'un patriotique orgueil. Mais avec ce sentiment commun à beaucoup d'Allemands chez lesquels l'amour du clocher est bien plus développé encore que celui de la patrie, ce garçon de quatorze ans s'empressa d'ajouter avec toute la jalousie d'un Grenadin : « Léon est plus grand, mais Grenade est bien plus civilisée. » On entre dans la ville par un ravin au fond duquel murmure un petit ruisseau. Un pont en pierre, non encore achevé, est suspendu au dessus de cette voie et donne un cachet romantique à ce paysage que viennent encore animer les laveuses demi-nues, échelonnées le long du ruisseau.

Je m'arrêtai chez don Manuel Masias, beau-père du général Munoz qui, depuis, trouva la mort dans un combat contre les troupes d'un parti ennemi. Je m'empressai le même jour encore de me présenter chez le général auquel j'avais été recommandé par M. Squier. Il me reçut en négligé, mais aussitôt que je fus entré il revêtit un petit manteau jaune, doublé de bleu, qui était l'insigne de son rang et lui donnait l'aspect de Leporello sur la scène alle-

mande. La lettre de recommandation que je lui présentai me fit accueillir avec une distinction que je n'étais pas en droit d'attendre. Le général me combla de marques de bienveillance et, me croyant militaire, il me traita de colonel; quand j'eus décliné cet honneur, il ajouta que le gouvernement de Nicaragua saurait rendre hommage à une personne qui lui était recommandée par M. Squier. En effet, on ne saurait rencontrer un représentant d'une puissance étrangère, plus estimé et en même temps plus populaire que ne l'était Squier dans le Nicaragua. Et c'était avec justice, car Squier aimait ce pays et ses habitants et en toutes circonstances il s'était montré dévoué à leurs intérêts. Lorsque plus tard je fis ma visite au président du gouvernement, M. Ramirez, le général m'accompagna, revêtu d'un bel uniforme européen, le frac bleu, le gilet et la cravate blancs. J'admirai la déférence qu'il témoigna au chef du pouvoir exécutif alors qu'il était universellement reconnu qu'en réalité c'était Munoz qui gouvernait le pays. Il semblait y avoir beaucoup de calcul dans cette conduite.

Le général José Trinidad Munoz, à cette époque commandant en chef des troupes de Nicaragua, était, en dépit de beaucoup de vanité, d'un langage trop étudié et d'une certaine teinte de déloyauté, l'homme le plus éclairé de la nation. Il comprenait ce qui manquait au pays, principalement l'introduction de forces nouvelles à obtenir par l'étasement de nombreux colons et lors même qu'il s'occupait à satisfaire d'ambitieux projets personnels, il trouvait moyen de leur imprimer une direction qui était tout à l'avantage du pays. Il rêvait une dictature militaire, qui eut été, selon lui, l'idéal de la politique, au moins pour son pays, et

réellement s'il avait réussi à se faire investir de ces pouvoirs, il eut certes fait beaucoup de choses utiles. Un décret disposant de terres appartenant à l'État en faveur des émigrants qui voudraient s'y établir et auxquels on accorderait de grandes facilités pour l'obtention de la naturalisation ; une complète tolérance en matière religieuse ; l'érection d'écoles de degrés différents ; l'abolition des droits de chapelain, c'est à dire le retrait des biens légués pour fondations de services funèbres, legs qui absorbaient une grande partie des propriétés du gouvernement, et nombre d'autres améliorations, faisaient partie de son système politique. Outre ces prétentions à la dictature, on lui reprochait encore une certaine duplicité dans ses rapports avec les différents partis politiques, mais c'est là un reproche auquel ne peut échapper aucun homme politique qui veut être plus qu'un homme de parti. En tous cas, il était meilleur patriote que ces hommes qui faisaient de l'opposition à l'établissement des étrangers dans le pays car, tandis que ceux-ci abandonnaient les intérêts de l'État à des compagnies étrangères, Munoz et ses amis politiques combattirent constamment les monopoles qui entravaient la libre action du commerce et il est avéré que s'il eut consenti à servir les intérêts des Anglais, ceux-ci lui eussent fait conférer la dictature. Peu de temps avant sa chute, vers la fin du mois d'août, comme je me trouvais à Léon, où j'avais déjà fait plusieurs séjours, les résidents anglais lui faisaient la cour d'une manière qui contrastait avec leurs rapports antérieurs. Je ne crois pas me tromper en affirmant que tout ceci avait lieu dans la pensée qu'il embrasserait enfin la cause et les intérêts anglais et en attribuant sa chute elle-même à ses refus reconnus inébranlables.

Après que j'eus fait la connaissance des principaux personnages de la ville, aussi bien des indigènes que des étrangers, je songeai à visiter la ville elle-même et les environs. Une partie des constructions a été saccagée ou incendiée pendant les interminables guerres civiles de ce pays, de sorte que la moitié de la ville ne forme qu'un monceau de ruines, car je n'ai pas lieu de croire que depuis mon départ on ait beaucoup construit ou renouvelé. Léon occupe une étendue de terrain très considérable. Le nombre des habitants est évalué à 30,000 environ; ce chiffre, du reste, n'est qu'approximatif et on ne peut en juger à vol d'oiseau car, d'aucun point, pas même de la tour de la cathédrale, on n'aperçoit la ville tout entière. La plus grande partie des maisons des faubourgs gisent disséminées au milieu des bosquets et des bois. De la cathédrale, massive construction en pierres, à coupole cintrée et l'un des ouvrages d'art les plus considérables de toute l'Amérique espagnole, la vue est réellement admirable. Au dessus d'une vaste étendue, occupée d'un côté par de magnifiques champs de maïs et de l'autre par la forêt, on voit s'élever du milieu des bosquets et des groupes de palmiers, les toits rouges des habitations. Au Sud, la ville est entourée par des collines boisées des bords de la mer. A l'O. elle s'incline vers la mer, tandis qu'au N. et à l'E. apparaissent les pyramides de Viejo, Telica, Orota, Las Pilas, Acsusco et Momotombo qui produisent bien plutôt l'effet de gigantesques ouvrages de l'homme que celui d'accidents naturels du sol.

La population des faubourgs de Léon se compose principalement d'Indiens; le faubourg de Subtiaba est exclusivement occupé par eux et on y parle encore l'ancienne langue indienne dont on peut se rendre compte par quel-

ques essais que Squier en a rapporté et nous a communiqués. Le peuple de cette ville est généralement beaucoup plus primitif que celui de Grenade et Ramon avait raison lorsqu'il m'affirmait à Grenade que la civilisation était plus avancée. J'ai rencontré à Léon des types originaux qu'on chercherait en vain à Grenade où un plus grand contact avec le monde a poli les caractères. Un soir, tandis que je prenais le dessin d'une rue du faubourg de Saragosse, il se forma autour de moi un rassemblement de gens du peuple qui m'examinaient attentivement. Quelques jeunes cavaliers arrêtèrent leurs montures pour se rendre compte de mon travail qu'ils considérèrent avec intérêt mais non sans une visible antipathie pour ces sortes de *choses*. — « Je n'ai pas la patience de rester ici à regarder, dit l'un d'eux, en s'en allant, à ceux qui l'entouraient. — « Quand la « *mapa* » sera finie, je reviendrai la voir. » — Il vaut mieux savoir la faire que savoir la critiquer, répondit un homme qui s'était placé très près de moi et qui me semblait être un ancien militaire, probablement un vétéran des guerres de l'Indépendance. Quand ces messieurs, après la réflexion ironique du prolétaire, se furent éloignés, celui-ci se tournant vers le peuple : « Voyez cet homme, leur dit-il, « il vient de loin, s'installer ici et dessiner notre faubourg, « avec toutes ses maisons et ses cocotiers, et en fait une « carte géographique. Le premier étranger qui vint ici « pour faire une carte du pays, arriva accompagné de « beaucoup de monde, mais comme il avait apporté de la « contrebande il fut pris. Il perdit vingt-cinq hommes, « conquit Realejo après cinquante coups de feu, puis « entreprit de faire sa carte. Il était le second dans la com- « pagnie de Napoléon. C'est de lui que descendent tous les

« Allemands qui visitent le pays et en prennent des vues. »
Le lecteur n'attend pas de moi, je suppose, que je cherche à donner un sens au discours extraordinaire par lequel cet homme me présenta à la population ébahie.

En ville, un jeune homme me demanda du feu pour son cigare. Il était, dans toute l'acception du mot, un prolétaire nicaraguéen. « Votre grâce est étrangère? me de-
« manda-t-il, mais elle est bien polie. Quand je quittai la
« maison de mon père, il me dit : mon fils, il faut toujours
« être poli envers tes supérieurs comme envers tes infé-
« rieurs et quand tu verras un cavalier vouloir allumer un
« cigare, empresse-toi de lui offrir du feu. » — Mon père
« avait raison, mais moi je crois que le supérieur doit être
« aussi poli que l'inférieur et lui aussi doit m'offrir du feu
« quand je veux allumer mon cigare. Cela n'est-il pas vrai,
« monsieur? »

Au nombre des personnes dont je fis la connaissance, je dois citer le colonel Don Francisco Diaz Zapata, commandant de Léon, autrefois préfet du département de Neu-Segovia, à l'extrémité septentrionale du gouvernement, contrée sur laquelle il me communiqua des notes très intéressantes. Je rencontrai chez lui un Français nommé Méyonnet qui avait conclu avec le gouvernement de Nicaragua un traité pour l'établissement d'une colonie française sur le Rio Cocos. Sur toutes les cartes qui ont paru jusqu'ici ce fleuve est indiqué comme venant de Ocotal ou de Neu-Segovia en se dirigeant vers Bluefield, mais c'est une erreur. Il est hors de doute que ce cours d'eau, venant de Ocotal ou de Neu-Segovia et prenant sur son parcours les noms de : Rio-Cangrejal, Cocos, Segovia, Oro, Tharé, Herbias, Wanks ou Cape River, rejoint la mer près du cap

Gracias a Dios, tandis que le Bluefield River prend sa source à Matagalpa et coule vers Bluefield sous les noms de Escondido et de Siquias. Je n'entendis plus parler dans la suite de cette tentative d'établissement de colonie française.

Je vis chez le dr Livingston quelques échantillons de charbon minéral des environs de Léon. Il est noir, tirant sur le gris d'acier, assez dur et ayant de tous points la texture du bois. Lorsqu'il est consumé il en reste une quantité relativement très grande de cendres, en partie blanches et en partie rouges. Il n'y a pas de doute que ces charbons n'appartiennent aux gisements de charbons bruns de l'Amérique centrale qui contiennent de l'ambre. J'ai vu de ces morceaux d'ambre chez le dr Livingston et chez le dr Gregorio Juares. Il est particulièrement commun dans la baie de Tamarinda.

Après que j'eus terminé mes affaires à Léon, je m'apprêtai à retourner à Grenade. Mon plan était de regagner cette dernière ville en faisant un détour par Matagalpa. Le général Munoz parût enchanté de mon projet; il désirait beaucoup que je me rendisse compte des ressources de cette contrée en richesses minéralogiques. Afin de me procurer les indications nécessaires et me créer d'utiles relations, le général me conduisit chez un homme qui avait dans cette province des propriétés considérables, tant en terres qu'en mines d'or. Ainsi présenté chez M. E., je fus reçu chez lui avec beaucoup de cérémonie et il me témoigna une grande considération. « Je suis persuadé, dit-il, que la Pro-
« vidence divine, par une disposition particulière, a per-
« mis qu'un homme aussi éminent visitât notre pays pour
« y faire une remarquable découverte. Un membre de ma

« famille vous accompagnera et servira de guide; de plus « je vais faire rédiger un mémoire d'après lequel vous « pourrez diriger vos recherches. » Il me montra une corbeille remplie de lingots provenant de ses mines de Matagalpa. Comme je le quittais, il me prit le bras et me conduisit dans la cour où se trouvait un beau mulet; puis, s'approchant de moi d'un air mystérieux, il me dit à l'oreille : « Cette mule est uniquement employée à mon « usage personnel, elle n'a pas encore été montée par un « autre que par moi et il n'y en a pas de plus belle ni de « meilleure dans tout le pays. Si vous vouliez vous en ser- « vir pour votre voyage, je serais disposé à vous la vendre « pour cent pesos. » Le lendemain je reçus la visite du colonel Zapata qui venait s'informer de l'époque précise de mon voyage à Matagalpa, après quoi il me communiqua un ordre du général par lequel il enjoignait au colonel de me fournir une escorte d'honneur pour toute la durée de mon voyage, afin, disait-il, que le monde sache comment on honore dans le Nicaragua, une personne recommandée par M. Squier.

D'après la tournure que prenaient les affaires, je vis que je devais accomplir mon voyage en grand seigneur ou bien y renoncer. Les bornes que je devais mettre à mes dépenses me forcèrent à prendre ce dernier parti, car l'escorte, le guide, toute la suite en un mot, eut été naturellement à ma charge. Je trouvai donc un prétexte pour retourner directement à Grenade, me réservant de faire le voyage de Matagalpa un mois plus tard. Avant de quitter Léon, j'entrepris pourtant encore de visiter le volcan Telica que je décrirai dans le chapitre suivant.

Lorsque, quelques mois plus tard, le bruit d'une révolu-

tion qui avait éclaté à Léon se répandit à Grenade, je me rappelai cette circonstance, que peu de jours avant mon départ, alors que je venais prendre congé de M. E., je trouvai chez lui une réunion de personnes qui ne semblaient pas se douter qu'un étranger eut des oreilles ou, du moins, qu'il put prendre un intérêt quelconque à ce qu'il entendait. On parlait de portes dérobées, d'entreprises difficiles et dangereuses; on déplorait de ne pas être plus d'accord et on se promettait de se réunir bientôt encore. Le hasard m'avait probablement introduit au milieu d'une assemblée de conspirateurs, bien qu'au moment même je ne pusse apprécier la portée de leurs menées.

CHAPITRE VIII.

Excursion dans les environs de Léon. — Les Hervideros de San Jazinto et de Tisate. — Le volcan de Télica. — Course au village. — Un spectacle. — Un instrument musical.—Ascension de la montagne.— « Un tigre. »—Le cratère. — Vue du sommet de la montagne. — Retour à Léon. — Orographie de Nicaragua. — Retour à Grenade. — Nindiri. — Un torrent de lave. — Masaya.

Le 21 janvier, au matin, je quittai Léon en compagnie d'un Anglais qui avait des affaires à conclure dans les environs; je voulais admirer quelques phénomènes volcaniques qui se produisent au pied d'une des montagnes coniques de la chaîne des Maribios.

La distance qui sépare les volcans de la ville, est occupée en partie par des champs de maïs et en partie par la forêt et d'épais fourrés dans lesquels voltigent d'innombrables pigeons sauvages. Cette course, à l'air frais et pur, entreprise dès l'aube, nous procura de délicieuses sensations, mais je dois ajouter aussi que jamais, dans aucune de mes pérégrinations, je ne jouis de matinées aussi agréables que dans le Nicaragua.

Après avoir fait quelques lieues nous atteignîmes les premières montagnes de la chaîne et bientôt le Hervi-

dero (1) de San Jacinto. Sur une surface plane dont le sol argileux prend toutes les couleurs, rouge, brune, jaune, verte, bleue, noire et blanche, on rencontre d'innombrables petits trous dans lesquels bouillonne une eau épaisse et rougeâtre et d'où s'échappent des vapeurs et des gaz de toutes sortes, tandis qu'aux alentours se sont fixés des sels de toutes espèces et des sublimations de soufre. Il serait sans doute fort intéressant d'étudier les différents éléments dont se composent ces magasins naturels de l'argile la plus fine, aux couleurs les plus variées. Le terrain est brûlant sur une certaine étendue et parfois à tel point qu'on ne peut le toucher de la main sans éprouver de douleur.

Le Hervidero de Tisate n'est pas éloigné de celui de San Jacinto et se trouve de l'autre côté de la montagne. Ici l'on voit une espèce de petit cratère, rempli d'une vase grisâtre et bouillonnante. Le dégagement de la vapeur, mêlée de gaz différents, soulève continuellement ce limon qui, en retombant, finit par former autour du cratère des amoncellements considérables. Cette vase, séchée par l'action de l'air et du soleil, se consolide et devient une argile qui revêt toutes les teintes parmi lesquelles le gris cendré domine toujours. Tout autour du cratère, le sol est chaud. Dans les amas nouvellement vomis par le cratère et non encore solidifiés, je remarquai de la pyrite sulfureuse cuboïde qui se forme continuellement dans ce laboratoire naturel. Çà et là se trouvaient des amas de sel d'un blanc de neige. Un des domestiques nicaraguiens qui m'accompagnaient, s'étant aperçu que je réunissais des fragments de ces sels,

(1) De *hervir*, bouillir, bouillonner. *Hervidero* peut donc se traduire par source bouillonnante.

coupa une branche d'un arbre voisin dont il enleva l'écorce, puis la retournant il en frotta la partie humide avec un morceau de sel; aussitôt il se forma un liquide très noir. « C'est ainsi qu'ici nous nous procurons de l'encre, ajouta cet homme. »

Nous passâmes la nuit à la Hacienda de San Jacinto, où les manières hospitalières des gens de la maison me dédommagèrent amplement des persécutions que me firent endurer les puces dont fourmillait le logis. Pendant la soirée les hommes s'amusaient entre eux à raconter des histoires; chacun d'eux devait prendre la parole à son tour et contribuer pour sa part à l'amusement général. Dans la suite je retrouvai le même mode de récréation chez les bergers et les conducteurs de mulets de Mexico. Les histoires qui se racontaient à San Jacinto avaient toutes un sujet commun, quant au fond, mais plus ou moins varié dans les détails. Un Indien avait une jolie femme qui plaisait au pieux abbé qui la poursuivait de ses assiduités. Mais le mari n'est pas aussi sot qu'on pourrait le croire et le séducteur doit abandonner ses poursuites sans être parvenu à ses fins. « *Otro Indio*, » « un autre Indien, » sont les mots dont on se sert pour demander une nouvelle histoire et celui dont c'est le tour de prendre la parole recommence à peu près dans les mêmes termes.

Dans l'après-dînée du 23 janvier, je quittai de nouveau Léon, dans l'intention de gravir le volcan de Telica et de gagner son cratère que je voulais examiner. Le village, qui est situé au pied du volcan dont il porte le nom, est distant de la ville d'environ six milles anglais.

Le hasard me procura dans cet endroit une intéressante distraction. Les habitants de Telica donnaient ce soir-là

dans la cour du presbytère un « *baile* » c'est à dire une sorte de spectacle entremêlé de chant et de danses. Ces gens, de race indienne quoique parlant exclusivement espagnol, peuvent être comparés à des paysans allemands bien que, quant à la politesse des procédés, la comparaison soit tout à l'avantage des Indiens nicaraguiens. Des hommes jeunes et vieux prirent part à la représentation et tous les rôles furent scrupuleusement remplis jusqu'à celui d'un fou de la cour. La pièce qui portait pour titre « *el juramento ante Dios*, » le jugement de Dieu, reposait sur la fable suivante : Un roi maure avait pour voisin un roi chrétien. Après plusieurs guerres entreprises l'un contre l'autre, ils finirent par faire la paix. Le roi chrétien, qui était tombé au pouvoir du roi maure, devint son ami et ils échangèrent un serment d'alliance. Le chrétien retourna dans son pays, mais à peine y est-il arrivé qu'il trahit tous ses serments, attaque à l'improviste son voisin et de nouveau est fait prisonnier. D'après toutes les lois de la justice, le traître devait être puni, mais non, et voici qu'apparaît la morale de l'histoire : le chrétien prêche sa foi au païen et le convainct que toute vertu est sans mérite si elle n'est une conséquence de la vraie religion. Le roi maure se laisse baptiser et l'histoire finit, à la satisfaction de tous les personnages, par un chœur général dans lequel les différentes parties se succèdent en répétant le même motif : « *Infinida gloria damos.* »

Je suis trop peu au courant de la littérature espagnole pour pouvoir me rendre compte si cette pièce n'est pas l'œuvre de l'un des auteurs dramatiques de ce pays, arrangée selon les besoins de la circonstance et appropriée à la scène d'un village indien. Les vers étaient des trochées de

huit pieds avec rimes masculines, et ce langage pompeux, dans la bouche de ces vieux paysans indiens, produisait l'effet le plus comique que l'on puisse imaginer quand, par exemple le roi chrétien, interpelant les cavaliers de sa suite, leur dit : *Condes, Duques y Marqueses.*

La pièce était divisée en plusieurs actes, séparés par des danses qui se continuaient pendant la suite de l'action. La danse consistait d'ailleurs simplement en certaines figures marchées et non dansées comme dans nos ballets. Seulement les pas étaient accompagnés des sons d'une guitare et de ceux d'un instrument particulier à ce pays et que les Indiens nomment Marimba.

Cet instrument, qui a été perfectionné, mais seulement quant aux éléments qui servent à sa construction, se compose de vingt-cinq lames d'acier, lesquelles augmentant successivement de longueur, sont disposées à côté l'une de l'autre comme les touches d'un clavier et maintenues par un cercle de bois sous chaque lame; vers le milieu, est placé verticalement un tube en bois, fermé du bas et pourvu, depuis les perfectionnements, d'une ouverture au milieu. Cette table d'harmonie, qui se rapproche du jeu de l'orgue, augmente de grandeur dans la même proportion que les lames d'acier. L'instrument repose sur un bloc de bois, que celui qui en joue dispose entre ses genoux lorsqu'il est assis et il est en même temps suspendu à son cou par une courroie. Pour produire les sons, il tient dans chaque main une baguette en bois élastique dont il frappe les lames d'acier; une de ces baguettes est pourvue d'un bouchon recouvert de cuir, et la seconde de deux. Ceux de la seconde sont disposés de façon à pouvoir frapper du même coup deux lames différentes. Primitivement on se

servait de lames de bois disposées sur des écorces de calebasses.

Après la fin du drame, le joueur de marimba, s'apercevant que je m'intéressais à son art et à son instrument, voulut me montrer tout ce dont il était capable et avec non moins de coquetterie que nos artistes européens, il me joua une fantaisie de sa composition. Le génie de son art l'entraîna si loin qu'à la fin il semblait atteint d'une sorte de rage musicale. Les baguettes élastiques s'agitaient avec une vivacité si grande que l'œil pouvait à peine en suivre les mouvements. Elles voltigeaient, en s'entrecroisant, de la main gauche au dessus de la droite et vice versâ. Quand le virtuose avait rencontré un motif mélodieux, il s'y arrêtait, le répétait et en faisait savourer tout le charme aux auditeurs, mais bientôt le torrent l'entraînait de nouveau et les mouvements précipités recommençaient de plus belle. Ceci dura des heures entières, jusqu'à ce qu'enfin, à bout de forces, je donnai à entendre par un petit présent que j'offris au musicien baigné de sueur, que j'étais parfaitement satisfait.

L'abbé me raconta que quelquefois on jouait une pièce beaucoup plus intéressante, intitulée : *la Conquista de America*, dans laquelle Fernand Cortez et Montezuma apparaissaient en personne.

Après cette agréable soirée, je passai une fort mauvaise nuit. Par suite d'une imprudence je me trouvai, vers le milieu de la nuit, si malade que je me crus réellement en danger. Au bout de quelques heures cependant, je sentis une amélioration dans mon état et le matin, lorsqu'arriva le guide que mon hôte avait commandé pour moi, accompagné de deux forts chevaux habitués aux sentiers de la

montagne, les suites de mon indisposition ne me firent pas renoncer au projet de courses que j'avais formé pour ce jour-là.

Nous atteignîmes bientôt la forêt qui s'étend jusqu'au pied de la montagne et l'entoure même, jusqu'à une certaine hauteur, comme d'une véritable ceinture. De hautes herbes, dont les semences étaient hérissées d'épines et de crochets, s'élevaient plus haut que la selle du cheval et criblaient de piqûres toute la partie inférieure du corps, tandis que les branches tombantes et les tiges allongées des plantes grimpantes menaçaient continuellement d'accrocher les cheveux et la coiffure du voyageur peu attentif, exposé ainsi à tout instant à partager le sort d'Absalon. De fréquents vomissements me forçaient encore à m'arrêter souvent au milieu de cette course périlleuse. Une fois, que j'avais dû descendre de cheval et que je m'étais appuyé la tête contre une branche d'arbre qui s'élevait d'un buisson, la branche cassa et je tombai dans le buisson la figure contre terre. Au même instant le feuillage s'agita, j'entendis un craquement et un corps volumineux, dont l'obscurité ne me permit pas de reconnaître les formes, vint s'abattre lourdement dans le buisson voisin, en écrasant branches et rameaux. « Qu'était-ce que cela? » demandai-je un peu surpris, à mon guide. « Un tigre, » me répondit-il fort tranquillement. Il est probable que le bruit de mes efforts avait troublé le sommeil d'une panthère ou d'un jaguar. C'est la seule fois à ma connaissance, pendant mon séjour dans le Nicaragua, que je me sois trouvé aussi près d'un animal carnassier. C'est un fait remarquable de l'histoire naturelle que les animaux d'une même espèce, ont un tempérament différent selon le pays qu'ils habitent. Le jaguar

qui, dans le Nicaragua, atteint parfois une grandeur effrayante, ne fait ici preuve d'aucun de ces instincts féroces que, d'après certaines descriptions, il semble posséder dans le Paraguay et d'autres contrées de l'Amérique du Sud.

Le sentier que nous suivions devenait à chaque pas plus rapide et plus difficile. La forêt disparaissait; nous commencions à voir les savanes qui, aux endroits où l'herbe avait été brûlée, semblaient des champs de jeune blé. Plusieurs sortes d'arbres, dont quelques-uns sans feuilles mais parés des plus jolies fleurs, formaient des groupes, disséminés çà et là sur la montagne à laquelle ils donnaient l'aspect d'un parc immense. Une petite vallée, entourée de monticules et située elle-même non loin du sommet de la montagne, offrait au voyageur un charmant lieu de repos. Le fond de la vallée, baigné par un petit ruisseau, était couvert de plantes grimpantes, portant les plus jolies fleurs du monde, bleues, jaunes et lilas; sur les côtés de la montagne poussait un frais gazon, ombragé de loin en loin par des groupes de sagontiers vinifères. L'air pur de la montagne, la fraîcheur du matin, la vue d'un ciel sans nuages et d'un magnifique bleu foncé, augmentaient la jouissance que l'on éprouvait dans ce lieu enchanteur et, malgré l'indisposition dont je me ressentais encore, j'étais enveloppé d'un bien-être indéfinissable.

Nous laissâmes là nos chevaux et continuâmes à pied notre ascension que la nature du sol rendait très difficile. Le sol consiste en fragments de lave bulleuse, rudes et recouverts d'aspérités, d'un brun rouge à la surface, gris cendré à l'intérieur, incrustés d'éclats de cristal feldspathique, évidemment rejetés par le cratère du volcan sur la

pente du cône. Cette supposition est justifiée par la situation de ces amas de lave d'après laquelle il est facile de se convaincre qu'ils sont arrivés là à l'état liquide et se sont solidifiés avec plus ou moins de rapidité selon le degré de la température; ainsi la lave s'est répandue par couche de grandeurs très inégales et en creusant des sillons entre lesquels croissent de hautes herbes qui en recouvrent toutes les sinuosités, les interstices et les angles aigus, de sorte que chaque pas que l'on fait expose le pied à une douleur et la chaussure à un déchirure.

Le paysage qu'embrasse le regard du sommet de la montagne, est d'un effet imposant. Tout proche, se trouvent les volcans de la même chaîne, depuis le Momotombo, au S.-E. jusqu'au Viejo, au N.-O. Au pied du premier brille la surface polie du lac de Managua. Plus loin l'œil se perd dans les tons indéfinis de l'éloignement. A l'O. la surface de l'Océan se confondait avec la ligne de l'horizon. Sur ses bords, le paysage se dessinait nettement et tranchait distinctement sur l'eau. On suit des yeux le cours de l'eau jusqu'à ce que les montagnes et les coteaux qui séparent Léon de la mer viennent interrompre la vue. Des ruisseaux, des bras de mer, de petites baies, brillent entre des pointes de terre recouvertes d'une sombre et épaisse végétation. Au N.-O. de Realejo commence la chaîne de montagnes qui suit la direction de Coseguina, et au S. de Léon, la chaîne des coteaux des bords de Tamarinda. Sur la partie septentrionale du panorama s'élève la longue chaîne non interrompue des monts de Matagalpa et de Neu-Segovia. A leur pied, dans la plaine de Estero-Real, qui réunit le fond du lac de Managua à celui du golfe de Fonseca, on voit une rangée de coteaux coniques qui font assez l'effet de

taupinières. Le plat terrain qui entoure tout le côté S. O. de la montagne, vu de cette hauteur, semble une mer de verdure au milieu de laquelle de petites flaques d'eau étincelantes au soleil figuraient des îles frappées par la lumière. Quelques points rouges qui éclatent au milieu des arbres indiquent la situation de la ville de Léon dont les maisons, ont toutes des toits en briques rouges.

Un peu plus bas que l'endroit d'où j'admirais ce panorama et qui n'était pas encore le point le plus élevé du cratère, s'élevait un jeune pin. Il semble qu'autrefois le sommet de la montagne ait été garni d'arbres de cette essence, d'ailleurs très communs dans toute la partie septentrionale du pays. Dans un enfoncement des bords du cratère je trouvai le tronc d'un de ces arbres qui indiquait qu'il avait eu de très grandes dimensions. Mon guide, qui n'en était pas à sa première visite du cratère, s'était muni d'une forte corde sans le secours de laquelle il serait presque impossible de descendre. La corde, bien attachée à ce tronc solidement enraciné, je me laissai glisser le long de la paroi intérieure du cratère qui forme un mur de 40 à 50 pieds. Le guide descendit après moi. Arrivés en bas, nous continuâmes à pied la descente rapide qui, en forme de demi-entonnoir, s'incline de ce côté de la montagne. Dans la direction opposée, les bords du cratère s'abaissent subitement, par une pente presque verticale, vers le gouffre béant. Le sol du terrain déclive sur lequel je me trouvais consistait en un mélange d'argile, de schiste et de tuf, avec des morceaux de lave de différentes grosseurs, des fragments de roches et autres pierrailles, le tout parsemé d'efflorescences salines et d'arêtes de cristal. On ne peut s'expliquer la présence de ces dernières et la position dans laquelle elles se trouvent,

qu'en admettant qu'elles sont tombées de haut, soit qu'elles se soient formées dans une colonne de vapeur, soit qu'une force quelconque les ait violemment détachées de l'endroit où elles gisaient et les ait lancées dans l'espace. Parmi les blocs de pierre je remarquai divers fragments de marbre blanc cristallin et d'une matière très dure ressemblant à l'augite. Du reste, les blocs rocheux, épars en cet endroit, étaient formés par la même lave dont on remarque les traces sur les côtés extérieurs de la montagne. En face de moi, de vastes sillons, de couleurs différentes, sont creusés dans la paroi du rocher. Il me fut impossible de les examiner de plus près. La pente escarpée était recouverte, à intervalles inégaux, par des bouquets de verdure, de grandes herbes et de petits arbrisseaux. Un de ces derniers attira surtout mon attention, il était chargé de grappes de clochettes blanches et se rapprochait assez des vacciniums.

Ces observations décousues sont les seules que mon état maladif me permit de faire pendant mon ascension sur le Telica. J'étais descendu dans l'entonnoir dont j'ai parlé jusqu'à environ 150 pieds de profondeur, lorsque tout à coup le terrain cessa d'être solide et j'enfonçai dans une vase chaude dont s'échappaient des vapeurs sulfureuses. Les suites de mon indisposition de la nuit, la fatigue de la course, la frayeur de me sentir engagé dans cette vase brûlante, toutes ces impressions jointes à l'effet produit par l'aspiration de ces gaz délétères, me donna le vertige. Heureusement je conservai assez de forces et de présence d'esprit pour me rejeter tout de mon long en arrière, secouer tant bien que mal mes vêtements alourdis par la boue et gagner en rampant la descente de la montagne où j'attendis quelque temps avant de me sentir remis. Le guide s'était éloi-

gné dans une direction contraire et il se trouvait à une distance telle qu'il ne pouvait ni m'apercevoir ni entendre mes cris d'appel. Après mille efforts, je réussis à me remettre sur pieds, mais je conservai les jambes tremblantes et j'étais devenu si peureux que j'osai à peine regarder le pied de la montagne et que je me demandais où je trouverais la force d'opérer ma descente. Enfin je repris courage; le guide qui, pendant tout ce temps, s'était occupé à recueillir du soufre, reparût aussi. Animé par un souvenir de reconnaissance à Jahn et Massmann, je grimpai à sa rencontre en m'aidant des pieds et des mains et bientôt j'aspirai à pleins poumons l'air pur du sommet de la montagne. Sur le bord du talus, je remarquai dans l'herbe une orchidée portant de rouges épis en fleurs et un habitus commun qui appartenait au genre des orchidées des zônes tempérées.

Nous procédâmes enfin au retour d'une manière accélérée, lorsqu'à la lisière du bois, nous eûmes repris nos chevaux. Avant quatre heures nous avions atteint le village et vers le soir nous rentrions à Léon.

Les caractères principaux de l'orographie du Nicaragua sont clairement mis en relief par les descriptions si exactes que l'on trouve sur la carte annexée à l'ouvrage de Squier sur le Nicaragua. Les cartes primitives réunissaient d'un côté les volcans de la contrée de Léon avec les montagnes de Neu-Segovia et de l'autre avec les hauteurs qui, au N.-O. commencent à Realejo et continuent jusqu'à l'entrée du golfe de Fonseca. C'était une double erreur. La situation réelle est bien plutôt celle que je vais indiquer :

A travers tout le Nicaragua s'étendent, parallèlement aux côtes de l'océan Pacifique et par conséquent parallèlement à elles-mêmes, trois lignes de montagnes et de

coteaux entre lesquels n'existe aucun rapport. Les confins des contrées élevées de Chontales, Matagalpa et Neu-Segovia s'étendent dans cette même direction N.-O. depuis l'endroit où le cours du Rio de San Juan prend son développement. Cette élévation de terrain, quoique interrompue dans le golfe de Fonseca par différentes plaines, se continue au S., à la frontière du pays de Honduras. Le long des bords de l'océan Pacifique se trouve un second exhaussement de terrain sous la forme d'une ligne de coteaux souvent interrompue. Entre le Rio Sapoa et la baie de Salinas il est traversé par un premier défilé; entre la baie de Virginie et San Juan del Sur par un second défilé et enfin, au S. O. entre l'anse du lac Managua et la petite baie de Tamarinda, par un troisième. Au S. de Léon la ligne est complétement interrompue par le fait que, entre l'embouchure de la rivière qui baigne les environs de la ville et le port de Realejo — à l'exception de quelques coteaux isolés — la plaine se prolonge jusqu'à la mer. Au N. O. de Realejo ces élévations du sol se produisent de nouveau et augmentent même de proportions dans cette direction jusqu'au golfe de Fonseca où elles se terminent par le célèbre volcan de Coseguina. Entre cette ligne des monticules des côtes et le plateau élevé de Chontales, Matagalpa et Neu-Segovia, s'étend le plat pays de Nicaragua qui comprend dans son étendue les lacs de Nicaragua et de Managua et la plaine de Léon et de Estero Real. Vers le milieu de cette région inférieure, entrecoupée de lacs, s'étend une troisième chaîne de montagnes qui diffère complétement de caractères avec celles que j'ai mentionnées plus haut. Elle consiste en montagnes volcaniques, isolées les unes des autres, et dont quelques-unes s'élancent hors de l'eau en forme d'îlots.

Cette chaîne de montagnes prend naissance au S.-E. dans les environs des volcans de Costa-Rica et du groupe d'îles de Solentenami, situé au milieu du lac de Nicaragua, se continue à travers l'île d'Ometépe où se trouvent deux montagnes, l'île de Zapotera, le Mombacho, le volcan de Masaya, les coteaux de la presqu'île qui s'avance entre Managua et Matéares et passe à côté de Momotombo dans l'île de Momotombito, située dans le lac de Managua, et des autres montagnes de la chaîne de Maribios. Cette dernière partie de la chaîne de montagnes, la même que j'avais aperçue du sommet du Telica, consiste uniquement en montagnes à pic dont les bases seules sont reliées entre elles mais dont les cimes restent très distantes les unes des autres et ne présentent point ces dentelures que l'on remarque dans les autres chaînes. Au N.-O. cette ligne se continue dans les îles du golfe de Fonseca et les volcans de l'État de San Salvador.

Squier a exhumé le nom de Maribios et l'a appliqué à la ligne de volcans de Léon. A l'époque de la conquête cette contrée était habitée par une peuplade que les relations des temps désignent sous le nom de Maribios. Les lieux qu'ils habitaient, constituent la province de Maribichoa.

Je m'apprêtai enfin à retourner à Grenade. Mon excursion à Léon avait eu pour moi un résultat pratique : je m'étais convaincu que je ne devais attendre du gouvernement de Nicaragua aucun appui favorable à mes projets. Le pouvoir civil manquait d'intelligence et d'argent et ses agents n'étaient pas d'accord dans leurs vues. Le général Munoz désirait que j'entrasse au service militaire de cet État et il m'en fit l'offre spontanément et sans qu'aucune ouverture préalable de ma part ait pu lui inspirer cette idée. Je

lui communiquai alors un plan de reconnaissance topographique et géologique du pays, en retour de quoi il m'offrit une place de professeur à l'école militaire, à l'organisation de laquelle je serais d'abord employé, mais à la condition expresse que j'aurais un rang militaire. Bref, Munoz, le seul homme du pays qui s'occupât de projets de réforme et qui fut disposé à employer à leur réalisation les services d'un étranger, ne voulait pourtant favoriser aucun projet, à moins qu'il n'eût pour principe la suprématie du pouvoir militaire, son idéal politique et son observation que l'État n'avait de fonds disponibles que pour les besoins du service militaire, était un trait caractéristique d'après lequel on pouvait augurer des dispositions du gouvernement de Nicaragua, dispositions qui sont les mêmes dans toutes les contrées hispano-américaines. Outre mon éloignement pour le système politique du général, la conviction que j'avais du peu de stabilité d'un gouvernement basé sur de pareils principes, dicta le refus par lequel je déclinai les offres qui me furent faites. Moins de six semaines après, Munoz et son système gouvernemental étaient renversés par la révolution.

Le 31 janvier, je quittai Léon. Je passai la première nuit à Matéares. Quand je pénétrai dans la hutte de la confiante hôtesse qui, lors de mon premier passage chez elle, m'avait fait crédit, je fis sonner ma bourse et Dona Juana fut si touchée de cette preuve de mémoire qu'elle m'ouvrit ses bras et me serra sur son cœur, puis elle courut me chercher une coupe pleine de limonade et me donna l'assurance que, fussé-je resté absent bien plus longtemps encore, elle n'eut pas douté un seul instant de ma délicatesse.

Depuis Managua, la route vers Nindiri et Masaya était

nouvelle pour moi. Le premier de ces deux endroits est un grand village indien dont les huttes, régulièrement alignées, sont entourées des branches fleuries de longues plantes grimpantes et abritées par de grands orangers et des cocotiers. Ces jolies habitations, à l'entrée desquelles on voit apparaître la brune tête de quelque belle jeune fille, sont d'un aspect ravissant et forment un tableau enchanteur de la libre vie des champs.

Non loin de ce village la route traverse une plaine recouverte d'une épaisse couche de lave du volcan de Masaya. Qu'on se figure une mer de plomb fondu, agitée par les vents et subitement frappée d'immobilité et l'on aura une idée de l'impression produite par la vue de cette plaine. Un torrent s'échappe du sommet de la montagne et coule jusque près de la forêt où, arrêté par celle-ci, il se divise en plusieurs courants. Quelques voyageurs prétendent reconnaître, dans la forme tubulaire de plusieurs de ces masses de lave, la présence de troncs d'arbres carbonisés. J'ai remarqué ces mêmes configurations ici et aux environs du Telica et je suis de cet avis que la substance minérale expulsée du cratère à l'état fondu, liquide, se refroidit à la surface en s'écoulant en forme de vagues, tandis que le dessous conserve plus longtemps sa chaleur et dégage encore des gaz. Du reste les pointes et les arêtes de cette lave sont si dangereux que l'on doit renoncer à toute velléité d'exploration dans cette plaine qui en est hérisée.

Je passai la seconde nuit à Masaya, une ville remarquable dont les faubourgs sont habités par une population indienne très active. Leurs huttes se cachent au milieu des plus belles plantations de bananiers que l'on puisse voir et s'entourent d'admirables jardins couverts de fleurs et de

fruits. Dès l'aube on voit arriver au marché de la ville les produits de l'industrie de ces Indiens : de jolis hamacs, de grandes nattes tressées avec des roseaux et que, par un mélange habile de couleurs, ils ornent de très jolis dessins ; des écorces de calebasses fouillées en relief ; des vases de terre, des ouvrages de sellerie et une foule d'autres objets. Les Indiens de Massaya sont renommés dans tout le Nicaragua pour leurs ouvrages artistiques qui sont très recherchés jusque sur le marché de Grenade.

CHAPITRE IX.

Excursion à l'île d'Ometèpe et l'isthme de Rivas. — Antipathies des Indiens. — Voyage dans une coquille. — Dans l'île. — Accès de Fièvre. — Particularités du pays. — Muyogalpa. — Forme caractéristique de maladie. — Les pics d'Ometepe et de Madera. — Découvertes météréologiques. — Retour vers la terre ferme. — Son Jorge. — Rivas.

Après que j'eus acquis la conviction que mes projets n'aboutiraient pas, je cherchai à entrer en relations avec l'ingénieur en chef du canal pour lequel un des employés de la compagnie à New-York, m'avait remis une lettre. Je fus longtemps à Grenade sans pouvoir obtenir aucun renseignement sur le point du pays où le corps des ingénieurs avait établi le centre de ses opérations. J'appris enfin que c'était l'isthme de Rivas. Je fis aussitôt les apprêts d'une excursion vers ce point, et je résolus de visiter en même temps l'île d'Ometèpe.

La population de cette île, comme je l'ai déjà remarqué précédemment, est aztèque et le sang indien s'y est conservé presque dans sa pureté primitive. Parmi les blancs qui vinrent autrefois s'établir dans l'île, et dont le nombre demeura toujours très restreint, on me cita un Allemand

du nom de Wœniger, natif de Hambourg, qui était arrivé là avec sa famille et avait entrepris la culture du cotonnier. Par son caractère, ou je ne sais par suite de quelle autre circonstance, il s'était attiré la haine de tous les habitants de l'île. Un jour, en revenant chez lui après une courte absence, il trouva sa famille assassinée et sa demeure incendiée. C'est en parcourant la distance qui sépare Rivas de l'océan Pacifique que je rencontrai l'inspecteur de la Canal company pour la construction de la route de Virginie-Bay vers San Juan del Sur. Les ouvriers qu'il employait sur ce point étaient pour la plupart Indiens et je fus désagréablement et douloureusement impressionné en voyant la manière dont il les traitait et en entendant les opinions qu'il énonçait à telle enseigne qu'en automne dernier, en traversant Nicaragua, je ne fus que médiocrement étonné en apprenant que Wœniger lui-même avait été égorgé par les Indiens.

L'origine de ce sentiment peut trouver sa raison d'être dans l'histoire de ce pays; si pourtant elle est demeurée vivace dans cette île plus que partout ailleurs, on peut en trouver la cause dans l'isolement de ses habitants, chez lesquels on retrouve de nombreux vestiges de l'ancienne idolâtrie aztèque. Les missionnaires chrétiens ont fait les efforts les plus persistants pour arriver à l'extirpation de cette idolâtrie et ils ont rencontré une résistance beaucoup plus vive dans cette île que chez les autres peuplades de la même croyance. Tout récemment encore on a découvert que ces insulaires adoraient en secret d'anciennes idoles païennes.

Après Wœniger, et presqu'en même temps que lui, un autre Allemand, de nom de Campe et natif de Magdebourg,

avait demeuré dans l'île. Je fis à Grenade la connaissance de ce dernier. Il ne s'exprimait pas défavorablement quant au caractère de ces Indiens, mais il conservait cette opinion que l'on devait toujours être sur ses gardes dans leur voisinage et, bien qu'il eût son établissement dans l'île, il préférait laisser son bien improductif et demeurait à Grenade avec sa famille. Je sus depuis qu'il avait définitivement abandonné le séjour d'Ometèpe, mais ce qu'il y a de remarquable c'est qu'un troisième Allemand vient de s'y installer. Pour ce qui est de Campe, il s'était acquis chez les habitants de l'île, une considération si grande qu'on le nommait en plaisantant le roi d'Ometèpe.

Je ne trouvai pas d'autre moyen de transport que l'un de ces canots indiens qui vont presque chaque jour approvisionner le marché de Grenade d'oranges, de melons d'eau, de noix de coco et d'autres fruits. Campe qui m'avait promis de s'occuper de la chose, me fit dire, le 12 février au matin, qu'il avait arrêté mon passage, au prix de six réaux et que le bateau partirait à midi. Je me préparai promptement au départ et je me dirigeai, à l'heure voulue, vers la mer où je trouvais bientôt le maître du canot qui, au lieu de six réaux, exigea six dollars pour prix de mon passage, ainsi huit fois le prix convenu. Les représentations que je lui fis à ce sujet n'eurent aucun résultat et quand cet homme s'aperçut que je m'échauffais à la discussion, il s'étendit la face contre terre et ne me prêta plus la moindre attention. Au même instant je vis arriver Campe et je réclamai son intervention. Après qu'il eut échangé quelques mots avec cet homme, il me rapporta sa réponse qui était celle-ci : « Cet étranger arrive, d'un air de commandement, armé de pistolets et d'un fusil et nous ne voulons pas de ces

gens dans l'île. Je ne l'emmènerai pas quoi qu'il veuille donner pour son passage. »

Cet obstacle imprévu ne me fit pas renoncer au projet de visiter Ometèpe. Immédiatement après le canot, se trouvait une misérable conque dans laquelle on pouvait à la rigueur se hasarder à traverser les vagues élevées du lac de Nicaragua; c'était un tronc d'arbre creusé, dont les bords défectueux étaient en mauvais état et dont le fond était percé de trous. La vergue avait deux doigts d'épaisseur et l'équipage se composait d'un vieilllard et d'un enfant. Je demandai au premier son avis sur la manière d'agir de son compatriote. « Je ne puis donner raison, me répondit-il, à celui qui manque à sa parole. » Mais en même temps je voyais qu'il s'efforçait d'éloigner de ma part toute demande de me conduire à l'île. Je réussis enfin à vaincre sa répugnance.

Il était tard déjà dans l'après-dînée, quand nous quittâmes la plage de Grenade. Jusqu'à la pointe extrême de Isletas, nous suivîmes le courant en droite ligne vers l'E. et comme dans cette direction, il était impossible de cingler contre la mousson, on devait ramer activement pour pouvoir avancer. A la nuit tombante le vent, très violent, nous permit d'aborder à la pointe extrême du groupe d'îles. Nous passâmes la première partie de la nuit à la belle étoile, étendus sur une couche de lave et sur la falaise où venaient se briser les vagues de la mer. Quand la lune se fut levée et que le vent se fut un peu apaisé, nous continuâmes notre voyage; d'abord le mouvement des rames suffit mais bientôt, à l'entrée d'un courant S. E. un lambeau de linge fut hissé en guise de voile. Le vieillard s'assit au gouvernail tandis que le jeune garçon tenait en main la corde à laquelle était attachée la voile. A la moindre secousse imprimée par

la violence du vent, on devait lâcher la corde, seul moyen d'empêcher que le canot ne fut renversé. A la pointe du jour le vent redoubla de violence. Les vagues étaient soulevées à une hauteur toujours plus grande et elles ne cessaient de venir se briser contre les bords de notre chétive embarcation. N'osant plus rester assis, je me couchai tout du long dans le fond du canot, déjà rempli d'une eau que chaque vague venait encore renouveler. Quand nous approchâmes de l'île de Zapatera, je commençais à me demander si j'aurais, le cas échéant, la force de l'atteindre à la nage. Encore l'affirmative n'était-elle pas complétement rassurante quand je songeais aux alligators qui fourmillent aux abords de la terre ferme et surtout à cette circonstance que l'île est inhabitée et ne forme qu'une grande forêt.

Quand j'eus passé près de six heures dans ce bain improvisé, traversé de part en part, par l'eau et le froid, nous abordâmes enfin heureusement à la côte N. de l'île d'Ometèpe, où je me laissai conduire dans la première habitation humaine que nous rencontrâmes. Je trouvai une franche hospitalité chez les habitants d'une hutte cachée au milieu des arbres et des buissons; ils m'offrirent un déjeuner au chocolat et pour mon dîner, j'eus une soupe aux perroquets et des pigeons sauvages, cuits avec du riz; j'avais tiré ces derniers sur l'arbre le plus voisin. J'avais eu la précaution d'emporter, outre mes armes, des habits de rechange qui avaient été garantis de l'humidité par la peau de buffle dans laquelle je les avait enveloppés. Après m'en être revêtu et avoir fait ce repas, je me trouvai dans un état très satisfaisant. Mais bientôt je me sentis accablé d'une somnolence insurmontable et vers le soir, je me réveillai, secoué par de violents frissons de fièvre, accompagnés de chaleurs brûlantes

et de transpiration. Je passai cette nuit fiévreuse en plein air, en dehors de la hutte, et sur un banc large d'un pied et demi et cela par la bonne raison qu'il n'y avait pas de place pour moi dans l'intérieur. Après différentes atteintes de maladies auxquelles je fus exposé pendant mon voyage, je restai convaincu que ce dont on souffre le plus dans ces circonstances, c'est de la privation d'un bon lit. Ces accès de fièvre sont toujours accompagnés chez moi d'une extrême sensibilité de la peau et des muscles, si bien que le simple attouchement d'un objet dur et anguleux devient pour moi l'occasion d'une souffrance très vive. Le paroxisme de la fièvre provoqua chez moi des explosions de colère et le besoin de me livrer à des voies de fait. Pendant cette nuit ma fureur se tourna contre moi-même. En reprenant connaissance, après un accès de délire, je me surpris, tenant en main mon marteau de minéralogiste, dont je voulais me servir pour donner une autre forme à ma hanche droite qui me faisait beaucoup souffrir. J'avais essayé vainement d'arriver au même résultat en les heurtant très vivement et à plusieurs reprises contre le banc sur lequel j'étais couché.

C'est un fait remarquable et qui est particulier à ces sortes de fièvres du Nicaragua, que six grains de quinine et un jour de diète, préservent d'un second accès. C'est le régime que je suivis et j'en éprouvai un soulagement immédiat.

Je me suis prescrit comme un devoir de communiquer mes observations dans différents cas de maladie, dans l'espoir qu'elles pourront contribuer à éclairer les discussions que l'on a soulevées sur la nature du climat du Nicaragua et des maladies endémiques ou d'acclimatation. Le lecteur, s'il remarque que je constate de fréquentes pertur-

bations dans l'état de ma santé, ne devra point perdre de vue que ces perturbations se produisaient dans des circonstances telles que, dans aucun pays du monde, on n'eût été à l'abri de leurs fâcheuses conséquences et que, bien qu'il ne put être question dans ces lointains pays, des soins et des ménagements qui, en Europe, sont la condition essentielle de guérison de ces mêmes maladies, celles-ci, dans le Nicaragua, n'étaient que passagères.

Le même jour je me trouvai assez fort pour pouvoir me promener dans les environs et me faire une idée de la nature du pays. Pendant la nuit un vent très violent s'était élevé et le lac ressemblait à une mer houleuse. Je trouvai les bords du lac couverts d'une masse innombrable de mollusques à double coquille, nouvellement rejetés par les vagues et qui, presque tous, vivaient encore. Ces mollusques d'eau douce me parurent appartenir à trois espèces différentes et à deux générations. L'eau est si poissonneuse en cet endroit que je vis un jeune garçon prendre d'un coup de filet de quoi nourrir une famille entière. Les poissons pris étaient de deux espèces que dans le pays on nomme Mojarra et Guapote. Non loin de la hutte où j'étais descendu, il y avait une plantation de cacaoyers dont le rapport me sembla être la seule ressource de ses propriétaires. De semblables huttes, entourées comme celle-ci de quelques morceaux de terre cultivée, étaient disséminées çà et là dans cette partie de l'île, mais dans l'intervalle se retrouvaient des terrains incultes et à l'état sauvage, des bois, des fourrés inextricables, des parties de savane. Tout près de la hutte que j'habitais, je vis des daims courir dans le bois et comme je visitais une habitation du voisinage, on me fit remarquer un arbre dont la cime était occupée par une bande de singes noirs.

A quelques milles du point où nous avions abordé, se trouve le village de Muyogalpa sur les bords du lac. Ce nom est aztèque et signifie, en traduisant littéralement : Maison de mouches — *de moytl*, des Mosquites, et *Calpa* — un groupe de maisons. Le chemin qui y conduit traverse une belle contrée boisée comme un parc. A cette époque de l'année l'herbe était dure et desséchée et ne fournissait qu'un pâturage à peine suffisant à quelques vaches maigres et à des chevaux décharnés, mais les arbres et les buissons étaient presque tous recouverts d'admirables parures de fleurs. Le village est composé de huttes de terre et de roseaux, recouvertes de joncs et de feuilles de palmiers et presque toutes agglomérées au centre du village; quelques-unes, plus éloignées, sont entourées de buissons et d'arbres et quelquefois séparées des autres par une partie de forêt ou abritées par des bouquets de hauts palmiers.

Dans la maison de l'un des principaux habitants du village, je vis un jeune garçon de quatre ans dont le corps était en grande partie couvert par des excroissances qui ressemblaient à des pointes de cornes de vaches que l'on aurait sciées et appliquées sur un corps humain. Le pauvre garçon avait de ces excroissances sur les tibias, sur les mollets, sur les cuisses, sur le front, le menton et la lèvre inférieure. Du reste la peau de son corps était assez belle et paraissait saine. Cet enfant louchait extraordinairement fort, ainsi que l'une de ses petites sœurs qui avait le ventre tout difforme. Le père et la mère, de pure race indienne, avaient une constitution forte et saine et n'étaient pas dépourvus de beauté. Chez d'autres habitants je remarquai, sur diverses parties du corps, des dartres sèches et chez d'autres encore des marques et des cicatrices produites par une

maladie de la peau. Je rencontrai à Grenade des personnes offrant les mêmes particularités. Une jeune femme, entre autres, avait chaque articulation des doigts garnies d'excroissances semblables ou affectant des formes encore plus bizarres. Elle désirait que le dr B. les lui enlevât. J'étais présent à cet essai d'amputation. Le dr tailla d'abord une sorte de sillon horizontal ; à mesure qu'il creusait plus profondément, cette substance qui s'était d'abord montrée dure, non poreuse et privée de sensation, devint plus molle, tachetée de points sanguinolents et sensible, jusqu'à ce qu'enfin la patiente déclara, avec des cris perçants, ne plus pouvoir supporter la douleur et renoncer à l'achèvement de l'opération.

Pour autant que j'ai pu juger de la roche de l'île d'Ometèpe, c'était de la lave basaltique, semblable à celle d'Isletas et provenant des éruptions du Mombacho. Il est évident d'ailleurs que ces deux îles ne doivent leur existence qu'aux éruptions des deux cratères. Il semblerait donc qu'autrefois cette île était divisée en deux parties et que des torrents de lave ont comblé l'intervalle qui les séparait. Des recherches dans les bas-fonds qui relient les deux moitiés d'îles pourraient faire découvrir la manière dont cette réunion a eu lieu. L'île en général possède peu de terrains propres à la culture, en ce sens que les deux montagnes descendent directement jusque dans le lac dont les bords sont, en grande partie, rocheux. Les seuls endroits où l'on rencontre quelques traces de végétation sont ceux où se trouvent des amas de tuf volcanique. Aux bords de l'eau, ces endroits se forment en ravins semblables à ceux que l'on doit traverser pour arriver à Grenade.

Il est inexpliquable que l'on applique à l'un des deux

pics d'Ometèpe, le nom des deux montagnes et de l'île tout à la fois ce qui équivaut à peu près à la dénomination que l'on donnerait en Allemagne à un pic que l'on nommerait « les deux montagnes. » On nomme l'autre pic Madera et quelquefois — mais incorrectement — Madeira, qui est la forme portugaise, tandis que Madera est la forme espagnole. Bülow prétend que le premier de ces pics peut avoir 5,100 pieds d'élévation et le second 4,190 ; depuis lors, à ma connaissance il n'a été fait aucune autre estimation. L'ascension du pic d'Ometèpe ne peut s'accomplir sans de très grandes difficultés. Les régions inférieure et centrale en sont boisées, mais la partie supérieure, qui est très escarpée, consiste en savanes de la nature de celles qui recouvrent la partie la plus élevée des flancs du Telica. Le pic de Madera est couvert de bois très épais et j'ignore s'il est facile ou non de s'y frayer un passage. L'antiquaire trouverait sans doute à y faire un riche butin en découvertes concernant les antiquités indiennes.

Pendant le temps que je passai au pied du pic d'Ometèpe, j'eus l'occasion d'observer plusieurs phénomènes météorologiques produits par le voisinage du volcan. Tandis que pendant la bonne saison, le ciel du Nicaragua est pur et sans aucun nuage, on voit, au dessus du sommet de la montagne, un gros nuage noir qui se roule en bondissant dans la direction du vent, du N.-E. au S.-O. et disparaît d'un côté pour reparaître à l'instant de l'autre. La mousson N.-E. est obligée de s'élever, de ce côté, jusqu'au-dessus de la cime de la montagne qui entrave son cours. Il est probable que, par suite de ce choc, une partie de l'humidité se condense en forme de nuage, tandis que la violence du courant, venant du côté opposé, apporte des cou-

ches d'un air plus chaud qui en opère la dissolution. Il n'est pas rare de voir ce nuage se fondre en une pluie qui traverse un brouillard transparent pour retomber en larges gouttes sur la terre mais qui ne dépasse pas l'endroit au dessus duquel se trouve le nuage. J'ai même remarqué ce fait au pied de la montagne, du côté nord ; mais de ce côté aussi il arrive souvent, vers le soir, des coups de vent très violents qui se précipitent des flancs de la montagne. Aussi longtemps que j'ai habité l'île, j'ai toujours vu le sommet de la montagne entouré de vapeurs et de brouillards. Quelquefois c'étaient des couches superposées de nuages, se roulant dans l'espace et disparaissant d'un côté pour reparaître ensuite, agrandis, d'un autre. C'était un beau spectacle que j'admirai plus d'une fois sur les deux pics, de même que sur le Mombacho, mais ce n'est que sur les pics d'Ometepe que le phénomène se produit d'une manière constante.

Le 18 février je quittai l'île et me fit transporter à San Jorge. Dans cette saison, l'eau, suivant le cours du vent, la traversée se fait en moins d'une heure. Aussi, autant il est facile d'y arriver, autant on éprouve de difficultés pour le retour, surtout avec un petit canot. En temps de pluie, alors que quelquefois s'élève un léger vent du sud, il en est autrement ; mais à l'époque des fortes moussons, les bateaux pour San Jorge sont souvent retenus plusieurs jours avant que le vent s'apaise.

Le village indien de San Jorge peut, en quelque sorte, être considéré comme le port de Rivas dont il est éloigné de quelques milles. J'étais recommandé à l'alcade du lieu, dont la femme, d'une très grande beauté, était d'une famille de pur sang espagnol, je pourrais même dire du sang des anciens Goths. C'était une femme assez mince, aux

traits nobles, aux formes élancées, qui contrastaient d'une manière extraordinaire avec son grossier entourage et dont le maintien et les manières élégantes m'embarrassèrent beaucoup quand, selon l'usage du pays, elle s'approcha de moi pour m'offrir une coupe de vin.

La route de là à Rivas traverse une partie de pays d'une fertilité extraordinaire et toute parsemée de plantations de cacaoyers, de champs de maïs, etc. La végétation est si luxuriante qu'elle envahit tout, si bien que, lorsque les regards sont tournés vers le N.-E., les deux sommets des montagnes dominent seuls le paysage et toute la plaine, les collines, les jardins et les champs sont couverts de verdure. Ce spectacle, admiré de la place du marché de Rivas, situé au milieu de la ville, est de l'effet le plus surprenant.

CHAPITRE X.

L'isthme de Rivas. — La ville et le paysage. — Descente vers l'océan Pacifique. — Les ingénieurs. — Saline. — Les bords de Brito. — Le projet de canal. — Un Jicaral. — La Concordia. — Où est San Juan del Sur? — Nagascolo. — La route de transit. — Arbres qui se consument lentement. — Guêpes nicaraguiennes. — Ouïe des insectes. — Bahia de la Virgen. — Rio de las Lajas. — Un capitaine anglais devenu hôtelier nicaraguien, courtier et interprète. — Commerce en gros opéré dans de petites proportions. — Échange de politesses internationales. — Célébrités politiques : Laureano Pineda et Fruto Chamorro. — Retour à Grenade.

La ville de Rivas, que quelques anciennes cartes confondent par erreur avec celle de Nicaragua, est le chef-lieu d'un département qui, dans le fait, porte ce dernier nom. Elle est située dans une contrée d'une fertilité et d'une magnificence extraordinaires. La ville en elle-même n'offre que l'image de la destruction, elle tombe en ruines. Les tremblements de terre et les désastres des révolutions se sont réunis pour endommager les constructions qu'ils n'ont pas entièrement dévastées. Pendant mon séjour dans ce pays, alors qu'on croyait encore à la réalisation du projet de canalisation et qu'on ne doutait pas que Rivas se trouverait sur la nouvelle route du commerce des deux continents, les indigènes firent tous les efforts possibles pour se

montrer dignes de cette haute destinée. On abattit de vieux murs ; l'argile qui avait servi à les construire fut arrachée, pilée de nouveau et retravaillée pour en faire du mortier et, malgré l'absence complète de tout moyen mécanique, on parvint, grâce à une patience extraordinaire, à scier des planches. Mais depuis que leur attente a été si cruellement trompée, leur énergie a également fui sans retour.

Autant est pénible l'impression que fait éprouver, dès qu'on entre dans la ville, la vue de ces bâtiments aux toits effondrés, ces constructions percées à jour, autant on se sent rempli d'admiration quand le regard, après avoir parcouru cette cité désolée, va se reposer sur le paysage qui l'entoure et qu'on peut nommer à bon droit le jardin du Nicaragua. Des plantations de cacaoyers, de bananiers, des champs de maïs, des vergers, des bosquets de magnifiques palmiers disséminés çà et là et dominant le tout, recouvrent de luxuriantes richesses la plaine qui s'étend en pente douce jusqu'au lac et ici, comme partout où on peut les apercevoir, les deux pics d'Ometèpe impriment un caractère de grandeur à ce paysage si beau déjà par lui-même.

Quand j'appris que les ingénieurs occupés du plan du canal étaient arrêtés dans un endroit des bords du Pacifique, nommé Britto, je pris un guide pour parcourir cette ligne qui allait acquérir une si grande importance. On doit avoir trouvé, entre Britto et l'embouchure du Rio de las Lajas qui va se jeter dans la mer entre San Jorge et la baie de Virginie, une crique, de proportions favorables au projet en question. Toutefois il est évident que l'exécution de ce projet ne dépendait pas seulement du profil d'une ligne d'écluses et quel qu'ait été d'ailleurs le résultat des recherches et des études que l'on a faites dans cette contrée,

toujours est-il qu'il fit abandonner le but qu'on s'était proposé en reliant les deux océans.

Le pays que je traversai pour arriver au Pacifique est couvert d'éminences et plusieurs parties en sont fort belles. Quelques-unes d'entre elles doivent, par leur situation et leur constitution atmosphérique, faire partie des contrées les plus salubres du Nicaragua et toute la région comprise entre la mer et le lac dans la direction du nord-ouest, en traversant Jinotepet, peut être avantageusement recommandée aux colons qui voudraient y former des établissements. S'il ne se trouve pas de port important sur ces bords, au moins il ne manque pas de petits golfes qui pourraient facilement donner abri aux bâtiments d'un service de cabotage. Ce service serait fort utile au commerce de cette contrée, en ce sens qu'il servirait à réunir, dans un port considérable d'exportation, tous les produits du pays.

Le chemin me conduisit tout d'abord à travers des habitations répandues dans la plaine et entourées de jardins richement garnis d'arbres au feuillage épais dont les branches ployaient sous le poids des fruits. On ne pourrait rêver une situation plus agréable que celle de ces habitations d'où l'on embrasse d'un seul coup d'œil une immense étendue de pays. Sur la hauteur, qui forme une espèce de plateau, on rencontre de petites savanes émaillées de buissons fleuris, d'où s'élèvent des groupes de sagoutiers vinifères. Enfin le chemin pénètre dans le bois dont les arbres, à mesure que l'on approche de la mer, deviennent plus grands, plus beaux et plus ombreux. J'atteignis un petit ruisseau qui roulait des eaux transparentes au pied d'arbres d'une prodigieuse élévation, sur un lit de sable fin et de cailloux luisants, où s'agitaient une foule de petits poissons et de coquil-

lages ; non loin de là je rencontrai les piquets d'arpentage des ingénieurs.

Au loin on entendait mugir la mer; nous traversâmes une lagune saline, entourée de la végétation qui lui est particulière. Quelques Indiens étaient occupés à prendre une charge de sel qu'un mulet devait transporter à dos; il y a quelques places desséchées et recouvertes d'une mince couche de sel. A cette époque l'eau s'était retirée presque partout et celle qui restait formait un épais limon. Pour étudier plus minutieusement le terrain, il m'eut fallu un temps plus long que celui dont je pouvais disposer et, dans tous les cas, c'eut été chose fort difficile.

Quand, à la sortie du bois, je me trouvai sur les bords de la mer, j'avais devant moi un spectacle du caractère le plus imposant. Le rivage s'étend en ligne courbe du nord-ouest au sud-est. La forêt s'avance sur toute la ligne des bords jusqu'à quelques centaines de pas de la mer ; l'intervalle qui les sépare est recouvert d'un sable doux et fin, tout parsemé de jolis coquillages. De cette blanche nappe de sable s'élève çà et là une roche noire et dentelée contre laquelle l'écume des grandes vagues de l'Océan, réduite en une blanche vapeur, venait, à intervalles réguliers, se heurter et rejaillissait en l'air. De temps en temps un poisson, laissé à sec par le départ des eaux, venait bondir sur le sable de la plage jusqu'à ce qu'un flot nouveau fut venu le rendre à son élément. A l'extrémité sud-est, on voyait la Punta de Santa Helena, dernier fragment des monts costaricains, s'avancer, en saillie raide et escarpée, jusque fort avant dans la mer.

C'était là l'endroit que quelques personnes, fort mal renseignées sans doute, m'avaient désigné comme devant être le point de jonction entre le canal et l'océan Pacifique. Un

simple aperçu du pays pendant cette excursion et une rapide inspection de ces côtes me convainquirent à l'évidence qu'il n'avait jamais pu en être sérieusement question. Abstraction faite du projet de canal, cette plage n'offre pas un port naturel, et ce ne serait qu'au prix de peines et de dépenses extraordinaires que l'on parviendrait à y faire les travaux d'expropriation.

Mon intention était de longer les côtes, d'ici à la baie de Concordia, actuellement San Juan del Sur, mais mon guide m'apprit qu'il n'y avait pas de route frayée à travers la forêt, et je pus me convaincre par moi-même que nous rencontrerions des obstacles insurmontables. Je me décidai donc à retourner à Rivas et à remettre au lendemain mon excursion à la baie de Concordia.

Le soir, très tard, je trouvai à Rivas l'occasion de remettre à l'ingénieur en chef, M. Childs, la lettre de recommandation que l'on m'avait donnée pour lui. Ses devoirs envers la compagnie lui prescrivaient une discrétion absolue quant aux résultats des explorations entreprises. Je comprenais cela parfaitement, bien que si, dès le début, la compagnie n'avait si fort poussé à l'exécution de cette colossale entreprise pour assurer en même temps le succès chimérique de spéculations accessoires, tout ce luxe de mystères n'eut eu aucune raison d'être, car tous les priviléges et avantages qui lui revenaient de droit lui étaient parfaitement assurés. Toutes ces précautions discrètes trahissaient la conviction que le canal en pourrait être construit, tandis que la compagnie ou ses membres initiés apportaient leurs actions à cet homme. Sur toute la ligne où on étudiait le projet, là où tant d'intérêts étaient mis en jeu, on respirait une atmosphère de spéculation et d'opérations mystérieuses, combi-

nées par la friponnerie et dont le succès reposait sur d'aventureuses espérances, et celui qui prêtait au soupçon de vouloir s'attribuer une petite part de ce colossal butin, devait supporter des regards bien défiants, sinon des regards ennemis.

Pour arriver de Rivas à San Juan del Sur, on suit l'une des routes qui conduisent à Costa-Rica. Le pays, dans cette région, est presqu'à l'état sauvage, à l'exception de quelques parties cultivées pour les besoins du bétail.

C'est sur cette route, qui offre une grande diversité de perspectives, que j'admirai pour la première fois la forme caractéristique d'une Jicaral ou Calebassier (Crescentia). L'écorce de ses fruits sert à faire des coupes (Jicaras) et d'autres vases (Guacales). Différentes variétés de cet arbre sont cultivées dans les jardins et autour des habitations de cette contrée; par contre on en rencontre une espèce sauvage dont les fruits ne peuvent guère être utilisés, dans les environs de localités qui se trouvent d'ailleurs dans des conditions excellentes. Qu'on se figure dans une gorge profonde et d'une certaine étendue, une portion de terrain glaiseux et cultivable, qui, en temps de pluie, se détrempe et forme une boue épaisse alors qu'à l'époque de sécheresse il se durcit de nouveau et présente des crevasses béantes. Par les aspérités de sa surface et sa couleur noirâtre, il ressemble en quelque sorte à un champ de lave. De petits arbres, rabougris, aux branches éruciformes, garnies d'un feuillage étiolé, poussent çà et là. En revanche, une luxuriante végétation de broméliacées parasites s'étale en touffes d'arbrisseaux rouges et verts, chargés de fruits jaunes, de forme conique et qui ont l'apparence d'énormes oranges. Entre ces petits bosquets se trouvent des couches de gazons relevées par des

buissons d'acacias aromatiques. Tout autour de ces arbrisseaux, la terre est couverte de fruits tombés que les bœufs recherchent avec avidité. A certaines époques de l'année tout ceci végète péniblement et les os épars des bœufs, qui ont péri en cet endroit de faim et de soif, complètent le tableau de ce paysage dont je ne pus voir que la partie qui avoisinait la route de San Juan del Sur. Ces régions, d'une nature toute particulière, s'étendent au pied du plateau de Chontales, de Matagalpa et de New-Segovie.

Plus loin la route traverse des endroits dont le sol, quoique de même nature, conserve une humidité permanente et est recouvert de fourrés épais d'arbres toujours verts qui semblent appartenir à l'espèce des *ficus elastica*. Un lait blanc et très abondant s'écoulait des branches rompues de ces arbres. Ces buissons apparaissent dans le lointain comme des îlots de verdure au milieu de ces terrains recouverts de gazon desséché et de broussailles qui, à cette époque, sont presqu'entièrement dépouillées de verdure quoiqu'elles aient conservé leur riche décoration de fleurs blanches, jaunes, rouges et violettes.

Plus loin, à l'ouest, où les côtes s'élèvent à une hauteur qui doit dépasser mille pieds, le chemin conduit à travers une partie de la forêt qui est admirable et qui continue, du reste, à longer, presque sans interruption, les bords du Pacifique. Nous arrivâmes près d'un ruisseau qui coule en cascades écumantes dans un ravin profond et dont le lit, comme tout ce côté de la montagne, est incrusté de filons de carbonate calcaire. On en trouve dans les environs qui forment de véritables masses rocheuses. Des rocs tertiaires, formés de sable et de pierres calcaires ressemblant aux roches occidentales de Jinotepet, semblent cimenter les collines du

bord; mais l'épaisse végétation, dont ils sont recouverts, empêche généralement d'en étudier la nature ou du moins rend cette étude très laborieuse. En retournant de San Juan del Sur à Virginie-Bay, je trouvai sur la route des amas de pierres calcaires, provenant d'une carrière des environs, et préparés pour être transportés au four; je n'y pus découvrir aucun vestige de pétrification.

Nous atteignîmes un de ces ruisseaux qui, sur ces rives, viennent se jeter dans la mer après avoir traversé des ravins garnis de verdure. En cet endroit mon guide abattit d'un coup de pierre, lancé de loin, un oiseau qu'il nomma le roi des vautours *rey de Zapilotes* (Sarcoramphus papa?) qui s'était posé sur un banc de sable au bord de l'eau. L'adresse des indigènes du Nicaragua et la facilité avec laquelle ils atteignent leur but est si extraordinaire que des personnes, dignes de foi, m'ont affirmé en avoir vu quelquefois assommer un chevreuil d'un coup de pierre.

La petite baie de Concordia, sur le rivage de laquelle s'élève la ville de San Juan del Sur, c'est à dire San Juan de la mer du Sud était encore, à l'époque où je la visitai, une rive complétement inhabitée. Il était pourtant décidé dès lors que les vaisseaux pouvaient y aborder et y débarquer des passagers. C'était donc l'endroit désigné comme le point extrême du chemin des navires dont le rétablissement est la souris dont accoucha la montagne de la « Canal Company. » Il est généralement connu maintenant sous le nom de route de transit. A cette époque on avait commencé à percer le chemin à travers la forêt et, quand j'arrivai à la baie, je trouvai trois ou quatre hommes occupés à construire, avec des branches d'arbre, une hutte destinée à devenir la première habitation

de la ville nouvelle, hutte qui me servit d'abri pour cette nuit là.

Hormis cette hutte, on ne trouvait pas, dans toute la contrée environnant la baie, la moindre trace d'habitation humaine et la forêt s'étendait, sans interruption, jusqu'à la limite des flots. Aujourd'hui encore les quelques constructions dans lesquelles consiste la petite ville, n'ont pu enlever au paysage son caractère sauvage. Un petit ruisseau qui coule au milieu du bois sur un lit de cailloux et de sable, se glissait entre des fourrés de rhizophores-mangles, arbustes qui indiquent ordinairement un endroit insalubre. Ses bords, d'où s'échappaient leurs racines, est couvert d'une multitude de coquilles d'escargots qui, à mon approche, se mirent toutes en mouvement ; je reconnus alors que chacune d'elles contenait un petit crabe.

Sur la rade, dont l'entrée est entourée des deux côtés par des roches escarpées, se trouvait un vaisseau dont on avait détaché un canot. Je n'étais pas encore descendu de cheval que déjà celui-ci abordait et que l'un des hommes me demandait en anglais où se trouvait la ville de San Juan del Sur. « Nous nous trouvons au centre de sa rue principale, lui répondis-je, et voici son meilleur hôtel, fis-je, en désignant une des huttes. »

Après quelques explications, j'appris que mon interlocuteur était M. H. de San Francisco et le propriétaire de la brigantine qui arrivait de « la porte d'or » californienne, pour acheter des provisions à San Juan del Sur. On peut se figurer la déception de ces voyageurs qui avaient fait, dans ce but, une traversée de plusieurs milliers de milles et qui, en arrivant, découvraient que la ville n'existait même pas et que l'endroit de leur débarquement ne possédait pas de

ressources suffisantes pour nourrir pendant un seul jour les six hommes de l'équipage; bien plus, que mon cheval lui-même, que je ne parvenais pas à décider à manger des feuilles d'arbre, risquait fort de périr faute de fourrage. M. H. cependant prit son parti de cette déception avec le sang froid d'un homme qui avait vu s'élever Sacramento et Stockton et ce ne fut qu'incidemment qu'il fit cette observation qu'à San Francisco l'on offrait en vente des plans lithographiés de San Juan del Sur, portant des noms de rues, des maisons numérotées, l'indication des monuments publics et des terrains à bâtir qui étaient encore à vendre.

Cette nuit là mon gîte ne fut pas des plus confortables : un toit de branchage, une peau de bœuf raccornie pour reposer mes membres, mes vêtements envahis par une quantité de mites qui commençaient à attaquer la peau, et l'on comprendra que mon sommeil n'ait pas été des plus doux. Les mites constituent un des tourments les plus insupportables du voyageur dans le Nicaragua. A la fin le vent qui, malgré une nuit sereine et un ciel tout constellé d'étoiles, soufflait avec violence et faisait ployer les cimes des arbres, m'endormit tout en m'arrosant de l'écume de la mer qui se brisait avec un bruit effroyable contre les côtes et venait rejaillir jusque sur ma couche. Le matin quand je me levai, la plage, dont le flux s'était retiré, était couverte de grandes anguilles, tachetées comme des panthères et qui avaient été laissées à sec par la mer. Les indigènes me dirent que ces poissons étaient venimeux et que tous les animaux marins qui s'en approchaient mouraient aussitôt.

La baie consiste en une échancrure de terrain qui forme les deux tiers d'un cercle. Immédiatement après, du côté nord de l'entrée, se trouve une seconde anse de forme sem-

blable, nommée baie de Nagascolo. On peut, en traversant la partie avancée du terrain, arriver de San Juan à cet endroit sans trop de difficultés et si jamais un établissement important s'élève dans ces environs, sa place est marquée sur l'isthme qui s'étend d'une baie à l'autre. Quoi qu'il en soit, les conditions géographiques qu'exige la formation d'une place de mer d'une importance considérable, ne se rencontrent pas ici et pourtant, quand un jour la population du Nicaragua aura atteint le chiffre de plusieurs millions, il se pourrait qu'on vit s'élever ici une ville de dix à quinze mille âmes.

Cinq ans plus tard, vers la fin de 1855, lorsque je revins de Californie, je revis cet endroit. Le passage des voyageurs est accompagné de tant de trouble et d'agitation et se fait avec tant de précipitation qu'il me fut impossible de me rendre compte du nombre de maisons dont était composée la ville d'alors, non plus que du nombre de ses habitants; cependant je ne crois pas que ses constructions dépassent le chiffre de vingt. Elles sont formées de lattes et de planches qui sont envoyées par mer, tout sciées et préparées. Ce ne fut pas sans peine que je parvins à me procurer ici une assiette de potage que je dus manger debout, ne trouvant pas de place pour m'asseoir; la fermière allemande qui débitait ce mets le faisait payer un demi-dollar par personne. Presque toutes ces constructions se trouvent à l'ombre de grands arbres que l'on a eu le bon esprit de laisser subsister, lorsqu'on rasa la forêt dans les environs. Lorsqu'on arrive dans la baie, ce petit établissement fait l'effet d'un faubourg extérieur de grande ville. C'est le dernier endroit habité du Nicaragua, sur la côte méridionale de la mer.

La route nommée route de transit, qui conduit d'ici à Virgin-Bay, est une voie qui répond à son but et qui se trouve dans d'assez bonnes conditions. Quand je la traversai en 1855, pendant la saison des pluies, je la trouvai sèche et solide. La partie qni traverse les collines derrière San Juan, est fort belle et la société de voyageurs dont je faisais partie, en trouva l'air si pur et si rafraîchissant et la vue du paysage si attrayante, que la plupart d'entre eux voulurent faire cette partie de la route à pied. Plus loin, en approchant de Virgin-Bay, le paysage s'assombrit, mais on aperçoit encore de temps en temps à l'ouest la cime des pics d'Ometèpe.

En février 1851, on ne voyait encore de cette route, qu'un commencement de tranchée à travers la forêt. A ses deux extrémités, le lac de Nicaragua d'un côté et le Pacifique de l'autre, on tenait secret l'endroit où elle devait rejoindre la mer et l'on cherchait même à induire en erreur ceux qui eussent eu envie de faire des acquisitions en leur donnant, à dessein, de fausses indications sur des tracés trompeurs. Pour retourner à Rivas, je pris la direction de cette route en suivant autant que possible la ligne tracée au milieu des broussailles, bien que celle-ci fut interrompue en plusieurs endroits. La distance comprise entre le lac et l'océan est de douze milles anglais. Je rencontrai sur mon chemin, au milieu de la forêt, quelques gros corps d'arbres, renversés par terre et que le feu consumait lentement. L'une des extrémités était presque réduite en cendres, tandis que l'autre était parfaitement intacte; l'action du feu s'accomplissait par une combustion lente et étouffée qui s'avançait imperceptiblement comme celle d'un cigare et finissait par attaquer complétement l'arbre attaqué. Mon

guide m'assura qu'il avait remarqué quelques-uns de ces arbres dont la combustion durait depuis plus d'un mois. Je répète ici simplement ce qui m'a été dit sans pouvoir me prononcer à cet égard.

Comme je passais près d'un corps de travailleurs indiens, leur surveillant, un Anglais de ma connaissance, s'approcha de moi et m'invita à passer le reste du jour en sa société et la nuit dans sa demeure, à la Hacienda La Sebadilla, auquel cas il promettait de m'accompagner le lendemain à Rivas. Quelques jours avant il avait tiré, en plein champ, une panthère dont je vis la peau chez lui.

Nous montâmes à cheval le lendemain de très bonne heure et nous suivîmes la direction de la route percée à travers la forêt. Aux arbres qui bordaient les côtés du chemin, nous vîmes suspendus des nids de guêpes de formes différentes et extraordinaires. Mon guide me prévint qu'il était prudent de ne point parler haut pour ne pas attirer l'attention de ces insectes. Je ne tins aucun compte de cette recommandation et restai une centaine de pas en arrière de mes compagnons. Puis, passant près d'un de ces nids qui me parut d'une dimension remarquable — il mesurait en effet de quatre à cinq pieds de longueur — j'appelai à haute voix pour en faire l'observation à ceux qui me précédaient. Au même moment un essaim innombrable de guêpes s'élança du nid, se dirigeant vers moi. Je donnai de l'éperon à ma monture et je rejoignis au galop mes compagnons. Nous continuâmes tous ensemble notre course précitée, tandis que ces insectes irrités s'attachaient à nos chevelures et introduisaient leur aiguillon partout où elles pouvaient pénétrer. Chaque piqûre me faisait l'effet d'une goutte de feu et je n'étais nullement rassuré sur leurs consé-

quences. La douleur, cependant passa très vite, l'enflure fut insignifiante et de courte durée et l'action de ces piqûres se fit moins ressentir que ne le font souvent celles des moustiques. Je remarquai une autre fois que la détonnation d'un fusil près d'un de leurs nids, produit la même excitation chez ces petits animaux. Je venais de tirer sur un oiseau quand un cri affreux retentit dans la forêt; c'était mon guide et je crus que mon coup l'avait atteint. C'était un essaim de guêpes qui avait fondu sur lui aussitôt après qu'avait retenti mon coup de feu.

Comme San Juan del Sur, Virgin-Bay existait à cette époque seulement à l'état de projet. Ce nom fut donné dans la forme espagnole — Bahia de la Virgin — à une petite sinuosité du terrain des bords sur laquelle on a, depuis, construit la ville nouvelle. Lorsque j'y passai, il ne s'y trouvait aucune habitation humaine et pas la moindre trace de culture. La forêt s'étendait jusqu'à la plage qui consistait en une couche épaisse de lave basaltique. Depuis lors la ville s'est élevée et l'automne dernier je l'ai rapidement traversée à mon retour. Elle est composée d'une double rangée de constructions en bois qui servent d'hôtels et forment une rue descendant en droite ligne jusqu'au lieu de débarquement des bateaux à vapeur. Un bâtiment plus grand, occupé par l'Agence de la Transit-Company, se trouve à l'angle inférieur de la rue, du côté de la mer. Les bâtiments ne peuvent approcher qu'à une centaine de pas des bords, à cause du peu de tirant d'eau, ce qui, joint à l'agitation continuelle de la mer, rend le débarquement et l'embarquement des voyageurs très difficile. Dans les environs du débarcadère, on voit des femmes brunes, aux yeux noirs, installées dans des baraques en plein vent où elles

servent du chocolat, du café, de la limonade, des rafraîchissements de toutes sortes et offrent aux passants des oranges, des ananas et tous les fruits de ce climat.

Lors de cette seconde visite, arrivant de San Juan del Sur, j'entrai en ville un peu après la tombée de la nuit et j'en trouvai les maisons tellement encombrées de voyageurs qu'il me fut très difficile de me procurer une place pour me reposer. Pour avoir dormi, à trois personnes, sur le plancher nu d'une petite chambre de sept pieds de largeur sur six de longueur, on nous fit payer dix dollars dans une maison occupée par des Allemands Autour de la cloison extérieure, par conséquent en plein vent, régnait un banc grossier sur lequel un homme s'était étendu. J'entendis un domestique lui faire observer que s'il voulait rester là pendant la nuit, il devait payer sa place. Les boissons et les aliments étaient détestables, bien qu'ils ne fussent pas compris dans cette dépense de dix dollars et que l'on comptait trois dollars par personne pour le souper et le déjeuner.

Entre Virgin-Bay et San-Jorge une petite rivière, le Rio de las Lajas, c'est à dire rivière de la pierre plate, vient se jeter dans la mer. Pendant la sécheresse, l'embouchure est obstruée par une barre de sable derrière laquelle l'eau est très profonde et va s'écouler au milieu de la forêt, plus haut que la rivière. A la saison des pluies, par contre, d'immenses quantités d'eau viennent se déverser en cet endroit. Les terrains qui entouraient un des côtés de l'embouchure, étaient la propriété d'un petit vieillard très bon, mais fort occupé de projets de spéculation et chez lequel je mis pied à terre. Mon hôte était convaincu que le canal, de la construction duquel le monde entier était préoccupé, viendrait rejoindre la mer, précisément à l'endroit où il

avait bâti sa maison et il s'attendait dès lors à fournir les vaisseaux des cinq parties du monde qui devaient passer sous la haie de son jardin, de tous les végétaux de la contrée, fèves, patates, etc. Je lui demandai s'il ne consentirait pas à me vendre son terrain. Il me répondit que personne n'était assez riche pour le lui payer, mais qu'il serait assez disposé à en affermer une partie, une caballeria (1). Je m'informai du loyer qu'il en demanderait et, après avoir réfléchi un moment, il me dit, d'un air sérieux et résolu, qu'il ne consentirait jamais à louer cette partie de ses propriétés à moins de dix dollars par an et il paraissait s'attendre à me voir combattre des prétentions aussi exagérées. Le projet de canal avait amené chez ces gens cette confusion de toutes les notions de l'économie.

Il est vrai que l'embouchure du Rio de las Lajas était considéré à Rivas et à Grenade comme le point où, selon toutes les probabilités, le canal viendrait rejoindre la mer, en supposant toutefois, comme on le croyait alors, que c'est à Britto qu'il eut rencontré le Pacifique. Bien que cet espoir ne se soit pas réalisé, ce point reste, l'un des plus favorables de tout le Nicaragua. Le sol et le climat sont excellents et sont des plus propres à favoriser le développement de la culture de tous les produits coloniaux dont le commerce d'exportation serait rendu très facile en raison de la configuration topographique du pays. Les sentiments du beau trouvent aussi leur satisfaction dans ces lieux. Immédiatement à côté s'élève l'île d'Ometepe, derrière laquelle s'étale la ligne du bord aux ondulations garnies d'une riche

(1) La *caballeria* est une mesure qui varie de grandeur, mais qui comprend environ cent ares de terre.

végétation aux endroits où ce n'est pas la forêt elle-même qui lui sert de parure. C'est au milieu des accidents de terrain de ces côtes que jaillit la source de la rivière qui se perd dans les bois (1).

Je retournai d'ici à Rivas où je trouvai, à mon grand étonnement, toutes les commodités de la vie dans la maison d'un ancien officier qui avait servi autrefois dans l'armée anglaise. Pendant de longues années il avait fréquenté les cours allemandes en qualité d'Anglais et les villes de bains en qualité de joueur, et il en avait rapporté une foule d'anecdotes et d'aventures arrivées à Wiesbaden, Baden-Baden, Wildbad, etc. Pour un pays comme le Nicaragua et une ville comme Rivas, l'hôtel du capitaine C*** surpassait tout ce que les plus exigeants étaient en droit d'en attendre. On y trouvait des chambres très propres, de bons lits, une excellente table, parfaitement servie et sur laquelle les friandises même n'étaient pas oubliées et surtout on avait l'avantage d'avoir à sa disposition des domestiques nicaraguiens admirablement dressés. Qu'on se figure combien fut agréable la surprise que j'éprouvai quand le matin, au réveil, je vis s'approcher de mon lit un valet poli qui m'offrit un bol de café brûlant et qui emportait mes habits pour les nettoyer. Semblable surprise ne m'était plus réservée dans aucune de mes pérégrinations sur le nouveau continent et je pardonnai aisément au capitaine d'avoir porté sur ma note un guide à cheval, alors qu'un simple domestique m'avait suivi à pied pendant une excursion dans les environs, comme aussi de m'avoir gagné au jeu l'excel-

(1) M. Squier a placé dans son livre sur le Nicaragua une vue de ce paysage que j'ai dessinée. Elle se trouve intercalée dans le texte, page 235 du second volume (texte allemand).

lent madère qu'il nous fît servir à table. La seule chose qui m'affecta désagréablement dans cette maison, ce fut l'échange de mordantes observations entre les deux époux, échange qui eut lieu pendant le repas. Comme la dame rongeait avec beaucoup de délicatesse une aile de volaille, le mari fit une remarque désobligeante sur l'usage qu'elle faisait de ses doigts pour cette opération. « Je sais pertinemment, lui répondit sa femme, que la reine Victoria elle-même se sert de ses doigts pour manger une aile de pigeon. » « Que savez-vous, Madame, de la reine Victoria? » interrompit son peu galant mari, devant tous ses hôtes, et avec une intonation tout ironique.

De là j'envoyai un messager à Grenade pour me ramener mon cheval. Dans l'entretemps le propriétaire de la brigantine californienne arriva à Rivas avec l'intention d'y prendre une cargaison — fût-elle même incomplète — des marchandises les plus indispensables. Comme il ne comprenait pas l'espagnol, il me pria d'être son interprète. A force de démarches, qui eurent pour premier résultat de faire monter de cinquante pour cent le prix de toutes les substances alimentaires que produisait la province de Rivas, nous parvînmes à réunir du maïs, du riz, des fèves, des poules et des œufs pour une somme d'environ 600 dollars. Les achats avaient été faits par un courtier indigène et la manière dont se fit avec lui le règlement de compte mérite d'être rapportée pour donner la mesure du degré d'instruction qu'il possédait. Cet homme, quelqu'intelligent qu'il fut sous d'autres rapports, ne comprenait absolument rien au total général que je fis de toutes les sommes qui lui étaient dues. Chaque article dût être payé séparément, et cinq petits tas de pièces de monnaies représentèrent bientôt, sur la table où je les lui

comptais, l'un le maïs, l'autre le riz, un troisième les fèves, un quatrième les œufs et enfin un cinquième les poules qu'il nous avait livrés.

L'affaire se termina enfin et le marchand californien me pria d'exprimer sa satisfaction au courtier nicaraguien. « Veuillez lui dire, me demanda-t-il, que, quoique je n'aie atteint que bien incomplétement le but que je m'étais proposé, de transporter la première cargaison de provisions du port de San Juan del Sur à San Francisco, je pars néanmoins très satisfait de la manière dont il a traité cette affaire et que je m'estime heureux d'avoir ouvert la voie au commerce entre nos deux pays. »

« L'honneur et l'avantage sont pour les Nicaraguiens, répondit le courtier. Que ce bienveillant Californien soit persuadé que nous nous rendons bien compte de ce que la situation de notre pays laisse à désirer, et que nous sommes très reconnaissants de la bienveillance de ses jugements à notre ami du Nord avec lequel nous venons d'entrer en relation. »

« Dites bien à Monsieur, répliqua le marchand californien, que nous sommes au courant des difficultés contre lesquelles ce pays a dû lutter jusqu'aujourd'hui, mais que nous espérons avec ses habitants qu'un meilleur avenir lui est réservé. »

« Nous savons, répondit le Nicaraguien, que nous sommes les obligés des habitants des contrées septentrionales, et nous ferons tout ce qui sera possible pour nous montrer dignes de leur bienveillante amitié. Nous désirons que Monsieur éprouve le désir de revoir nos côtes; d'ici là, nous activerons les défrichements, nous ensemencerons de nouveaux champs, nous travaillerons enfin, et la prochaine

fois, Monsieur trouvera ici plus de maïs, de riz et de fèves que son vaisseau n'en pourra contenir. »

C'est de cette manière que des deux parts on cherchait à se surpasser en protestations de politesse et d'amitié jusqu'à ce que, en ma qualité d'interprète, je protestai contre la longueur des débats.

Les services que je rendis dans cette circonstance au marchand californien me firent connaître dans le pays et me procura la connaissance du licencié Laureano Pineda, qui, à cette époque, pratiquait à Rivas en qualité d'avocat. Peu de temps après, il fut élevé à la qualité de directeur (président) des États, mais quelques semaines après son entrée en fonctions, éclata la révolution de Léon qui le dépouilla de son rang. M. Pineda était un homme à l'extérieur imposant et distingué et dans le caractère duquel quelques tendances aristocratiques ne semblaient pas exclure les principes démocratiques. Il réunissait un sentiment profond de la justice à une très grande prudence. Lorsqu'il fut nommé président et qu'il partit pour se rendre au siége du gouvernement, il déclara que, connaissant parfaitement les sentiments exaltés dont étaient animés les différents partis qui se disputaient la prééminence, il savait qu'il allait au devant de la mort, mais qu'il saurait remplir son devoir de citoyen. Le choix qu'on avait fait de lui semblait devoir mettre un terme à la coalition des partis, mais à peine fut-il installé que la scission se déclara plus forte que jamais. Les partis s'accusaient réciproquement d'employer la violence, et bientôt l'accusation ne devint que trop fondée. Par une belle nuit, tout le personnel du gouvernement de Léon fut arrêté; on mit ces messieurs à cheval, et ils furent conduits mystérieusement hors du pays. Le ban-

nissement de M. Pineda ne fut pas de longue durée. Il avait été, si mes souvenirs sont exacts, conduit à San Salvador. Un bâtiment anglais le ramena à San Juan del Sur, d'où il regagna Rivas, mais, dans l'intervalle, les événements avaient marché et il dût renoncer à l'espoir d'occuper le siége présidentiel.

Une personnalité intéressante et non sans importance, était celle de Fruto Chamorro, alors préfet de Rivas. J'allai lui faire visite pour m'entendre avec lui sur un projet de colonisation allemande à San Juan del Sur. Chamorro, l'ex-président, général et chef de parti inflexible, était un homme petit, trapu et qui ne manquait pas d'intelligence, bien que ses vues fussent assez bornées, mais qui dominait les masses par son opiniatreté. C'est par lui que le parti Timbuco, dont il était le chef, atteignit son dernier degré de développement. Ce parti, qui était l'expression entière de la bourgeoisie nicaraguienne native, eut pour résultat final de faire surgir Walker et les invasions des flibustiers de l'Amérique du Nord. A cette époque, il n'était pas question encore de toutes ces choses, et dès lors cependant Chamorro me déclara que les Nicaraguiens ne désiraient pas l'établissement de colons étrangers dans leur pays. Quand je lui opposai le nom du général Munoz, il ajouta que l'influence du général ne serait plus de longue durée (1).

Le 4 mars je m'éloignais de Rivas en compagnie d'un

(1) De retour à Grenade, j'écrivis au général Munoz pour lui faire part de ces projets et des communications de Chamorro. Il me répondit le 20 mars : « Mi influencia estara siempre en favor de la colonizacion, y mucho mas del pueblo Aleman, que por muchos titulos y grande interes es acredor a nuestras deferencias. » On peut juger par ces paroles, mises en regard de celles prononcées par Chamorro, de la différence de vues des différents partis nicaraguiens quant à la question de colonisation.

capitaine de vaisseau de l'Amérique du Nord. Pendant une partie du trajet nous suivîmes une route qui, sous la direction de Chamorro, avait été redressée afin de faciliter les communications entre Rivas et Grenade. On rencontre sur ce parcours des points de vue admirables, entre autres celui du Mombacho dont on aperçoit le côté sud qui produit un effet magnifique. Le bord extérieur du cratère a, dans cette direction, des crénelures très profondes qui permettent à l'œil de découvrir de très loin la paroi intérieure du bord septentrional. La région qui commence au pied de la montagne et s'étend vers le Sud, appartient à la partie la plus pittoresque de toute la contrée.

Nous passâmes la nuit à Nandaime, grand village situé sur la portion de terrain qui occupe le pied du Mombacho et s'étend très loin au S.-E. Cette partie, dans laquelle l'abaissement de la température entretient une certaine humidité et une verdure toujours fraîche, a quelques sources permanentes et la culture du riz y est très considérable. Le 5 mars j'arrivai de nouveau à Grenade.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE V

LIVRE I.

VOYAGE D'ALLEMAGNE AUX ÉTATS-UNIS. — PREMIER SÉJOUR AUX ÉTATS-UNIS.

CHAP. I. D'Allemagne en Suisse. — L'amour de la patrie et l'amour de la liberté. — Promenade à travers la Suisse. — Nature et liberté. — Voyage en France. — *Liberté, Égalité, Fraternité. Gendarmerie du canton.* — Du Havre à Hambourg. — Heligoland. — Liverpool. — Une erreur sur mon compte. — Arrivée à New-York 11

CHAP. II. Premières impressions. — Tendances opposées du mouvement intellectuel en Europe et en Amérique. — Discussion sur la position social d'un savonnier. — Aristocratie de l'intelligence en Amérique, course au clocher, arrivée à tout prix. — Salto mortale. — Projets nouveaux et contradictions : objet de mes voyages à Washington et en Virginie 24

CHAP. III. Voyage de New-York à Washington. — Printemps tardif. — Des saisons dans l'Amérique du Nord. — Un père allemand de la Pennsylvanie. — Philosophes américains en chemin de fer. — Contradictions apparentes dans le caractère américain. — La capitale des États-Unis de l'Amérique du Nord. — Accès facile auprès des personnages publics et dans les établissements. — Rapports individuels. — Une réception chez le Président 34

CHAP. IV. Séjour à Washington. — Conférences scientifiques aux États-Unis. — Caractère réaliste de la civilisation américaine. — L'histoire naturelle. — Caractère des civilisations allemande et américaine. — La bibliothèque du colonel Peter Force. — Curiosités littéraires. — Josiah Warren et son système d'éducation. — Motifs saisissants qui doivent faire admettre la prochaine fin du monde 50

CHAP. V. Continuation de mon voyage. — Le Potomac. — L'Université virginienne. — Passage à travers les montagnes bleues. — Staunton. — Scènes de printemps dans l'Amérique du Nord. — Particularité sur la végétation des arbres et des arbustes. — La nature fait tout dans un but déterminé. — New-Bern. — Bienveillance des Virginiens. — Promenade à cheval dans les montagnes. — L'hospitalité. — Pionniers allemands et américains 69

CHAP. VI. Retour. — Salem. — Un maître de poste, hôtelier et complaisant. — Collége de Bottetourt, discipline admirable. — Un virtuose allemand. — Un maître de piano allemand et le langage des fleurs. — Ecclésiastiques méthodistes et jolies femmes. — Une grandesse à une station de poste. — Esclave menée au marché en voiture publique. — Excuses d'un compagnon de route. — Lynchbourg. — Traversée sur le James Canal. — Un compagnon de voyage enchaîné. — Ponts peu élevés. — Scènes dans la vallée. — Richmond. — Pennsylvaniens allemands des classes élevées. — Esclaves employés aux travaux des fabriques. — Marché d'esclaves. — Transformation du paysage. — Retour à New-York . . 86

CHAP. VII. Une spéculation sur les terres et un second voyage en Virginie. — Harper's Ferry. — *Great Valley of Virginia* — Fontaines d'eau chaudes. — « Cent milles carrés du pays le plus beau et le plus fertile. » — Sources minérales des monts Alleghanies. — Fortes chaleurs. — Agriculture et industrie en Virginie. — État arriéré des pays à esclaves. — Immigration et réformes en Virginie 100

CHAP. VIII. L'esclavage des nègres dans les États-Unis au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation. — État de la question 114

CHAP. IX. L'esclavage des nègres aux États-Unis au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation. — Continuation. — Travail forcé. — Races actives et races passives 127

CHAP. X. L'esclavage des nègres aux États-Unis, au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation. — Continuation. — La question des races en général. — Discussion sur l'origine des races stériles au point de vue de leurs rapports moraux 138

CHAP. XI. L'esclavage des nègres aux États-Unis, au point de la morale, de la politique et de la civilisation. — Continuation. — Du degré de civilisation dont est susceptible la race nègre. — Les peuples de l'Afrique 145

CHAP. XII. L'esclavage des nègres aux États-Unis, au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation ; suite et fin. — Motifs politiques. — Changements successifs du système. — Seule solution raisonnable du problème 152

LIVRE II.

VOYAGE DE NEW-YORK AU NICARAGUA. — SÉJOUR. — RETOUR.

CHAP. I. Motifs de mon voyage. — Le *North River*. — En mer. — Les passagers. — Ferveur et impiété. — Maladie des poulets. — Les côtes d'Haïti. — Variabilité du temps. — Calmes et tempêtes. — Spectacles au dessus et en dessous de l'eau. — Arrivée à Chagres. 175
CHAP. II. Séjour à Chagres. — Le village des Américains du Nord et celui des indigènes. — La citadelle de San Lorenzo. — Vieux matériel de guerre. — Curiosité dangereuse — Excursions. — Petites Idylles. — Dangers au sortir du port. — Périlleux essais de la navigation à vapeur. — Arrivée à San Juan de Nicaragua.—Situation et avenir de cette ville. 192
CHAP. III. — Fièvre de Chagres. — Voyage dans l'intérieur. — Scènes de la nature sur le Rio de San Juan. — Les brisants. — Castillo Viego. — Fort de San Carlos. — Le lac, les îlots et les rives. — Rio-Frio. — Les Indiens blancs ou têtes rouges.—Visites de la douane ; son respect pour la science. — Navigation du fleuve. — Los corrales. — Grenade . . . 212
CHAP. IV. Grenade. — La ville et ses environs. — Les maisons. — Les marchés. — Les rues. — La Playa. — Tableaux de genre. — Coup d'œil sur le lac. — Le Mombacho et l'Isletas. — Beaux points de vue du voisinage. — La Joya 228
CHAP. V. Séjour à Grenade. — Excursions. — Pigeons et perroquets. — Le lac Songozana. — Oiseaux aquatiques. — Serpents. — Lagune de Salinas. — Plantations de caféiers. — Vie domestique. — Service de la table. — Animaux apprivoisés. — Le roman d'un perroquet. — Le cerf carnivore. — Le pisote. — Fourmi domestique. — Les savants de Nicaragua. — Schlegel et Hegel à Nicaragua. — Toasts politiques du 4 juillet. — Deux bourgeois et un prolétaire 240
CHAP. VI. Excursion à Jinotépet. — Collines ; cactus pyramidal ; le Yucca-Llano de Jinotépet. — Fata Morgana. — Ligne de séparation entre les deux mers. — Climat et industrie de Jinotépet. — Culture du sucre. — Indiens. — Limites des races aztèques et chorotiques. — Mots aztèques transportés dans la langue espagnole de Nicaragua. — Noms aztèques de localités.—Mines d'or. — Heureux Nicaragua.—Hospitalité indienne. Retour à Grenade. 257
CHAP. VII. Voyage à Léon. — Tipitapa. — Communication entre les deux Océans interrompue. — Niveau du lac de Managua. — Sources chaudes. — Adam et Ève. — Conversations théâtrales. — Managua. — Mateares. — Idiomes. — Bête ou diable. — Notice sur une mine argentifère. — Route vers Nagarote. — La chaîne du Maribios. — Pueblo Nuevo. — Le Chachalagua.—Grenade comparée à Léon. — Arrivée. — Général Munoz. — Vue de la cathédrale. — Caractère du peuple. — Projet de colonisation française. — Voyage à Matagalpa 272

CHAP. VIII. Excursion dans les environs de Léon. — Les Hervideros de San Jazinto et de Tisate. — Le volcan de Télica. — Course au village. — Un spectacle. — Un instrument musical. — Ascension de la montagne. — « Un tigre. » — Le cratère. — Vue du sommet de la montagne. — Retour à Léon. — Orographie de Nicaragua. — Retour à Grenade. — Nindiri. — Un torrent de lave. — Masaya 290
CHAP. IX. Excursion à l'île d'Ometèpe et l'isthme de Rivas. — Antipathies des Indiens. — Voyage dans une coquille. — Dans l'île. — Accès de fièvre. — Particularités du pays. — Muyogalpa. — Forme caractéristique de maladie. — Les pics d'Ometèpe et de Madera. — Découvertes météorologiques. — Retour vers la terre ferme. — Son Jorge. — Rivas 307
CHAP. X. L'isthme de Rivas. — La ville et le paysage. — Descente vers l'océan Pacifique. — Les ingénieurs. — Saline. — Les bords de Brito. — Le projet de canal. — Un Jicaral. — La Concordia. — Où est San Juan del Sur? — Nagascolo. — La route de transit. — Arbres qui se consument lentement. — Guêpes nicaraguiennes. — Ouïe des insectes. — Bahia de la Virgen. — Rio de las Lajas. — Un capitaine anglais devenu hôtelier nicaraguien, courtier et interprète. — Commerce en gros opéré dans de petites proportions. — Échange de politesses internationales. — Célébrités politiques : Laureano Pineda et Fruto Chamorro. — Retour à Grenade 319